ÉTAPES DU PROCESSUS DE RADICALISATION ET DE DÉRADICALISATION

PRACTICIES
PARTNERSHIP AGAINST
VIOLENT
RADICALIZATION
IN CITIES
NETWORK

DOCUMENT PROPERTIES

Deliverable No.			
Work Package No		Work Package Title	
Author/s		Dounia Bouzar	
Contributor/s		Laura Bouzar, Sulayman Valsan	
Reviewer			
Name			
Date			
Dissemination Level		Public	

REVISION HISTORY WITH CONTRIBUTORS

Version	**Date**	*Comments*
	Mai 2018	

This document has been produced in the context of the Practicies Project. The research leading to these results has received funding from the European Union's Horizon 2020 research and innovation programme under grant agreement No 740072.

All information in this document is provided «as is» and no guarantee or warranty is given that the information is fit for any particular purpose. The user thereof uses the information at its sole risk and liability. For the avoidance of all doubts, the European Commission has no liability in respect of this document, which is merely representing the authors view.

POUR CITER CETTE RECHERCHE, INDIQUER :
RAPPORT **ÉTAPES DU PROCESSUS DE RADICALISATION ET DE DÉRADICALISATION** RÉDIGÉ PAR DOUNIA BOUZAR POUR PRACTICIES, **PROJET DE RECHERCHE** DIRIGÉ PAR SÉRAPHIN ALAVA

SOMMAIRE

REMERCIEMENTS p06

INTRODUCTION p07

MÉTHODOLOGIE p09

AVERTISSEMENT SÉMANTIQUE p11

PARTIE I – L'APPROCHE ÉMOTIONNELLE ANXIOGÈNE DANS LE PROCESSUS DE RADICALISATION p13

I.1 LE SENTIMENT DE DISCRIMINATION AU DÉBUT DU PROCESSUS DE RADICALISATION DANS LES PREMIERS SCHÉMAS EXPLICATIFS p15

I.2 UNE APPROCHE ÉMOTIONNELLE ANXIOGÈNE SYSTÉMATIQUE CONDUISANT À L'INTÉRIORISATION DU SENTIMENT DE DISCRIMINATION ET DE PERSÉCUTION p19

I.2.1 Une approche émotionnelle anxiogène qui s'appuie sur des dysfonctionnements du système productif, sociétal, politique p20

I.2.2 Une approche émotionnelle anxiogène qui utilise le religieux p25

I.2.3 Une approche émotionnelle anxiogène qui s'appuie sur des principes musulmans p32

I.2.3.1 Présentation de ces notions musulmanes et de leur utilisation par les discours radicaux p32

I.2.3.2 Témoignages sur l'approche anxiogène basée sur des notions musulmanes p37

I.3 L'APPROPRIATION DU SENTIMENT DE DISCRIMINATION/ PERSÉCUTION SUITE À L'APPROCHE ANXIOGÈNE p46

I.3.1 L'approche anxiogène conduit à se redéfinir et à définir les autres comme la figure de « l'Ennemi » p47

I.3.2 Définir les autres comme la figure de « l'Ennemi » mène automatiquement à la fusion au sein du groupe p53

I.3.3 Se définir comme un groupe fusionnel en légitime défense et définir les autres comme la figure de « l'Ennemi » mène automatiquement au sentiment de discrimination/persécution p59

PARTIE II – L'INDIVIDUALISATION DE L'ENGAGEMENT « DJIHADISTE » p69

II.1 L'ADÉQUATION DES SOLUTIONS DYSFONCTIONNELLES PROPOSÉES PAR LE DISCOURS « DJIHADISTE » AUX DIFFÉRENTES ASPIRATIONS COGNITIVES ET ÉMOTIONNELLES DES JEUNES OU LES MOTIFS D'ENGAGEMENT p72

II.1.1 La promesse d'un monde égal et fraternel (DAESHLAND) p72

II.1.2 La promesse de faire de l'aide humanitaire (MÈRE TERESA) p75

II.1.3 La promesse de sauver sa famille de l'enfer (LE SAUVEUR) p77

II.1.4 La promesse de protéger les plus faibles contre les plus forts (LANCELOT) p82

II.1.5 La promesse de toute-puissance (ZEUS) p87

II.1.6 La promesse de pureté et de contention pour se protéger de ses pulsions sexuelles, notamment homosexuelles non assumées (LA FORTERESSE) p91

II.1.7 Promesse de protection (LA BELLE AU BOIS DORMANT) : un motif plutôt féminin p95

II.1.8 La promesse de scénario pour mourir (LE SUICIDE LICITE) p101

II.2 L'ADHÉSION À LA VIOLENCE ET LA DOUBLE DÉSHUMANISATION p111

II.3 LES JEUNES QUI CHOISISSENT DES SOLUTIONS COMPENSATOIRES DYSFONCTIONNELLES PACIFISTES OU LA QUESTION DU « SALAFISME PIÉTISTE LOW-COST » p131

II.3.1 Peu de différences entre les discours « Salafistes low-cost» et les discours « djihadistes » ..p133

II.3.2 Ce qui sous-tend le choix du groupe Salafiste ou « djihadiste » p140

II.3.2.a Similitude des caractéristiques individuelles des « Salafistes low-cost» et des « djihadistes »p141

II.3.2.b Le choix de la violence favorisé par la volonté d'appartenir au groupe le plus efficace.....p144

CONCLUSION DE LA PARTIE I ET II : ESSAI DE CONCEPTUALISATION DU PROCESSUS DE RADICALISATION p148

PARTIE III – LA DÉRADICALISATION p153

III.1 PROPOSER UN GROUPE DE SUBSTITUTION OU L'ASPECT RELATIONNEL p156

III.2 REFAIRE CONFIANCE À SES PROCHES POUR REFAIRE CONFIANCE À LA SOCIÉTÉ OU L'APPROCHE ÉMOTIONNELLE RASSURANTE p170

III.3 RÉALISER LE CARACTÈRE MENSONGER DE LA PROPAGANDE « DJIHADISTE » POUR ENTAMER UNE OUVERTURE COGNITIVE.....p175

III.3.1 Prendre conscience du décalage entre son motif d'engagement et la réalité de l'identité et de l'action du groupe « djihadiste »....p175

III.3.2 La dimension collective est fondamentale pendant cette phase d'approche cognitive.....p181

III.3.3 L'approche cognitive ne peut fonctionner que si les conditions « d'insertion du doute » sont requises....p184

III.4 L'APPROCHE IDÉOLOGIQUE, UN LONG TRAVAIL.....p191

III.5 LES ENGAGEMENTS ALTERNATIFS PLUS EFFICACES QUE LES DISCOURS ALTERNATIFS.....p195

EN GUISE DE CONCLUSION DE LA PARTIE III : ESSAI DE CONCEPTUALISATION DE LA SORTIE DE RADICALISATION.....p200

ANNEXE 1 QUESTIONNAIRE AYANT SERVI DE FIL CONDUCTEUR AUPRÈS DES PROCHES QUI ONT COLLABORÉ AU RECEUIL DES DONNÉES DE CE RAPPORT.....p210

ANNEXE 2 LES INDICATEURS D'ALERTE.....p215

ANNEXE 3 OUTIL LEXICAL.....p217

ANNEXE 4 - LIVRE BLANC « LES DÉSENGAGÉS ».....p257

Remerciements

Je remercie toutes les personnes salariées ou bénévoles qui ont contribué au sein du CPDSI (Centre de Prévention contre les Dérives Sectaires liées à l'Islam) à réfléchir à comment sauver les jeunes qui voulaient partir en Syrie faire le « djihad »…

Je rends notamment hommage aux parents qui ont contribué à nous transmettre des données personnelles et confidentielles (tant sur la vie des jeunes avant la radicalisation que sur leurs communications avec les réseaux « djihadistes ») sans lesquelles aucune étude scientifique n'aurait été possible.

Je remercie également le Professeur Séraphin Alava de nous avoir donné l'opportunité d'exploiter ces données de manière scientifique.

INTRODUCTION

Pour parler de processus de radicalisation, nous reprenons la définition de Costanza[1] : « La trajectoire de radicalisation est le processus ou le cheminement qui permet de comprendre comment un individu ou un groupe se déplace à travers le temps vers des croyances radicalisées, dans un environnement social fluide et en constant changement ». Rajoutons que ces croyances radicalisées mènent à la violence.

Depuis l'article de Horgan « From profiles to pathways and roots to routes »[2] en 2008, les recherches ont cessé de porter sur le « pourquoi ? » de la radicalisation et se sont concentrées sur le « comment ? », abandonnant l'idée de trouver des causes générales pour plutôt étudier la « radicalisation pas à pas »[3]. En effet, Horgan considère que, lorsqu'elles sont comparées aux faiblesses des études de profil, les études des trajectoires peuvent aider à mieux comprendre le processus d'engagement progressif des individus. Dans ce cas, l'étude de trajectoires permet de comprendre pourquoi un individu s'engage et se désengage, et quels facteurs expliquent la progression de cette évolution.

Au niveau international, des chercheurs ont proposé plusieurs schémas explicatifs du processus de radicalisation, mais les rédacteurs du rapport « Comment prévenir la radicalisation : une revue systématique » du Centre International pour la Prévention de la Criminalité remarquent que la plupart de ces schémas se caractérisent par un vecteur unidirectionnel et proposent des phases ou étapes de radicalisation liées à un ordre causal[4], ce qui ne correspond pas à la complexité des processus de radicalisation. Bien que certains auteurs incorporent la composante de groupe, la plupart tentent d'expliquer le processus de radicalisation tout d'abord comme une évolution centrée sur l'individu, avant d'incorporer ensuite seulement (dans une deuxième ou troisième phase de la trajectoire) une dimension groupale. Ces modèles s'entendent pour dire que le processus de radicalisation implique un changement individuel déterminé par des facteurs externes[5].

D'autres critiques ont été adressées notamment sur le fait que les chercheurs proposant ces modèles sélectionnent des cas d'étude de radicalisation achevés pour chercher à expliquer la radicalisation d'individus de manière rétroactive[6]. Les corrélations faites dans ces modèles sont difficiles à établir empiriquement[7]. En effet, bien que des personnes aient traversé les mêmes phases, elles ne se radicalisent pas toujours ; on ne peut donc pas constater de relation de cause

---

[1]COSTANZA, W. *An interdisciplinary framework to assess the radicalization of youth towards violent extremism across cultures,* Georgetown University, 2012, p. 26. Retrieved from http://search.proquest.com/docview/1520334378?accountid=28979

[2]HORGAN, J. From profiles to pathways and roots to routes :Perspectives from psychology on radicalization into terrorism, *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 2008, 618 (10), pp. 80-94.

[3]COLLOVALD A. & GAÏTI B. (dir.), *La démocratie aux extrêmes. Sur la radicalisation politique.* Paris, La Dispute, 2006.

[4]CIPC *Comment prévenir la radicalisation : une revue systématique* Décembre 2015, p. 50.

[5]CHRISTMANN, K. *Preventing Religious Radicalisation and Violent Extremism London*, 2012.

[6]VELDHUIS ET STAUN, *Islamist Radicalisation : A Root Cause Model* Netherlands Institute of International Relations Clingendael October 2009.

[7]KUNDNANI A. A Decade Lost : *Rethinking Radicalisation and Extremism* . London, 2015. Retrieved from http://www.claystone.org.uk/wp-content/uploads/2015/01/Claystone-rethinkingradicalisation.pdf

à effet. De plus, plusieurs de ces modèles manquent de données empiriques qui démontrent leur validité dans la réalité. La plupart s'appuient sur des sources secondaires pour formuler leurs conclusions, les confinant ainsi plutôt à la théorie[8].

L'un des problèmes de ces modèles est qu'ils sont construits en se basant sur certains cas particuliers d'hommes (musulmans) qui se sont radicalisés et que, bien que leurs points de départ puissent être les mêmes, ces schémas négligent la diversité de leurs trajectoires de radicalisation[9]. C'est ce que certains chercheurs appellent le problème de la « discrimination statistique »[10]. Les modèles de phases utilisent certains traits généraux, par exemple des traits signalant le potentiel inobservable de la radicalisation. Ainsi, en se basant sur ce type de modèles, certaines personnes peuvent correspondre à ces traits communs, sans être pour autant dans un processus de radicalisation. Ces « faux positifs » peuvent engendrer un traitement discriminatoire et oppressif sur base de leur appartenance religieuse, de leur origine, ou certains de leurs comportements, et ainsi les rendre suspects de radicalisation, sans fondement. En outre, ces modèles d'évolution individuelle excluent toute référence aux variables macro-sociétales, notamment concernant le rôle des gouvernements occidentaux à l'étranger et leurs actions menées dans une perspective de « guerre à la terreur »[11].

Nous ajouterons à ces remarques le fait que ces modèles d'explication ont été construits avant que ne se développe la propagande de Daesh, qui présente des caractéristiques communes mais aussi différentes de celles produites antérieurement par Al Qaïda, tant sur le plan du recrutement que du discours.

En ce qui concerne ce rapport, l'étude des 300 parcours de radicalisés que nous avons suivis au sein du CPDSI en tant qu'Equipe Mobile d'Intervention nationale entre avril 2014 et août 2016 inclus, dont 200 activistes « pro-Daesh », permet de cerner quelques-unes des particularités du processus de radicalisation de ceux qui ont été en contact avec ce que l'on peut nommer « le discours djihadiste contemporain ».

[8]CIPC, *Comment prévenir la radicalisation : une revue systématique* Décembre 2015, p. 50.

[9]SCHMID A. P. Radicalisation, de-radicalisation, counter-radicalisation : A conceptual discussion and literature review *ICCT Research Paper* , 97, 2013. Retrieved from http://www.academia.edu/download/31064974/ICCT-Schmid-Radicalisation-De-Radicalisation-Counter-Radicalisation-March-2013.pdf

[10]VELDHUIS ET STAUN, *Islamist Radicalisation : A Root Cause Model* Netherlands Institute of International Relations Clingendael October 2009.

[11]KUNDNANI A. Radicalisation : the journey of a concept 2012, p. 5. *Race & Class,* 54 (2), 3 25.http://doi.org/10.1177/0306396812454984

MÉTHODOLOGIE

Échantillon

Pour la présente étude, nous avons sélectionné 300 jeunes « djihadistes » suivis par le CDPSI entre janvier 2014 et août 2016 pour lesquels moins de 5% de données seulement étaient manquantes. Lorsque nous avons refusé le renouvellement de notre mandat ministériel, nous avons continué à suivre bénévolement ceux qui avaient besoin de se stabiliser jusqu'à environ décembre 2016.

Recueil des données

Elles sont de deux types :

- Données individuelles et collectives recueillies en continu lors du suivi par le CPDSI. Elles proviennent de leurs discours dans le cadre des prises en charge pour désengagement lors d'entretiens individuels semi-directifs ou non-directifs avec les jeunes et avec leur famille, ou d'entretiens semi-directifs collectifs dans le cadre de groupes de paroles. Elles proviennent également de leurs communications sur les réseaux sociaux, depuis leurs ordinateurs et leurs téléphones, ainsi que des vidéos qu'ils ont visionnées et/ou échangées (données qui ont pu être exploitées par l'équipe pluridisciplinaire du CPDSI grâce à la relation de confiance avec les proches ayant demandé de l'aide pour la personne radicalisée, ou remises par les radicalisés eux-mêmes à la fin de leur suivi).

- « Données implicites » donnant notamment accès aux idéaux et aux promesses que fait miroiter le discours « djihadiste » aux jeunes pendant le processus de radicalisation[12], afin d'avoir accès aux multiples « fils invisibles » du processus de radicalité « djihadiste ». Ces éléments ne sont pas forcément conscientisés par les individus qui répondent à l'offre « djihadiste », et c'est bien pour cela qu'ils ne les formulent pas explicitement lors des entretiens. Pour accéder à ces données implicites, nous avons travaillé à partir de l'étude des enregistrements de conversations des recruteurs et des jeunes, des arguments qu'ils ont utilisés, des vidéos qu'ils ont échangées, mais aussi de l'analyse de leurs parcours de vie, de leurs idéaux avant radicalisation, des éléments traumatiques qu'ils ont vécus et des entretiens avec leurs proches.

Autrement dit, nous avons recueilli des données sur ce qui a conditionné, à la base, l'engagement des jeunes que nous avons suivis, partant du postulat que « pour faire autorité, un discours doit faire sens »[13]. Nous avons pu le faire parce que nous les avons suivis pendant une durée moyenne de un an et demi et parce que nous avons pu avoir accès, grâce à la participation de leurs familles, à des données sur leurs conversations et sur leurs histoires.

---

[12]Précisons ici que, contrairement à la majorité des chercheurs et des journalistes qui ne peuvent étudier le « djihadisme » qu'à partir des témoignages d'individus déjà radicalisés, sur Internet ou en entretien après incarcération, la spécificité de nos travaux s'inscrit dans le fait d'avoir eu accès à ces « données implicites ».

[13]BOUZAR D., (2006). *Quelle éducation face au radicalisme religieux ?* Ed Dunod.

Traitement des données

Pour appréhender le processus de radicalisation (et de sortie de radicalisation) des 300 jeunes de notre échantillon, nous avons retenu la méthodologie d'anthropologie sociale qualitative[14].

Elle consiste, après immersion dans les données, en une analyse thématique des informations collectées tout au long des prises en charge pour étudier les étapes du processus de radicalisation et pour catégoriser leurs différents motifs d'engagement[15].

Le choix de cette approche qualitative thématique s'explique en grande partie par le contexte d'intervention du CPDSI. En effet, l'accès aux données dont nous disposons permet une déconstruction de chaque parcours individuel, tant au niveau explicite qu'au niveau implicite.

Il s'agit d'une approche basée sur l'anthropologie enrichie des autres sciences sociales (psychologie, sociologie, psychanalyse, géopolitique, histoire), par laquelle nous étudions le processus « djihadiste » de la personne, c'est-à-dire la façon dont les individus ont réceptionné l'idéologie « djihadiste », ont changé leurs comportements et leurs cognitions au cours de leur processus de radicalisation : il ne s'agit pas de chercher une explication du phénomène « djihadiste » ou d'un individu devenu « djihadiste », mais bien de proposer une compréhension des parcours. Ceci nous a conduits à définir huit profils motivationnels d'engagement[16] (notre approche qualitative a été confirmée par une approche quantitative[17] avec une analyse statistique de l'équipe du Professeur David Cohen[18], étude figurant dans le rapport MÉCANISMES DE RISQUES ET FACTEURS DE DÉSISTANCE).

Cette approche nous conduit à l'élaboration d'un tableau résumant les interactions entre ce qui est de l'ordre de l'individu, ce qui relève des facteurs extérieurs et ce qui ressort du système de recrutement, en ce qui concerne les étapes du processus de radicalisation, qui mènent parfois à l'extrémisme violent, ainsi qu'à la proposition d'un schéma global qui tente de prendre en compte les différentes interactions micro et macro que nous avons recensés dans nos témoignages.

Nous renvoyons à notre rapport « MÉCANISMES DE RISQUE ET FACTEURS DE DÉSISTANCE », pour les détails sur cet échantillon, qui s'intéresse :

- Aux variables principales macro et micro caractérisant 450 radicalisés que nous avons suivis, dont 350 arrêtés à la frontière pour rejoindre la Syrie ;

---

[14]POPE C., MAYS N. (1995). Reaching the parts other methods cannot reach : an intro-duction to qualitative methods in health and health services research *BrMedJ* ; 311 :42-5.

[15]BOUZAR D., MARTIN M. What motives bring youth to engage in the Jihad? *Neuropsychiatr Enf Adolesc* 2016;64(6):353-59 [French] ;
BOUZAR D. A Novel Motivation-based Conceptual Framework for Disengagement and De-radicalization *Programs Sociology and Anthropology* 2017; 5(8): 600-614.

[16]BOUZAR D., MARTIN M. What motives bring youth to engage in the Jihad? *Neuropsychiatr Enf Adolesc* 2016;64(6):353-59 [French] ; BOUZAR D. A Novel Motivation-based Conceptual Framework for Disengagement and De-radicalization *Programs Sociology and Anthropology* 2017; 5(8): 600-614.

[17]Les résultats ont mis en évidence les correspondances dimensionnelles entre nos analyses qualitatives (Cf. BOUZAR D., MARTIN M. What motives bring youth to engage in the Jihad?) et les analyses quantitatives de la « grille des motifs de radicalisation» : l'analyse qualitative et les factorisations quantitatives sont significativement liées (Chi2 = 150, 99, p = 0,0005).

[18]Le Professeur David Cohen dirige le service de pédo-psychiatrie de l'enfance et de l'adolescence de l'Hôpital de la Pitié-Salpêtrière de Paris. Une convention de recherche scientique est signée entre le CPDSI et son service.

- Aux variables significatives dites « de devenir », c'est-à-dire celles qui sont retrouvées chez les jeunes déradicalisés[19], laissant supposer qu'elles ont facilité la sortie de radicalisation ;

- À la comparaison entre les variables de 100 « djihadistes » et celles de 100 Salafistes piétistes, les deux groupes étant issus de familles de classes moyennes ;

- À la comparaison entre majeurs et mineurs.

Pour travailler sur la dimension qualitative de ce rapport « Processus de la radicalisation », 100 jeunes de cet échantillon et leurs parents ont accepté de répondre à nos questions[20]. Ces interviews se sont déroulées pour cette étude et ont complété les données dont nous disposions déjà pendant les deux ans de suivi.

Ces entretiens sont scellés sous le sceau d'un anonymat total : aucun nom ni prénom ni date et lieu de naissance, ni adresse, ni autre donnée identificatoire ne figure sur les fichiers. Ils ont tous été retranscrits intégralement et les enregistrements audio-phoniques ont été archivés sur disque dur externe non connecté en réseau. Aucun archivage de données personnelles n'a donc été réalisé pour ne pas enfreindre les règles internes de la CNIL et directives communautaires en la matière.

AVERTISSEMENT SÉMANTIQUE

Nous avons dû faire, pour rédiger ce rapport, des choix sur la signification donnée aux mots employés.

1) Le terme « djihadiste » ou « djihadisme » quand il est utilisé pour désigner des personnes liées aux groupes extrémistes utilisant la violence qui se définissent eux-mêmes comme étant liés à l'islam, est mis entre guillemets, pour signifier que nous ne validons pas leur stratégie de communication : même si l'objectif de ces groupes terroristes est de l'inscrire ainsi, leur projet, leurs actions et leurs comportements ne relèvent pas du djihad en tant que concept religieux musulman, tel qu'il est défini en islam depuis des siècles. Les jeunes désignés par ce terme ne sont pas forcément passés à l'acte mais se sont organisés pour rejoindre leur groupe « djihadiste ».

2) Nous utiliserons les termes « radical/radicaux » pour qualifier à la fois les Salafistes piétistes (non violents) et les « djihadistes » (violents). Au même titre que d'autres chercheurs, ce terme ne nous satisfait pas : le terme *radical* renvoie à « racine » or les « djihadistes » ne retournent à aucune racine. Mais il permet tout de même de qualifier aux yeux de tous les lecteurs le discours entendu puis transmis par nos jeunes interviewés, avant qu'ils ne choisissent une voie violente ou non violente.

[19]Cette partie du croisement de variables multiples significatives dites de « devenir » a été réalisée en collaboration avec l'équipe de chercheurs et de statisticiens du Professeur David Cohen, qui dirige le service de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent de la Pitié-Salpêtrière de l'Hôpital de Paris.

[20]Questionnaire en annexe.

3) Nous utiliserons les termes « désengagés » pour ceux qui ont renoncé à leur groupe et à l'utilisation de la violence, et « déradicalisés » ou « désistés » pour ceux qui ont fait le deuil à la fois de l'utilisation de la violence et de l'idéologie qui la sous-tend (« Seule la loi divine peut régénérer le monde corrompu ».

4) D'après notre retour d'expérience, parler de sortie de radicalisation, de « déradicalisation » ou de « désistance » signifie : partir de l'individu, de son expérience, de son motif d'engagement – dont la logique a été reconnue et déconstruite (approche émotionnelle, relationnelle et idéologique)- et, par le questionnement, faire en sorte qu'il trouve lui-même les défauts de son premier engagement pour en reconstruire un nouveau, compatible avec le contrat social.

5) Par facilité de langage, et parce que les psychologues estiment que la période de l'adolescence s'étend aujourd'hui jusqu'à la trentaine, nous emploierons parfois indistinctement le terme « jeunes » pour désigner les individus de cet échantillon.

6) Dans ce rapport, nous avons choisi de penser la radicalisation en termes de processus qui fait intervenir des dimensions différentes (émotionnelles, relationnelles et cognitives). Nous avons analysé les interviews de manière à montrer la logique de ce processus en reprenant les divers « petits pas » des jeunes. Ces petits pas soznt souvent le résultat de facteurs interactifs de plusieurs niveaux micro et macro.

PARTIE I - L'APPROCHE ÉMOTIONNELLE ANXIOGÈNE DANS LE PROCESSUS DE RADICALISATION

«L'ignorance mène à la peur. La peur mène à la haine. La haine mène à la violence.»

AVERROÈS

Les modèles d'explications du processus de radicalisation évoquent unanimement un sentiment de discrimination, qui s'est souvent transformé en « sentiment de persécution des Musulmans » chez les individus radicalisés, le présentant comme une sorte de facteur facilitant la radicalisation ou même comme l'un des principaux facteurs causaux. L'utilisation de la violence, est alors présentée comme le résultat de frustrations et le seul moyen d'agir au sein de la société. La radicalisation serait liée à la répression ou à l'isolement social de sous-groupes marginalisés[21]. Puis cette thèse a été mise à mal avec l'engagement d'individus de couches sociales favorisées. Certaines recherches ont établi comme postulat qu' « aucune variable socio-économique lourde n'est capable d'expliquer à elle seule la radicalisation, pas plus qu'elle n'est centrale dans le processus d'engagement »[22]. Entre ces résultats très contrastés, qu'en est-il des jeunes récemment engagés dans le « djihadisme » dit « contemporain » ?

Le psychologue Serge Garcet remarque : « Si l'on avait pu étudier des personnes au début du processus de transformation individuel alors que le narratif (le discours idéologique) est encore externe à l'identité, l'interprétation du sentiment de privation relative aurait peut-être été différente »[23]. C'est ce que nous avons fait.

Un résultat est constant, dans l'analyse de nos données auprès d'individus radicalisés, même lorsqu'il s'agit de ceux qui ne sont pas issus de l'immigration et/ou de classes sociales défavorisées : le sentiment de discrimination, allant jusqu'au sentiment de persécution, apparaît en boucle dans tous les discours des radicalisés, Salafistes piétistes ou « djihadistes ». Il s'agit donc de savoir si ce sentiment est une cause de la radicalisation (la discrimination provoquerait de la frustration, de la défiance envers la société et entraînerait une envie de vengeance) ou un effet de la radicalisation (le discours « djihadiste » transmettrait une vision du monde selon laquelle les Musulmans sont persécutés parce qu'ils possèdent « la vérité », de manière à diaboliser la figure de l'Ennemi), ou si les deux s'articulent. Pour ajuster la façon dont les professionnels devront prendre en compte cette donnée dans l'accompagnement des jeunes, en termes de prévention ou de réinsertion, la question est de savoir si ce sentiment de discrimination, commun aux « djihadistes », reflète automatiquement une expérience personnelle (ou collective) avant le processus de radicalisation ou si elle apparaît comme le produit du changement cognitif produit par le discours « djihadiste ».

---

[21]SOMMIER I. Engagement radical, désengagement et déradicalisation. Continuum et ligne de fracture Lien social et Politiques, no 68, automne, *Radicalité et Radicalisations*, 2012, pp. 15-35.

[22]BRIE G. et RAMBOURG C., Radicalisation : *Analyses scientifiques versus Usage politique Synthèse analytique*, ENAP, 2015.

[23]GARCET S., Une approche psychocriminologique de la radicalisation : le modèle de « transformation cognitivo-affective de la définition de soi et de la construction du sens dans l'engagement radical violent », *in Revue de la Faculté de droit de l'Université de Liège*, 2016/3.

Nous proposons de rappeler comment cette caractéristique est analysée dans les premiers modèles d'explication du processus de radicalisation avant 2010 (cf.I.1), avant d'étudier longuement comment ce sentiment de discrimination apparaît dans l'étude des processus de radicalisation des jeunes que nous avons suivis pendant deux ans (cf.I.2).

I.1 LE SENTIMENT DE DISCRIMINATION AU DÉBUT DU PROCESSUS DE RADICALISATION DANS LES PREMIERS SCHÉMAS EXPLICATIFS

Nous reproduisons ici les trois modèles les plus interactifs : ceux de Moghaddam[24] (qui présente le processus à partir de trois types de facteurs: individuels, organisationnels et environnementaux), de Wiktorowicz[25] (qui souligne l'importance des groupes) et de Sageman[26] (qui met aussi en perspective des sentiments et expériences personnelles, une lecture politique du monde et une mise en relation organisationnelle).

Chacun de ces modèles mentionne un sentiment de discrimination vécu et évoqué par les radicalisés.

Le modèle de Moghaddam

Le psychologue iranien présente ce processus sous forme d'escalier ascendant, qui comprend six phases d'évolution.

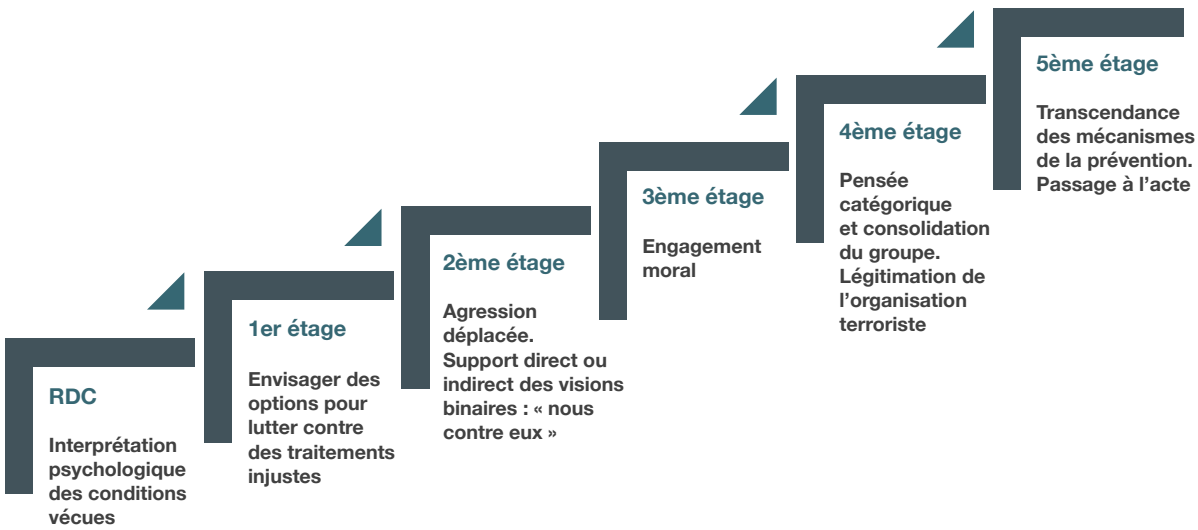


Schéma réinterprété pour l'harmonie du rapport
Source : Fathali M.Moghaddam

Le modèle de Wiktorowicz

Il se base quant à lui sur la théorie des mouvements sociaux. Il propose comme point d'entrée dans le processus de radicalisation la blessure ou la crise existentielle ou identitaire, qui sera accentuée dans le cadre des infrastructures socio-politiques et des superstructures idéologiques.

[24]MOGHADDAM F., (2005). « The Staircase to Terrorism: A Psychological Exploration », *American Psychologist* Vol. 60, No. 2: 161

[25]WIKTOROWICZ Q. (2005). A genealogy of radical Islam. *Studies in Conflict and Terrorism.*

[26]SAGEMAN M. *Leaderless Jihad: Terror Networks in the Twenty-First Century* (Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 2008).

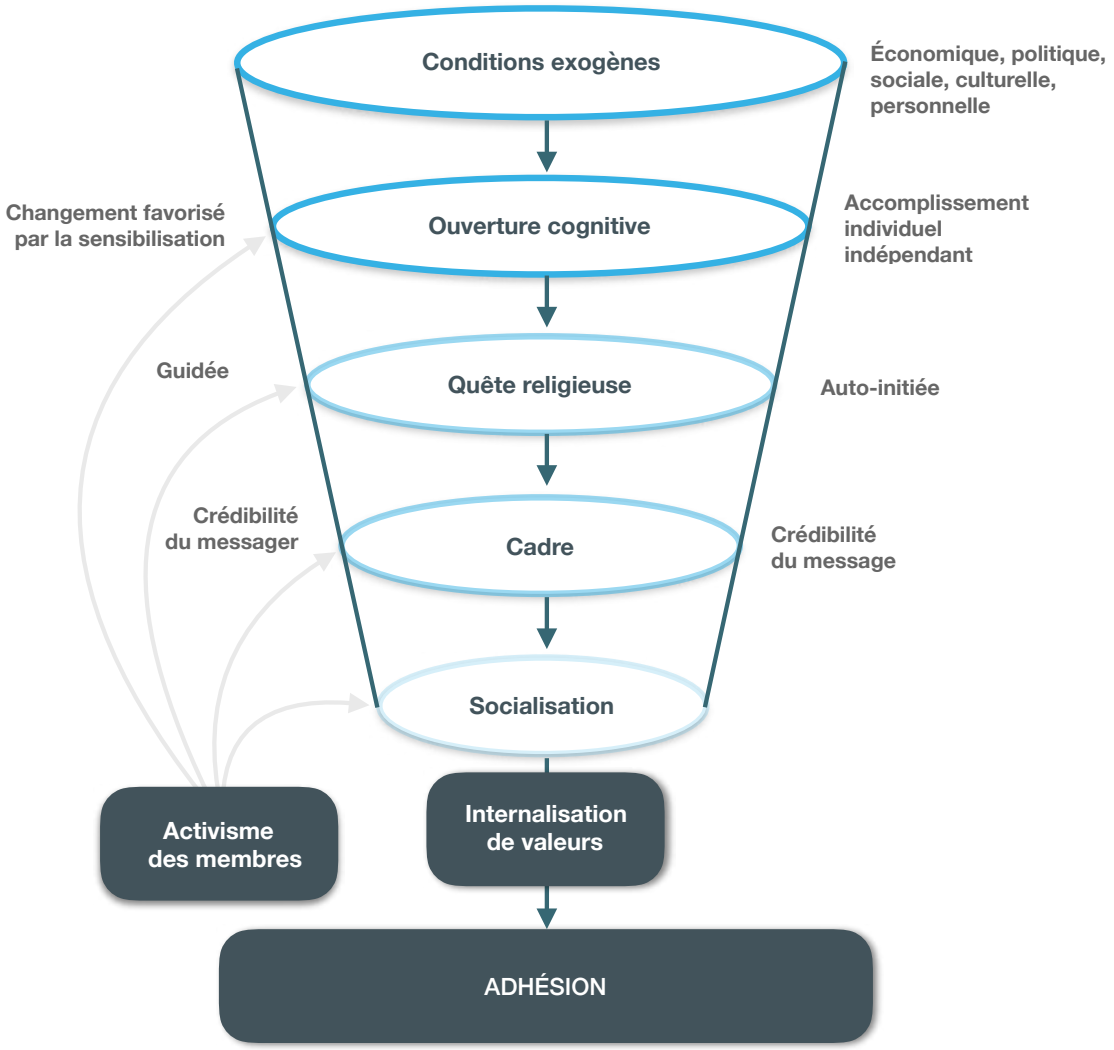


Schéma réinterprété pour l'harmonie du rapport
Source : Le Modèle de Wiktorowicz

Le Modèle de Sageman

Marc Sageman (2004, 2006, 2008) est l'un des premiers à proposer un modèle pour comprendre la radicalisation. Il fait émerger quatre facteurs qui expliquent ou aident à comprendre ce processus.
Le sentiment d'outrage moral à cause des violations de droit perçues : la situation et les conflits dans des régions musulmanes tels que l'Iraq, la Palestine, la Bosnie, le Cachemire, etc., ainsi que dans d'autres contextes locaux en Occident, deviennent source d'outrage moral pour certains. La perception de l'humiliation locale fusionne alors avec la perception de l'humiliation globale pour construire une interprétation personnelle de la situation des Musulmans dans le monde.

Cette interprétation de la réalité locale ou globale est perçue par certains comme une guerre contre l'Islam. Dans ce cas, il s'agit d'une interprétation intellectuelle, sinon émotionnelle, laquelle englobe une diversité de problèmes : les conflits au Moyen-Orient, les expériences de

discrimination, la tendance de divers médias à souligner des discours islamistes marginaux qui prônent la violence en ignorant la position pacifique de la majorité musulmane, etc.

Une résonance avec des expériences personnelles : une telle interprétation d'une guerre contre l'islam trouve davantage de résonance en Europe, compte-tenu de l'expérience quotidienne difficile de nombre de Musulmans européens. Les propos anti-Musulmans, ainsi que le fait que la communauté musulmane se perçoive comme victime d'injustices socio-économique, politique et de discrimination sont des illustrations de cette expérience.

La mobilisation au travers les réseaux : l'ensemble de ces facteurs et situations influencent la vision du monde de certains jeunes Musulmans qui cumulent des frustrations. Une très faible proportion de ceux-ci se radicalise. Cette radicalisation peut commencer et s'amplifier sur Internet[27], notamment au moyen des réseaux sociaux. Les divers réseaux offrent un espace de discussion où de multiples personnes peuvent se connecter, partager les mêmes points de vue et se soutenir.

Dans chacun de ces modèles, les auteurs placent au départ du processus de radicalisation l'existence d'un sentiment d'injustice ou de discrimination ressenti par les radicalisés à partir de leur vécu personnel ou de celui de leur groupe. Moghaddam parle au niveau « rez-de-chaussée » de son schéma de la « perception subjective de privation, d'injustice, d'immobilité sociale »[28]. Wiktorowicz estime que ce qui déclenche l'« Ouverture cognitive » menant à la radicalisation (processus par lequel la personne devient plus réceptive à des nouvelles idées et visions du monde) sont des conditions antérieures de nature économique (perte d'emploi), socio-culturelle (humiliation, racisme, discrimination, etc.), politique (torture, discrimination politique, répression) ou personnelle (mort d'un membre de la famille)[29]. Sageman parle de « sentiment d'outrage moral à cause des violations de droit perçues »[30].

Dans l'analyse de notre échantillon, nous allons retrouver ce sentiment de discrimination dès le début de la trajectoire des jeunes suivis, mais ce dernier n'apparaît pas seulement et automatiquement comme le fruit d'un vécu personnel ou de celui de leur groupe, mais aussi comme le résultat du discours du groupe radical, suite à une approche émotionnelle anxiogène. Bien entendu, un vécu discriminatoire personnel (ou collectif) facilite d'autant plus l'efficacité de ce que nous avons appelé « l'approche émotionnelle anxiogène du discours « djihadiste ».

---

[27]Il y a un consensus dans la littérature selon lequel internet est un outil et un facilitateur du processus de radicalisation : BOUZAR D., La mutation du discours djihadiste : les nouvelles formes de radicalisme musulman, *Cahiers de la Sécurité*, n°30, 88-93 ; DUCOL B., *Devenir djihadiste à l'ère numérique*. Une approche processuelle et situationnelle de l'engagement djihadiste au regard du Web. Université de Laval ; PAUWEL L. and all, (2014), *Comprendre et expliquer le rôle des nouveaux médias sociaux dans la formation de l'extrémisme violent : une recherche qualitative et quantitative,* Bruxelles ; HUSSEIN H., Le recrutement numérique des adolescent(e)s par DAESH : les chants anasheed djihadistes, in *Mediadoc* n°18, 2017 ; ALAVA Seraphin and all, (2017), *Les réseaux sociaux et la radicalisation des jeunes à l'ère numérique,* Rapport UNESCO, Direction de l'information et de la communication ; Rapport (dir. P. CONESA, F.-B. HUYGHE, M. CHOURAQUI) : *« La propagande francophone de Daech : la mythologie du combattant heureux »*, FMSH, etc.

[28]*Ibid MOGHADDAM F. Ibid.*

[29]*WIKTOROWICZ Q. Ibid.*

[30]*SAGEMAN M. Ibid.*

Il ne s'agit pas de remettre en question le fait qu'un vécu discriminatoire facilite la radicalisation, mais de comprendre comment ce sentiment discriminatoire est partagé par des radicalisés qui ne l'ont pas vécu. La place et l'utilisation de la question discriminatoire dans la narration du discours « djihadiste » expliquent que des radicalisés de couche sociale moyenne ou supérieure partagent de manière profonde ce sentiment, même s'ils ne l'ont jamais vécu personnellement. Il constitue également le socle sur lequel vont se souder, voire se fusionner, les membres du groupe radical. Savoir le déconstruire est donc fondamental pour les professionnels en termes de prévention et de réinsertion.

C'est ce que nous allons montrer dans ce qui suit.

I.2 UNE APPROCHE ÉMOTIONNELLE ANXIOGÈNE SYSTÉMATIQUE CONDUISANT À L'INTÉRIORISATION DU SENTIMENT DE DISCRIMINATION ET DE PERSÉCUTION

Cette approche émotionnelle anxiogène émane d'individus eux-mêmes radicalisés dans la majeure partie des cas, par l'intermédiaire de propos et de vidéos qui étayent une perception du monde où il ne faut faire confiance à personne. Ces divers éléments peuvent s'échanger par voie directe ou par l'intermédiaire d'échanges Internet: forums, mails, vidéos, divers sites (dont certains ne sont pas élaborés par les radicalisés eux-mêmes). Évoquer l'échange par Internet ne signifie pas l'absence de contacts directs au sein de groupes physiques. Mais il est rare que les groupes physiques qui se revendiquent du « Salafisme » ou du « djihadisme contemporain » ne communiquent pas en passant par la toile.

Ces propos et vidéos produisent de l'anxiété chez celui qui les réceptionne parce qu'ils sont basés sur un mélange de vraies et de fausses informations liées à des dysfonctionnements sociaux/politiques : critique du système de production (médicaments, vaccins, alimentation, etc.), du système politique (scandales financiers et de corruption d'élus, etc.), de la géopolitique (mensonges sur la politique intérieure et étrangère, etc.) et du système médiatique suspecté de ne pas être indépendant. Arrive ensuite l'étape où est relayée l'information que ces dysfonctionnements relèvent en réalité d'un complot de sociétés secrètes hébergées en Israël, dont la plus puissante serait « les Illuminati[31] ». Ces sociétés secrètes auraient compris que seul le « vrai islam » est assez puissant pour les combattre et introduiraient quantité de signes subliminaux dans tous les domaines (publicités, fabrication des billets, logos d'entreprises, shows télévisés, clips musicaux, etc.) pour éloigner les individus de l'islam.

L'approche émotionnelle anxiogène s'opère aussi par des discours théologiques qui se servent de notions musulmanes comme le Tawhid (Unicité de Dieu), le Shirk (Associationnisme), ou du principe de « Al Wala Wal Barra[32] » (principe d'Alliance et du Désaveu), pour convaincre l'individu qu'il doit s'auto-exclure et exclure les autres, sous peine de ne pas être considéré Musulman.

Progressivement, celui qui réceptionne ces informations considère que les interlocuteurs qui les lui ont communiquées sont les seuls en qui il peut avoir confiance. Il adopte rapidement une posture où il a le sentiment que le reste de la société le rejette parce qu'il a « trop de discernement » et perçoit des vérités cachées. Tout groupe se méfiant de l'extérieur se replie sur lui-même. Les travaux de Gérard Bronner[33] montrent que l'essence de toute vie sociale repose sur la confiance entre les humains. Si nous pouvons vivre les uns avec les autres, c'est que nous avons l'impression qu'une certaine prévisibilité caractérise

[31]Les Illuminati sont apparus dans les théories complotistes à partir du moment où la publication du roman de Dan Brown « Anges et Démons », première partie du « Da Vinci Code », a été médiatisée et adaptée au cinéma (tiré de l'histoire des « Illuminés de Bavière). Les Illuminés de Bavière au nombre de cinq, faisaient partie d'une société secrète créée en 1776 à l'époque des Lumières en Allemagne. Elle tomba rapidement dans l'oubli avant qu'un agent canadien en 1950 ne découvre un document faussement daté de 1871.

[32]Ce concept de ne faire uniquement confiance (alliance) qu'aux musulmans et de désavouer tous les autres individus est né avec le développement de l'idéologie tirée des Wahhabites. Il n'a pas d'exitence historique antérieure.

[33]BRONNER G. *La Pensée extrême : Comment des hommes ordinaires deviennent des fanatiques* Paris, Denoël, 2009.

l notre vie collective, que l'autre va avoir un comportement similaire au nôtre. L'approche émotionnelle anxiogène veut détruire cette base pour la remplacer par l'idée qu'il faut se méfier de son prochain car ce dernier serait « endormi » ou « complice » de forces occultes qui détiennent le pouvoir. Cette « perspective paranoïaque »[34] va progressivement augmenter son isolement vis-à-vis de la société et renforcer son lien à l'intérieur du groupe. Un sentiment de discrimination, puis de persécution, va automatiquement envahir le jeune concerné, quelle que soit sa situation antérieure. Nous allons voir comment cette approche émotionnelle invisible, oubliée dans les schémas classiques de radicalisation, s'opère de plusieurs manières.

I.2.1 Une approche émotionnelle anxiogène qui s'appuie sur des dysfonctionnements du système productif, sociétal, politique

Les radicalisés issus d'une famille non musulmane ont rarement commencé leur processus de radicalisation en adhérant directement à une propagande théologique. La plupart du temps, ils ont d'abord été sensibles à des propos proches de la théorie du complot qui interrogent et critiquent le système productif, sociétal et politique. Ils datent leur début de changement de vision du monde à partir du moment où ils ont adhéré aux théories conspirationnistes, qu'ils ont rencontrées parallèlement sur le net et dans leur entourage (cours de récréation du collège ou du lycée, amis, membre de la famille, etc.) Les théories conspirationnistes les persuadent que les dysfonctionnements du système productif ne sont pas de simples erreurs individuelles mais le produit d'un projet pensé par des sociétés secrètes qui détiennent le pouvoir et entendent le conserver. Ces sociétés secrètes, les Illuminati, payées par Israël, achèteraient et domineraient tous les gouvernements.

> ***« Il y a les vidéos de Beyoncé où tu vois dans ses concerts qu'elle a les yeux jaunes. Et ils disent que c'est une Illuminati et qu'elle a vendu son âme au diable. Plein de trucs comme ça (…) On était en panique totale. Par exemple, il y a une fille (une camarade de classe) qui achetait un nouveau pendentif en forme de triangle, on lui disait « mais t'es malade ou quoi ? N'achète pas ça ! Jette-le tout de suite ! », Etc. Ensuite il y a les présidents qui ont vendu leurs âmes au Diable. Même les rappeurs et les gars de quartier qui ont de la valeur, ils ont aussi vendu leurs âmes au Diable. Et c'est l'Amérique qui dirige tout ça. La base est en Amérique et c'est eux qui dirigent, il y a même une photo, je me souviens, c'est un grand bonhomme habillé avec le drapeau de l'Amérique. Il a des ficelles avec des pantins. Et ces pantins, ce sont tous les autres pays. Et cette image-là, tout le monde la partageait et ensuite ils ont dit qu'ils ne pouvaient plus boire coca-cola parce qu'il y avait un message. Toutes les marques américaines, il ne fallait plus les acheter car ça donnait de l'argent aux Illuminati. C'est eux qui complotent partout dans le monde. »***
>
> (Jeune fille 17 ans, famille athée de classe moyenne,
> condamnée pour participation à entreprise terroriste)

[34]HOFSTADTER R. *The Paranoid Style in American Politics and Other Essays* (New York : Vintage Books, 1967) , Robins and Post, Political Paranoia.

Ces sociétés secrètes auraient pour objectif de détruire les religions monothéistes pour empêcher les peuples d'accéder à « la Vérité » et les inciter à rester passifs, en quelque sorte « endoctrinés par les Illuminati ». Dans ce témoignage, la jeune fille explique que la vidéo la touchait parce qu'elle parlait avant tout d'une de ses chanteuse préférées. Nous ne citerons pas tous les témoignages mais les vidéos complotistes qui atteignent les jeunes utilisent toutes leur univers de référence pour mieux les accrocher : leurs chanteurs, leurs personnages de jeux vidéo, de films, etc.

« ***Plus t'avances sur les complots et plus ils te disent que c'est pour détruire les religions. Ils disaient qu'en fait, les chercheurs scientifiques étaient aussi illuminati et que leur but final, c'était de trouver, de détruire la bonne image des religions, de détester toute forme de religion. Et que un jour ils ramèneront une preuve ou un texte, je ne sais pas, qui prouverait à tous les religieux que leurs religions sont fausses. Et que tous les êtres humains se sont trompés depuis le début et que la vraie religion, c'est celle-là et que tout le monde doit la pratiquer : celle du Dajjal[35](…) J'étais persuadée qu'ils travaillaient pour détruire toutes les religions et amener l'Antéchrist. Moi, quand je me suis convertie, j'ai tout de suite cru au faux Messie qui veut revenir. Donc je croyais qu'ils préparaient son arrivée.***

Dans un sens, avec leurs clips et tous leurs trucs, ils étaient en train de pervertir le monde. Et comme ils avaient vendu leurs âmes au Diable en échange de la célébrité, ils étaient obligés de travailler pour lui et donc le travail qu'ils avaient à faire, c'était de préparer l'arrivée du faux Messie. Dans leurs clips, je voyais qu'ils plaçaient des trucs de propagande. Du genre le triangle avec l'œil au milieu, et à partir de là, on est déjà dans l'idée qu'il y a des complots dans le monde. J'ai été chercher les autres théories du complot, ça s'est fait sur Facebook, quand j'ai commencé à être radicalisée… Mais au tout début, les premiers complots que j'ai entendus, c'était ça. Et ça n'avait rien à voir avec les Musulmans et tout ça. »

(Même jeune fille que précédemment)

Le lien avec le monde musulman arrive rapidement, avec plusieurs angles :
la politique liée à la Palestine et l'objectif des Illuminati de détruire plus précisément l'islam.

[35]Al-Dajjâl représente pour les Musulmans l'équivalent de l'Antéchrist pour les Chrétiens. Il doit apparaître à la Fin des Temps au moment de la venue du Prophète. Jésus ('Issa en Arabe); Al-Dajjal signifie en arabe « menteur, imposteur ». Les dictionnaires le définissent comme une « personne séditieuse et damnée qui confond les esprits, les cœurs, les bons et les mauvais, qui cache le vrai visage de quelque chose en la dorant, qui erre partout ». Selon les hadiths, Al-Dajjal est décrit comme la plus grande force négative de la Fin des Temps, il tentera d'imposer le Mal dans le monde quand l'ensemble des événements extraordinaires selon les prédictions auront lieu. Il est rapporté dans les traditions que Al-Dajjal s'érigera en séducteur qui trompera les gens en leur présentant le mensonge comme une vérité et la vérité comme un mensonge, le bien comme le mal et le mal comme le bien.

« *En fait, ça a commencé comme ça… Il y a presque tout le monde qui est comme ça (qui croit aux Illuminati). Il y a même les non-Musulmans qui sont touchés. Ils pensent qu'il y a des Illuminati dans le monde. Et donc du coup, ça a déjà commencé avec ça. Et ensuite, c'était la Palestine : ils se font massacrer depuis presque 60 ans et il n'y a personne qui bouge et aucune armée qui n'y va. On disait que c'étaient les gouverneurs des pays qui étaient dans une secte (celle des Illuminatis) pour détruire toutes les religions. Et qui préparaient l'arrivée de l'Antéchrist. Ils travaillaient pour lui, en fait ils se sacrifiaient. Pour être connus, ils donnaient leurs âmes. Il y avait un clip qui avait fait beaucoup parler. C'était Katy Perry je crois, tourné genre en Egypte et à un moment, il y a un gars qui vient alors qu'elle est reine, comme Cléopâtre. Il vient avec un pendentif autour du cou avec marqué « Allah » dessus. Et elle le réduit en miettes, le collier… Ça a fait polémique et les Musulmans ont demandé de retirer le clip. Ils ont dit qu'il y avait des pyramides dans son clip alors que c'est l'Egypte, c'est normal. Que c'était un complot des Illuminati…* »

(Même jeune fille que précédemment)

Bien que les « djihadistes » ne s'intéressent pas à la question de la Palestine dans la mesure où les Palestiniens ne se battent pas pour imposer un État islamique régi par la loi divine mais pour des questions de territoire, le conflit israélo-palestinien est utilisé dans la propagande « djihadiste » :

« *A l'époque, (au début de ma radicalisation et de ma rencontre avec le groupe de l'EI), je regardais des vidéos, surtout de la Palestine. Les massacres qu'il y avait… Après, c'était essentiellement la Palestine quand même. J'ai regardé des centaines et des centaines de vidéos, je passais mes journées à écouter des musiques pro-palestiniennes, à regarder des vidéos qui montraient tous les massacres, les enfants qui mouraient ; histoire de bien me toucher. Et après, je me suis renseignée sur la Syrie, sur tous les pays qui étaient en guerre, comme ça. Pas forcément… Y avait la Birmanie aussi, ben de tous les massacres en fait, des espèces de génocides qui se passaient donc j'ai commencé par ça. Et après je suis vite tombée sur des vidéos de 19HH (Omar Omsen, recruteur « djihadiste ») dans les recommandations. Donc j'ai été faire un tour et puis comme je trouvais que la voix du frère qui parlait était assez envoûtante, j'ai continué à regarder ces vidéos et je les ai quasiment apprises par cœur tellement je voulais apprendre tout ce qu'il disait, tous les hadiths, tous les passages du Qor'an (Coran), toutes les choses comme ça, j'avais envie d'apprendre au maximum eh ben du coup j'en oubliais les contextes historiques…* »

(témoignage de jeune fille de 16 ans, condamnée pour prosélytisme du terrorisme, ayant tenté de partir en Syrie à trois reprises, issue de famille athée de classe populaire).

« ***« Au niveau de la Palestine, au début, c'était juste « partagez les vidéos », « mettez des 'j'aime' », « donnez des dons » puis « donnez des prospectus aux gens pour qu'ils soient au courant »...***
Puis après, c'est parti vers « allez en Palestine pour faire de l'aide humanitaire ». Dans ma tête, toute la journée, il y avait cette chanson d'une vidéo « Je suis lâche, pardonne-moi Palestine… » Après, quand j'étais bien culpabilisée de ne rien faire, ça a basculé vers la Syrie. »

(témoignage d'une jeune fille de 15 ans et demi, ayant tenté de partir en Syrie à deux reprises, suivie par le juge des enfants, issue de famille catholique de classe populaire).

Une jeune majeure également issue de famille non-musulmane, a aussi d'abord été sensible à ce même type de propos anxiogènes non théologiques. Quand elle doit retracer son processus de radicalisation, elle remonte à sa rencontre avec la théorie complotiste. Mais rapidement, des vidéos sur la persécution des Musulmans ont pris le relai :

« ***En fait, cette fille [avec laquelle elle a tenté de partir en Syrie quelques mois plus tard] ne m'a jamais parlé directement de Daesh. Ce sont ses vidéos qui m'y ont menée… Au départ, ces vidéos étaient dans la théorie du complot. En résumé, elles nous mettaient en garde contre toute la société, en nous disant que tous ceux qui réussissaient étaient corrompus. Il fallait se protéger des autres pour garder notre discernement et ne pas se faire endormir à notre tour. Les vidéos dénonçaient la corruption du monde politique et celle des chanteurs. Ce n'est que progressivement que la persécution des Musulmans est arrivée. Moi je regardais surtout des vidéos sur les gens qui se faisaient massacrer car je voulais choisir un métier dans l'humanitaire.*** »

(Aline, cf. interview intégral dans Livre Blanc « Les désengagés » en annexe)

Ce majeur témoigne s'être converti après avoir vu les vidéos d'Omar Omsen qui « prouvaient » que les discriminations envers les musulmans constituaient la preuve que seul l'islam permettait de lutter contre les forces secrètes :

« ***Je me rappelle que la démonstration de la vidéo était sans appel : partout, dans le monde, les musulmans étaient persécutés. La France n'y échappait pas. Le Premier Ministre met une kippa quand il va au dîner du CRIF mais il fait des discours pour dévoiler les musulmanes ! C'est trop flagrant. Et tout est comme ça. Il y a une laïcité à deux vitesses en France. Ils empêchent les sœurs de travailler avec leur foulard pour les mener à partir. Ils empêchent les barbus de travailler pour les mener à la faute. Il faut bien qu'ils nourrissent leurs familles ! C'est la preuve qu'ils ne veulent pas qu'on soit musulman. Ils ont peur de nous, parce qu'ils savent qu'on est assez forts pour les combattre. Qu'on est les seuls à pouvoir***

les combattre. Des fois, ils se mettent carrément à vouloir réécrire le Coran : l'islam de France ils appellent ça. Vous avez déjà entendu parler de la Torah de France vous ? Quand j'ai vu cette vidéo, j'ai eu un flash : si la terre entière en voulait aux Musulmans, c'est que les Musulmans étaient plus forts plus que les autres. Et je voulais en être.

(Majeur 21 ans, famille de classe populaire
de conviction catholique, poursuivi pour apologie du terrorisme).

Ce n'est pas un hasard si nous avons retrouvé dans la majorité des historiques des conversations de nos jeunes les séries « the Signs » et « the Arrivals » qui font la jonction entre l'approche émotionnelle anxiogène et l'arrivée du discours religieux. En effet, la corruption actuelle du monde – et sa domination par des entités maléfiques – représente pour eux le signe de la fin des temps (d'où le titre de la série « the Signs »). D'autre part, pour remédier à cette fin du monde prévue, les auteurs de cette série assignent les jeunes à une ultime solution : croire en l'arrivée de trois personnages prévus par les textes islamiques : al Dajjal (l'Antéchrist), al Messih (le Messie) et al Mahdi (le dernier descendant du Prophète qui va combattre auprès du Messie contre l'Antéchrist à Damas lors du dernier combat de la fin du monde). Ces trois personnages sont principaux dans la série « The Arrivals ».

Ces deux séries qui ne sont pas conçues par des « djihadistes » mais par des Musulmans imbibés de théories complotistes, servent aujourd'hui de tremplin entre la théorie complotiste et le « radicalisme musulman ».

Les vidéos et théories conspirationnistes créent un terrain favorable, qui permet ensuite aux radicaux d'attirer les jeunes en reprenant le même langage, sans révéler au départ leur véritable objectif. Ils passent par la théorie du complot pour échanger avec les jeunes familiarisés avec cette dernière. Ils les écoutent et les rassurent. Une fois que le lien est créé, ils peuvent alors les conseiller.

Moi on m'avait dit que Mohamed Merah n'avait pas tué les militaires arabes. C'était pas lui. C'étaient des gens payés par le ministre Cazeneuve qui voulait faire monter l'islamophobie. Donc ils m'ont dit que c'était le Mossad qui payait Cazeneuve et qui contrôlait la France. Il fallait donc agir sur les Juifs en France et faire finalement un attentat à la Merah. Maintenant je me rends compte que c'était contradictoire !

(Jeune fille de 17 ans, famille athée de classe moyenne, condamnée pour
participation à entreprise terroriste)

Au début, tout était logique avec les Illuminati. Il y a plein de vidéos qui expliquent comment les forces obscures dirigent le monde entier. On se dit que c'est vrai, les attentats du 11 septembre ont bien été commandités par Bush, à la botte des Illumaniti. Mes sœurs de la Salafya, avec qui je parlais tous les jours, partageaient aussi ces vidéos. Pour elles, les frères

Koachi et Mohammed Merah n'ont jamais existé. Ce sont des clones inventés par les gouvernements qui sont de mèche. Mais ensuite, plus j'étais en lien sur les réseaux, plus je me rapprochais des djihadistes sans le savoir à l'époque, plus ils m'éloignaient des Illuminati. Ils trouvaient aussi ce monde perverti donc j'aimais bien discuter avec eux. Au fur et à mesure des discussions, j'ai compris que c'étaient eux qui avaient fait les attentats, mais que c'était la seule solution pour en finir avec cette société pourrie. Ils devenaient mes héros. Moi j'avais des photos de Mohamed Merah, j'étais trop fière de lui, je voulais me marier avec lui. Aujourd'hui, je ne comprends pas comment je suis passée des complots des Illuminati à Daesh. Au début, je protégeais les Musulmans en disant que c'était pas eux. À la fin, j'étais fière que c'étaient des Musulmans qui faisaient des attentats. Je comprends pas la logique des choses. Ils passent un an à te laver le cerveau et te dire qu'il y a des complots dans le monde. Et finalement ils te disent qu'il n'y a pas de complot et que c'est vraiment eux. Et toi tu avales tout, je ne sais toujours pas pourquoi ni comment.

(Jeune fille de 15 ans, famille athée de classe moyenne, condamnée pour préparation d'attentats en lien avec une entreprise terroriste).

« ***Pour les attentats, c'était le même principe, j'étais persuadée que c'étaient des sionistes engagés par la France qui les réalisaient, dans le but de donner une mauvaise image des Musulmans. Sauf qu'au fur et à mesure, j'ai bien compris la vérité, mais je n'arrive pas à m'expliquer pourquoi ça ne m'a pas suffi pour me détacher d'eux. Non, je suis restée liée à eux. J'en étais arrivée à un point où j'étais tellement dépendante du groupe que peu importaient les contradictions qui apparaissaient… Je ne pouvais plus m'en détacher, je leur trouvais toujours des excuses. Je me disais que des erreurs pouvaient exister. Des membres du groupe pouvaient avoir un mauvais comportement mais cela ne remettait pas en cause le projet qu'ils avaient. Je croyais toujours aux émirs et à leur idéologie d'un monde utopique, égalitaire et fraternel. Petit à petit, j'ai évolué dans mon idéologie.*** »

(Aline, cf. interview intégral dans Livre Blanc « Les désengagés »)

I.2.2 Une approche émotionnelle anxiogène qui utilise le religieux

Les registres profanes et sacrés sont parfois mélangés dans les argumentations qui mènent le futur radicalisé à une défiance absolue et globale envers toute information qui passerait par l'extérieur du groupe en général. Ainsi, la nature de la source (théorie complotiste ou islam) est crédible aux yeux du destinataire et provoque ainsi un changement d'opinion plus profond.

« ***Quand cette théorie (du complot) était reprise par des frères ou des gens considérés comme ayant de la science[36], elle prenait un caractère fondamental... Ce n'était pas qu'une simple théorie dont on pouvait débattre... C'était une information des frères qui étaient sur le terrain, ou qui provenait d'un site fait par des frères... On respectait énormément ces frères. Donc par extension, on respectait ce qu'ils disaient.*** »

(Majeur de 28 ans, famille musulmane de classe populaire,
condamné pour entreprise terroriste)

« ***Il y a toujours un mélange entre le spirituel, le groupe et la théorie complotiste. On attribuait telle ou telle information de scandale à un frère qui nous a dit ça, ou à des frères qui avaient construit le Califat... Ou bien il y a un Cheikh qui aurait parlé de tel ou tel complot... On ne sait pas quel Cheikh... mais ça donne une autre dimension au discours ; le simple fait d'avoir évoqué le Cheikh... ça donne une autre dimension, c'est mêlé au spirituel, au mystique, à des signes de la fin des temps… Il y avait toujours un intermédiaire qui permettait de donner beaucoup d'importance à cette théorie du complot, on ne pouvait pas avoir un avis ou une analyse, on peut être d'accord ou pas, ça revêtait presque un caractère sacré à cause de l'intermédiaire. Le frère ou le Cheikh ne fait pas qu'analyser l'actualité, il te ramène un hadith ou un autre, et son discours est indiscutable, tu ne peux le remettre en cause… La théorie du complot, quand elle arrive, elle est toujours secondée par cet aspect, c'est pas discutable, tu ne peux pas lui répondre : ah tu as vu ça c'est sur internet.. ; non, on te dit : attends, c'est des frères sur place qui ont dit ça... Quand tu veux interroger le propos, comme il a aussi rajouté un hadith, tu as l'impression de remettre en cause le hadith si tu remets en question le propos sur le complot. Si tu remets en cause certaines choses, c'est comme si tu remettais en cause ta foi... Tu en arrives à croire que tu es obligé de croire à la théorie du complot pour être un bon Musulman.*** »

(Homme de 32 ans, issu de famille musulmane de classe populaire,
condamné pour participation à entreprise terroriste).

Quand l'approche émotionnelle anxiogène utilise le religieux, le discours peut indifféremment utiliser les interdits alimentaires (certains jeunes reçoivent des listes d'ingrédients industrialisés qui contiendraient tous de la gélatine de porc, ce qui les empêche de manger toute aliment autre que des fruits et des légumes biologiques), l'interdiction de la mixité présentée de manière absolue, des éléments liés à l'histoire de l'islam (le port de la couleur noire comme le Prophète, les signes de l'imminence de la fin du monde…) ou des traditions vestimentaires présentées comme

[36]Terme employé pour dire « connaissant bien l'islam ».

des obligations fondamentales (niqab, kamis…) pour faire peur au jeune. Les interdictions sont si nombreuses et absolues que tout ce qui n'est pas lié à la stricte pratique de la religion devient illicite (interdit par Dieu).

> ***J'étais devenu paranoïaque sur la nourriture. J'agaçais ma famille car je ne voulais pas manger de porc, de viande, de vinaigrette, de mayonnaise, de crème fraîche, etc. Ma mère devait toujours me préparer un plat différent et ça la fatiguait. J'avais 18 ans mais j'étais le petit dernier, et je ne savais même pas ouvrir une boîte de conserve. En plus, je la surveillais pour être sûr de la propreté des couverts qu'elle utilisait pour mes aliments. Pareil pour les barbecues, il en fallait deux avec deux grilles différentes. La fumée de leur viande ne devait pas atteindre la mienne. Même la viande « halal » n'était pas licite à mes yeux. Je ne voulais plus en acheter en grande surface. Je percevais une viande ritualisée uniquement lorsque c'était un imam proche de mes savants qui égorgeait la bête. Quand je l'expliquais, j'avais toujours tendance à aller dans les détails, ce qui choquait les gens. J'expliquais qu'il fallait allonger l'animal sur le côté gauche, s'approcher tout doucement en cachant le couteau derrière le dos pour ne pas faire peur à la bête pour ensuite l'égorger. Il faut être miséricordieux envers les bêtes. La personne musulmane qui égorge, doit dire Bismillah (au nom de Dieu), et bien aiguiser son couteau pour trancher la jugulaire.***
>
> (Peter, cf. interview intégral dans Livre Blanc « Les désengagés » en annexe)

La peur peut prendre des tournures différentes : la peur de l'autre sexe, la peur de ne pas être à la hauteur de ce que Dieu attend, la peur de l'enfer, etc. :

> ***Elle (ma nouvelle sœur) me racontait sans arrêt des histoires atroces que des sœurs avaient subies dans le passé, avec des hommes. Elle me montrait des vidéos qui expliquaient que l'État français et les habitants étaient tous des pervers en se basant sur des publicités, des clips de musique, la télévision, etc., qui salissaient l'image de la femme. Cela me retournait le ventre et me conditionnait à avoir peur des garçons. Je ne les voyais plus que comme des diables, des pervers sexuels, qui pouvaient me violer ou me faire du mal, comme et quand ils le souhaitaient.***
>
> (Aline, cf. interview intégral dans Livre Blanc « Les désengagés » en annexe)

> ***Avant, je ne serrais pas la main des femmes. J'avais du mal à accepter leur présence. Le pire, c'est quand j'ai eu des éducatrices qui voulaient me commander. Au début, c'était chaud. J'avais trop peur d'aller en enfer. Par rapport à mon jeune âge, c'était un peu ridicule d'avoir ce type de***

raisonnement avec des femmes qui avaient l'âge d'être ma mère ou ma grand-mère. Mon ancien groupe m'avait tellement répété qu'il était préférable de s'enfoncer un clou dans la tête que de regarder ou de toucher une femme... Comme j'étais dans une mission extrême, les femmes étaient le diable pour moi, la pire des tentations... Il ne fallait même pas les regarder ou leur parler car ça nous rendait faibles.

(Brian, cf. interview intégral dans le Livre Blanc
« Les désengagés » en annexe)

« ***Mon père souffre beaucoup que je refuse de passer du temps en famille. Il aimerait que je vienne aux vacances ou week-ends familiaux, que je passe les anniversaires et les fêtes avec eux. Cela est très dur pour moi car ils sont remplis de péchés et de tentations. Ils boivent de l'alcool, mettent de la musique, dansent... Ils ne font pas attention à la mixité et me mélangent avec des cousines du même âge. Ils ne comprennent pas qu'il m'est impossible de rester dans cette position. Je ne peux pas l'accepter. Je m'y sens trop mal et compte à chaque seconde combien de péchés je viens de réaliser. Les gens ne se rendent pas compte à quel point c'est dur de rester pur dans ce monde. Les mécréants ne se rendent pas compte à quel point c'est dur de ne pas se faire influencer par leurs comportements. Du jour au lendemain, je pourrais redevenir mécréant, aveugle au monde qui m'entoure. Allah pourrait arrêter de me donner la lumière si je ne suis pas à la hauteur de Ses attentes. Il mesure mon degré d'authenticité dans mon cœur par le nombre de mes tentations. Je fais mon maximum pour essayer de me libérer du démon qui est en moi, mais j'ai encore un peu de mal. Je dois lutter au quotidien pour que ma mauvaise partie ne prenne pas le dessus sur l'autre. Parfois, j'essaie d'expliquer à mon père, cette lourde tâche que j'ai de combattre le démon qui est logé en moi, mais il me pense fou et me conseille d'aller voir un psychiatre. (…) J'évite toutes les tentations pour ne pas me rapprocher du péché. Je prie beaucoup aussi, parfois toute la journée car je sais que le diable n'est pas loin et essaie de me tenter de manières diverses et variées... Du coup, je ne sors plus beaucoup et reste souvent dans ma chambre. J'y suis bien. Je m'y sens en sécurité. Je n'écoute plus de musique mais le Coran ou des anashids (chants religieux, ceux chantés par les « djihadistes » sont en réalité des chants guerriers). C'est magnifique. Parfois je suis au bord des larmes quand j'écoute le Coran. Les musiques que j'écoutais étaient perverses, me détournaient de Dieu et me dirigeaient vers le diable. Je ne regarde plus de films ou de séries car il y a toujours des scènes pour nous mener à la drogue, l'alcool ou le sexe. Je préfère me concentrer à 100% sur la religion et ne penser à rien d'autre. Je ne peux pas aller à la plage l'été, car il y a des femmes en bikini. Apercevoir toutes ces femmes à moitié nues est une trop grande tentation pour moi. Comme j'habite dans le sud, je fais de nombreux détours l'été pour éviter les plages. Si j'étais tenté par une femme, j'aurais directement une « baisse de foi ». Parce qu'après, ça peut aller jusqu'à la fornication et c'est un pêché. Je ne dois pas salir mon esprit avec de mauvaises pensées. Au quotidien, j'essaie au maximum de baisser les yeux pour ne pas croiser le regard d'une femme. C'est pour cela que j'aime les femmes qui portent le sitar. On ne devine même pas leurs yeux et cela me protège.***

(Mathieu, cf. interview intégral dans Livre Blanc
« Les désengagés » en annexe)

> ***J'avais peur à chaque fois de faire quelque chose qui m'aurait menée en enfer. Je pense que c'est à cause de tous les interdits que je me suis renfermée sur moi-même. Je suis devenue très paranoïaque sur le monde qui m'entourait. Je voyais tout le monde comme des Illuminati qui commandaient tout dans l'ombre, comme des traîtres, des fourbes, des démons...***
>
> (Morgane, cf. interview intégral dans Livre Blanc « Les désengagés » en annexe)

> ***La Dawla (l'Etat Islamique) m'avait persuadée que Dieu ne me pardonnerait jamais. Pourtant je n'avais jamais rien fait de grave. Alors je devais faire mon maximum pour avoir le droit au paradis. Pourtant, j'avais ce qu'ils appellent des « baisses de foi » : je n'arrivais pas à arrêter de regarder la télévision ou d'écouter de la musique, certains jours je ne faisais même pas la prière, je ne portais pas le voile alors que les frères et sœurs me disaient que je n'avais pas le droit de l'enlever même si mes parents me tapaient dessus. Cela m'angoissait encore plus, je me disais que Dieu allait me punir car j'écoutais plus mes parents que Lui.***
>
> (Aline, cf. interview intégral dans Livre Blanc « Les désengagés » en annexe)

Le massacre du peuple syrien par le président Bachar al-Assad dans l'impunité totale constitue aux yeux des terroristes l'un des signes de l'imminence de la fin des temps. Du point de vue du discours de l'islam radical, la Syrie est l'actuel théâtre de la prophétie apocalyptique mondiale annoncée par les textes saints. Les terroristes énoncent que « le Mahdi[37] » émergera des légions « djihadistes » actuellement au combat en Syrie. C'est donc là-bas que se fera l'affrontement final, « la troisième guerre mondiale », avant de conduire à la fin du monde. Et seuls accéderont au paradis les « Véridiques » qui auront combattu au sein de l'armée du Mahdi. Les autres seront voués à l'enfer. Chaque « Véridique » qui meurt en martyr pourra amener avec lui soixante-dix personnes au paradis. Cela fait partie de l'approche émotionnelle anxiogène qui s'appuie sur des éléments religieux réinterprétés et qui permet de pousser les jeunes à partir et à délégitimer tout individu qui reste en Occident.

> ***J'avais l'impression de vivre dans un monde qui n'était pas adapté à mes valeurs. Sortir ne m'apportait rien. Je considérais que c'était bien pour le corps, ça enlève les toxines mais je ne voyais rien de bien dehors. Je voyais les gens dans la débauche. Je pensais tout le temps aux signes de fin des temps. Tout ce que le Prophète, Sallallahu 'alayhi wa salam, (Paix et***

[37]Nom donné au descendant du Prophète qui doit apparaître à la fin des temps pour aider le Christ à sauver le monde et rétablir l'ordre et la justice.

bénédiction sur lui) avait prédit se réalisait. Par exemple sur les habits, il avait dit qu'on verrait des personnes vêtues tout en étant dévêtues et qu'on verrait leurs formes à travers leurs vêtements. J'habite dans le Sud, et dès qu'il y avait un rayon de soleil, j'avais peur de sortir. J'aurais tellement aimé couvrir le corps des femmes et leur mettre un voile. Je n'avais pas le droit de regarder une femme. Je vois sans arrêt des signes mineurs de fin du monde, mais pas encore des signes majeurs. Chaque jour qui passait me rapprochait de la fin du monde. Il y aura une fin, ça a été prouvé scientifiquement. La fin était proche car ces signes n'existaient pas il y a 1400 ans. Je devais me protéger contre toutes ces fitna (discordes entre Musulmans), c'était la meilleure attitude pour un Musulman, même si cela m'éloignait de ma famille.

(Peter, cf. interview intégral dans Livre Blanc
« Les désengagés » en annexe)

Un sentiment de culpabilité latent envahit le jeune. Ce dernier sera ensuite utilisé par le groupe radical pour le convaincre de « faire quelque chose » contre ce monde corrompu. Il est commun à toutes les premières étapes du processus de radicalisation :

« ***Niveau alimentaire, c'était pareil, il fallait faire très attention aux marques que j'achetais. Je psychotais sur tout. Même quand je prenais du ketchup, je me demandais si j'avais le droit car il y a du vinaigre à l'intérieur. Entre les aliments qu'il fallait boycotter (parce qu'ils étaient proches d'Israël) et ceux qui contenaient des ingrédients interdits (à base de gélatine de porc), je ne mangeais plus. Le moindre geste que je réalisais en France m'angoissait et me culpabilisait. Je vivais dans un endroit où j'avais l'impression que chaque bouchée d'oxygène que je respirais constituait une faute.*** »

(Hawa, cf. interview intégral dans Livre Blanc
« Les désengagés » en annexe)

« ***Je pense souvent à l'enfer pour m'obliger à devenir une meilleure Musulmane. Je pense tout le temps à la vie après la mort. Je veux toujours m'améliorer dans ma croyance, dans ma pratique. Je préfère être seule que de ne pas penser à Dieu, même sur un court temps. Je culpabilise dès que je pense à autre chose. Parfois, je suis faible, je regarde des séries sur mon ordinateur et je mets de côté les livres (théologiques). J'ai l'impression de ne pas être pieuse quand je ne pense pas à Lui. Allah attend que je sois une bonne croyante, une bonne personne, quelqu'un de droit qui inspire le respect et honnête. J'ai sans arrêt envie de plaire à Dieu et j'ai très peur de ne pas Lui plaire.*** »

(Lamia, cf. interview intégral dans Livre Blanc
« Les désengagés » en annexe)

« ***« Je voulais tant plaire à Allah… C'était une obsession. À chaque geste, à chaque pensée, à chaque respiration même, je me demandais si Allah serait satisfait de moi. Cela occupait mon esprit toute la journée et toute la nuit. Quand des frères mouraient en martyr, j'étudiais attentivement les conditions de leur attentat et leur intention à ce moment-là car je voulais comprendre si ce qu'ils avaient fait, satisferait Dieu ou pas. Je doutais de tout, me culpabilisais de ne pas y voir plus clair, de ne pas avoir plus de science (savoir religieux) pour mieux savoir ce que Dieu voulait. »***

(Jeune femme de 22 ans, issue de famille arabo-musulmane de classe populaire, condamnée pour prosélytisme)

La peur de l'individu qui reçoit ces informations anxiogènes concerne aussi le statut de sa famille :

« ***« J'angoissais aussi beaucoup pour mes parents qui allaient « cramer » en enfer. Ils n'étaient pas musulmans et commettaient d'énormes péchés. Mes frères (du groupe radical) me disaient que je devais me sacrifier sur la terre du Shâm pour intercéder pour leurs âmes et les protéger »***

(Morgane, cf. interview intégral dans Livre Blanc « Les désengagés » en annexe).

« ***Ma mère est dépressive depuis 20 ans. Elle peut rester enfermée à la maison pendant des mois, sans même sortir pour prendre le courrier. Elle a beaucoup souffert pendant son enfance, elle a été maltraitée et a fini par vivre dehors à un très jeune âge. Encore aujourd'hui, elle a des cauchemars. Je l'entends hurler dans son sommeil en plein milieu de la nuit. Je me sentais responsable du malheur de ma maman. Lorsqu'elle parlait de suicide ça m'angoissait, ça m'attristait car cette vie n'est pas un jeu. Il n'y aura pas de retour, personne n'est jamais revenu de la mort. De plus, j'étais persuadé qu'elle allait brûler en enfer pendant cent ans. C'était tragique de savoir à l'avance qu'elle irait en enfer car elle n'était pas musulmane. Je ne pouvais pas intercéder pour qu'elle puisse aller au Janah (paradis) car il faut être mouslim ou mouslima. Allah n'allait pas pardonner à celui qui mécroit en Lui.***

(Peter, cf. interview intégral dans Livre Blanc « Les désengagés » en annexe)

I.2.3 Une approche émotionnelle anxiogène qui s'appuie sur des principes musulmans

L'approche émotionnelle anxiogène s'opère aussi par la théologie. Plusieurs angles théologiques sont utilisés dans la rhétorique radicale mais tous mènent les individus à l'auto-exclusion et à l'exclusion des autres : la version rigidifiée de l'Unicité de Dieu (Tawhid) et de l'associationnisme (Shirk), le principe de l'Alliance et du Désaveu (Al Wala Wal Barra) et la notion de « ce qui est adoré en dehors d'Allah » (le Taghout).

Détourner de leur finalité des principes musulmans permet d'accentuer à la fois la fiabilité du discours et du locuteur, puisque l'on reste sur le même « univers de sens ». Danièle Hervieu-Léger explicite l'importance de la « validation mutuelle du croire » d'autant plus forte dans des sociétés modernes, au sein desquelles « le clan » ne définit plus le religieux de manière traditionnelle : « Pour que les individus parviennent à stabiliser les significations qu'ils produisent afin de donner un sens à leur expérience quotidienne, ils ont besoin de trouver en dehors d'eux une confirmation de leur validité. Privés des confirmations fortes qu'offraient les codes globaux du sens garantis par les institutions (systèmes religieux ou philosophiques, idéologies politiques, etc.), c'est avant tout dans l'échange mutuel que les individus peuvent espérer trouver les moyens de consolider l'univers personnel de sens dont ils se dotent. Dans ce cas, l'auto-validation peut laisser la place à un régime de validation mutuelle du croire, fondé sur le témoignage personnel, l'échange des expériences individuelles, et éventuellement sur la recherche des voies de leur approfondissement collectif ».[38] En utilisant les termes comme « Tawhid », qui constituent le nœud de la culture commune des Musulmans, les « djihadistes » se placent au sein d'un univers de sens partagé par tous les Musulmans.

I.2.3.1 Présentation de ces notions musulmanes et de leur utilisation par les discours radicaux

Le Texte coranique n'est pas discutable quant à son expression littérale, mais les sens qu'on en tire peuvent diverger. C'est à ce niveau que les chefs «djihadistes» exercent leur talent. Nous prendrons comme premier exemple une notion musulmane purement religieuse comme celle de Tawhid (principe d'unicité divine) et son envers, la notion de Shirk (associationnisme qui consiste à vouer des actes d'adoration à d'autres personnes que Dieu). Alors que cette notion est interprétée pendant l'histoire de l'islam comme un principe d'unité permettant le rassemblement avec les autres croyants, les « discours radicaux » en font la base de leur menace pour couper les jeunes du reste du monde.

Le Tawhid, le principe d'unicité divine, constitue la base de l'islam et fait d'ailleurs partie de ses cinq piliers. En effet, il suffit à toute personne voulant devenir musulmane de réciter la « Shahada » : « Pas de dieu si ce n'est Allah et Muhammad est son Messager ». L'unicité est d'abord un principe de paix pour les Musulmans : contrairement à l'ère antéislamique où les

[38]HERVIEU-LEGER D., *La religion pour mémoire*, Édition du cerf, Paris, 1993.

tribus se faisaient la guerre pour imposer aux autres leur propre idole, l'existence d'un dieu unique doit relier les humains. La racine « slm », qui signifie « paix », se retrouve à la fois dans le salut musulman «salam'aleykoum » (paix sur vous) et dans le mot islam (soumission à Dieu). Le pari de l'islam était bien d'unir les tribus de l'Arabie antéislamique autour de la soumission à un seul Dieu, et plus largement de consolider les relations avec les Juifs et les Chrétiens, nommés «Gens du Livre » dans le Coran, qui considère qu'il s'agit bien du même Dieu unique dans les trois religions monothéistes, liées par la tradition abrahamique. Associer une autre divinité à Dieu relève pour les Musulmans de l'«associationnisme », donc de l'entrave à l'unité de Dieu. Cela se nomme couramment « faire du Shirk », sachant que ces deux termes, « Tawhid » et « Shirk », sont rarement utilisés dans les conversations des Musulmans. De leur point de vue, respecter l'unicité divine consiste tout simplement à ne pas vénérer d'autres dieux, ce qui reviendrait à du polythéisme. Certains Musulmans veilleront, au nom de ce principe, à ne pas installer de statuette de Bouddha chez eux, estimant que cela peut porter à confusion. D'autres, plus rigoureux, ne mettront aucun bibelot qui pourrait rappeler de près ou de loin les anciennes 360 statuettes qui divisaient les tribus arabes avant l'islam[39].

Ces deux notions, « Tawhid » et « Shirk », sont reprises de manière permanente par les Salafistes, puis par les «djihadistes», exactement dans le sens contraire.

« L'unicité de Dieu » et «l'associationnisme » deviennent la pierre angulaire de l'approche anxiogène que ces mouvances mettent en place de manière à ce que le croyant se coupe de tout son entourage : amis, famille, loisirs, travail, sport, autres croyants, institutions humaines, etc.

En effet, les Salafistes ont transformé le principe d'unicité divine en concept si restrictif qu'il en devient une source d'angoisse quotidienne, qui les coupe in fine de toutes les sensations et des relations qui définissent l'être humain. Par exemple, regarder une image reviendrait à considérer le dessinateur comme un créateur au même niveau que Dieu, et donc à trahir le principe du Tawhid et à « faire du Shirk ». Dans la même logique, écouter de la musique reviendrait à considérer le musicien également au même niveau que Dieu. Cette menace de « faire du Shirk » prend une forme généralisée. L'étude des témoignages montre que l'angoisse envahit les jeunes Salafistes dans tous les domaines de la vie : ils ne peuvent apprécier un match de football ou un bon film de peur de s'identifier à un footballeur ou à un acteur, qu'ils finiraient par considérer comme une icône... Ils ne peuvent plus utiliser le mot « adorer », y compris pour dire qu'ils « adorent le chocolat », car ce verbe doit être réservé à l'adoration de Dieu. Ils ne doivent pas aimer leur pays, quel qu'il soit, car ce dernier constitue à leurs yeux « la plus grande idole » qui les éloignerait de Dieu. Les Salafistes se donnent des conseils, afin de limiter la menace du péché du Shirk : ne plus se rendre dans des magasins courants de peur que la radio allumée en bruit de fond ne déverse une chanson... Ne pas se rendre dans des lieux touristiques de peur de se retrouver dans le cadre d'une photographie... Ne monter dans le métro qu'après avoir vérifié qu'aucun mendiant ne joue un morceau d'accordéon pour récupérer quelques pièces... Certains comportements de repli sur soi, appelés classiquement « communautaristes », relèvent

[39]En 631, le Prophète pénètre dans l'enceinte de la Mecque, détruit les 360 idoles autour de la Kaaba pour unifier les peuples autour d'un Dieu unique comme l'a fait Abraham en son temps. Il fait effacer les représentations des prophètes excepté celle de la Vierge et de Jésus.

en réalité de cette angoisse : les Salafistes préfèrent acheter leur nourriture dans des magasins de Salafistes pour être certains de se protéger d'une éventuelle musique qui pourrait surgir.

Cette angoisse de « faire du Shirk » devient permanente : le stade de paranoïa atteint son stade maximal chez un individu quand le groupe Salafiste lui explique que dans la mesure où la tentation « d'adorer » quelque chose d'autre que Dieu est partout, il peut pécher sans même s'en rendre compte. La seule solution est de « rectifier son Tawhid », qui devient le seul thème abordé en cours de religion. Il s'agit de se focaliser dessus, si l'on ne veut pas succomber aux tentations omniprésentes de ce monde polythéiste. Le jeune se coupe de toute personne non-Salafiste car il estime que celui-ci peut être polythéiste à son insu, dès lors qu'il marche dans la rue sans avoir rectifié son Tawhid. Il en ressort une angoisse obsessionnelle qui se traduit par des comportements qui ressemblent à de la phobie : le jeune exige que sa mère éteigne la radio avant de monter dans sa voiture, détruit les statues et les tableaux du domicile parental, déchire les photos de famille, refuse d'échanger des textos qui contiendraient des émoticônes, considère toute activité comme pouvant l'éloigner de Dieu... Arrive le stade ultime où il considère qu'adhérer aux lois humaines reviendrait à placer les députés au même niveau que Dieu. Il refuse alors de signer une déposition, de signer un contrat de travail, voire un contrat EDF... Puis il refuse de faire un pacte ou un contrat avec une personne soumise aux lois humaines.

L'approche émotionnelle anxiogène que le discours radical met en place avec cette interprétation théologique est si efficace qu'elle mène le jeune à une sorte de « mini-mort » interne. En effet, in fine, en coupant le jeune de toute culture, le discours radical opère une sorte d'« anesthésie » des sensations individuelles et empêche l'expérience du plaisir, l'incarnation de tout ressenti. Non seulement il diminue les sources d'émotions positives habituelles qui relaxent l'être humain (cinéma, musique, spectacle, relations amicales, etc.) mais il arrive à les transformer en activités anxiogènes (puisque perçues dorénavant comme susceptibles de trahir l'unicité de Dieu). Il place le jeune en posture d'auto-exclusion de manière à l'isoler complètement. Là aussi, il ne bénéficie plus d'interactions positives avec ses semblables et les perçoit comme des sources de danger qui le détourneraient de la Vérité. Rapidement, le groupe radical devient la source exclusive d'émotions positives et rassurantes. C'est donc bien cette approche anxiogène qui entraîne la fusion des membres du groupe : l'identité du groupe devient sa propre identité. L'approche relationnelle et l'approche idéologique sont ici entremêlées, dans la mesure où l'adhésion à l'idéologie est indissociable de l'adhésion au groupe, et vice versa.

Le Tawhid et le Shirk revus par les « djihadistes »

Les « djihadistes » reprennent ces interprétations sur l'unicité de Dieu, même si, une fois sur zone, ils ne les mettent pas forcément en pratique, multipliant les images pour élaborer leur propagande sur le net et réintroduisant la musique pour galvaniser leurs soldats[40]. Mais contrairement aux Salafistes, les « djihadistes » estiment qu'ils ne peuvent se contenter de se protéger des tentations : ils doivent lutter contre le polythéisme en imposant la loi divine. Pour ne pas aller en enfer, ils doivent entrer en action. Non seulement il ne faut pas associer à Dieu d'autres divinités mais avant d'adorer Dieu, il faut rejeter les autres divinités. Il ne suffit pas de prier Dieu pour être monothéiste, il faut également se débarrasser de choses invisibles qui

[40]Cf. vidéo de Farid BENYETTOU, sur NOORONLINE.FR, qui témoigne de toutes les interprétations auxquelles il a adhéré quand il était successivement Salafiste et « djihadiste ».

restent du temps du polythéisme. En fait, on ne peut adorer Dieu que si l'on rejette tout ce qui est autour de Lui ici-bas. La différence principale entre les Salafistes et les «djihadistes» concerne le statut de la faute de celui qui n'applique pas la loi de Dieu.

Pour les Salafistes, il s'agit d'un simple péché et non d'un acte d'apostasie. Le Musulman peut vivre dans un pays où sont appliquées des lois humaines s'il n'a pas d'autres choix. Il ne porte pas la responsabilité du Shirk puisqu'il ne fait pas partie des gouvernants. Il doit simplement rester à l'écart de cette gouvernance, par exemple en ne participant pas aux élections. Le fond de cette interprétation repose sur le fait que les Salafistes partent du principe que « le gouvernement est à l'image de son peuple ». A leurs yeux, cela signifie que lorsque tous les citoyens seront Salafistes, le gouvernement le deviendra automatiquement. Pour eux, la politique se fait par le bas.

Pour les « djihadistes », se soumettre à la loi humaine relève du Shirk : il s'agit d'un acte d'apostasie qui met à la place de Dieu les députés. Un Musulman n'a pas le droit de vivre dans un pays dont le gouvernement n'applique pas la loi de Dieu. À défaut, on tombe dans le Shirk, en permettant à un humain de dire le licite (le permis) et l'illicite (l'interdit). Les gouvernements sont responsables de l'entrave au Tawhid en faisant des lois humaines : on peut donc tuer tous ceux qui travaillent pour l'État, et notamment les militaires et les policiers.

Mais les « djihadistes » contemporains rajoutent un niveau « de Shirk» : rester sur une « terre mécréante » revient à reconnaître implicitement que la loi humaine est supérieure à celle de Dieu. Faire du Shirk ne se réduit plus à apprécier un footballeur, un chanteur, un homme politique, un philosophe ou même un pays. Pour respecter le Tawhid, il ne faut pas se soumettre aux lois humaines. Pour eux, respecter le Tawhid revient à condamner les citoyens qui acceptent de vivre dans un pays qui respecte les lois humaines. « Il n'y a pas d'innocents » est leur maxime favorite : ils peuvent ainsi faire le Takfir (excommunication) de tous ceux qui se soumettent aux lois humaines, Salafistes p iétistes c ompris, q u'ils t raitent de M ourjis (Musulmans q ui considèrent que la foi est dans le cœur, quelles que soient ses fautes). N'importe quel citoyen qui vit dans un pays où sont appliquées des lois humaines peut être dorénavant tué au nom de Dieu, quelles que soient sa conviction et son activité. Par conséquent, le Musulman doit tout faire pour corriger cette situation. C'est exactement cette logique qui mène au «djihad», y compris sur le territoire européen, qui devient la seule possibilité de pratiquer son islam. Les « djihadistes » estiment que la politique doit s'imposer par le haut. Le peuple n'avancera pas tant que le gouvernement n'imposera pas les bons choix. Les gouvernés ne pourront être de bons Musulmans qu'à condition de se soumettre à la loi divine. C'est pour cette raison que le Tawhid revêt une si grande importance à leurs yeux, aux dépens des autres dogmes (qui sont parfois inapplicables en l'absence d'État musulman). Seule l'imposition de la loi divine permettra de respecter les principes et les interdits de l'islam.

Alors que les Salafistes se réfugient dans ce que nous pouvons appeler la fuite du monde corrompu, les « djihadistes » passent de l'idée de fuite du monde corrompu à la conviction que seule la confrontation avec le monde corrompu pourra le régénérer.

Conclusion

Nous avons pris l'exemple des deux notions Tawhid et Shirk pour montrer que ce n'est pas l'utilisation d'un terme religieux qui permet de repérer un « djihadiste » mais bien le sens qu'il lui octroie, ainsi que sa fréquence d'utilisation et l'association des termes qu'il y adjoint. Notre grille d'analyse se base sur la connaissance que la personne a du concept. Mais si la personne ne connaît pas le sens du mot qu'elle emploie tout en l'utilisant dans le sens des « djihadistes »[41] , l'indicateur d'alerte peut néanmoins se révéler fiable. En effet, par exemple, la nomination du terme « Shirk » pour désigner le fait de vivre dans une société où règne la loi humaine montre un lien avec un groupe « djihadiste ». Cette personne qui utilise ce terme dans ce sens peut ne pas connaître la réelle identité et l'exact objectif de son interlocuteur. Mais une enquête doit se mettre en place pour le lui signifier, en termes de prévention et de détection.

Nous proposons en annexe 3 une grille lexicale qui récapitule tous les termes qui peuvent être employés par les différents groupuscules radicaux, en indiquant pour chaque terme l'interprétion des musulmans, celle des islamistes (type Frères musulmans, qui croient que seule la loi divine peur gérer une société mais estiment qu'il existe une comptatibilité entre la loi divine et la loi humaine), celles des Salafistes (qui croient que seule la loi divine peut gérer une société mais estiment qu'il existe une incompatibilité entre la loi divine et la loi humaine) et celle des « djihadistes » (qui partagent la même croyance que celle des Salafistes mais estiment qu'ils doivent imposer la loi divine ici et maintenant, en utilisant la violence).

Dans cette annexe 3, en plus des interprétations, nous avons aussi extrait les différentes rhétoriques utilisées par les différents groupes, grâce aux témoignages des jeunes désistés et notamment à la collaboration de Farid Benyettou (ancien leader lié à Al Qaïda). Ces rhétoriques peuvent par exemple aider à cibler les personnes les plus dangereuses pendant les écoutes téléphoniques et à faire la différence entre un piétiste et un activiste.

[41]Pour connaître comment le « discours radical utilise les termes Musulmans, l'histoire Musulmane et plusieurs éléments d'identification au Prophète, cf. le rapport BOUZAR D. et VALSAN S., *Détecter le passage à l'acte en repérant la manipulation des termes Musulmans, disponible sur cpdsi.fr.*

I.2.3.2 Témoignages sur l'approche anxiogène basée sur des notions musulmanes

Les témoignages concernant cette approche émotionnelle anxiogène sont nombreux. Nous avons sélectionné les plus significatifs.

« ***Ensuite, ils m'ont beaucoup parlé du Tawhid (l'unicité de Dieu). Ils me disaient qu'il était interdit d'utiliser des émoticônes dans mes textos. Si je me permettais de représenter un visage, je me mettais au même niveau que Dieu car lui seul pouvait créer. Un frère (du groupe radical) m'a dit que si je dessinais des visages ou des animaux, le jour du Jugement Dernier, Dieu me demanderait de donner vie à mes dessins. Comme je serais incapable de le faire, Il me jugera comme une mécréante et Il me jettera en enfer. Le dessin était une grande passion pour moi, cela me permettait d'évacuer mes émotions, de partir dans un autre monde. J'ai tout arrêté du jour au lendemain. Ne serait-ce que dessiner un soleil, on me l'avait interdit, sous prétexte que c'était quelque chose que Dieu avait créé. Pour supprimer les représentations humaines qui m'entouraient au quotidien, j'ai dû brûler des rideaux, des tentures et des photos que j'avais. J'ai également effacé toutes les photos de moi sans voile que ma mère avait sur son ordinateur, jusqu'à ma naissance... J'avais peur que Dieu m'en veuille parce que j'étais complice de mécréants qui voulaient l'égaler. C'était moi qui avais autorisé ma mère à prendre la photo, c'était moi dans le cadre, donc c'était moi qui avais péché. Au final, j'ai détruit pratiquement tous mes souvenirs d'enfance.*** »

(Morgane, cf interview intégral dans Livre Blanc « Les désengagés » en annexe)

« ***On a peur de tout et en même temps, on se dit qu'on n'a peur de rien parce que Dieu est avec nous. C'est contradictoire... Ils me disaient que le diable utilise les musiques pour nous éloigner de la religion. Au début, j'avais juste droit aux percussions, ensuite ils les ont retirées aussi. J'ai arrêté de regarder la télévision. Ils m'angoissaient en me disant que la seule différence entre les Musulmans et les mécréants était la prière. Si je faisais des activités, regardais une série ou écoutais une musique, cela m'éloignerait de la religion. J'allais préférer finir mon activité plutôt que faire ma prière à l'heure ou lire des livres sur l'islam. J'avais très peur de dépasser l'heure car si on avait seulement trois minutes de retard, on me disait que notre prière n'était pas acceptée par Dieu. Je me suis beaucoup renfermée sur moi-même, je n'osais plus sortir avec des amis, toujours avec cette peur de devenir mécréante à cause d'une minute de retard pour la prière... Les gens ne comprenaient pas et pensaient que je voulais me montrer lorsque je faisais la prière à la vue de tous dans les magasins ou dans la rue... Pourtant ma peur était profonde. Je n'osais même plus entrer dans la voiture de ma mère parce qu'elle mettait tout le temps la radio et la musique. J'avais peur que le Diable arrive à me pénétrer et à me détourner du vrai chemin. Ils m'ont aussi beaucoup parlé de l'interdiction de la mixité. Ils m'expliquaient***

qu'il fallait éviter toute tentation. Je devais refuser d'entendre la voix d'un homme. Je ne pouvais pas écouter une chanteuse car il était interdit pour une femme de chanter. Cela pouvait tenter les hommes et elle était considérée comme une séductrice. Les femmes ne devaient pas montrer leur visage, ni même leurs mains, leurs pieds. Ils n'arrêtaient pas de répéter une phrase qui m'a beaucoup marquée : « ce n'est pas l'islam qui interdit tout, c'est la société d'aujourd'hui qui autorise beaucoup trop.

(Morgane, cf interview intégral dans Livre Blanc « Les désengagés » en annexe)

La peur de signer des contrats est partie (maintenant) alors qu'avant j'étais terrorisé à l'idée de faire du « shirk». J'ai encore peur de mal comprendre l'islam. Tu sais que tu as le châtiment de l'enfer. Tu ne peux pas croire en Dieu et ne pas avoir peur de l'enfer.

(Brian, cf interview intégral dans Livre Blanc « Les désengagés » en annexe)

Les frères de la Dawla rajoutaient des notions religieuses qui m'angoissaient beaucoup : ils disaient que l'on pouvait faire du Shirk sans le savoir, et qu'il valait mieux se priver de tout pour éviter cela. Je me concentrais pour bien respecter les interdits et finalement, je me suis complètement renfermé sur moi-même. De jour en jour, j'avais de plus en plus de haine vis-à-vis du monde extérieur. Ça montait. Je suis passé de quelqu'un qui voulait aider les gens à quelqu'un qui voulait prendre les armes.

(Hamza, cf. interview intégral dans Livre Blanc « Les désengagés » en annexe)

A un moment, je ne faisais plus rien parce que justement j'avais peur à chaque fois de faire quelque chose de mal. Et je pense que c'est à cause de ça que je me suis vachement renfermée sur moi-même à cause de tous les interdits qu'ils nous donnaient tout le temps. Enfin à chaque fois qu'on disait quelque chose, ils nous trouvaient un prétexte pour qu'on ne le fasse plus. Du coup, à un moment, on se disait que la seule chose qu'on pouvait faire, c'était la prière et des choses en rapport avec la religion : lire des livres (théologiques), assister à des conférences (théologiques), et encore pas de n'importe quel cheikh. Et après ils nous sortent des choses genre : ouais on t'a dit de faire ça mais c'est pas bien. Alors je sais moi on m'avait dit que les prières après les ablutions c'était obligatoire. Du coup ben au lieu de faire mes 5 prières basiques par jours, eh ben je faisais deux prières surérogatoires par rapport aux ablutions avant. Et après je faisais deux autres prières surérogatoires après avoir fait la prière obligatoire. Du coup, je mettais environ une heure pour chaque prière et je m'interdisais carrément de sortir parce que je me disais que si c'était l'heure de la prière quand j'étais dehors, ben si je la ratais, j'étais considérée comme une mécréante

et ils nous disaient en plus qu'on n'avait pas le droit de courir quand c'était l'horaire de la prière ; on n'avait pas le droit de courir chez nous. Parce que je crois que c'était qu'il fallait pas se presser, fallait faire à l'endroit même où on était, pour montrer qu'à n'importe quel endroit où on est eh ben on pense à Dieu et Dieu il passera avant tout. Du coup, ben c'est comme ça qu'ils arrivent à nous faire peur sur tout, à nous faire nous inquiéter de tout et de rien, de choses complètement futiles en nous disant que tout est interdit, au final. Ne serait-ce que dessiner un soleil, on m'avait dit que c'était interdit. Parce que c'était quelque chose que Dieu avait créé. Après pareil tous les rideaux, les tentures, les photos j'avais tout jeté, j'en avais brûlé énormément. J'ai supprimé toutes les photos de moi avant de partir que ma mère avait sur son ordinateur en me disant que ben j'avais peur si quelqu'un trouve l'ordinateur et puis il me voit sans le voile parce que ma mère avait des photos de moi sans voile dans l'ordi. J'avais peur aussi que comme j'étais sur la photo, Dieu m'en veuille parce que j'étais complice. Genre c'est moi qui avais autorisé, enfin c'est moi qu'il y avait dans la photo donc théoriquement c'est moi qui ai fait le péché. J'aurais dû m'éloigner du cadre. Du coup j'avais tout supprimé, résultat je n'ai plus aucun souvenir de ces moments-là. Et ouais ; ils trouvent des interdits partout en fait. Du coup, on est dans une paranoïa super élevée.

(Jeune majeure de famille de classe moyenne athée,
condamnée pour apologie du terrorisme).

« ***Par peur de faire du Shirk, j'avais détruit ma carte d'identité, ma carte d'étudiant et ma carte de Sécurité Sociale. J'évitais au maximum l'argent aussi. J'étais angoissé à l'idée de faire de l'association à Allah car je savais que c'était le plus grand des péchés. C'était au-dessus de la fornication, de l'alcool. Au départ, je pensais que si j'acceptais d'être reconnu par la France, je devenais automatiquement mécréant. Cependant, je me suis vite rendu compte que c'était une erreur de ma part. J'ai eu une shoubouhat (une ambiguïté), car après j'ai compris que c'était une narration de l'État. Il était noté mon identité, mon âge, ma nationalité, etc. mais ça ne me rendait pas mécréant car je ne faisais aucun acte pour demander la nationalité française. Vouloir la nationalité était un acte grave car c'était espérer être de la même nature qu'un mécréant, qu'un Français, alors que notre nature à nous est l'islam (…) J'ai aussi beaucoup fait de mal à ma mère lorsque j'ai enlevé les photos de famille du mur de ma chambre. C'était très violent car elle avait l'impression que je la faisais disparaître. Surtout une en particulier qui nous représentait, ma mère, mon père décédé et moi dans la poussette. Depuis ma naissance, ma mère l'accrochait au mur de ma chambre. Elle ne comprenait pas que je n'avais pas le choix car les représentations faisaient fuir les anges. Je prenais sur moi pour ne pas toucher aux photos du salon. Par contre, même si je disais les avoir jetées, je les avais cachées dans un tiroir. Je n'arrivais pas à m'en débarrasser complètement. J'interdisais aussi que les chiens rentrent dans la maison. Ma mère a un très fort caractère, elle crie beaucoup mais ne tape jamais. Parfois, je l'entendais pleurer toute seule dans son coin, c'était très dur mais je me consolais en me disant que ce n'était pas une mauvaise intention de ma part. Je les enlevais pour respecter la religion et Allah. Il m'était impossible de garder une petite case pour prendre en compte les sentiments de ma mère. Pourtant, je voyais les mouslimins (les Musulmans) comme faisant partie de la meilleure des communautés,***

du juste milieu. Il était très compliqué de partager la religion et le monde dans lequel je vivais. Je pensais que la société nous compliquait les choses. Les moments où je sortais, c'était vraiment pour des motifs importants.

(Peter, cf. interview intégral dans Livre Blanc « Les désengagés » en annexe)

« Et avec la musique je sais que j'osais même plus entrer dans la voiture de ma mère parce qu'elle mettait tout le temps la radio et des choses comme ça et j'étais même allée à un point où je refusais même d'écouter des témoignages où c'était des hommes qui parlaient. Parce que ça pouvait faire de la tentation, je pouvais être tentée par la voix de l'homme ou des choses comme ça. Et du coup, j'osais plus rien écouter, j'écoutais pas de filles non plus, parce qu'ils me disaient que les femmes qui chantaient c'était interdit. Les femmes n'avaient pas le droit de chanter, pas le droit de montrer forcément leur voix, ni leur visage, ni même les mains, les pieds, rien. Du coup ; je me suis vachement renfermée sur tout ça. Ils arrivent à nous faire peur en fait en nous mettant plein d'interdit partout et on nous sortait une phrase qui m'a beaucoup marquée, c'est : « ce n'est pas l'islam qui interdit tout, c'est la société d'aujourd'hui qui autorise beaucoup trop.

(Jeune fille de 17 ans, de famille classe populaire athée, suivie par le juge des enfants pour embrigadement radical)

« Il y a plein d'exemples comme ça, quand je prenais le métro par exemple et que quelqu'un jouait de la musique. Je l'écoutais comme tous les autres passagers, mais je savais que je ne devais pas l'écouter. Donc je me disais qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas, il y a quelque chose qui ne va pas. Normalement tu devrais te sentir mal ! Donc là j'ai commencé à angoisser, à respirer fort, ma gorge était obstruée, je me sentais mal, il fallait que je change de wagon. Au prochain arrêt je changerai de wagon, ce n'était pas normal ! Je ne pouvais pas rester dans ce lieu où quelqu'un joue de la musique devant moi, et continuer à vivre comme si de rien n'était ! Je devais me sentir mal, au minimum je devais me sentir mal. Alors au début je ne bougeais pas, dans le wagon et il commence à jouer. Et puis là je me posais plein de questions dans ma tête, je me disais : « mais non ce n'est pas normal, tu ne dois pas rester là ! Tu n'as rien à faire ici ! Normalement, si tu étais un vrai, tu ne resterais pas ici, tu changerais de wagon, tes autres frères, s'ils étaient à ta place ils l'auraient fait, pourquoi toi tu ne le fais pas ? Comment tu vas te retrouver demain devant tes frères et tu vas dire que non, quand quelqu'un joue un instrument, tu ne changes pas de wagon ? Je culpabilisais, je disais « ce n'est pas normal » jusqu'au point où je me disais que ce n'est pas normal que j'aille dans les centres commerciaux, que j'aille dans les magasins où l'on entend la radio...

(Majeur, famille de classe populaire et de culture musulmane, condamné pour participation à entreprise terroriste)

« J'en ai connu plusieurs des paranoïas : j'ai connu une nécessité absolue de s'isoler, il fallait quitter la France, faire la hijra, ne pas vivre avec les mécréants... le discours latent c'était que les mécréants allaient t'éprouver dans ta foi. On nous mettait en garde contre les autres Musulmans qui n'étaient pas dans le haq et le kamis permettait de se distinguer d'eux. Le kamis c'était à la fois se protéger de la persécution mais aussi le rejet des autres. Quand on passe au « djihadisme », on ne met plus le kamis car il est trop voyant, mais on garde l'idée qu'on doit rester ensemble et que le monde extérieur nous veut du mal. C'est toujours présent, même si cela ne se manifeste pas par les habits. On nous rabâchait « Les Juifs et les Chrétiens ne seront satisfaits de toi que lorsque tu suivras leur voie; ils vont tout faire pour te détourner de ta religion; si tu commences à t'habiller comme eux, à parler comme eux, à penser comme eux, tu es foutu, ils ne cesseront de nous combattre jusqu'à nous faire quitter notre religion… »

(Majeur, classe sociale moyenne, de culture musulmane, condamné pour apologie du terrorisme)

Dans mon espace privé, jamais je n'écoutais de la musique ou regardais la télévision, même si ce n'était pas moi qui allumais car dans cette situation, j'avais le choix de refuser. J'ai arrêté les jeux vidéo aussi car ça me faisait perdre trop de temps sur mon apprentissage religieux. Pour ne pas faire du Shirk, je devais faire très attention à ne jamais utiliser le mot « adorer ». Je m'obligeais à dire « aimer » car seul Allah pouvait être Adoré. Ça partait loin, je devais y penser sans arrêt. Je surveillais toutes activités pour être certain de ne pas rentrer dans le Shirk sans m'en rendre compte. Rester enfermé dans ma chambre me sécurisait beaucoup finalement…

(Peter, cf. interview intégral dans Livre Blanc « Les désengagés » en annexe)

Un débat anime les experts sur la porosité entre l'interprétation prônée par le discours Salafiste piétiste et celle prônée par le discours « djihadiste ». Certes, le discours Salafiste ne demande pas au Musulman d'imposer la loi divine au sein de la société où il vit mais uniquement de se protéger individuellement de la société gérée par la loi humaine. Il partage la même interprétation rigoriste du Tawhid, à tel point que de nombreux jeunes glissent d'un groupe à l'autre sans même s'en rendre compte dans les premiers temps.

« ***Au niveau du discours religieux, ça allait un peu dans la continuité de ce qu'on avait déjà exploré avec les Salafistes. C'est pour ça que moi au départ je ne voyais pas du tout de différence entre les Salafistes, les premiers Salafistes que j'ai fréquentés, qui étaient eux complètement non-violents et les djihadistes. Parce que quelque part le discours sur lequel s'est nourrie toute la propagande djihadiste est le même. C'était surtout la question du Tawhid. Le Tawhid qui est l'unicité de Dieu. Alors le Tawhid en soi, c'est vrai que quand on en entend parler de la part des Salafistes, c'est en même temps quelque chose de nouveau dans le sens où c'est un mot que l'on n'entendait pas trop de la part des autres Musulmans. Il n'y avait pas autant de focalisation sur ce mot chez les autres que chez eux. Mais en même temps, on nous explique d'emblée que c'est le fondement même de la religion, c'est la base de la religion, c'est l'attestation de foi : il n'y a de dieu que Dieu, c'est la première phrase que tu récites quand tu veux devenir Musulman, donc ce n'est pas quelque chose d'extraordinaire. C'est même au contraire ce que tout Musulman devrait savoir. Donc, déjà juste la première approche avec ce sujet, déjà elle te met un peu mal à l'aise avec tout le monde, tout ce qu'il y a autour de toi. Tu te dis : ce sujet-là il est évident, c'est vrai c'est exactement ça ! On aurait dû commencer par ça. Pourquoi les autres n'en parlent pas ? Pourquoi les autres ne focalisent pas autant dessus ? Et au fur et à mesure, plus tu approfondis dans ce sujet et plus on essaie de t'expliquer que certaines pratiques tendent vers l'association qui est le contraire du Tawhid. Le Tawhid c'est adorer une seule divinité, un seul Dieu : Allah, le Shirk ça serait adorer quelque chose avec Lui. Tout en continuant à adorer ton Seigneur, tu pourrais aussi vouer des actes d'adorations à une autre divinité, au même niveau. Ce n'est pas renier Dieu. On t'explique bien que tout en adorant Dieu, un seul Dieu unique, tu n'es pas à l'abri de faire des choses qui vont faire que tu vas mettre un égal à Lui, tu vas mettre quelqu'un au même niveau. Et donc en fait tu n'es jamais à l'abri. Tu as toujours peur. Le simple fait que les autres n'en parlent pas, tu te dis que peut-être ils sont tombés dedans sans même s'en rendre compte. Jusqu'au moment où tu te dis : peut-être que moi-même je suis tombé dedans sans m'en rendre compte. Peut-être que je fais des actes de Shirk des actes d'association, peut être que j'égale quelqu'un à Dieu, sans m'en rendre compte et j'aurai des comptes à rendre le jour de la résurrection. Et je serai mécréant parce que celui qui fait du Shirk, celui qui associe quelqu'un à Dieu est mécréant et sera voué à l'enfer éternel. Donc est ce que moi-même je ne suis pas voué à l'enfer éternel ?*** »

(Majeur, 28 ans, famille de classe populaire de culture musulmane, condamné pour participation à entreprise terroriste, revenant)

Le taghout désigne tout ce qui serait proche du Shirk :

« ***Le mot qui revenait énormément, c'était le mot Taghout. Le mot Taghout, c'est un petit peu un fourre-tout, c'est ce qui va regrouper tout ce qui est adoré en dehors de Dieu. Et justement ce mot Taghout, on se targuait de se dire qu'on était un peu les seuls à le comprendre. Comme s'il n'y avait que nous qui avions conscience du « taghout », que nous avions conscience des choses qui sont adorées en dehors de Dieu. Les autres, ils n'en parlent même pas, il n'en ont même pas conscience. Ils peuvent tomber dedans sans même s'en rendre compte. Il n'y a que nous quelque part qui en sommes préservés parce qu'on ne fait que d'en parler entre nous, on se rappelle de ça 24/24. Parler d'autres sujets de la religion ? Non, non, non ! Le plus important c'est d'abord de parler de ça. Si ton « Unicité de Dieu » n'est pas correcte, le reste de la religion ne sert à rien de toute façon. Et c'était le discours que l'on avait de toute façon. Le discours que l'on avait, par rapport aux autres Musulmans égarés, c'était de dire : « Oui c'est bien, lui il a des connaissances, il est érudit, il a des très, très grandes connaissances de la religion, mais ça ne sert à rien t'as pas de Tawhid, si t'as pas l'unicité de Dieu. Ça ne sert à rien ! » C'est l'unicité de Dieu qui va te faire entrer au Paradis, tout le reste suit. Et on était restés cloisonnés uniquement dans ce sujet-là. Et on le poussait à l'extrême. On le poussait à un tel point que tout ce qui pouvait avoir un lien, pas forcément un lien clair et évident mais tout ce qui pouvait avoir un lien quelque part avec le Tawhid, il fallait s'en écarter. Par exemple aimer une star de foot, aimer un chanteur. C'était aimer, on rentrait dans le domaine de la vénération. « Déjà regarde, les noms qu'on donne, ce n'est pas anodin qu'on parle de « star » comme les « étoiles »… Les gens qui vénèrent les étoiles, c'est la même chose. C'est exactement la même chose, tu ne dois pas aimer un footballeur, tu ne dois pas aimer un sportif, tu ne dois pas aimer un artiste ou je ne sais quoi. Tu ne dois pas l'aimer parce que tu es en train de le vénérer, tu es en train de l'associer à Dieu. Et même si tu adores Dieu unique, attention ! Tu peux toujours être dans l'association, tu n'es jamais à l'abri... Donc tu dois t'écarter de tout ce système. Ton pays c'est pareil, tu ne peux pas aimer ton pays. Pourquoi ? Parce qu'en aimant ton pays, c'est forcément du nationalisme, et le nationalisme c'est quoi ? C'est placer ton pays au-dessus de Dieu. C'est mettre ta nation, ta partie au-dessus de la religion. C'est faire passer les intérêts de ta patrie au-dessus des intérêts de Dieu. Dans le nationalisme, le lien qu'il y a entre les gens se construit à partir du fait qu'ils appartiennent à une même nation. Et nous, on ne devait avoir qu'un seul lien, c'est celui de la fraternité de la foi. Même le lien avec la famille, c'était un obstacle pour nous. Alors qu'est-ce qu'il en est pour les gens qui sont de la même patrie… Donc le nationalisme, c'était clairement l'idole. La grosse idole qui venait concurrencer Dieu. Et tous les autres soi-disant musulmans, qui se disaient musulmans, qui faisaient la prière, qui remplissaient les mosquées, qui faisaient plein d'actes d'adoration pour la religion, eh bien, pour la plupart d'entre eux, ils étaient tombés dans le Shrik juste parce qu'ils ne détestaient pas leur pays. Ça marchait autant pour le Maroc que pour la France. On ne pouvait aimer sa patrie. On ne pouvait mettre sa patrie au même niveau que Dieu. Et de là il fallait aller à l'opposé, il fallait carrément détester ta patrie. Comme les joueurs de foot : ou tu les vénères ou tu les détestes, Il n'y a pas de juste milieu… On ne te dit pas de chercher un équilibre. On peut faire un peu le parallèle avec les discours complotistes, c'est toujours : on prend un petit peu une part de réalité***

et on te fait aller beaucoup plus loin. Là c'est pareil, c'est vrai qu'une personne peut ne vivre que pour son idole, c'est vrai qu'il peut y avoir des excès, c'est vrai qu'un discours religieux peut amener la personne à se remettre en question, à lui dire que voilà : tu as tout à fait le droit d'aimer ce que fait cette personne mais il y a des limites… Non, on ne cherchait clairement pas à nous faire avoir un équilibre, on cherchait surtout à nous faire culpabiliser, pour qu'on passe d'un extrême à un autre. Si tu commences à aimer un joueur de foot, si tu commences à aimer une star, voilà où est-ce que tu vas finir... Donc écarte-toi de tout ! Voilà, c'est exactement le même processus et le même procédé, les discours complotistes, c'est toujours de ça que ça part. On commence à t'insuffler une petite vérité dans laquelle toi-même tu vas te reconnaître, tu vas dire : c'est vrai moi j'aime bien ce joueur ! J'aime bien ce chanteur ! Etc. Quand il a fait cette coupe de cheveux, j'ai fait la même coupe ou je m'habille de la même façon… Donc on te reprend : tu ne dois avoir qu'un seul modèle, tu ne dois t'habiller que comme les Musulmans, comme les moujahidins plus exactement : avoir les cheveux longs, etc. Tu dois t'habiller à leur façon. Donc voilà, les moujahidins doivent être tes seuls modèles, tu dois les suivre dans le moindre détail, et si tu accordes ça à un autre, eh bien là, tu es en train de tomber dans l'association. C'est toujours des mots qui font très, très peur. C'est toujours quelque chose qui est très, très anxiogène, à tel point qu'on en arrive à se demander est-ce que moi, je ne suis pas tombé dans l'association ? Que je ne suis pas voué à l'enfer ? Toujours dans ce sentiment de crainte, de peur. Tu n'es pas rassuré en ce qui concerne ta propre pratique. Tu en arrives même à poser la question aux gens : « voilà j'ai fait ça j'ai fait ça, est-ce que je suis tombé dans l'association ? » Tu en arrives à un stade où tu n'es même pas capable de dire : je suis musulman, j'aime mon seigneur ! Tu ne sais même plus, tu ne sais même plus où est-ce que tu es, tu ne sais même plus où est-ce que tu en es par rapport à tout ça, tellement le discours est culpabilisant.

»

(Majeur, issu de famille de classe populaire de confession musulmane, condamné pour participation à entreprise terroriste

Le principe de l'Alliance et du Désaveu finit de placer le jeune dans une posture où il se sent discriminé et persécuté dès lors qu'il ne peut s'auto-exclure et exclure les autres comme le voudrait son interprétation :

«

Maintenant, je me dis que le sentiment de persécution se construisait beaucoup avec la notion de Al Walla Al Barra (le principe de l'Alliance et du Désaveu). Il avait comme finalité de nous couper de tout : il fallait rester avec les gens qui pensent comme nous et surtout ne jamais se mélanger aux autres. Les médias essayaient de nous faire du mal, même les autres Musulmans, il fallait s'en méfier, ils allaient remettre en cause nos valeurs et notre foi... De la même manière que la théorie du complot arrivait à faire écho en se basant sur des semi-vérités, sur des choses qui existent vraiment en les amplifiant, en donnant des analyses qui ne sont pas forcément exactes, le sentiment de persécution était fortifié et justifié par un principe religieux, qui est l'Alliance et le désaveu. Le Musulman garde proximité et amitié fraternité et tout ce qui en suit avec le Musulman et tout le contraire avec le mécréant. Je n'avais pas entendu ce principe avec les Salafistes, mais avec les

djihadistes, c'était présenté comme la base même de la religion, un sujet qui revenait de manière permanente. Le fait qu'il existait dans l'histoire musulmane était utilisé comme une justification à notre sentiment de persécution : cela permettait de donner un nom à quelque chose. Faut pas se mélanger aux koffars, pourquoi ? L'alliance et le désaveu. Il a fallu finalement que j'étudie ce thème pour comprendre comment il était manipulé : ce qui est interdit, c'est d'aimer la croyance des autres, au niveau religieux. Sinon, quand on lit les livres sur ce thème, c'est le contraire : on peut même se marier, aimer une femme non musulmane, et on doit même lui garantir qu'elle puisse continuer à pratiquer sa religion, etc.; mais tout ça, on ne nous le disait pas, c'est ça qui est important; on ne nous disait que : les Juifs et les Chrétiens ne seront satisfaits que lorsque tu suivras leur religion. Pourtant, si on cherche un peu, on trouve dans les hadiths plein d'illustrations du contraire : le Prophète a eu des contacts avec des non-musulmans, il a épousé des non-musulmanes, personne ne nous parlait de tout ça ; c'est en lisant de vrais livres théologiques et en découvrant que je pouvais avoir de l'amitié pour des non-musulmans, que j'ai compris que j'avais à faire à des gens qui répétaient ce qu'ils avaient entendu mais qu'ils ne savaient pas de quoi ils parlaient. En attendant, mes frères se sentaient discriminés dès qu'ils ne pouvaient pas imposer leur vision : pas de musique, pas d'image, pas de mixité, aucun mélange, pas d'alcool, pas de sport, pas de discussion… Forcément, on ne se sentait pas discriminés, on se sentait carrément persécutés en permanence !

(Majeur 24 ans, famille musulmane de classe populaire,
condamnée pour participation à entreprise terroriste)

I.3 L'APPROPRIATION DU SENTIMENT DE DISCRIMINATION/PERSÉCUTION SUITE À L'APPROCHE ANXIOGÈNE

L'approche émotionnelle anxiogène produit un changement cognitif qui amène un changement de définition de soi (celui qui a du discernement et qui veut changer le monde corrompu) et un changement de définition des autres (ceux qui choisissent de maintenir cette corruption).

Les propos émanant du groupe radical placent le jeune dans une vision du monde où il doit se protéger des éléments hostiles qui l'entourent.

Deux étapes le mènent au sentiment de discrimination/persécution :

- la perception des « autres » comme un tout négatif
- et le renforcement de la fusion au sein du groupe radical.

Les étapes qui mènent au sentiment de discrimination/persécution sont importantes dans la mesure où ce dernier est lié à l'utilisation de la violence. Les interviewés commencent à parler de violence au moment où ils parlent de leur sentiment d'être « traqués » par « les autres ».

À partir du changement de leur définition et de la définition des autres, la façon dont ils perçoivent le monde a changé. Et cette perception les mène à se sentir persécutés et à trouver légitime de se défendre.

Le passage à l'acte terroriste qui va émaner de ce changement cognitif est justifié dans toutes leurs vidéos et dans tous leurs discours comme de la « légitime défense ». La violence apparaît à leurs yeux comme le seul moyen de lutter contre « les forces du mal ». Lors du stade de l'engagement, le sentiment de persécution joue un rôle prédominent : tous les activistes ont les mêmes modes opératoires et justifient leur passage à l'acte par leur sentiment de persécution, passage à l'acte qu'ils ne qualifient jamais d'acte terroriste mais de « résistance », d'« opération justice », de « manœuvre défensive », de « stratégie rendant nécessaire l'usage de la force » etc.

Schéma réinterprété pour l'harmonie du rapport
Source : Rédigé par Bouzar Expertises — Tous droits réservés

I.3.1 L'approche anxiogène conduit à se redéfinir et à définir les autres comme la figure de « l'Ennemi »

Dans un traité complet sur les groupes extrémistes aux États-Unis, Hofstadter appliquait le terme « style paranoïaque » pour caractériser leurs pensées et leurs comportements[42]. Aaron Beck fait remarquer que le développement d'une personnalité paranoïaque serait presque inévitable dans un groupe qui a une image de soi collective de vulnérabilité vis-à-vis d'un gouvernement contrôlant et intrusif[43] (ce qui signifie, pour les radicaux islamistes : « un gouvernement qui applique les lois humaines »). Il remarque que « comme les délires paranoïaques, la perspective paranoïaque se centre sur l'ennemi et son « complot ». L'escalade du conflit avec le persécuteur exacerbe la position paranoïaque. Aussi bien que l'extrémiste, le patient paranoïaque va s'attaquer à ses persécuteurs supposés, les miliciens qui se perçoivent eux-mêmes comme opprimés par les agences d'un gouvernement tyrannique vont appliquer des représailles contre leurs ennemis supposés »[44]. Le point commun entre les patients paranoïaques et les membres des groupes extrémistes serait qu'ils ont « un immense investissement psychologique dans leurs croyances à la fois grandioses et persécutrices : 'nous pouvons sauver le monde, nous pouvons renverser le gouvernement tyrannique' »[45].

[42]HOFSTADTER R. *The Paranoid Style in American Politics and Other Essays* (New York : Vintage Books, 1967) , Robins and Post, Political Paranoia.

[43]BECK Aaron T. *Prisonniers de la haine, les racines de la violence*, avec la collaboration de Héloïse DUPONT et Maud MILLIERY, Ed Masson, collection Médecine et psychothérapie, traduction par Jean Cottraux, p. 187.

[44]*Ibid.* p. 188.

[45]*Ibid.* p. 188.

Au sein de nos témoignages, on constate que les radicalisés intériorisent une représentation « des autres » entièrement négative et une représentation de ceux avec qui ils communiquent entièrement positive, l'une renforçant l'autre. Le refus de leur idéologie et de leur comportement est perçu par les radicalisés comme la preuve que leur groupe possède la vérité. Ils dérangent parce qu'ils vont détruire (avec la loi divine) la corruption et les privilèges (un peu comme le Prophète dérangeait quand il a voulu détruire les privilèges des tribus arabes de la Mecque, qui l'ont persécuté jusqu'à ce qu'il immigre à Médine). Être rejeté par la société illustre l'existence d'un complot contre l'islam (le vrai islam). L'individu en voie de radicalisation a besoin de la haine de l'extérieur pour nourrir sa propre haine. « Plus il perçoit l'opposition des groupes extérieurs, plus il élève son propre groupe. Ses frères deviennent d'autant plus respectables, nobles et moraux tandis que les autres deviennent de plus en plus méprisables, ignobles et immoraux ».[46] La perspective paranoïaque attribue une attitude malveillante automatique à toute personne extérieure au groupe radical. Elle conduit à l'interprétation et à l'attente de comportements malfaisants qui vont loin au-delà de l'évidence objective.

« ***Il (mon frère sur internet) pointait que les mécréants nous amenaient de nombreuses tentations illicites. Ils nous apportaient le péché et nous éloignaient de la pureté. Les mécréants voulaient nous rendre mauvais et ne supportaient pas que l'on soit supérieurs à eux. J'ai compris que plus on détient la vérité, plus on nous persécute pour essayer de nous faire tomber. Mais nous sommes plus forts qu'eux, Hamdulillâh (Louange à Dieu). Du coup, pour mon frère, ce n'était pas grave de tuer des gens puisque ce sont eux qui nous ramenaient les tentations du Sheitan. Je le croyais et partageais sa manière de voir le monde. Je ne pensais pas que ce soit bien de tuer des gens mais j'arrivais à le justifier puisque c'était la seule façon d'atteindre la pureté.*** »

(Mathieu, cf. interview intégral dans Livre Blanc
« Les désengagés » en annexe)

« ***On savait qu'il ne fallait pas parler au téléphone... Fallait-il retirer la puce ? Ou carrément la batterie ? Car nos ennemis étaient partout. C'était quelque chose d'évident. Comme on possédait la vérité, on était forcément surveillés. Et plus on se sentait surveillés, plus on était persuadés de posséder la vérité. A mes yeux, j'appartenais à un groupe authentique, nous étions les plus réveillés. On nous traquait parce qu'on voulait nous endormir, nous endoctriner... J'avais peur que les gens m'approchent, je les voyais comme nocifs. Je devais me tenir éveillée, coûte que coûte.*** »

(jeune fille de 16 ans, famille musulmane classe populaire,
condamnée pour prosélytisme du terrorisme)

[46] *Ibid.*, p. 169.

« *Mes sœurs d'Internet me disaient : ne fais plus confiance à personne sinon tu ne pourras pas t'enfuir, tu resteras pourrir ici pour toujours. Tu ne pourras jamais vivre comme tu le rêves. Du coup, je voyais « l'autre » comme un ennemi car il était un obstacle à mes projets. J'ai tendance à me confier trop facilement donc j'avais pris la décision de ne plus parler du tout. Je devais me protéger.* »

(Morgane, cf. interview intégral dans Livre Blanc « Les désengagés » en annexe)

« *Ils m'ont prévenue : une fois que tu porteras le niqab, tu verras, tes amies ne te parleront plus ! Elles n'accepteront pas la tenue islamique ! La France ne veut pas de Musulmans. Et leur prédiction s'est révélée vraie : ma meilleure amie a réagi : son père ne voudrait plus qu'on se parle… Ma tenue lui faisait peur. Alors je ne voulais plus d'elle. Je n'allais pas délaisser ma religion pour elle quand même? Si elle m'aimait vraiment, elle devait m'accepter avec ma religion. Il n'y avait pas qu'elle qui ne voulait plus de moi. Plus personne ne me parlait… Dans le bus, les contrôleurs me persécutaient. Dans les magasins, on refusait de me répondre. Dans la rue, les gens changeaient de trottoir. J'avais la preuve que mes frères disaient vrai : la France ne combattait pas que Daesh, en vérité, elle militait contre l'islam et les Musulmans. Car pour moi, à l'époque, le niqab, c'était juste l'islam. C'est ça qui m'a conduit à la hijra à la fin. Les mécréants nous voulaient du mal.* »

(Jeune fille de 19 ans, famille classe populaire de culture catholique, condamnée pour consultation de sites terroristes)

« *Avec les vidéos 19HH, j'avais l'impression qu'en France on était à part, qu'il y avait vraiment des complots contre les Musulmans, qu'on ne voulait pas de nous, qu'on voulait nous persécuter. J'ai commencé à me sentir persécuté à partir du moment où ça n'allait plus avec mes parents, un peu après ma conversion. Cela confirmait pour moi que ceux des vidéos étaient dans la vérité, car ils m'avaient prévenu que ma famille allait me rejeter lorsque je me convertirais.* »

(Fabien, cf. interview intégral dans Livre Blanc « Les désengagés » en annexe)

« *Je suis passée du pro-palestinien à l'antisémitisme. Au départ, j'ai beaucoup visionné des vidéos sur la Palestine. J'étais fascinée. J'ai regardé des centaines et des centaines de vidéos, je passais mes journées à écouter des musiques propalestiniennes, à regarder des documentaires qui montraient tous les massacres. Je voyais des enfants mourir, ça me déchirait le coeur et ça me révoltait. Ensuite, je me suis renseignée sur tous les pays qui étaient victimes de massacres, de génocides, comme la Birmanie, le Rwanda,…*

Dans les recommandations de Youtube, je suis vite tombée sur des vidéos de 19HH. J'ai trouvé la voix du frère tellement envoûtante que j'ai continué à regarder les vidéos, au point de les apprendre par cœur. Je voulais retenir tout ce qu'il disait, tous les hadiths, tous les passages du Qor'an (Coran). J'avais envie d'apprendre au maximum et du coup j'en oubliais les contextes historiques. Je montrais même à mes parents certains passages de ces films. Je choisissais des morceaux où des personnes chantaient en arabe pour qu'ils ne comprennent pas les paroles. Même mon père trouvait ça poignant. Il me disait qu'il aimait bien. »

(Morgane, Cf l'intégralité de son interview dans le Livre Blanc « Les désengagés » en annexe).

« ***Ma famille est non croyante. Ils n'aimaient pas lorsque je les appelais mécréants mais en arabe la traduction de : koufar, kafara kafirins, kafiroun, mouchrik mouchrikoun[73], c'est bien non-croyant. Aujourd'hui, je fais attention à ne plus utiliser ces termes devant eux pour ne pas les blesser. Ils avaient le sentiment d'être rejetés, d'être mis à part. Comme si je les considérais comme des êtres différents de moi. Je ne les voyais plus que comme des mécréants et non comme ma maman, ma sœur... Ma mère me répétait souvent que ça lui faisait mal, qu'elle avait l'impression que je la percevais comme une sous-catégorie d'être humain. Je suis resté très longtemps têtu à continuer à utiliser ces termes car ils étaient exacts. Je pensais que ce n'était pas mon problème qu'ils se sentent offensés pour une simple traduction. J'ai compris que ces mots sont péjoratifs dans la culture française car ça renvoie aux croisades où on combattait les mécréants pour leur imposer notre religion, alors j'ai fait un effort.***

Ma famille a eu l'impression que je l'abandonnais quand je me suis reconverti. Je ne participais plus aux anniversaires, aux fêtes ou à Noël. Je me souviens que ma mère était très blessée lorsque je ne lui célébrais pas la fête des mères ou son anniversaire. Il y avait aussi la communion de ma petite cousine avec qui je suis très proche, à laquelle je n'ai pas participé. Elle m'avait beaucoup réclamé mais il m'était interdit de pénétrer dans une église. J'avoue que je m'étais éloigné de ma famille. Je ne voyais plus ma grand-mère, mes neveux, mes nièces... Parfois, pour m'intégrer dans les événements, ils venaient les fêter à la maison. Ils ramenaient de la nourriture, des gâteaux mais je refusais de sortir de ma chambre. Je restais enfermé, je n'avais pas le droit de participer sinon j'aurais été complice de leur mécréance. Ils avaient l'impression que je n'existais plus. Je me cachais de ma famille. Ils me disaient que je leur manquais et pourtant je ne ressentais rien. J'avais peur de les approcher, peur qu'ils me ramènent le diable avec tous les péchés qu'ils commettaient au quotidien…

(Peter, cf. interview intégral dans Livre Blanc « Les désengagés » en annexe)

> ***Je voulais me marier, avoir des enfants, les élever dans un pays musulman où je pourrais pratiquer et leur inculquer la vraie religion, sans que l'on soit persécuté. Je voyais ma petite fille, voilée intégralement à l'âge de six ou sept ans... (…). Ils me disaient que là-bas, je serais dans mon appartement, dans ma bulle, avec mes enfants et mon mari et qu'il ne se passera plus rien d'autre autour de nous. Je serais tranquille, je serais loin de tout, je serais protégée...***
>
> (Aline, cf. interview intégral dans Livre Blanc « Les désengagés » en annexe)

La construction de la figure de l'autre comme « Ennemi » ne s'opère pas forcément selon la même grille de lecture. Ici, ce jeune est dans une perspective paranoïaque[47] liée à la pureté, mais le fonctionnement est le même : l'approche émotionnelle anxiogène l'amène à se sentir persécuté par « les autres » et in fine à les définir comme ceux qui méritent de mourir :

> ***La nature humaine me dégoûtait. C'est comme si j'ouvrais enfin les yeux sur le monde qui m'entourait. J'avais accès à la vérité. Le frère m'a ensuite parlé de la pureté humaine. Il me disait que les sociétés secrètes ont passé un pacte avec le diable pour garder le pouvoir et ainsi diriger le monde. Elles auraient accepté de sacrifier des hommes bons en les empêchant d'être purs. Il prenait comme exemple les tentations sexuelles que nous subissons quotidiennement à l'intérieur de notre corps. Ce frère voulait dépasser les limites de sa pureté. Pour cela, il m'expliquait que l'on pouvait repousser les limites du bien. C'est à ce moment que j'ai entendu parler pour la première fois du djihad. Il estimait que les mécréants étaient complices des sociétés secrètes et qu'ils étaient donc, eux aussi, responsables. Pire, il pointait que les mécréants nous amenaient de nombreuses tentations illicites. Ils nous apportaient le péché et nous éloignaient de la pureté. Les mécréants voulaient nous rendre mauvais et ne supportaient pas que l'on soit supérieurs à eux. J'ai compris que plus on détient la vérité, plus on nous persécute pour essayer de nous faire tomber. Mais nous sommes plus forts qu'eux, HamduliLâh (Louange à Dieu). Du coup, pour mon frère, ce n'était pas grave de tuer des gens puisque ce sont eux qui nous ramenaient les tentations du Sheitan. Je le croyais et partageais sa manière de voir le monde. Je ne pensais pas que ce soit bien de tuer des gens mais j'arrivais à le justifier puisque c'était la seule façon pour atteindre la pureté.***
>
> (Mathieu, cf. interview intégral dans Livre Blanc « Les désengagés » en annexe).

[47] *Ibid.*

Les « autres Musulmans » sont aussi intégrés dans cette figure Ennemi :

> ***À partir du moment où tu commences à réfléchir comme ça, tu ne considères plus les autres Musulmans comme des Musulmans, sans forcément le dire. Sans forcément dire que les autres ne sont pas musulmans et qu'ils sont juste musulmans en apparence. Mais inconsciemment c'est ce dont tu es convaincu. Tu te méfies d'eux d'autant plus qu'ils sont des ennemis de l'intérieur. On n'arrêtait pas de chercher une « bonne mosquée ». À chaque fois, on se prévenait : « ne prie pas derrière cet imam parce qu'il fait du Shirk ! » Je ne me suis jamais posé la question : « Ah bon ! Qu'est-ce qu'il fait concrètement ? » Il suffisait simplement qu'on me dise ça pour que je l'accepte tout de suite. Parce que c'est quelque part, c'était cette peur obsessionnelle que j'avais au fond de moi-même qui ressortait de suite. Moi-même j'avais tellement peur de tomber dans l'association, que lorsqu'on me disait que l'imam est tombé dedans, et bien je m'en écartais tout de suite. Je devais arrêter d'aller dans la mosquée du pays des koffars et prier uniquement avec mes frères chez l'un d'eux. Si j'allais encore dans une mosquée, je me mettais en danger car l'imam allait réciter le Coran et je risquais d'oublier que je ne dois pas me mettre derrière lui. Il ne fallait surtout pas que j'aie un lien avec lui parce que petit à petit, je risquais d'être mené vers ses égarements et ses erreurs.***
>
> (Majeur, de famille musulmane de classe populaire,
> condamné pour participation à une entreprise terroriste).

Les individus qui n'adhèrent pas à la vision du monde du radicalisé (inspirée par le complotisme et les interprétations rigoureuses du Tawhid) perdent leurs caractéristiques individuelles et sont perçus de manière homogène. C'est le début de la mise en place d'une pensée dichotomique, qui va progressivement étiqueter « de manière perverse les victimes comme des criminels et glorifier les agresseurs comme les sauveurs »[48]. À partir de ce moment-là, les radicalisés catégorisent toute personne extérieure au groupe radical comme figure de l' « Ennemi ».

> ***Ensuite, la Dawla m'a bourré le crâne en me disant qu'on avait tout le monde contre nous… Les journalistes, les politiques, mais aussi les profs, les animateurs de quartier, et nos familles elles-mêmes… S'ils massacraient nos enfants, on devait massacrer leurs enfants. Je ne ressentais plus rien pour grand monde. Je suis arrivé à un stade où même les attentats en France, chez moi, dans mon propre pays, ne me touchaient plus. Je percevais les Français comme des ennemis, des persécuteurs, des islamophobes, des responsables de massacres et de tortures sur les enfants syriens…***
> ***De plus, l'investissement des Français dans la coalition internationale et mon assignation à résidence m'ont conforté dans l'idée que mes frères de la Dawla disaient vrai : les koffars***

[48]BECK Aaron T. *Prisonniers de la haine, les racines de la violence,* avec la collaboration de Héloïse DUPONT et Maud MILLIERY Ed Masson, collection Médecine et psychothérapie, traduction par Jean Cottraux, p. 30.

voulaient nous briser car ils savaient qu'on était supérieur, qu'on pouvait imposer la justice. Je considérais les Français comme une sous-catégorie d'êtres humains. Il y a quelques mois, quand une vieille dame me disait bonjour, je ne lui répondais pas. Je la considérais comme une « kafira », une mécréante, donc une mauvaise personne. En fait, j'ignorais totalement comment était cette dame, juste ou mauvaise... Elle n'avait rien dit et rien fait de mal… C'est vraiment pour dire à quel point j'étais dans un état d'esprit paranoïaque. Tu as l'impression que tout le monde te veut du mal. J'avais la haine contre le reste du monde et j'étais persuadé de détenir la vérité.

(Adolescent de 17 ans, de famille athée de classe sociale moyenne, condamné pour participation à une entreprise terroriste).

« ***Je me souviendrai toujours de la première vidéo de décapitation que j'ai regardée. C'était celle où un Britannique pro-Daesh égorgeait un journaliste. C'est de là que la coalition internationale a décidé de bombarder l'État Islamique. J'étais profondément choqué, bouleversé par cette vidéo, mais tout de suite, la Dawla m'a expliqué que c'était un mécréant et donc qu'il le méritait. C'était lui ou les autres, les innocents massacrés par Bachar El Assad. Je devais choisir mon camp : tenir avec les plus forts ou avec les plus faibles. J'avais besoin de preuves, alors j'ai cherché dans les textes religieux. J'ai lu des textes sur le djihad. On m'a expliqué que le djihad était obligatoire quand on était persécuté, qu'il fallait tuer les « koffars », que c'étaient eux qui faisaient tout le mal sur terre.***

(Adolescent de famille de classe sociale moyenne athée, condamné pour participation à entreprise terroriste)

I.3.2 Définir les autres comme la figure de « l'Ennemi » mène automatiquement à la fusion au sein du groupe

Nous avons vu que l'approche émotionnelle anxiogène est mêlée à une approche idéologique qui finit par se baser sur des principes musulmans détournés de leur interprétation première pour décupler son efficacité. Une troisième dimension apparaît nettement dans les témoignages des jeunes, que nous pouvons nommer « l'approche relationnelle ». Pendant que l'approche idéologique suscite une adhésion du jeune à l'idéologie du groupe, l'approche relationnelle provoque une adhésion du jeune à son nouveau groupe. Il y a un lien direct entre l'approche relationnelle et l'approche idéologique, les deux sont entremêlées puisque la fusion au sein du groupe s'opère sur la conviction de posséder « le vrai islam » et que la conviction de posséder « le vrai islam » constitue le ciment qui relie l'individu à son nouveau groupe. Nous sommes dans une situation où la conviction influence les comportements et les comportements influencent la conviction.

Une des particularités de l'extrémisme religieux apparaît ici : au-delà de la justification idéologique qu'il permet, l'islam se présente comme un récit qui permet non seulement de donner un sens à sa vie mais aussi de vivre en groupe. Comme le dit l'anthropologue franco-américain

Scott Atran : « L'aspect religieux, certes, constitue la cause qui fédère ces compagnons dans un premier temps, mais ce qu'ils recherchent, c'est la force du lien »[49]. En effet, nous retrouvons cet aspect « relationnel » – pour ne pas dire fusionnel – de manière omniprésente à la fois dans l'offre « djihadiste » et dans la demande des jeunes.

Les témoignages précédents ont montré comment l'approche émotionnelle anxiogène du discours radical menait les jeunes à se méfier du monde extérieur au groupe radical, puis à se couper de ce dernier. La peur de l'extérieur accentue les ressemblances avec les membres du groupe et augmente les différences avec l'extérieur, parce qu'ils se mettent à ressentir les mêmes sentiments. La vision paranoïaque renforce la fusion de groupe et l'isolement vis-à-vis de la société : tout groupe se méfiant de l'extérieur se replie sur lui-même. Progressivement, l'individu perd ses anciens repères affectifs, mémoriels, intellectuels, jusqu'à ce que l'identité du groupe absorbe progressivement son identité. In fine, le groupe pense à la place de l'individu. Toute idéologie de rupture repose sur une exaltation de groupe. Le port de vêtements qui cachent les contours identitaires des individus, présentés comme « authentiquement musulmans », participe à la fusion de groupe. Il permet de se reconnaître à l'intérieur du groupe radical et de se distinguer « des autres », mais aussi de rompre avec son « ancien soi ».

« Il disait ' si tu ne veux pas écouter, c'est parce tu n'es pas vraiment musulmane, tu restes aveugle comme les koffars (mécréants), tu ne veux pas voir la vérité. Les autres peuvent voir mais pas toi. Tu es restée comme les autres, les ignorants'. Et du coup, ça me faisait culpabiliser et je me forçais à regarder des vidéos, je me forçais à rentrer en contact avec eux pour justement essayer d'être meilleure et surtout d'être acceptée. Je ne sais pas pourquoi mais j'avais besoin qu'ils m'acceptent dans le groupe. Ils étaient devenus comme une famille. En fait chaque personne à qui je parlais avait son rôle. L'une avait le rôle de grande sœur, l'autre était un peu comme ma mère parce qu'elle avait des enfants et elle me donnait des conseils, elle était mature quand elle s'exprimait. Après y avait un gars qui me parlait comme mon père en fait. Il me dictait ce que je devais faire. Il me surveillait et tout. Après bien sûr, il y avait ceux qui venaient me parler pour se marier. En fait, j'étais très entourée... Je perdais petit à petit ma famille et mes amis autour de moi mais le groupe comblait cette perte. Il n'y avait pas de vide. Au contraire, je me sentais choyée et aimée, plus que jamais. Ma « nouvelle grande sœur » me disait que j'étais la personne la plus mature du groupe et me disait que malgré mes 14 ans, je devais me marier maintenant parce qu'elle était sûre que j'avais un grand avenir devant moi. Après, elle m'a présenté un frère. Et du jour au lendemain, elle a désactivé tous ses comptes, plus personne du groupe n'avait de ses nouvelles. En fait, ce frère est resté en contact avec moi et voulait m'épouser; c'est lui qui a pris le relais (…) En Syrie, je pourrais mettre le voile intégral, comme toutes les autres femmes. J'avais l'impression que c'étaient mes sœurs, qu'on était les mêmes, que ma place était là-bas, auprès d'elles. Je ne me sentais pas différente des autres, j'étais entourée, alors qu'en France j'étais seule, différente, j'avais perdu mes amis et ma famille, il ne me restait plus qu'eux. J'étais très attachée à eux, j'avais besoin de leur présence, c'était comme si j'étais devenue accro,

[49]ATRAN S. Terroristes en quête de compassion, in *Cerveau et Psycho*, N°11.

même si notre relation était majoritairement virtuelle. (…) Lorsque j'ai enfin mis le voile sur mon visage, en laissant seulement deux petits trous pour les yeux, je me suis sentie apaisée, soulagée. J'avais enfin une barrière solide qui me protégeait du monde extérieur. L'angoisse s'est envolée, je me suis sentie tellement reconnaissante envers ces sœurs d'avoir su me libérer de tous ces sentiments. Elles m'avaient tant donné, je n'avais enfin plus peur. Je les voyais comme des sauveuses. J'ai eu l'impression qu'elles étaient les seules à me comprendre et surtout à avoir la solution à mes problèmes. J'étais en admiration par rapport à leur savoir... À des moments, j'ai pensé les quitter, mais je n'y suis pas arrivée. Je n'osais pas dire à haute voix mes doutes. Je les enfouissais au plus profond de moi et je me persuadais que j'étais totalement d'accord avec eux. Les rares fois où je suis parvenue à exprimer mes doutes, ils ont commencé à m'exclure : ils mettaient des messages et des mises en garde sur moi sur les réseaux sociaux. Ils parlaient aux frères et aux sœurs afin qu'ils m'évitent et qu'ils arrêtent de me parler. Ils disaient que j'étais bizarre, que je posais trop de questions, que j'avais trop de doutes, et qu'en réalité je n'étais pas avec eux : j'étais une espionne. J'ai eu très peur que le groupe m'abandonne, tout comme mon père m'avait abandonnée… Ce n'était pas possible pour moi de les perdre. Ils étaient devenus ma famille, mes frères, mes sœurs, ils me protégeaient contre le monde extérieur, contre moi-même. Ils ne pouvaient pas eux aussi m'abandonner, ce n'était pas possible pour moi. Je me rends compte aujourd'hui que je n'ai jamais eu peur qu'ils me fassent du mal. Pourtant, je connaissais le sort qu'ils réservaient à tous ceux qui ne les suivaient pas strictement : ils les déclaraient espions et les tuaient. À ce moment-là, ça ne m'a pas traversé l'esprit une seule seconde... Seule la peur de me retrouver seule tournait dans ma tête. Le sentiment de vide revenait au plus profond de mon âme et me glaçait le sang. J'ai donc ravalé mes questions et mes doutes. En plus, je voyais autour de moi qu'ils étaient tous d'accord et que personne ne se torturait comme moi.

(Aline, cf. intégralité de son interview dans Livre Blanc « Les désengagés », en annexe).

Je trouvais ça bizarre de devoir tuer tout le monde, mais je ne leur en ai jamais parlé. Je n'ai jamais osé parler de mes doutes. Je leur avais juste fait part de mes doutes quant à la manière avec laquelle ils égorgeaient leurs victimes mais ils me répondaient qu'ils avaient raison. Je ne me souviens plus très bien de leur justification. Je ne sais plus si le frère dont j'étais le plus proche m'avait vraiment convaincu, ou si c'est juste que j'avais à cœur de ne pas le contrarier. C'était important pour moi de savoir ce qu'il pensait, j'avais l'impression que ça nous rapprochait de penser la même chose. On avait l'impression d'être pareils. Lui ne m'a jamais fait part de ses doutes, il m'a juste dit qu'il voulait partir là-bas. Pour moi, c'était tout à fait normal d'avoir des doutes, surtout que j'étais en contact avec des Salafis qui étaient contre la Dawla et qui me disaient que la violence n'était pas permise. C'est d'ailleurs pour cela que j'avais des doutes. Si j'avais été en contact uniquement avec des pro-Daesh, ils auraient réussi à me rendre complètement à leur image. Je ne m'en serais jamais sorti. À ce moment-là, je voulais tant quitter ma famille, je rêvais d'aller dans un endroit où je me sentirais bien... En Syrie, les frères avaient l'air si heureux !

(Peter, cf. intégralité de son interview dans Livre Blanc « Les désengagés », en annexe).

« ***Je me sentais dans un cocon dès que je me branchais sur internet. On se comprenait, on s'encourageait. Mes sœurs étaient toujours là pour moi, à n'importe quel moment de la journée et de la nuit. Elles trouvaient toujours des prétextes à mes erreurs, à mes échecs. Je pouvais tout leur dire, même quelque chose d'haram (illicite devant Dieu), comme écouter de la musique... Je planais littéralement, à l'idée de vivre dans un monde de bonté et de fraternité féminine... Je les aimais plus que mes vraies sœurs (…) A la fin, avant de partir en Syrie, on se donnait rendez-vous dans le 93, on enfilait un niqab et on allait faire les folles dans les rues, comme des gamines. Certaines étaient déjà sur zone mais d'autres attendaient le feu vert des frères qui organisaient les voyages. On venait de toute la France pour se voir. On passait souvent devant une salle de sport... Eh bien, ces derniers jours, je prends le train et je retourne exprès dans cette ville pour traîner devant la salle de sport. Quand je me sens seule, j'ai toujours l'espoir de me rappeler ce sentiment si fort éprouvé alors avec mes sœurs... Je voudrais tant revivre cet instant... Je me sentais invincible avec mes sœurs. Plus rien ne me faisait peur : ni le chômage, ni le cancer… En vain... Je me dis que plus jamais je ne pourrai ressentir cela...*** »

(Majeure 22 ans, de famille musulmane de classe populaire, condamnée pour participation à entreprise terroriste, revenante).

« ***J'avais l'impression que le frère qui m'avait ouvert les yeux m'aurait apporté de l'amour, de la fraternité, de la bonté. Il m'aidait aussi à devenir quelqu'un, à être bon. Tout était important pour moi, dans cette relation, aussi bien son projet que ce qu'il m'apprenait. Mais le plus important pour moi, c'était d'être avec lui et avec mes nouveaux frères. Le plus important c'était d'avoir une vraie famille.*** »

(Adolescent de 15 ans, famille athée de classe moyenne, suivi pour embrigadement par juge des enfants).

« ***C'est au début de ma conversion que j'ai commencé à m'intéresser à Daesh. Lorsque j'ai commencé à regarder leurs vidéos, je me suis senti persécuté et j'ai commencé à ressentir de la haine contre tout le monde. A partir de ce moment, je me suis renfermé sur moi-même et j'ai eu des mauvaises notes. Je n'allais plus en cours et avec mes parents, on s'embrouillait tous les jours. Je n'avais plus de but, je ne savais plus quoi faire. Au moment où je suis passé en seconde générale, j'étais perdu. Les premières vidéos que j'ai visionnées, c'était des vidéos d'anachids (chants guerriers que Daesh fait passer pour des chants religieux).***
On y voyait des guerriers armés. Pour moi, l'armée représentait le combat mais aussi le fait d'aider son pays. Tout ça m'intéressait. Quand je regardais ces vidéos, je voyais surtout des gens qui avaient l'air heureux, soudés entre eux. J'ai l'impression que c'est ce qui me manquait à ce moment-là. Je n'ai, pourtant, jamais été trahi par des amis mais j'ai été abandonné. C'est peut-être en lien avec ça. J'ai toujours su que j'avais été abandonné par ma mère, ça ne m'a jamais gêné pourtant. Ce que je recherchais, c'était de ne plus jamais être abandonné et de trouver une famille. J'avais besoin d'être aimé.

J'avais l'impression que j'allais trouver l'amour et la fraternité. Je croyais que grâce à eux, j'aurais la capacité d'aider les autres, d'être bon ou encore d'avoir un bon comportement. Et de n'abandonner personne à mon tour. J'avais besoin de montrer que j'étais fort et le seul moyen de le prouver, c'était en portant des armes.

(Fabien, cf. intégralité de son interview dans Livre Blanc « Les désengagés », en annexe).

« ***Je suis partie pensant retrouver des valeurs humaines, en rapport avec l'islam, on avait des points communs avec les sœurs. On se ressemblait comme des gouttes d'eau. On était les mêmes. Quand l'une de nous parlait, j'avais l'impression que c'était moi. Une autre moi… On était complices… on avait nos expressions : le Shâm cœur cœur, lionne cherche lion, click par ci, click par-là, et à la fin « on va à Disney tuer des pingouins » signifiait « on va en Syrie tuer des koffars »… Pourtant, on ne s'était jamais vu. On ne se parlait que par internet. Je me branchais 24 sur 24. Je n'en dormais plus. J'étais recroquevillée dans mon lit avec ma couette et mon ordi. Sans elles, je n'existais plus. On était si proches que je ne pensais qu'à les rejoindre. Je ne pensais qu'à ça : partir le plus loin possible, fuir cette terre pourrie et aller respirer l'air pur du Shâm. On se répétait le hadith qui dit : « Allah va faire un tri vers la fin du monde et ce sont les meilleurs qui iront au Shâm ». Elles m'écoutaient et elles me comprenaient aussi. C'est des gens qui viennent toujours demander de nos nouvelles pour des choses quelconques. Elles étaient toujours là pour moi, à discuter pendant des heures. Même quand j'avais peur de rater mes examens à la fac, elles me rassuraient : Ne t'inquiète pas Allah te suffit… J'avais vraiment l'impression qu'on se protégeait avec mes sœurs quand on parlait ensemble. Je n'étais pas du tout attirée par le pouvoir mais plutôt par la possibilité d'être écoutée. Plus le temps passait, plus j'avais de la haine envers ma famille. Je préférais mon groupe.***

(Jeune majeure, 20 ans, ans, de famille de classe populaire athée, condamnée pour tentative de départ et apologie d'actes terroristes).

Les adolescents recherchent à la fois des sensations fortes, un groupe de pairs et un idéal. Il n'est pas étonnant que le sentiment de fusion du groupe les attire dans leur rencontre avec les groupes radicaux. L'enregistrement de ce groupe de parole, composé d'adolescentes, permet de mieux appréhender ce phénomène :

M : Ma mère m'a forcée à regarder la télé. Du coup, j'ai vu « Les enfants perdus du djihad » et ça parlait d'Omar Omsen et de son groupe. J'avais trop envie de tout plaquer et d'aller les rejoindre immédiatement, tellement c'était fort. J'en ai pas dormi de toute la nuit…

I : Moi aussi ça m'est arrivé, pourtant je ne fréquente que la Salafya. Et pourtant, j'ai vu un reportage de caméra cachée en Syrie. C'est aussi ma mère qui m'a forcée. Genre pour me dégoûter. Ça a été tout le contraire : de voir toutes les sœurs ensemble dans un cyber-café, j'en transpirais tellement ça me faisait envie. Heureusement qu'on a eu réunion quelques jours après, car sinon j'aurais changé de groupe, juste pour les rejoindre…

J : Moi je ne regarde même plus les infos quand je suis au centre, car j'ai peur que la simple image me donne envie de les rejoindre. Après je pleure trop…

A : Juste quand tu vois les journalistes évoquer ce qui se passe là-bas, malgré toutes les conneries qu'ils racontent, tu meurs d'envie de rejoindre les sœurs pour raconter la vérité…

J : Oui, quand j'entends juste « la Dawla », c'est plus fort que moi, ça m'attire, comme un aimant ! Même quand ils montrent des images de propagande du gouvernement pour les dénoncer, juste quand je vois des frères et des sœurs, ça donne trop envie d'être avec eux en fait...

M : On a envie de les rejoindre direct... C'est comme si c'est devenu une passion, les rejoindre, comme dans une série vidéo…

C : Quand j'entends les anachids, ça m'emporte ! C'est comme si j'étais avec eux…

M : Ce sont plus que des frères et sœurs, comme elle dit C, ce sont des « mini-nous »…

J : On est comme les 5 doigts de la main, on est tous liés, s'il y en a un qui est touché, on est touché nous-mêmes.

M : On est une seule personne…

C : Tu t'en fous de tout parce que tu sais que tes frères vont venir te sauver et te venger…

J : Oui c'est ça, même s'ils ne nous connaissent pas, on sait qu'ils nous aiment.

I : Oui c'est ça, on est plus importantes pour eux que le sont leurs vrais frères et sœurs qui n'ont pas envie de partir...

A : Moi je me suis calmée, Je n'ai plus envie de partir. Mais si tu me dis « Wake-up !, je te réponds Oumma ! »

L : On est une seule personne en fait, on ne souffre plus. On se dit si lui il tombe, je tombe, on n'est plus jamais seule.

J : Du coup, quand on me disait qu'il fallait que je fasse quelque chose pour venger mes frères et sœurs, j'étais prête à tuer pour eux et à mourir éventuellement. Mais maintenant que je suis enfermée et coupée d'internet, je n'ai plus ces pensées...

I.3.3 Se définir comme un groupe fusionnel en légitime défense et définir les autres comme la figure de « l'Ennemi » mène automatiquement au sentiment de discrimination/persécution

Ce changement cognitif explique que le discours radical arrive aussi à faire intérioriser le sentiment de discrimination à des jeunes qui n'en ont jamais subi personnellement, car ils ont tous intériorisé la même grille de lecture du monde : ils interprètent ce qu'ils vivent au travers de leurs nouvelles croyances groupales que « le monde corrompu les persécute parce qu'ils veulent combattre cette perversion ».

Si cela était nécessaire, cette étape illustre encore le mélange de la dimension émotionnelle, relationnelle et cognitive. Si l'approche anxiogène émotionnelle a mené le jeune à se redéfinir et à redéfinir les autres, ainsi qu'à adhérer à une vision du monde de type paranoïaque, cette vision du monde de type paranoïaque suscite à son tour des réactions émotionnelles fortes chez le jeune (sentiment de discrimination/persécution). Comprendre le rôle des affects dans la construction des intentionnalités du jeune dans son passage à l'acte sera donc in fine fondamental. Nous verrons d'ailleurs dans la partie II comment le discours « djihadiste » choisit les émotions (peur, pitié, colère, haine, etc.) qu'il va susciter chez tel ou tel jeune pour l'encourager à adhérer à son projet et à l'utilisation de la violence.

Voici un extrait d'échange au sein d'une séance de prise en charge d'un jeune converti nommé X issu d'une classe moyenne de culture catholique (parents fonctionnaires), sans histoire migratoire récente, ayant essayé de rejoindre les « djihadistes », qui discute avec notre équipe nommée E.

« *E : Mais je peux te poser une question ? Tu parles tout le temps de résister contre les discriminations, mais toi, personnellement, vis-à-vis de ta religion, quelle injustice tu as subie en France ?*

X : Moi, personnellement je sais pas… On subit tellement d'injustices…

E : Mais toi, personnellement ?

X : C'est quand je vois ce qui se passe à l'étranger en fait, quand je vois toutes les tentations qu'on nous fait voir dans les publicités, quand je vois que mes sœurs qui portent le niqab (voile intégral) sont verbalisées, que le Prophète est insulté, qu'on justifie ça par la liberté d'expression ou quoi, je me sens visé. Parce que ma religion ça m'appartient… Ils n'ont pas le droit de nous discriminer et de nous persécuter.

E : Ça te touche ?

X : Oui on se sent tous visés par ça. Je ne suis pas d'accord avec Charlie par exemple. Je ne suis pas du tout Charlie. Je n'accepte pas qu'ils salissent le Prophète ; y a plein de trucs qui me touchent… Mais c'est pas pour autant que je vais aller tuer un petit de 4 ans dans une école. Surtout pas un enfant… Un adulte ou un flic qui discrimine, c'est pas pareil… Mais pas un enfant… Je me sens impuissant en fait… Il faut réagir.

E : Tu te sens impuissant ?

X : De rien faire pour ma communauté, de pas me battre pour la vérité, de pas réveiller tous ses endormis qui donnent leurs impôts à des koffars qui défendent la démocratie, de pas libérer les prisonniers qui sont dans les prisons, et même ceux qui sont sous contrôle

judiciaire, de rien pouvoir faire quand une sœur on lui dit d'enlever son voile quand elle rentre au lycée, moi ça me fait mal au cœur. Dans mon cœur wallah, j'les maudis les kouffars quand même …

Ce n'est pas le vécu d'une discrimination qui forge le sentiment de X mais l'émotion ressentie quand il pense que ses frères et sœurs du groupe en vivent. Il justifie le recours à la violence en se mettant en légitime défense à partir de sa nouvelle grille de lecture du monde, qui place les Musulmans comme des individus massivement et globalement persécutés. Il y a un lien entre le degré de sentiment de persécution et le passage à la violence, dont nous parlerons ultérieurement.

Voici un autre extrait de séance avec une jeune fille de 15 ans, issue également d'une famille de petite classe moyenne, de conviction athée, sans histoire migratoire récente, ayant essayé à trois reprises de partir rejoindre Daesh. La jeune fille est nommée M et l'équipe E :

M : Au début, mon groupe, c'était Peace and Love… Je détestais les terroristes.
E : C'était qui les terroristes ?
M : C'était Daesh…
E : Quand tu étais chez les Salafistes…
M : Oui… C'était baba cool, on priait tout le temps… Fallait jamais s'énerver. Quand on avait les nerfs, on priait…
E : Tu arrives maintenant, à retrouver quand date le changement ? À partir de quand tu as commencé à être attirée par Daesh ?
M : À partir de quand j'ai découvert certaines vidéos…
E : Tu les as découvertes comment ?
M : En parlant avec des amis sur Facebook… Ils m'ont envoyé des liens…
E : Et donc ?
M : J'en ai parlé à mes sœurs de la Salafya… Mais elles ne me parlaient que de religion. Elles ne répondaient pas à mes questions.
E : Tu ressentais quoi ?
M : Petit à petit, ça me dégoûtait. Elles priaient, elles priaient, elles priaient… Et quoi d'autre ? Les gens se faisaient salir et massacrer partout et nous on ne bougeait pas ?
E : C'est là que tu as pris du recul avec la Salafya ?
M : Oui… Je commençais à me dire qu'ils étaient lâches… Et je me suis mise à parler avec ceux qui m'avaient envoyé les vidéos…
E : C'était quoi les vidéos exactement ?
M : On me disait de me renseigner énormément sur la Palestine, de regarder des documentaires et puis après bah comme c'était sur YouTube, bah du coup Palestine et après tu tombes sur les trucs birmans, puis ça s'enchaîne sur la persécution des Musulmans dans le monde entier. Enfin t'as un peu de tout et en fait tu tombes vraiment sur tout et n'importe quoi. C'était pas vraiment volontaire le fait de tomber sur ce qui se passait en Birmanie ou ailleurs, mais eux je pense qu'ils le savaient que j'allais tomber

dessus. Mais pour moi c'était pas volontaire c'était juste, comment dire, la suite en fait…

E : Ça te faisait quoi quand tu voyais ces images ?

M : Ça m'énervait. Parce que j'avais l'impression qu'on nous cachait la vérité en France et que nous aussi, on se cachait de la vérité en fait. Si on pouvait nous cacher des massacres comme ça, on pouvait en cacher d'autres encore.

E : Tu leur disais ce que tu ressentais en voyant ces images ?

M : Non j'écrivais parfois sur mon journal...

E : Et eux ils t'en parlaient ?

M : Oui

E : Ils te disaient quoi ?

M : Bah ils disaient qu'il fallait que je me bouge pour faire quelque chose en quelque sorte. Qu'il fallait que j'aille les rejoindre pour faire cesser les massacres quoi. Ils disaient que c'est les discriminations en France contre les Musulmans qui permettaient ensuite les massacres sur les Musulmans partout…

E : Tu trouvais qu'ils avaient raison ?

M : Oui. Pour moi il fallait que je sois dans l'action en fait. Mon avis n'aurait été d'aucune utilité si j'avais pas posé des actes pour aller aider les autres.

E : Tu te sentais hypocrite ?

M : Oui, j'avais l'impression d'être témoin d'injustices et d'être complice puisque je ne faisais rien… Je voyais des discriminations partout autour de moi, et à la télé aussi...

E: Tu as toujours été très sensible à l'injustice, depuis ta tendre enfance, tu as toujours voulu être éducatrice, ça a dû te révolter d'être impuissante face à l'injustice ?

M : Oui, j'étais folle de rage et je me culpabilisais beaucoup, à chaque fois que je me couchais dans mon lit confortable le soir, et à chaque fois que je déjeunais le matin. Je me disais : moi je suis dans mon petit confort de bourgeoise et eux ils crèvent et tout le monde s'en fout. Tout ça parce qu'ils sont musulmans.

E : Donc tu culpabilisais beaucoup ?

M : Oui je faisais énormément de tracts que je donnais au marché aux gens pour les renseigner au début. J'avais l'impression de faire juste un bout de chemin que les gens se rendent compte de ce qui se passait. Mais tout le monde s'en foutait. Il y en avait qui me tournaient le dos parce que j'étais voilée. Ils ne voulaient même pas prendre mon papier.

E : Tu étais voilée comment ?

M : Comme ils me le disaient : j'avais un grand jilbab noir mais je cachais à moitié mon visage, je le remontais sur le menton et je le descendais sur mon front. On ne voyait en gros que mes yeux.

E : Donc c'était un peu comme un niqab ?

M : … oui… un peu…

E : Il y a d'autres personnes niqabées là où tu habites ?

M : Non, il n'y a pas de Musulmans du tout là où j'habite. C'est un petit village de X… Pour acheter de la viande halal, je dois faire 100 km au minimum…

E : Et ça te faisait quoi de voir les gens du marché ne pas prendre ton tract ?

M : Ça confirmait ce que je pensais… que tout le monde discriminait les Musulmans parce qu'on était les seuls à voir la vérité.

E : Tu ne te disais pas qu'ils avaient un peu peur de toi ?

M : Si mais j'aimais bien ça, ça montrait que j'étais différente d'eux… et je ne voulais pas leur ressembler. C'étaient déjà des lâches pour moi. Ils ne bougeaient pas pour sauver les massacrés.

E : Les tracts, c'était pour la défense de la Palestine ?

M : Et de la Birmanie aussi.

E : Et de la Birmanie ?

M : Ouais. Et de tous les Musulmans du monde.

E : Donc toi c'est plus le projet politique qui t'a intéressée ?

M : Je sais pas trop. La politique je m'en fous je crois.

E : Pourquoi tu voulais rejoindre ceux qui te parlaient sur Internet? Est-ce que c'était le fait qu'ils construisaient un état ?

M : Non, c'est qu'ils disaient qu'on allait défendre les victimes des injustices et des discriminations.

E : Comment ?

M : Bah en fait, moi je pensais que si je partais que ce soit en Birmanie ou en Syrie ou en Palestine, ça allait être pour aider. Genre comme j'avais dit que j'adorais les enfants, on m'avait promis que je m'occuperais des orphelins, que je leur apprendrais, je sais pas moi l'anglais… Enfin que je m'occuperais d'eux et que j'aiderais à reconstruire les maisons après les bombardements. C'est des choses qu'ils ont réussi à me faire croire en fait…

E : Comment ils ont réussi à te faire croire ça ?

M : Ben en me montrant des photos d'eux sur le terrain, de ce qu'ils faisaient, des enfants orphelins qu'ils prenaient dans leurs bras. Il y en avait de toutes les couleurs. Des choses comme ça.

E : Parce que à un moment ils t'ont bien dit que c'était l'État islamique ? Ils ont bien dû te le dire à un moment donné ?

M : Euh ouais mais ça plus tard. C'était avec celui de 31 ans.

E : D'accord…

M : Les premiers avec qui j'ai parlé…

E : Donc là t'es sur télégramme ?

M : Oui.

E : À discuter avec eux ?

M : Oui.

E : Ils te diffusent plein de vidéos, ils te font croire que là-bas ils vont sauver les enfants etc. mais ils te disent pas comment ils s'appellent ?

M : Non.

E : Et toi tu trouves pas ça bizarre ?

M : Non. Pour moi c'était juste des gens qui faisaient le bien autour d'eux. C'était juste ça qui comptait. C'étaient les seuls qui bougeaient… Je m'en foutais de leur nom.

E : D'accord pour toi, c'était pas forcément une organisation ?

M : Ouais voilà. C'était comme si moi j'étais partie et que je disais aux gens : allez venez. C'était pas une organisation mais on fait quand même des choses quoi.

E : D'accord. Et à un moment donné, ils t'ont bien dit qu'ils étaient Daesh ? Et toi, quand

tu étais avec les Salafistes, tu voyais bien Daesh comme des terroristes qui allaient tuer des innocents ?

M : Oui c'est vrai. Bah c'est à partir de ce moment-là que j'ai du mal à comprendre comment ça s'est passé… En fait, je suis passée du fait de vouloir lutter contre les discriminations et sauver les gens discriminés, à vouloir tuer tous les gens qui étaient contre Daesh. Mais je ne sais pas comment j'en suis arrivée là...

E : Quand tu as appris que c'était Daesh, est-ce que tu leur as dit justement ce que tu pensais d'eux ?

M : Non. Je ne pensais qu'à agir. Je me suis renseignée toute seule dans mon coin sur internet. Et puis après je me suis dit bah ouais finalement, eux au moins, ils font quelque chose, c'est pas comme tous les autres qui blablatent sans rien faire… Donc c'est pour ça qu'ils sont critiqués. Il n'y a que ceux qui ne font rien qui ne sont pas critiqués…

E : Tu t'es renseignée où ?

M : Pas mal sur YouTube. Enfin que sur Internet en fait.

E : Et du coup ?

M : Et du coup bah je sais pas, j'arrive pas à comprendre le, comment dire… J'arrive pas à comprendre comment je suis arrivée là en fait. Parce que pour moi, c'est arrivé d'un coup en fait.

E : Donc à partir du moment où tu as commencé à te renseigner sur eux, comment tu les percevais à ce moment-là ?

M : Comme les réels défenseurs des gens opprimés, comme les réels défenseurs de l'islam. Comme quoi il fallait juste remettre tout bien, tout à zéro en fait, pour que l'islam reparte bien après.

E: Tu pensais qu'il n'y avait qu'eux qui pouvaient défendre les opprimés ?

M : Oui avec le vrai islam en fait. Au fur et à mesure, je pensais qu'avec l'islam, on pouvait lutter contre les discriminations et les massacres. Je ne sais pas comment après… Même avec le recul, je n'arrive toujours pas à expliquer comment ils ont réussi à me faire croire ça. Mais j'étais persuadée dans ma tête qu'en fait ils faisaient le bien. Qu'ils étaient les seuls à faire le bien et à pouvoir faire le bien grâce à l'islam... Je devais choisir mon camp : les bons ou les méchants. Mais les bons, c'étaient nous.

E : C'est arrivé progressivement ?

M : Oui et non, ça s'est fait rapidement dans ma tête quand même, en plusieurs jours…

E : Avant tu les voyais comme des criminels, là tu les vois plutôt comme des gens qui vont sauver le monde ?

M : Oui, oui ils donnaient tous les trucs avec Gog et Magog enfin tous les trucs un peu comme ça. Alors je me suis dit ouais, c'est ça qui se passe en fait. Et j'avais l'impression d'ouvrir les yeux sur ce qui allait vraiment se passer, quand ça allait être la fin du monde bientôt. Et qu'il fallait absolument que je pose des actes et que j'arrête de me lamenter sur ce monde pourri. J'acceptais que pour cette cause ils tuent des gens. Il n'y avait pas le choix. Pour sauver les peuples massacrés, il fallait se battre. C'étaient les seuls qui se bougeaient pour sauver les faibles, quitte à faire des victimes collatérales.

On distingue bien dans cet extrait de séance la construction cognitive de M. à partir des échanges de vidéos et de discussions qu'elle a avec des « djihadistes » sur internet. La vision du monde qui en émane est confirmée avec les réactions des personnes du marché de son village à qui elle commence par distribuer des tracts en niqab. Il y a donc une interaction entre des facteurs individuels (une personnalité altruiste qui s'apprêtait à devenir éducatrice), des facteurs organisationnels (un discours bien rôdé qui joue sur l'émotionnel et la culpabilise) et des facteurs sociaux externes (la réaction de rejet des personnes de son village qui vient confirmer son changement d'analyse du monde, mais aussi l'existence de dysfonctionnements politiques nationaux et internationaux).

Cet ensemble de facteurs qui interagissent constituent le contexte à partir duquel M. se met à définir autrement Daesh, qui passe de la nomination de « terroristes » à celle de « les seuls qui se bougent pour sauver les faibles, quitte à faire des victimes collatérales. »

Dans cet exemple, la discrimination n'est pas le fruit d'une expérience personnelle vécue par M. avant sa radicalisation, mais intervient dans son identité à partir du moment où elle intériorise la narration de Daesh. Les échanges avec les « djihadistes » lui permettent de construire une grille de lecture au sein de laquelle elle détermine qui sont « les bons » (les « djihadistes » car ils se bougent) et « les mauvais » (tous les autres). M., qui n'avait pas de vécu discriminatoire, a intériorisé une nouvelle cognition sociale qui la mène maintenant à se sentir personnellement impactée, à tel point que cela va faire partie de sa révolte puis de son engagement extrémiste.

Rajoutons que l'existence de discriminations constitue un facteur de radicalisation y compris pour les jeunes qui n'en ont pas vécues personnellement, dans la mesure où elle constitue un dysfonctionnement de la République qui demande des réponses :

« ***Mon père n'a jamais supporté les religions car ses parents l'obligeaient à pratiquer lorsqu'il était enfant. Je me retrouvais donc accusée de croire en Dieu et d'avoir choisi le dernier Prophète. Il n'était pas question de me soumettre à ses interdits. Je voulais absolument apprendre l'islam, d'autant plus curieuse de savoir pourquoi les Musulmans étaient à ce point détestés. Je voulais savoir ce qu'on leur reprochait et j'ai décidé de rentrer en contact avec eux par internet. Je suis très curieuse de nature. Et puis, plus mon père voulait m'interdire l'islam, plus je voulais l'apprendre à tout prix.*** »

(Aline 17 ans, cf. interview intégral dans Livre Blanc
« Les désengagés » en annexe)

Conclusion

Il est fondamental de comprendre les phases qui précèdent la rupture avec la société et ses fondements. Ce qui ressort de cette première partie concerne ces phases que l'on peut appeler « préliminaires à l'engagement radical ».

Un débat a animé les experts pour savoir si elles relevaient d'un processus sectaire ou si elles relevaient d'un engagement volontaire de la part des jeunes. À partir des données empiriques contenues dans ces premiers témoignages, nous proposons de ne pas opposer les deux dynamiques.

Du côté des recruteurs, le discours radical se réapproprie sans nul doute des procédés également utilisés par des mouvements de type sectaire :

- rupture des jeunes avec leurs anciens interlocuteurs qui contribuaient auparavant à leur socialisation,
- absorption de l'individu au sein d'un groupe,
- destruction de ses repères antérieurs (affectifs, mémoriels, historiques),
- pensée binaire,
- etc.

Mais l'« offre djihadiste » n'a pas eu ce succès par hasard. Pour qu'un discours fasse autorité sur un individu, il doit faire sens. L'offre a bien rencontré une demande.

- Du côté des récepteurs, les objectifs annoncés dans la propagande « djihadiste » les attirent à tel point qu'ils adhèrent à la fois à cette idéologie et à ce groupe. Cela n'est sans doute pas un hasard si la mutation de la propagande « djihadiste » classique (rhétorique Al Qaïda basée sur un projet théologique) en propagande 2.0 (basée sur les ressorts intimes des jeunes) a d'abord touché des moins de 30 ans : l'âge où l'on cherche à la fois un idéal, un groupe et des sensations fortes.

Les données qualitatives tendent à démontrer qu'il y a bien à la fois « embrigadement » élaboré par le groupe radical et « engagement » du jeune, qui doit nous interroger sur ce que notre société a raté. Pour nous, la question est de cerner l'articulation des circonstances qui facilite la crédibilité du discours radical et facilite cet engagement.

Autre débat qui oppose les chercheurs : la place de l'islam dans ce processus. Nous avons montré qu'il n'y a pas de radicalisation sans passage, à un moment ou à un autre, par la théorie conspirationniste, construite sur toutes sortes d'arguments et de récits, dont plusieurs sont liés à l'islam. A cela s'ajoute l'interprétation rigoriste de tendance wahhabite, qui présente la culture comme incompatible avec la foi. Puis le discours radical s'appuie sur la persécution des Musulmans et instrumentalise des versets coraniques pour faire croire aux jeunes que les athées, Juifs et Chrétiens veulent empêcher les Musulmans de rester fidèles à leur religion.

Plusieurs éléments socio-politiques sont donc en interaction pour que le discours radical fasse sens et autorité sur les jeunes :

La relation des jeunes avec la politique et le contrat social : l'adhésion à la théorie complotiste interroge la société sur le manque de confiance éprouvé par la jeune génération envers les élus, et plus généralement le système politique;

La gestion de l'islam au sein de cette politique : l'existence de stigmatisations et de situations discriminatoires facilite le processus de radicalisation d'individus préalablement non discriminés. En effet, le discours « djihadiste » s'appuie sur l'existence de situations discriminatoires pour pointer un dysfonctionnement sociétal essentiel : « la République ne fait pas ce qu'elle dit ». **L'existence de discriminations au sein des sociétés peut être considérée comme un facteur causal dans la mesure où celle-ci constitue la preuve que recherche le discours radical pour faire autorité sur le jeune : il ne peut faire confiance aux lois humaines et à la démocratie.** Ce dysfonctionnement permet au discours « djihadiste » de se définir (ceux qui se battent contre ça) et de définir la figure ennemie (tous les autres endormis qui acceptent ces mensonges d'égalité et de fraternité). **D'une manière générale, ce n'est pas la prise de conscience de discriminations personnelles qui motive l'action, mais bien le ressentiment émotionnel et la restructuration cognitive qui accompagne la perception de la privation dont fait l'objet la communauté d'appartenance;**

L'invasion de l'interprétation wahhabite, notamment dans les réseaux Internet;

etc.

Plusieurs recherches ont mis en évidence que l'exposition à un discours conspirationniste engendrait l'augmentation du sentiment d'incertitude définie ainsi[50] : « l'incertitude survient lorsque les gens ne comprennent pas ce qui a causé la situation dans laquelle ils se retrouvent, comment les facteurs relatifs à la situation interagissent, et comment les événements vont évoluer »[51]. Ces auteurs ont également démontré que cette incertitude était à l'origine d'une recherche de mesures compensatoires pour y pallier[52] : « expérimenter des émotions qui reflètent l'incertitude relative au monde active le besoin de mettre de l'ordre et de la structure à travers une large palette de mesures compensatoires ». Au fond, « L'incertitude explicite augmente l'anxiété de manière significative et exhorte à adopter un comportement de protection »[53].

Analysée sous cet angle, l'exposition des jeunes au discours complotiste peut être considérée en soi comme une situation stressante, qui donne lieu à un double processus d'évaluation : d'abord celui de l'appréciation de la menace, puis des capacités individuelles à y faire face[54].

---

[50] WHITSON J. A., GALINSKY A. D. et KAY Aaron The Emotional Roots of Conspiratorial Perceptions, System Justification, and Belief in *the Paranormal Journal of Experimental Social Psychology*, vol. 56, 2015, p. 89-95 (traduction des auteurs).

[51] *Ibid.*

[52] *Ibid.*

[53] REUMAN L., JACOBY R. J., FABRICANT Laura E., HERRING B. N. et ABRAMOWITZ J. S. Uncertainty as an Anxiety Cue at High and Low Levels of Threats, *Journal of Behavior Therapy and Experimental Psychiatry*, vol. 47, p. 111-119 (traduction des auteurs).

[54] LAZARUS Richard S. et FOLKMAN S., Stress, Appraisal and Coping , New York (N. Y.), Springer, 1984, cité par BRUCHON-SCHWEITZER Marilou et DANTZER R ; *Introduction à la psychologie de la santé*, Paris, puf, 1994.

Le propre du discours radical qui trouve un point d'entrée dans les théories conspirationnistes est qu'en même temps qu'il génère une anxiété, il oriente le jeune vers le choix de solutions de plus en plus dysfonctionnelles commençant par des ruptures sociales, scolaires ou professionnelles et familiales et allant jusqu'à le conduire à rejoindre le groupe radical et/ou à la violence. Autrement dit, plongé dans une grille de lecture de type « paranoïaque », le jeune veut se protéger en rejetant ce monde corrompu qu'il cherche dorénavant à fuir. C'est là que les Salafistes piétistes et les « djihadistes » vont se séparer. Nous verrons dans la deuxième partie comment certains passent alors de la fuite du contrat social à la conviction que « seule une confrontation finale avec le monde réel pourra le régénérer ».

Si l'on admet que la fréquentation de sites conspirationnistes est stressante, le processus d'évaluation du danger du jeune en voie de radicalisation dépendrait de la grille individuelle d'interprétation de la réalité[55], qui est elle-même fonction de caractéristiques personnelles de l'individu ainsi que des variables de la situation.

Autrement dit, la grille de lecture du monde paranoïaque des « djihadistes » atteint d'autant plus facilement un jeune déjà fragilisé par une histoire difficile ou un événement traumatique.

- **Le facteur psychologique se greffe aux facteurs socio-politiques.**

- **Le processus est en même temps conscient et inconscient : le jeune apprécie la menace en fonction de ses ressources personnelles, de ses vulnérabilités et de ses aménagements défensifs. Les circonstances dans lesquelles cette grille de lecture paranoïaque lui est communiquée influent aussi sur sa réception. Elle aura plus de résonance sur le jeune si les proches de ce dernier s'y reconnaissent aussi : si plusieurs camarades regardent les mêmes vidéos et ressentent la même angoisse, celle-ci sera décuplée.**

- **Ainsi, l'angoisse du jeune va trouver un écho chez ses amis, et cela va confirmer la validation de son sentiment.**

Il est important de relever que les concepts de «stress objectif» relatif à la nature même de la situation stressante, et de «stress perçu» relatif à la perception subjective de cette dernière[56] rendent compte des spécificités individuelles de l'interprétation cognitive à l'origine des différences comportementales et émotionnelles entre sujets pour un même type de stresseur.

C'est pour cette raison que tous les jeunes qui visionnent des vidéos complotistes ne tombent pas dans les bras des « djihadistes » ; et que tous les jeunes qui se rapprochent des recruteurs « djihadistes » ne deviennent pas violents.

Nos données démontrent également que nul n'est besoin d'opposer l'approche psychanalytique à l'approche cognitive : il y a bien une interaction entre l'état du jeune au moment où il rencontre le discours (résultat de son histoire et de ses caractéristiques personnelles) et l'effet du discours lui-même (réception différente des messages anxiogènes, choix de mesures compensatoires).

---

[55] *Ibid.*

[56] *Ibid.*

Plus le jeune présente des vulnérabilités au niveau psychologique, plus le discours radical pourra augmenter son niveau d'anxiété et le précipiter vers des solutions inadaptées et dysfonctionnelles.

À ce stade de la démonstration, nous renvoyons au rapport « MÉCANISMES DE RISQUE ET FACTEURS DE DÉSISTANCE » pour rappeler quelques caractéristiques de notre échantillon[57], qui prouvent que les jeunes engagés dans le « djihad » se posaient des questions existentielles avant leur rencontre avec le groupe radical, puisque 48% étaient suivis pour dépression ou avaient connu un épisode dépressif les années précédentes. Les statistiques prouvent également que la majorité – voire la totalité – des « djihadistes » de notre échantillon ont grandi dans un environnement familial « insécure ».

En résumé de cette partie I, nous proposons le début de schéma suivant (voir fin partie II pour accéder au schéma complet PROCESSUS DE RADICALISATION) :

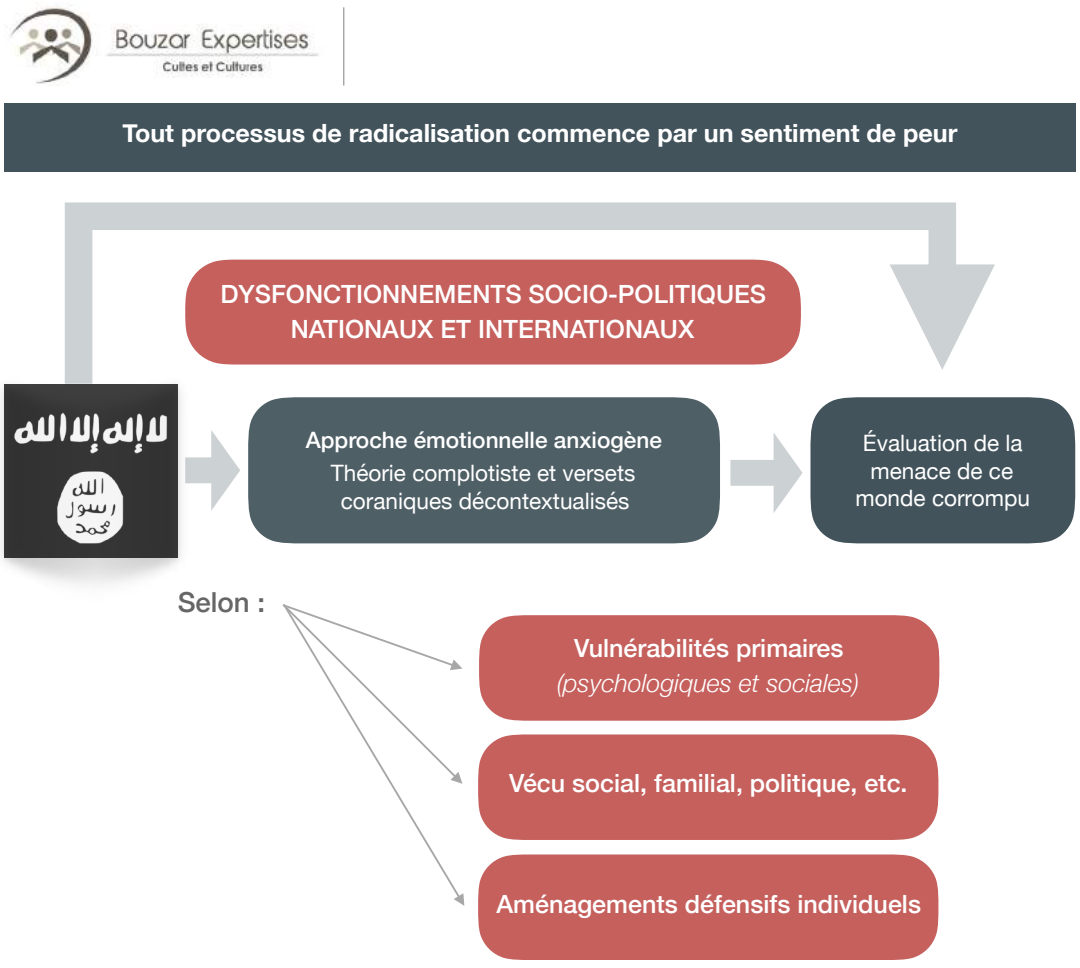


Schéma réinterprété pour l'harmonie du rapport
Source : 2017 — Rédigé par Dounia Bouzar

[57]Cf notre rapport MÉCANISMES DE RISQUE ET FACTEURS DE DÉSISTANCE sur les 450 jeunes radicalisés français.

PARTIE II - L'INDIVIDUALISATION DE L'ENGAGEMENT « DJIHADISTE »

Serge Garcet remarque que l'étude de « la place de l'individu dans l'équation selon sa capacité à diriger le cours de ses actions vers des buts personnels qu'il a personnellement valorisés »[58] reste absent des modèles de radicalisation, y compris interactionnistes. Certains chercheurs, dont Borum[59], ont commencé à étudier les processus cognitifs associés aux interactions sociales, en réfléchissant à la singularité motivationnelle des personnes radicalisées. Mais ils situent l'individu « dans une posture d'acteur constitutif d'un fait social dans laquelle les motivations d'ordre psychologique constituent une déclinaison 'passive' et causale des influences contextuelles ». Autrement dit, Borum, selon Serge Garcet, a placé au cœur de son modèle d'engagement idéologique le paradigme de la privation relative[60].

Schéma no 1 : Le processus d'engagement idéologique de Borum (2003)

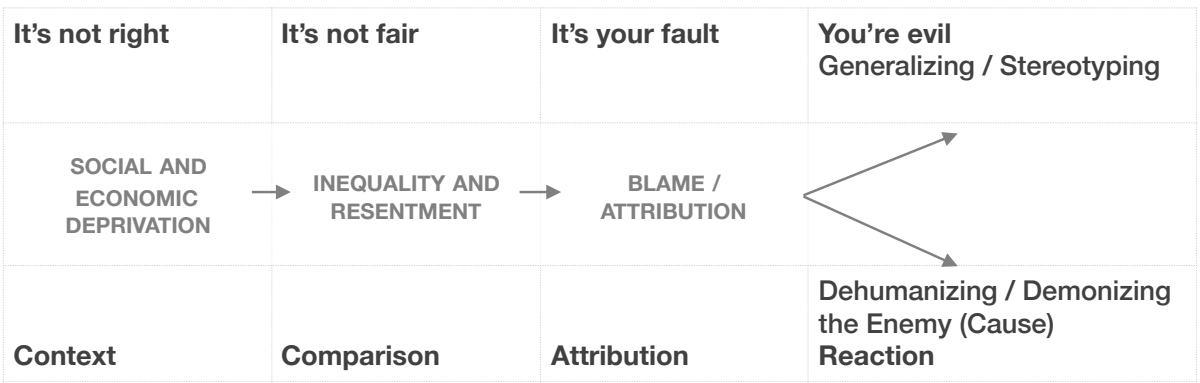


Schéma réinterprété pour l'harmonie du rapport
Source : 2003 — Le processus d'engagement idéologique de Borum

Serge Garcet émet l'hypothèse que Borum a ainsi « neutralisé les perspectives différentielles qu'ouvrait la cognition sociale dans la compréhension des motivations individuelles »[61]. Il remarque aussi que le modèle en escalier de Moghaddam (voir le paragraphe 1.1 de ce rapport) est « encore plus emblématique de l'usage du concept de privation relative à l'origine

[58]GARCET S., Une approche psychocriminologique de la radicalisation : le modèle de « transformation cognitivo-affective de la définition de soi et de la construction du sens dans l'engagement radical violent », in *Revue de la Faculté de droit de l'Université de Liège*, 2016/3.

[59]BORUM R., « Understanding the terrorist mindset », *FBI Law Inforcement Bulletin*, 2003 72 (7), pp. 1-10 ; F. MOGHADDAM, « The staircase to terrorism : A psychological exploration », *American Psychologist*, 2005, 60 (2), pp. 161-169 ;

[60]GURR T., *Why men rebel*, Princeton, NJ, Princeton University Press, 1970, 440 p.

[61]GARCET S., *ibid.*

d'une crise identitaire dénommée « good-copy problem » et proche du concept de « double identité ». Pourtant, lorsque les chercheurs peuvent travailler à partir de données empiriques, les résultats de leurs études montrent qu'il faut reconsidérer la privation relative comme un facteur de radicalisation[62]. En effet, « Sous l'angle individuel, il est important de constater que ce n'est pas la prise de conscience de discriminations personnelles qui motive l'action, mais bien le retentissement émotionnel et la restructuration cognitive qui accompagnent la perception de la privation relative dont fait l'objet la communauté d'appartenance […]. Il est nécessaire de dissocier le discours idéologique de victimisation, construit autour de situations objectives de discrimination, des motivations individuelles où ces pressions environnementales ont été traitées par le système cognitif et affectif d'interprétation pour définir autant un rapport à soi qu'une appartenance et une identité sociale[63] sous la forme d'une posture victimaire ».[64]

Dans cette partie, **il s'agit d'étudier la transformation cognitive de notre échantillon de radicalisés[65].** C'est pourquoi nous intégrons dans l'analyse du processus de radicalisation la façon dont les contenus cognitifs se conjuguent avec d'autres données (individuelles et sociétales) pour modifier le comportement du radicalisé, de manière à mieux réfléchir la prévention et la sortie de radicalité.

Cette partie consiste donc en l'étude du modèle de « transformation cognitivo-affective de la définition de soi et de la construction du sens dans l'engagement radical violent »[66] . **En effet, pour chaque engagement, il y a une rencontre entre les besoins inconscients du jeune (être utile, fuir le monde réel, se venger...), sa recherche d'idéal (changer le monde, construire une vraie justice, sauver les Musulmans...) et le discours qui lui propose une raison de faire le djihad faisant sens pour lui (partir pour sauver les enfants gazés par Bachar Al-Assad, pour construire une société avec des valeurs musulmanes, pour se battre contre l'armée du dictateur...) Cette étape où le discours « djihadiste » persuade le jeune que son idéal, ses besoins profonds, éventuellement son mal-être, seront réglés par son adhésion au projet proposé, seul capable à la fois de le satisfaire, de le faire renaitre et de régénérer le monde, est fondamentale dans sa transformation et son engagement. C'est à ce moment que le radicalisé s'approprie personnellement l'idéologie « djihadiste » de son groupe, car un lien cognitif entre son histoire et la dimension transcendantale proposée s'établit. Il évolue alors vers une idéologie reliée à une identité collective, ce que Serge Garcet appelle « le stade de l'activisme identitaire », qui précède « le stade de la participation terroriste ».**

En réalité, cette réappropriation de l'idéologie et du projet « djihadiste » se présente comme un motif d'engagement qui dépasse le motif explicite exprimé par l'individu

---

[62]KING M. et TAYLORD M., « The radicalization of homegrown jihadists : a review of theoretical models and social psychological evidence », *Terrorism and political violence*, 2011, 23 (4), pp. 602-622, cité par S. GARCET, ibid.

[63]AYDUK O. et GYURAK A., « Applying the Cognitive- Affective Processing Systems Approach to Conceptualizing Rejection Sensitivity », *Social Personal Psychology Compass*, 2008, September 1, 2(5), pp. 2016-2033, cité par S. GARCET.

[64]GARCET S., Une approche psycho-criminologique de la radicalisation : le modèle de « transformation cognitivo-affective de la définition de soi et de la construction du sens dans l'engagement radical violent », in *Revue de la Faculté de droit de l'Université de Liège*, 2016/3.

[65]Nous avons à cette fin sélectionné les radicalisés dont nous connaissions la vision du monde avant radicalisation, grâce à la participation de leurs familles. Nous avons également sélectionné ceux que nous avons suivis pendant deux ans, afin de pouvoir détailler l'évolution, étape par étape, de leur transformation. Ceci permet d'échapper au biais méthodologique de l'étude de personnes ayant déjà subi une transformation cognitive.

[66]GARCET S., *Ibid.*

(souvent réduit à quelques phrases communes de type théologique comme « le djihad est une obligation »…) après que son système cognitif ait changé. **Pour avoir accès à la complexité de son motif d'engagement, il faut également connaître les caractéristiques antérieures du « djihadiste » et les éléments de son histoire, les aspects de la propagande qui l'ont touché, afin d'évaluer comment et pourquoi il a investi le discours « djihadiste » et quel aspect l'intéresse le plus. C'est ce que nous appelons les motifs d'engagement implicites.**

Partant du principe que « La trajectoire de radicalisation commence par la quête de sens, qui motive la recherche ou la réceptivité aux moyens pour trouver du sens »[67], le constat que l'engagement dans l'idéologie « djihadiste » s'est construit en résonance avec les motifs et les idéaux de chacun apparaît fondamental pour travailler la sortie de radicalisation : prendre en compte la quête de sens dans l'engagement radical permettra de construire une stratégie d'alliance avec le « djihadiste » en s'appuyant sur son idéal premier. Cela permettra également de choisir le type de discours alternatif qui l'aidera à prendre conscience du décalage entre son idéal et la réalité du projet « djihadiste ».

Ces motifs d'engagement font partie des solutions compensatoires dysfonctionnelles provoquées par l'approche anxiogène décrite dans la partie I. En effet, nous avons terminé cette partie en rappelant que les théories conspirationnistes généraient une anxiété telle qu'elles pouvaient orienter les jeunes vers le choix de solutions de plus en plus dysfonctionnelles pour se protéger de ce monde perçu comme profondément corrompu. Nous avons alors précisé que le processus d'évaluation du danger extérieur (présenté par la société corrompue) dépendait de la grille individuelle d'interprétation de la réalité[68] du jeune, qui est elle-même fonction de ses caractéristiques personnelles ainsi que des variables de la situation. Enfin, nous avons annoncé que c'est à ce stade que les Salafistes piétistes et que les « djihadistes » se séparent. Les premiers se contentent de se protéger du monde corrompu (de la loi humaine) et de rompre avec le contrat social alors que les seconds estiment qu'ils doivent régénérer ce monde corrompu (avec la loi divine) et valident l'utilisation de la violence.

Nous présenterons tout d'abord les différents motifs d'engagement que nous avons recensés au sein de notre échantillon, avant de présenter une étude de cas pour montrer la conjonction des facteurs micro et macro et les étapes de transformation cognitive. Ensuite, il s'agira de montrer comment cette appropriation de l'idéologie du « djihad » mène à une double déshumanisation, qui précède le passage à l'acte. Enfin, nous essayerons de comprendre pourquoi certains jeunes s'arrêtent au Salafisme piétiste sans jamais adhérer à un motif d'engagement « djihadiste ».

[67] ARIE W. KRUGLANSKI et al., « The Psychology of Radicalization and Deradicalization : How Significance Quest Impacts Violent Extremism », *Advances in Political Psychology*, vol. 35, n° 1, 2014, p. 69-93 (traduction des auteurs).

[68] *Ibid.*

II.1 L'ADÉQUATION DES SOLUTIONS DYSFONCTIONNELLES PROPOSÉES PAR LE DISCOURS « DJIHADISTE » AUX DIFFÉRENTES ASPIRATIONS COGNITIVES ET ÉMOTIONNELLES DES JEUNES (OU LES MOTIFS D'ENGAGEMENT)

Nous avons effectué une analyse thématique des informations collectées auprès de notre échantillon, en croisant les caractéristiques individuelles et familiales de chaque jeune avant sa radicalisation, l'étude de ses étapes de radicalisation, l'analyse de ses entretiens individuels et collectifs (paroles libres entre radicalisés), ses communications sur les réseaux sociaux et le type de la propagande qui l'a fortement touché (vidéos et arguments des discours).
L'analyse des données a permis d'identifier huit principaux motifs d'engagement radical, qui relèvent tous d'une manière ou d'une autre d'une recherche d'idéal, qu'il s'agisse d'un idéal de soi, du monde, du conjoint, ou d'une communauté[69] :

promesse d'un monde égal et fraternel (DAESHLAND)
promesse de faire de l'aide humanitaire (MÈRE TERESA)
promesse de sauver sa famille de l'enfer (LE SAUVEUR)
promesse de protéger avec ses frères les plus faibles contre les plus forts (LANCELOT)
promesse de pureté et de contention pour se protéger de ses pulsions sexuelles, notamment homosexuelles non assumées (LA FORTERESSE)
promesse de scénario pour mourir (LE SUICIDE LICITE)
promesse de toute-puissance (ZEUS)
promesse de protection (LA BELLE AU BOIS DORMANT) > motif plutôt féminin.

Il s'agit pour nous de prendre en compte la quête de sens dans l'engagement « djihadiste » mais aussi de déconstruire l'interaction entre les caractéristiques (micro ou macro) du jeune, les facteurs externes et la rhétorique du recrutement. Nous proposons de nous attarder sur chacun des motifs d'engagement.

II.1.1. La promesse d'un monde égal et fraternel (DAESHLAND)

Nous avons nommé le premier motif d'engagement « djihadiste » « Daeshland », dans la mesure où il repose sur la promesse d'un monde égal et fraternel. La quête des jeunes qui se sont engagés auprès de groupes radicaux sous ce motif se caractérise par une thématique d'une société plus juste, qui est davantage protectrice. Le motif explicite qu'ils avancent est la quête d'un monde utopique qu'ils verbalisent comme étant une communauté de substitution dans une société fraternelle et solidaire où l'égalité de traitement existe réellement. Il s'agit ici d'une utopie de type politique.

---

[69]BOUZAR D, Martin M. What motives bring youth to engage in the Jihad? *Neuropsychiatr Enf Adolesc* 2016;64(6):353-59 [French] ; BOUZAR D. A Novel Motivation-based Conceptual Framework for Disengagement and De-radicalization Programs. *Sociology and Anthropology* 2017; 5(8): 600-614.

Le concept de Hijra est présenté à ces jeunes comme une protection d'un monde perverti et rempli de péchés où le diable influence en permanence la société pour l'amener dans une direction destructrice. Pour se protéger du mal qui règne sur terre (viol, violence, meurtre, injustice, guerre de pouvoirs, égoïsme, pauvreté, vol, famine, etc.) ces jeunes pensent devoir fuir ce monde de « mécréants » corrompu par la loi humaine et rejoindre une organisation qui défend les valeurs de solidarité et de fraternité, dont seul le « vrai islam » (qui comprend l'application de la loi divine) peut garantir l'application. Cette fuite du monde réel associé à la recherche d'un monde utopique pourrait par conséquent constituer un motif implicite d'engagement spécifique[70].

Les jeunes engagés sous ce motif étaient souvent déjà engagés dans la citoyenneté. Certains avaient surinvesti la devise d'égalité de la République française. Le décalage entre la promesse de la devise républicaine et la réalité les a déçus. A présent, c'est l'islam qu'ils surinvestissent, reprenant le vieux crédo (initié par les Frères Musulmans) selon lequel la religion peut gérer tous les domaines de la vie parce qu'elle a réponse à tout[71] : elle est la voie adoptée pour aborder toutes les dimensions de la vie. L'islam reste la source exclusive à partir de laquelle tout est conçu : l'éducation, les soins, l'organisation sociale, les lois... Il y a refus de reconnaître une réalité produite qui ne s'inscrirait pas dans l'ordre de la Vérité divine absolue. Le réel doit correspondre au texte sacré, comme un décalque. Ce type d'énoncé conduit à une confusion symbolique, celle de relier l'islam à un système politique. Aucune valeur n'est considérée comme le fruit de l'expérience humaine.

Les jeunes engagés sur le mythe Daeshland se caractérisent par l'existence dans leur smartphones ou ordinateurs d'un mélange de vidéos. Les premières insistent sur le fait que tous les Musulmans sont persécutés en Occident en général et en France en particulier. Elles mettent en exergue des gestions discriminatoires de l'islam et des extraits de débats sur l'interdiction du foulard pour les mères accompagnatrices des sorties scolaires ou à l'université. Certaines rajoutent des scènes de persécution de Musulmans dans d'autres pays. Dans ces montages, on retrouve toujours un mélange de registres : science et pensée magique, fait historique et discours politique, information et désinformation... Le discours s'appuie sur un ensemble de théories et de traditions si vastes que chacun y retrouve forcément un élément de sa propre pensée. Les secondes montrent la fraternité et la solidarité entre « djihadistes » de toutes origines et nationalités (hommes qui s'embrassent et qui partagent), font éloge des aspects de politique publique de Daesh qui prendrait en compte les plus démunis (hôpitaux, écoles, chauffage, distributions alimentaires gratuites pour tous), faciliterait les aspects matériels de la qualité de vie en Syrie (commerces achalandés de barres chocolatées et d'autres marques occidentales d'agroalimentaires), et développerait l'existence d'infrastructures pour les enfants inadaptés et pour les handicapés (manèges, ballons, etc.), renforçant l'utopie d'un monde meilleur.

De nombreux couples souhaitant voir grandir leurs enfants dans ce monde utopique se sont engagés sous ce motif. Dans tous les témoignages, il y a toujours un lien entre l'idée d'un monde meilleur, juste, égal et purifié, et l'idée de fraternité et de solidarité.

---

[70]BOUZAR D, MARTIN M. What motives bring youth to engage in the Jihad? *Neuropsychiatr Enf Adolesc* 2016; 64(6):353-59 [French] ; Bouzar D. A Novel Motivation-based Conceptual Framework for Disengagement and De-radicalization Programs. *Sociology and Anthropology* 2017; 5(8): 600-614.

[71]BOUZAR D., *Monsieur Islam n'existe pas*, Pour une désislamisation des débats, Hachette Littératures, 2004.

« Malgré la colère que je ressentais pour ma mère, je pensais beaucoup à elle. J'avais peur de la détruire, qu'elle s'inquiète trop. Pour faire passer ce sentiment, je relisais souvent une sourate qu'une sœur m'avait envoyée : '' Et si tu obéis à la majorité de ceux qui sont sur terre, ils t'égareront du sentier d'Allah : ils ne suivent que la conjoncture et ne font que fabriquer des mensonges". La Syrie représentait mon pays, les sœurs et frères qui étaient là-bas représentaient ma nouvelle famille. Je ne les connaissais pas mais je les aimais plus que ma famille de sang. Ma nouvelle famille était si parfaite que l'on ne pouvait que faire le bien et combattre le mal. C'étaient forcément des gens de bonté. Je m'imaginais au sein de ma communauté m'occuper des orphelins, distribuer de la nourriture gratuite comme nous le commande l'islam, fabriquer des hôpitaux et des écoles gratuites aussi, apprendre la religion la base de tout, rire et aider mes frères et sœurs. J'avais des images de paradis sur terre. Nous étions solidaires entre nous, heureux, partagions les mêmes valeurs et faisions réellement quelque chose pour lutter contre les massacres de pauvres innocents. Je savais que c'était un pays en guerre, mais ça serait toujours mille fois meilleur que la France. Je reniais mon pays et mes origines françaises. Je ne faisais plus partie de la communauté française, je n'avais plus rien à voir avec elle. Je n'acceptais pas les injustices dont j'étais témoin dans mon propre pays. Les sans-papiers mal reçus, les immigrés persécutés, je n'en pouvais plus. En plus la France fait la morale au reste du monde sur les Droits de l'Homme et ne les applique pas elle-même. Elle nous gave d'égalité à l'école. En réalité, elle nous traite comme des chiens quand on n'a pas des parents bourgeois. Je savais que j'allais devoir affronter la misère, la famine, la peur, mais au moins, on allait construire une société où on allait faire exister l'espoir et la justice. J'étais ébahie par le courage des gens de la Dawla. Ils avaient plaqué biens matériels, confort, famille, amis, maison, absolument tout, pour la justice d'Allah. J'avais envie d'en être. Je rêvais de porter le drapeau de l'islam. »

(Jeune fille de 17 ans et demi, de famille athée de classe populaire, condamnée pour prosélytisme)

« Je suis partie pensant retrouver des valeurs humaines, en rapport avec l'islam. Ça a commencé en échangeant avec mes sœurs sur internet. Je me sentais comblée : on se parlait tout le temps, on se comprenait, on était pareilles. Elles m'ont vite convaincue de les rejoindre. Elles me disaient : "Si tu penses comme ça, c'est que Allah t'a guidée, Allah t'aime." C'était trop beau quand on me disait ça. J'en pleurais. Je n'avais plus besoin de mes parents, de personne. C'était à une période où je galérais avec tout le monde : mes parents, mes amis, mes profs et mes exams. Je n'étais bien nulle part : ni à la fac ni chez moi. Je trouvais le monde injuste et discriminant. On venait de vendre notre maison pour des problèmes d'argent. J'étudiais l'économie à la faculté et j'avais l'impression qu'on me mentait sans arrêt. Tout d'un coup, j'avais la perspective de trouver la paix avec des gens qui m'aiment comme j'étais, sans rien que je fasse de spécial. Des gens qui ne voulaient pas exploiter les autres mais les aider pour plaire à Dieu. Pas d'examen à passer, pas de bonne volonté à prouver, etc. Je rêvais de ce monde de paix et d'amour. Un monde où tout le monde est gentil, sans rien en échange. Je ne serais plus jamais seule parce que j'avais une protection divine et mes sœurs. Je suis partie en pensant trouver au Sham des valeurs de fraternité et de solidarité. Je pensais clairement que notre soumission à Dieu nous permettrait

d'appliquer ces valeurs « pour de vrai », pas comme en France. Je voulais me détacher des valeurs matérielles et fabriquer un monde de partage. Je voulais acheter un savon à 30 centimes et le garder toute l'année, n'avoir besoin de rien, rejeter toute cette société de consommation. Quand on entendait le terme « la terre bénie », on imaginait plein de trucs : l'air qui sent bon, des beaux paysages, l'amitié, la fraternité… J'imaginais mes sœurs me dire : ''tiens mon fils a deux pulls, tu en veux un pour ton fils ?" C'était notre terre sainte à nous. Je recherchais clairement un monde de paix et d'amour. En plus, ils me disaient que j'étais intelligente et que j'allais servir l'Etat Islamique parce qu'on était en train de développer notre monnaie, et que justement j'étais étudiante en économie. "Ils auront besoin de toi". C'était tellement beau et valorisant : ''tu serviras L'Etat islamique, tu contribueras à une nouvelle monnaie partagée entre tous". Même si je n'étais pas sûre de travailler pour eux, je pouvais devenir une fille en haut d'une montagne sainte en lisant le Coran et me rapprocher de Dieu. Je voulais augmenter ma foi et surtout devenir quelqu'un de juste.

(Jeune femme de 25 ans, famille d'origine maghrébine de confession musulmane de classe populaire, condamnée pour participation à entreprise terroriste).

II.1.2. La promesse de faire de l'aide humanitaire (MÈRE TERESA)

Ce mythe partage avec le précédent la quête d'un monde utopique, mais l'utopie relève ici d'un idéal humanitaire. Le motif d'engagement explicite des jeunes concernées (garçons ou filles) est de sauver le peuple gazé par Bachar El Assad, probablement dans la quête implicite d'un idéal de soi super-héros humanitaire. Pendant leur suivi, on s'aperçoit qu'ils avaient tous avant leur radicalisation comme projet professionnel la préparation d'un métier altruiste (infirmières, assistantes sociales, médecins, volontaires, etc.) et éprouvaient le besoin « d'être utiles ». Souvent, ils ont « affiché » cet engagement humaniste sur leur compte twitter ou Facebook, en postant une image de leur dernier stage dans un camp humanitaire ou en énonçant la filière de leurs études. On peut se demander si les recruteurs ne les repèrent pas par l'intermédiaire de mots-clés. Dans leurs conversations, on repère la mise en avant d'un impératif d'immédiateté et une forte culpabilisation de rester dans leur « confort occidental ».

Les jeunes filles embrigadées sous le mythe de Mère Teresa se caractérisent par :

- l'existence dans leur smartphone ou ordinateurs de vidéos insoutenables montrant des victimes de guerre, notamment des enfants ; l'objectif des rabatteurs en fournissant ces vidéos à ces jeunes filles, préalablement repérées à un profil « humanitaire », est de les pousser à culpabiliser en restant dans leur pays et ne volant pas au secours des victimes ;

- leur projet, souvent affiché sur leur profil dans les réseaux sociaux, d'exercer un métier dans la relation d'aide (infirmier, médecin, assistant social) et/ou dans des missions humanitaires dans des pays pauvres (« mon dernier camp au Burkina Fasso »...). Il convient de signaler que la quasi-totalité des jeunes de l'échantillon engagés sous ce motif avaient ce genre de projets professionnels avant leur radicalisation ;

- une sensibilité et une empathie pour la souffrance de l'autre très forte dès sa petite enfance ;

- une recherche d'un sens à leur vie et d'une place.

Bien souvent, les jeunes qui se retrouvent dans ce mythe, du fait de leur sensibilité, vont se poser des questions sur l'existence de la vie bien plus tôt que la moyenne. Cela va souvent créer un fossé entre eux et les autres jeunes de leur âge. Ils se retrouvent en décalage sur leur centre d'intérêt et leur questionnement et ont l'impression d'être entouré de personnes insensibles et égoïstes. Les jeunes concernés ne trouveront pas écho à leur souffrance et à leurs préoccupations chez leur camarade de classe ou leur ami d'enfance qui eux s'intéresseront à des choses de leur âge et non à la souffrance du monde. Ces jeunes témoignent généralement d'un sentiment d'impuissance, de frustration et d'injustice très forts lorsqu'ils ne trouvent pas d'engagement humanitaire pour essayer de rendre le monde meilleur. Ils ont besoin d'avoir le sentiment de faire réellement quelque chose pour aider cette terre qui souffre pour ne pas tomber dans un état mélancolique voire dépressif.

De nombreux jeunes que nous avons suivis ont profondément cru qu'ils pourraient avoir un rôle humanitaire sur place.

« ***Une sœur me disait de venir en Syrie, qu'elle allait me trouver un mari. Depuis ma troisième, je veux devenir infirmière comme ma maman. Avant, je voulais être avocate pour lutter contre les injustices car elles m'ont toujours révoltées. Je suis très sensible et j'aime profondément les enfants. J'adore m'occuper des enfants de la famille, plus particulièrement des bébés. Je suis incapable d'être spectatrice d'injustices, de famines ou de guerres sans bouger. Je voyais qu'on tuait les enfants de Syrie et que personne ne bougeait, personne ne faisait rien. Depuis toute petite, je suis sensible à ces choses-là. Par exemple, quand on allait en Afrique et que je voyais des gens quémander, je voulais toujours que mes parents donnent des pièces, des habits, de la nourriture, etc. Je voulais aider les victimes de bombardements et servir à quelque chose. J'ai toujours été de nature généreuse. La sœur me disait que là-bas, je pouvais devenir infirmière en sept-huit mois.*** »

(Hawa, 18 ans, cf. interview intégral dans le Livre Blanc « Les désengagés » en annexe).

« ***Au départ Daesh m'a promis l'humanitaire, pour ensuite m'en détourner complètement... Dès petite, j'avais l'impression que le monde était rempli d'injustices. J'étais révoltée face à la mort d'enfants. Quand je regardais les informations, je me rendais compte de l'état de guerre de nombreux pays et j'avais l'impression que la France allait faire la guerre chez eux plutôt que de leur apporter de l'aide. Je me suis renseignée sur des projets humanitaires et j'ai regardé beaucoup de vidéos réalisées par des associations. J'envoyais des vêtements, de l'argent pour contribuer à ma petite échelle. Ensuite, la Dawla est arrivée et m'a convaincue que ma contribution n'était pas suffisante : il fallait plus. Pour réellement les***

aider, je devais aller sur le terrain, c'était trop facile de rester dans mon petit confort et d'envoyer de l'argent à ceux qui souffraient. Je devais vivre ce qu'eux vivaient. Le groupe m'a beaucoup culpabilisée sur mon propre confort, en utilisant entre autre, les vidéos 19HH. Je suis devenue très rapidement addictive à ces vidéos, je les connaissais par cœur. Je les regardais en boucle et ressentais un manque quand je n'avais pas la possibilité d'y accéder. Ensuite, ils m'ont montré des vidéos où les membres du groupe combattaient l'armée de Bachar Al Assad pour défendre le peuple syrien. Au départ, ils représentaient pour moi la justice et les défenseurs des victimes oppressées. Ils rétablissaient la paix (…) Ils me montraient des vidéos où les frères de la Dawla allaient dans des maisons de familles chrétiennes en Syrie pour leur donner à manger, ils distribuaient des jouets aux enfants, les emmenaient aux manèges, etc. Cela validait qu'ils étaient là pour défendre les Syriens et que c'était des gens avec des cœurs purs qui faisaient le bien autour d'eux.

(Aline, cf. interview intégral dans le Livre Blanc « Les désengagés » en annexe).

II.1.3. La promesse de sauver sa famille de l'enfer (LE SAUVEUR)

Le motif explicite d'engagement exprimé par les jeunes est la volonté de rejoindre le paradis en mourant sur la terre bénite du Sham car c'est bientôt la fin du monde. Sauver sa famille, prendre soin des êtres aimés tout en se libérant de ses responsabilités apparaît finalement comme le désir implicite. Les jeunes embrigadés sous ce motif semblent tellement terrifiés par les châtiments de l'enfer qu'ils donnent l'impression de vouloir prendre les devants pour « gagner » leur place et celles des leurs au paradis. Comme on l'apprend lors de leur suivi, les jeunes embrigadés sous le mythe du Sauveur ont, pour la majorité d'entre eux, été confrontés à énormément de responsabilités tout au long de leur vie. Ils ont dû s'occuper d'un membre de leur famille malade, de leur petit frère ou sœur, du foyer, de l'aspect financier et alimentaire, etc.

En mourant, ils espèrent se libérer de cette vie qui les étouffe. Ils tiennent malgré eux le rôle de pilier dans leur famille et ont l'impression que leur vie ne leur appartient pas. Ils doivent sacrifier ce qu'ils aimeraient être (drôle, aventurier, fêtard, flemmard, égoïste, voyageur…), faire (déménager à 500km, entamer des longues études, ne pas devoir ramener de l'argent, assurer les soins médicaux d'un membre de sa famille…) ou devenir (se marier, construire sa propre famille, ne plus s'occuper de ses parents et de sa fratrie…) au profit de sa famille. Il souffre de tout ce poids qui l'accable et ne voit pas de solutions pour y échapper. Le sentiment suicidaire n'est jamais loin pour ces jeunes qui cherchent une façon de se libérer tout en protégeant sa famille. Ils témoignent d'une grande culpabilité de vouloir abandonner les responsabilités. La promesse de mourir pour ces êtres aimés adoucie cette culpabilité et renforce son rôle de « sauveur » : finalement s'il fait ce sacrifice, ce n'est pas pour lui mais pour sa famille. La mort pour Dieu apparaît comme un échappatoire.

Ce motif d'engagement est souvent croisé avec l'éminence de la fin du monde, dont la preuve tiendrait en la concordance de plusieurs signes apocalyptiques annonciateurs, comme par exemple le fait que la communauté internationale ne soit pas intervenue quand Bachar Al-Assad a gazé son peuple. Sauver sa famille « non véridique » est réservé aux jeunes ayant grandi dans une culture de famille nucléaire, dans laquelle les liens sont fusionnels entre enfants et parents.

Promettre de rejoindre ses parents égarés ou non musulmans au paradis apparaît comme une compensation à l'abandon provoqué en rejoignant Daesh. Ainsi, la souffrance de la séparation dans ce bas monde est compensée par la promesse de se retrouver au paradis pour toujours. C'est un mal pour un bien réservé à ceux qui sont endurcis et qui ont vraiment la foi... Les recruteurs l'ont bien compris et préparent ce type d'arguments avec finesse dans leurs vidéos. Ce motif d'engagement est typiquement français, adapté à l'inconscient d'une famille nucléaire dont les membres sont « emmêlés »[72] . Dans le contexte social de frustration sexuelle du Maghreb, les recruteurs insistent sur un aspect beaucoup plus traditionnel : mourir au djihad permettrait d'accéder à 72 vierges[73] ...

Rejoindre et se sacrifier sur la terre du Shâm sera donc vu comme obligatoire pour ces jeunes qui veulent à tout prix satisfaire Allah pour intercéder auprès des gens qu'ils aiment. La Hijra sera considérée comme une preuve de sa fidélité et de sa foi. Dieu attendrait de lui ce sacrifice pour accéder à sa demande. Ils continueront donc jusqu'à la fin à vouer une adoration et une fidélité à Dieu et non aux groupes « djihadistes ». La dimension collective du « groupe fraternel » et de « la nouvelle famille de substitution » n'attire pas ces jeunes. Le groupe « djihadiste » ne se substitue pas à la parole divine, comme c'est souvent le cas pour les autres jeunes attirés par les autres motifs d'engagement. S'il estime que la directive du groupe radical va à l'encontre de ce que Dieu attend de lui, le « Sauveur » est en capacité de se révolter et de désobéir.

Les jeunes embrigadés sous le mythe du Sauveur présentent les caractéristiques suivantes :

- l'existence dans leur smartphone ou ordinateur de photos ou vidéos fournies par les rabatteurs manifestement pour cultiver la terreur de la fin du monde et des châtiments de l'enfer telles que : vidéos de cheikhs sanglotant en imaginant les tortures de l'enfer, vidéos de fin du monde, vidéos de l'enfer...

- pour la majorité d'entre eux, ils ont assumé des responsabilités importantes tout au long de leur vie qui ne leur incombaient pas (enfants « parentifiés »)

- ils souffrent de ne pouvoir se recentrer sur eux-mêmes.

Nous partageons ici le témoignage de jeunes qui cherchaient à se libérer de leurs responsabilités :

« ***Je viens d'une famille qui est arrivée en France pas longtemps avant ma naissance. Je suis leur première fille. Ils ont toujours compté sur moi pour les aider à s'intégrer dans ce nouveau pays. Ils ne parlent pas bien français et j'étais responsable de traduire toutes leurs discussions pendant les rendez-vous avec les institutions. Nous étions pauvres et les aides des assistantes sociales étaient nécessaires et primordiales pour notre survie. Aussi loin***

[72]HEFEZ S., *Quand la famille s'emmêle,* Hachette, 2004.

[73]Certains versets du Coran et certains hadiths (tradition) évoquent la présence « d'êtres purs » au paradis et une croyance traditionnelle traduit ces évocations par des « vierges qui attendraient les hommes du paradis... », croyance reprise par les djihadistes pour encourager les combattants à mourir. On évoque le chiffre de 70 ou de 72 pour compter ces « houris ». http://oumma.com/14876/houris-hommes-12.

que je me souviens, j'ai toujours été présente à ces rendez-vous, dès l'âge de 5-6 ans je traduisais à ma mère ce que le professionnel lui disait. Je remplissais les papiers CAF pour l'aide au logement, RSA, factures EDF, etc. Je devais m'occupais du foyer car ma mère faisait des ménages la nuit et rentrait tôt le matin. Elle était épuisée et c'était ma responsabilité de l'aider à entretenir notre maison. Nous étions 6 dans un F4 alors parfois la cohabitation avec mes frères et sœurs étaient compliquée mais j'étais la plus grande et je devais montrer l'exemple. Il était interdit de se plaindre et je faisais beaucoup plus que les autres. Je m'occupais de la nourriture, du ménage, des devoirs de mes petits frères et sœurs, de leur toilette, leur coucher et leur réveil le matin. Je les accompagnais à l'école ou à la nourrice car je ne pouvais pas réveiller ma mère qui rentrait à l'aube après ses heures de travail. Parfois l'eau et l'électricité étaient coupées du fait que nous étions en retard sur les paiements, je passais des heures au téléphone chez la voisine pour trouver une solution et je faisais à manger ailleurs pour que mes frères et soeurs n'aient jamais faim. Nous avons toujours eu de la chance car nous avions des voisins extraordinaires qui nous ont toujours aidés : ils nous dépannaient à manger, je pouvais faire chauffer l'eau chez eux, ils gardaient les petits en cas d'imprévus, etc. Quelques fois les huissiers sont venus chez nous mais mes parents ont travaillé dur pour qu'on échappe au pire. Nous ne nous sommes jamais retrouvés à la rue. La situation a empiré lorsque mon papa est tombé gravement malade. J'ai dû m'occuper de lui en plus des petits, et on perdait un salaire. Ma mère a doublé les ménages et n'était presque plus jamais à la maison. Heureusement nous avions une infirmière à domicile qui venait faire les soins à mon père et qui m'apprenait comment faire le reste en son absence. Je devais surveiller qu'il prenne bien ses médicaments, la bonne dose et aux bonnes heures. J'étais également responsable de sa toilette et de certaines piqûres, surtout en cas de crise… Ça a été très dur pour moi à partir de l'adolescence. J'avais du mal à me concentrer en classe, à obtenir de bonnes notes car j'étais trop fatiguée et m'endormais souvent sur mon bureau. D'un côté, je souhaitais faire de grandes études pour satisfaire mes parents et les rendre fiers. Je voulais également ramener plein d'argent en gagnant bien ma vie. Mais d'un autre côté, je voulais travailler au plus vite pour aider et soulager la souffrance que je voyais chez ma mère. Elle était pourtant jeune mais elle faisait 20 ans de plus que son âge tellement elle s'épuisait à la tâche pour nous donner un toit et des vêtements. Mes parents sont venus en France pour avoir une meilleure vie et pour donner à leurs enfants ce qu'ils n'ont pas eu au pays. Ils voulaient notre bonheur et vu la vie qu'ils avaient vécu là-bas et ici, je n'avais pas le droit de me plaindre. J'ai toujours été bonne au sport et j'ai eu le droit à une bourse pour continuer à l'université. Tout a basculé à ce moment-là. L'université qui me proposait la bourse qui correspondait à mon sport était loin de la maison, cette décision était trop dure. Je ne pouvais pas abandonner ma famille, elle comptait sur moi, j'étais leur mur porteur. J'angoissais énormément à l'idée de les quitter mais encore plus à l'idée de rester dans ce cercle vicieux éternellement. Parfois, j'en venais à devenir jalouse de mes petits frères et sœurs qui eux pouvaient mener leur vie normalement sans se soucier des autres. Ils avaient le droit d'avoir une vie normale grâce à mes sacrifices. Si je partais, qui allait prendre ma place ? Je savais que mes frères et sœurs n'allaient pas pouvoir le faire, ils étaient trop égoïstes et protégés. Ils n'avaient jamais dû faire les sacrifices que moi je fais depuis mon enfance, il était trop tard aujourd'hui pour leur apprendre. Je ne dormais plus la nuit et j'étais complètement submergée par tous ces sentiments contradictoires. C'est à cette période que je suis tombée sur Internet dans un forum de discussion de « sœurs ». Je viens d'une famille musulmane et je me suis dit que l'islam allait m'aider à prendre le bon chemin. J'avais besoin de conseils extérieurs. Je ne

suis malheureusement pas tombée sur des Musulmans mais sur Daesh. Au final, je n'ai pas pris la bourse et j'ai raté l'opportunité de faire des études mais je ne suis pas restée chez mes parents non plus. J'ai trouvé au plus vite un mari avec qui j'ai pu m'enfuir sur la terre du Shâm pour intercéder pour ma famille une fois sur la terre sainte.

(Majeure 25 ans, issue de famille de classe populaire de confession musulmane, qui a eu une fille pendant sa radicalisation et s'est enfuie à la naissance de sa fille, condamnée pour participation à entreprise terroriste).

« ***Depuis petit, je suis autodidacte. Je comprends et apprends tout très vite. Ma mère a été abandonnée et battue par sa famille lorsqu'elle était petite. Elle s'est retrouvée à la rue lorsqu'elle était encore qu'une petite fille et a dû survivre. Elle a trouvé un premier mari jeune qui la tapait avec qui elle a eu ma grande sœur et mon grand frère. Elle est arrivée à le quitter après plusieurs années pour trouver mon père qui lui l'a trompée en fondant une deuxième famille en cachette. C'était l'amour de sa vie pour elle et cette désillusion l'a beaucoup marquée. Cette vie compliquée l'a rendue fragile, dépressive, malade. Elle passait son temps allongée dans le noir dans sa chambre. A chaque fois qu'elle se sentait mal, elle criait mon nom et je devais accourir dans la seconde, sinon elle me culpabilisait : je la laissais souffrir, je ne l'aimais pas si je mettais plus d'une minute pour arriver. Elle est aussi alcoolique et j'ai passé mon enfance à nettoyer son vomi, à la porter tant bien que mal dans son lit ou lui mettre un coussin et une couverture quand elle était affalée par terre. Parfois, elle se réveillait au milieu de la nuit et m'appelait pour que je l'aide à retrouver son lit et bien souvent elle avait vomi partout sur elle et par terre. Je ne sais pas pourquoi c'était toujours moi qui devait l'aider, pourtant j'étais le plus petit. Mon grand frère est toxicomane, il a même été en prison pour ça. Ma sœur aujourd'hui est mariée avec un homme violent. Je suis le seul encore à la maison. J'ai toujours entendu ma mère pleurer de tristesse la nuit, en demandant à Dieu pourquoi Il la punissait, pourquoi Il lui faisait vivre une vie si dure ? Elle a essayé à plusieurs reprises de se suicider avec des médicaments. J'ai dû appeler les pompiers à chaque fois pour qu'ils viennent la sauver au dernier moment et l'emmener à l'hôpital. Je me souviens être montée dans le camion de pompiers pour l'accompagner et lui tenir la main. Ça devenait une habitude à force... L'assistante sociale est venue quelques fois quand j'étais mineur mais je banalisais, je mentais en disant que tout allait bien à la maison. J'ai toujours du prendre soin de moi tout seul et j'ai toujours pu compter seulement sur moi-même. Lorsque j'ai rencontré la Dawla, ils m'ont libéré d'un poids en me permettant de me détacher physiquement de ma mère. Je pouvais m'éloigner d'elle tout en continuant à prendre soin d'elle au final car mon engagement était in fine pour la sauver. Je culpabilisais moins de l'imaginer seule dans sa chambre dans le noir à pleurer, boire, vomir, ou se suicider. Même si elle se suicidait, mon acte, ma foi la sauverait de l'enfer. C'était gagnant - gagnant pour tout le monde.*** »

(Majeur 23 ans, famille de référence athée de classe populaire, condamnée pour participation à entreprise terroriste).

« Avant de me convertir, j'avais l'impression de ne pas avoir de vie réelle. Je n'avais jamais pris le temps de penser à mon futur. C'était comme si j'étais sur terre mais sans but et sans avenir. J'étais simplement là pour aider ma famille, mais j'avais la sensation que ce n'était pas vraiment réel... C'est dur à expliquer ! C'est comme si la religion me donnait un objectif à atteindre. J'avais besoin de trouver un sens à mon existence. Ce monde ne me correspondait pas. Il m'était presque impossible de trouver ma place. J'étais très renfermé sur moi-même, je ne parlais pas beaucoup. J'essayais d'être le plus discret possible, pour ne pas déranger. J'ai toujours eu peur que quelqu'un s'aperçoive de ma différence. Je ne voulais pas qu'on me remarque. J'avais besoin de rester dans ma zone de sécurité. Le monde extérieur m'effrayait. Il était imprévisible et je ne pouvais pas le maîtriser ou anticiper les évènements. Petit, lorsque mes parents se disputaient, ma mère disparaissait pendant des heures, des jours et parfois des semaines entières. J'avais toujours peur qu'elle décide de ne pas rentrer. J'avais une pression énorme sur les épaules car j'endossais la responsabilité de celui qui retenait ma mère auprès de nous. Si j'étais un vilain garçon, si je n'étais pas assez gentil, si je n'en valais pas la peine, elle ne rentrerait pas... Heureusement, nous étions très proches avec mon grand frère. Mais lorsque j'ai eu 12 ans, il est parti de la maison pour faire ses études. Ça a été difficile pour moi. J'avais l'impression d'avoir perdu ma moitié. Il a rencontré des gens qui l'ont entraîné dans la drogue dure. Il a fini par arrêter ses études. On le voyait de moins en moins à la maison et quand il revenait, ça se passait mal. Il devenait de plus en plus agressif. La drogue le calmait pendant quelques heures pour ensuite l'énerver. Un jour, mes parents en ont eu marre et l'ont viré de la maison. A partir de là, on ne s'est quasiment plus vu. Tout ce que je savais, c'est qu'il dormait dans la rue, comme un SDF, et je m'inquiétais beaucoup pour lui. En plus, il avait des problèmes avec les autres jeunes du quartier. J'avais vraiment peur qu'ils lui fassent du mal, qu'ils le tuent même. J'en ai beaucoup voulu à mes parents, surtout à mon père. (…) A l'époque, et jusqu'à aujourd'hui, ma mère allait mal et était incapable de prendre une décision. Mes parents se sont séparés quelques mois plus tard. Mon père est parti vivre ailleurs et moi je suis resté avec ma mère. Elle me racontait que mon père nous avait abandonnés, qu'il avait préféré partir loin de nous, qu'il nous laissait pour une autre famille... J'ai donc rompu avec lui. J'ai refusé ses visites et ses appels. Je lui en voulais beaucoup de m'avoir laissé seul avec ma mère dépressive. Mon frère était parti et maintenant lui aussi… Cela a été une période difficile. Je ne sortais pas, je n'avais pas d'amis. J'étais très solitaire. J'en venais à rester enfermé dans ma chambre dans le noir toute la journée. J'ai beaucoup souffert de cette solitude. J'avais besoin de pouvoir compter sur quelqu'un. Je passais mon temps à m'occuper de ma famille. (…) Je me sentais responsable de ma mère malade et de mon frère toxicomane. Je culpabilisais de ne pas pouvoir rendre ma mère heureuse et d'être dans l'incapacité de faire sortir mon frère de la drogue. J'ai accumulé de nombreux échecs et je ne me sentais pas à la hauteur de ma mission. Je pensais que si j'étais plus fort, je serai arrivé à les sauver. Ce sentiment me hantait. C'était comme si j'avais la charge de ma famille sur mes épaules. Ma mère a toujours été fragile psychologiquement. Elle est allée plusieurs fois en hôpital psychiatrique car elle fait des fortes dépressions(…) Puis j'ai rencontré des amis en faisant du sport qui m'ont parlé de la religion musulmane. Pour moi, c'étaient des gens qui avaient le bon comportement, qui étaient honnêtes, généreux, qui ne mentaient pas… Tout chez eux venait du cœur. Il n'y avait pas de manipulation, de perversité dans leurs regards. L'honnêteté était pour moi quelque chose de précieux. Ils n'essayaient pas de me blesser ou de me rabaisser. Ils voulaient juste prendre soin de moi, me protéger, me

guider et me conseiller. L'un d'entre eux est devenu mon meilleur ami. Il m'a beaucoup aidé, notamment avec tous mes problèmes dans ma famille. Mes nouveaux frères étaient toujours là pour moi, me protégeant des soucis du monde extérieur. Je pouvais me confier à eux. Ils me comprenaient, ne me jugeaient pas. Je pouvais me plaindre, parler de mes lourdes responsabilités, des fardeaux que je portais, ils trouvaient toujours des paroles pleines de sagesse, des paroles justes qui me touchaient au plus profond de mon cœur. Ils m'expliquaient que Dieu n'éprouve que ceux qu'Il aime. Ils me donnaient du courage en me disant que si Dieu avait décidé de mettre ces épreuves sur mon chemin, c'est que j'étais dans la capacité de les traverser. Cela me donnait beaucoup de force pour tenir.

(Mathieu, cf. interview intégral dans le Livre Blanc
« Les désengagés » en annexe)

II.1.4. La promesse de protéger les plus faibles contre les plus forts (LANCELOT)

Au cœur de ce mythe se trouve la thématique de l'héroïsme chevaleresque au service de la communauté. Il ne s'agit pas comme dans le mythe de mère Teresa d'une aspiration humanitaire, mais plutôt de la quête d'un idéal de justice pour les opprimés (par exemple les enfants gazés par Bachar El Assad) et/ou du désir de retrouver l'honneur perdu des Musulmans au sein d'un groupe de pairs.

Cet idéal de justice semble aller de pair avec une certaine attirance pour les armes et pour le combat, voire la recherche d'adrénaline dans l'aventure. La recherche d'une communauté d'hommes unis dans le combat contre l'injustice constitue probablement la facette implicite de ce motif d'engagement.

« Tuer les soldats de l'armée de Bachar Al-Assad » est la raison explicite évoquée par les jeunes une fois que leur processus cognitif est transformé, mais les écouter avant (pendant le processus de radicalisation) et après (pendant le processus de déradicalisation), montre que ces jeunes ont souvent été attirés par une communauté d'hommes aventuriers ou « têtes brulées »... Ils veulent confronter leur courage, savoir s'ils sont capables, s'ils sont des hommes... Il y a souvent une dimension de vengeance du faible sur le fort, pour retrouver sa dignité. Ils témoignent d'un sentiment de solitude tout au long de leur enfance, souvent mal aimés, exclus, rejetés par leurs camarades de classe. Les vidéos et les discours qui accrochent les jeunes sur ce motif font naître le sentiment d'offrir le sacrifice de soi pour l'histoire et la postérité, suppléant ainsi à l'absence d'intervention de la Communauté Internationale pour sauver les enfants gazés par le dictateur syrien. Mais « mourir pour la cause » apparaît n'être qu'un prétexte. En écoutant les témoignages de ceux qui ont été hameçonnés par l'intermédiaire de cet idéal, on comprend que le « sacrifice de soi » est pour eux lié à leur tribu. « Le Lancelot » ne veut pas mourir pour sauver sa famille mais sa nouvelle communauté. Comme le rappelle Scott Atran, « Dans une tribu, les liens sont si forts que le prix de la vie et de la mort n'est plus le même. » Il évoque les militaires qui peuvent se jeter

sous un char avec une grenade non dans l'idée qu'ils vont faire gagner la guerre à leur patrie, non pour la gloire, non plus pour la médaille, mais pour leur groupe d'amis, qui revêt à certains égards la valeur d'une famille (...). »[75]

Les jeunes embrigadés sous le mythe de Lancelot se caractérisent par :

- l'existence dans leur smartphone ou ordinateur de photos rappelant les symboles des missionnaires Chrétiens (épée de Lancelot, cape, etc.)

- le visionnage de vidéos construites pour ce motif d'engagement, glorifiant le combat héroïque, notamment celle qui reproduit la musique du film « Les Pirates des Caraïbes », qui met en scène l'épée du Seigneur des Anneaux (tamponnée avec le Sceau de Daesh) et le Petit Prince (personnage légendaire de Saint Exupéry)...

- pour la majorité d'entre eux, ils avaient comme projet ou fantasme de s'inscrire à l'armée et pour une minorité avaient été refoulés au concours d'entrée à l'armée ou à la gendarmerie avant leur radicalisation.

Lancelot est un motif d'engagement mixte, même si les garçons sont plus nombreux à le choisir que les filles. Nous avons néanmoins plusieurs extraits de témoignages de filles dont certains suivent.

« ***Moi j'étais là pour vraiment me battre pour Allah, j'étais vraiment là pour la religion, j'étais vraiment là pour faire quelque chose pour la religion, pour les Musulmans, pour que les Musulmans ils aient une terre, pour que les femmes, nos sœurs, nos enfants ils viennent, ils trouveront du Coca, ils trouveront une maison où habiter. Voilà, on pourra pas les assigner à une maison 'toi tu dois pas bouger, tu dois pas vivre, tu payes des impôts et tu vis toute ta vie comme ça'. Moi je me battais vraiment pour quelque chose où le Musulman est libre. Il peut aller dans un centre commercial, et sa femme pourra mettre le hijab si elle veut, mettre ou pas le niqab. Si elle veut mettre son voile, elle met son voile. Vraiment une terre d'Islam ou il y aurait en fait un paradis. Un petit paradis pour Musulmans, c'est plus pour ça que je voulais me battre.*** »

(Mineure, issue d'une classe populaire, d'une famille d'origine maghrébine de confession musulmane, qui rêvait d'être gendarme avant sa radicalisation, suivi par le juge des enfants).

[74]ATRAN S., Terroristes en quête de compassion, in *Cerveau et Psycho*, N°11.

[75]*Ibid.*

« Avant ma conversion, je voulais rejoindre l'armée ; j'étais même allé me renseigner. C'est peut-être ce qui m'a attiré «chez eux » quand je suis devenu musulman. L'idée de devenir militaire m'est venue quand j'étais au collège, en 3ème. Je voulais surtout avoir des frères d'armes, combattre auprès d'eux et être tout le temps entouré. D'un côté, je recherchais l'action et de l'autre une famille. Je voulais être dans les commandos. Avant, j'étais quelqu'un qui rigolait beaucoup et qui se faisait remarquer. Je voulais me faire accepter des autres. J'aimais bien porter des vêtements de marque et fréquenter des filles. Je n'ai jamais été attiré par la consommation de drogue, je ne suis même jamais allé en soirée. J'étais attiré par les sports de combat comme la boxe ou par les sports à sensation comme le saut en parachute, mais je ne me suis jamais inscrit. (…) J'avais l'impression que là-bas, je serais avec « eux » et que je ne serais pas différent. J'aimais bien être craint, être quelqu'un de dangereux. Un peu comme avec les trafiquants de drogue, plus tu gravis les échelons et plus tu es quelqu'un. Je voulais être respecté. C'est ça qui m'attirait aussi. Je ne sais pas pourquoi, mais je pensais que quand on a le pouvoir, on a tout, on est heureux. J'ai cherché aussi à repousser mes limites, à savoir de quoi j'étais capable. C'est aussi pour ça que je voulais rejoindre l'armée, pour l'action. Je pense que j'aurais été prêt à tuer, cela ne m'aurait pas posé de problème. J'aurais aussi aimé être une sorte de héros. Qu'ils disent de moi que je suis quelqu'un de bien, que j'aide mon prochain et que je peux défendre les autres. Je voulais être reconnu. »

(Fabien, cf. intégralité de l'interview dans le Livre Blanc
« Les désengagés » en annexe)

« En fait j'ai échoué. Pour moi, j'ai échoué ma vie ici, donc je n'étais pas devenu ce que j'avais envie de devenir. Au final, je me suis dit : 'je vais aller au combat et peut-être que là-bas je serai quelqu'un. Donc on parlera de moi et peut-être que… Je ne vais pas dire que mon nom sera dans l'histoire mais peut-être que je serais pas né pour rien... Donc, je ne sais pas… Je ne voulais pas vivre pour rien. Je voulais servir à quelque chose. Faire le bien. J'aurais voulu être un soldat. Servir mon pays et une cause. Défendre ceux qui ne peuvent pas se défendre. De toute façon, faut bien mourir un jour. Alors autant mourir pour avoir fait quelque chose de bien. Laisser sa trace dans l'histoire. Quelqu'un pourrait dire : un homme m'a sauvé la vie ce jour-là. Et cet homme ce sera moi. Je ne serai pas né pour rien. Quand j'ai échoué aux tests de l'armée, soit disant à cause de ma mauvaise vue, j'ai été terrassé. »

(Homme de 28 ans, d'origine maghrébine et de classe populaire,
condamné pour participation à entreprise terroriste.)

« Je voyais les frères de la Dawla comme de bons musulmans. Pour moi, être un bon Musulman, c'est faire le djihad, partir sur une Terre Sainte. Il est obligatoire de combattre sur le sentier d'Allah. Je voulais instaurer la loi d'Allah, répandre l'islam dans le monde entier. Je ne souhaitais pas m'arrêter à l'Irak ou à la Syrie, je voulais que le monde entier accède à la vérité. Je voulais tout d'abord utiliser les mots pour convaincre, pour ensuite utiliser les armes si la parole ne suffisait pas. Je pensais qu'il y avait des gens qui étaient mécréants uniquement parce qu'on n'avait jamais essayé de leur donner accès à la vérité. C'était donc mon devoir de leur donner cette possibilité. Par contre, si une fois devant le message véridique, ils ne choisissaient pas de se reconvertir, ils méritaient de mourir. J'avais le même sentiment que ce soit pour des inconnus ou des membres de ma propre famille. Je dis « reconvertir » et non « convertir » car chaque être humain est né musulman au départ. Lorsqu'il choisit une autre religion, il quitte le droit chemin et se convertit sans le savoir. Lorsque j'entendais que les groupes djihadistes se tuaient entre eux, ça ne me touchait pas beaucoup, je me disais qu'il devait y avoir une bonne raison. Cela ne remettait pas en question la « cause » noble de leur combat. Un proche me disait qu'il fallait attendre le retour du Mehdi[76] pour aller sur la terre du Shâm. Il me demandait : « comment tu feras si une fois là-bas, tu te rends compte que c'est pas les bons ? » Je lui répondais que je verrais bien par moi-même et qu'il fallait bien y aller pour le savoir. Je ne pouvais pas rester ici, sur cette terre de mécréants, alors qu'on avait besoin de moi là-bas, sur la Terre Sainte. […] Pour moi, tout était justifié à partir du moment où c'était réalisé par le groupe djihadiste. Étant donné qu'ils servaient Dieu, tous leurs actes étaient justifiés. Cela choquait les kouffars parce qu'ils étaient ignorants et lâches. C'est pour cela que parfois, on ne comprend pas certains de leurs actes, mais en vérité, il y a toujours une explication. Je souhaitais combattre, prendre les armes et servir la cause comme les hommes. Je ne voulais pas me marier, rester à la maison et m'occuper des enfants. Mon groupe me confirmait que les « sœurs » pouvaient également combattre là-bas. Pourtant, tous les témoignages prétendaient le contraire : la Dawla protège ses femmes, elles ne combattent pas... Au pire, je me disais que j'accepterais de me marier pour leur faire plaisir, de faire un garçon pour qu'il puisse continuer de servir notre cause et en faire un soldat supplémentaire, un petit lionceau du Shâm. Je m'accrochais à l'idée que j'allais patienter cinq ans, le temps de pouvoir le mettre en camp d'entraînement. Après, je serais libre pour prendre les armes. Je n'étais pas attristée quand je l'imaginais avec les armes à la main, je n'étais pas attristée non plus quand je me disais qu'il allait sûrement mourir jeune. La vie sur terre n'est qu'un passage. S'il combat pour une cause noble, il mourra en martyr et accédera au paradis. C'était le meilleur que je pouvais lui souhaiter. Cela pouvait même être positif pour lui de ne pas vivre trop longtemps sur cette dounya. Je n'étais pas du tout attirée par l'humanitaire, le mariage ou l'apprentissage de la religion. Je ne connaissais même pas les cinq piliers de l'islam, c'est pour dire… Tout ce que je voulais, c'était prouver que j'étais aussi forte qu'un homme. Les armes m'attiraient beaucoup. Depuis petite, je suis fascinée par les armes, j'ai toujours voulu trouver un métier qui me permettrait de toucher aux armes. Je me sens forte, puissante, en leur présence. C'est également pour cela que j'adore les jeux vidéo. Je m'identifie au personnage, je plonge dans les combats et j'imagine que c'est la réalité. C'est mon

[76]Dernier descendant du Prophète attendu avec le Messie pour la bataille finale contre les forces du mal au moment de la fin du monde (imminente pour les « djihadistes »).

rêve à moi, d'être puissante, d'être crainte. Je voulais montrer ma puissance au monde entier. Je ne serais jamais revenue en France si on ne m'avait pas arrêtée en Turquie. Je n'aurais pas supporté la prison en France. J'ai une haine tellement forte contre ce pays. Ils ont enfermé mes frères de sang depuis mon enfance, je les vois se faire jeter en prison, année après année. Par contre, quand on meurt de faim, quand on n'a rien pour vivre, personne ne s'intéresse à nous ; mais quand mes frères volent aux supermarchés pour nous ramener un peu de nourriture ou lorsqu'ils vendent de la drogue pour avoir des revenus, là par contre, on fait attention à eux, uniquement pour les jeter dans un trou. Un jour je les vengerai, je me le suis toujours promis.

(Najet, cf. l'intégralité de son interview dans le Livre Blanc « Les désengagés » en annexe).

« ***Depuis petit, j'ai toujours eu le sentiment d'être mis à part, de ne pas être aimé, que ce soit par ma famille ou par mes copains de classe. J'étais le seul de ma classe, à ne pas être invité aux fêtes d'anniversaire, à devoir jouer seul à la cour de récréation. J'avais l'impression que les autres ne m'aimaient pas. Pourtant, j'ai toujours essayé de faire le bien autour de moi, d'aider les plus faibles. J'étais le premier à défendre quelqu'un qui se faisait racketté, violenté ou humilié, quitte à prendre des coups à sa place. Parfois, pour essayer d'intégrer un groupe, je participais à faire des bêtises derrière le dos des professeurs, à chaque fois qu'on se faisait prendre je me laissais dénoncer et j'endossais l'entière responsabilité. Je ne les balançais jamais, même auprès des parents. Malgré tout, j'étais toujours à part comme une pièce rattachée qui s'incrustait et devait insister pour être invité à des sorties ou à des invitations à domicile. J'avais l'impression de devoir être un autre, de devoir leur correspondre pour être accepté. J'en ai beaucoup souffert et j'ai fini par accepter la solitude que je ressentais. Ma famille ne m'aidait pas. Il me trouvait faible. Ma mère n'arrêtait pas de se moquer de moi et de m'humilier car j'étais trop sensible. J'avoue que quand j'étais petit, il m'arrivait de pleurer à cause du fait que mes copains ne m'invitaient pas. J'avais aussi peur des araignées et faisais beaucoup de cauchemars, j'ai dormi longtemps avec une lumière dans ma chambre… Je ne correspondais pas à la vision d'un homme pour mon père qui était militaire et compétiteur. Il me mettait la pression dans tous les sports : je devais être le meilleur. Pendant les vacances, il était impossible de jouer au foot ou au ping-pong juste pour le plaisir, il fallait combattre, vaincre, respecter scrupuleusement les règles et gagner bien entendu. Daesh m'a donné l'impression que c'était la première fois que des gens m'aimaient réellement pour ce que j'étais. Ils m'acceptaient, me valorisaient et ne me faisaient pas passer pour un faible mais au contraire pour un homme chevaleresque qui voulait aider et protéger son prochain. J'étais vu comme un soldat, un héros qui faisait passer les autres avant soi-même. C'était la première fois que je ne souffrais pas de solitude ni d'humiliation. J'étais enfin dans un groupe de frères qui m'appréciaient.*** »

(Majeur, 20 ans, issu de famille de classe moyenne, de conviction athée, actuellement incarcéré pour préparation d'attentat).

II.1.5. La promesse de toute-puissance (ZEUS)

Celui qui est hameçonné par Le mythe de Zeus n'a pas le même profil, même s'il part aussi pour combattre. « Imposer la charia au monde entier », comme seul moyen de sortir de la corruption, est la raison explicite évoquée par les jeunes concernés une fois leur processus cognitif transformé, mais avant (pendant le processus de radicalisation) et après (pendant le processus de déradicalisation), on s'aperçoit que cette raison de s'engager concerne principalement des jeunes qui sont sans limites, depuis longtemps adeptes de conduites à risques de type ordalique (automobile, sexe non protégé, toxicomanie, alcoolisme, etc.), qui sont dans une recherche de toute-puissance. Leur question principale est : ça passe ou ça casse ? Si ça passe, c'est qu'ils sont immortels et tout-puissants. Ils ne se soumettent pas à Dieu mais s'approprient Son autorité pour commander les autres. De nombreux éducateurs comparent cette figure spécifique aux « jeunes toxicomanes » : pas d'intégration de la loi au sens symbolique du terme, recherche du plaisir immédiat — de l'extase, absence fréquente de figure paternelle structurante[77].

Le discours « djihadiste » donne une justification à leur recherche de toute puissance, ainsi que certaines vidéos mettant en scène Daesh qui tue à bout portant des non-soumis puis les ressuscite, puis les tue à nouveau. L'aspiration à la toute-puissance et à la domination d'autrui apparaissent de manière implicite. La zone de guerre est envisagée comme un monde idéal, dans lequel l'omnipotence et la domination pourront non seulement s'exprimer, mais aussi trouver une légitimité.

Fethi Benslama parle de délinquants qui sont prêts à anoblir leurs pulsions antisociales en actes héroïques au service d'une cause suprême :

« La figure du sur-musulman attire les délinquants ou ceux qui aspirent à le devenir ; ils se convertissent par désir d'être des hors-la-loi au nom de la loi, une loi supposée au-dessus de toutes les lois, à travers laquelle ils anoblissent leurs tendances antisociales, sacralisent leurs pulsions meurtrières. Le sur-musulman recherche une jouissance que l'on pourrait appeler l'inceste homme-Dieu, lorsqu'un humain prétend être dans la confusion avec son créateur supposé au point de pouvoir agir en son nom, devenir ses lèvres et ses mains. »[78]

Un de ces jeunes que nous avons suivis a quitté le groupe des Frères Musulmans pour celui des Salafistes parce qu'il considérait qu'ils ne détenaient pas la vérité, puis il est passé des Salafistes aux djihadistes pour la même raison. A la fin, il a fait le deuil de l'utopie présentée par les djihadistes en constatant que ces derniers ne possédaient pas non plus... la vérité ! Et il a créé un nouveau groupe avec quatre autres « frères », qui estimaient être « au-dessus » de Daesh et d'Al Qaida. Il a fait le deuil des groupes mais pas celui de son motif d'engagement. Apparaissait alors clairement sa volonté de rechercher la toute-puissance...

[77]BOUZAR D., *Quelle éducation face au radicalisme religieux ?* 2006. Déjà cité.

[78]Cité par BENSLAMA F., *Ibid*, p.177.

Ces jeunes se caractérisent souvent par :

- un passé délinquant ou toxicomane ou plus généralement de conduites à risques et/ou agressives ;

- un père déchu ;

- le sentiment d'être « de nulle part » ;

- le sentiment de devoir prendre le pouvoir avec l'utilisation de la violence pour ne plus se faire humilier et persécuter par la société ;

- l'existence dans leur smartphone ou ordinateur de vidéos mettant en scène la toute-puissance de Daesh avec des exactions de tous genres, déshumanisant les victimes et montrant la supériorité de ceux qui font allégeance à leur idéologie.

Le témoignage de ce jeune, Brian, illustre bien ce motif d'engagement. Incarcéré puis mis en Centre Educatif Fermé, puis suivi pendant deux ans par nos soins, Brian a été condamné pour participation à entreprise terroriste. Lorsque nous l'avons pris en charge, il s'intéressait aux explosifs. Il n'a été attiré que par la promesse de toute-puissance, à tel point qu'il a fini par fonder son propre groupe pour être « au-dessus » de Daesh. Voilà la façon dont il analyse son engagement.

« ***Avant d'être musulman, je n'avais pas de repères. Ma vie n'avait pas de sens et je n'avais rien à perdre. Je n'avais pas d'amis et je ne tenais pas à la vie comme quelqu'un de normal. Petit, j'étais considéré comme le perturbateur et un enfant agité. J'étais dans une école privée et ils n'avaient pas l'habitude des enfants comme moi. A l'anniversaire d'un camarade de classe par exemple, on a cassé un jouet en chahutant avec un autre copain. Les parents m'ont exclu de l'anniversaire, mais pas l'autre chahuteur. A partir de ce jour-là, personne ne m'a plus jamais invité à un anniversaire. J'ai trouvé ça très injuste. Pourquoi me punir moi et pas l'autre enfant alors qu'il était tout aussi responsable que moi ? Quand je suis allé au CP, c'était pareil : j'étais le « sale gosse ». Les adultes étaient injustes avec moi, même mes camarades. Je vivais dans un monde hostile et du coup je considérais les gens comme des ennemis. Après, je me suis fait deux/trois amis mais je n'avais pas trop de connaissances.***

Au début, me convertir m'a donné une raison de vivre. Mais quand on te dit que seule la vie après la mort compte, il est difficile d'avoir un projet de vie. C'est en Espagne que j'ai rencontré la première personne qui m'a parlé de Daech. Il portait le kamis mais il était différent des autres. Son kamis était afghan, tout noir. Il portait la barbe et n'avait pas le crâne rasé. Ça m'a attiré tout de suite. Je le voyais comme quelqu'un de pieux, mais différent, particulier... Il priait comme moi et à cette époque, je croyais que j'étais le seul à prier correctement, car je reproduisais exactement ce qu'un savant m'avait expliqué sur internet, et je constatais que dans les mosquées, les autres Musulmans ne savaient pas bien prier, pas aussi bien que moi en tous les cas. Leurs gestes n'étaient pas tout à fait les bons gestes. C'était la première fois que je trouvais un frère qui faisait exactement les mêmes gestes de prière que moi. J'ai ressenti deux sentiments très forts : il devait avoir

de grandes connaissances, j'en étais certain ; Dieu nous avait mis en relation, on était proche sans se connaître, puisqu'on priait de la même manière, on était dans le Vrai tous les deux. La preuve, quand on a commencé à discuter, on pensait la même chose, comme par hasard.
Petit à petit, on a commencé à parler de la mort. C'était naturel. On devait laisser tomber nos petites vies pour « la cause », c'était comme une évidence. Forcément, quand tu fais la guerre, tu sais que tu vas mourir dans tous les cas. Il était attirant physiquement, il était beau, il transmettait quelque chose. J'aime les méchants, j'aime le côté obscur et ce depuis toujours. C'est pour ça qu'il m'a attiré. Quand j'étais petit, j'ai toujours été pour les méchants, dans les dessins animés par exemple. Je voulais toujours qu'ils gagnent. Et quand je jouais, je prenais toujours le rôle du méchant. J'étais nerveux, agité, agressif et violent. Depuis que je suis petit, ma mère me dit ça. Elle dit qu'elle a toujours senti que j'avais de la haine en moi. Je n'ai que des mauvais souvenirs. Je me rappelle des baffes de mes parents. J'ai aussi tapé mon petit frère dans la voiture une fois. Plus il pleurait, plus je lui donnais des coups de poings. A chaque fois que j'étais violent, je trouvais que les adultes étaient injustes avec moi. J'aimais bien faire peur, que les gens me voient comme un méchant. Quand les autres aient peur de moi, ça me donnait l'impression que c'était moi le patron. J'aimais voir les gens devenir rouges tellement ils avaient peur. Je me disais que ça affaiblit l'ennemi. J'ai toujours aimé être au-dessus des autres. Quand je marchais dans la rue, j'avais toujours un couteau sur moi, au cas où.
Quand je suis devenu djihadiste avec lui, c'était le top. Un jour, on était dans un marché, avec notre dégaine, tout le monde nous regardait et on voyait qu'ils avaient peur. Je kiffais trop. J'ai suivi ce frère de Daesh sans rien connaître de Daesh. En primaire, je me battais tous les jours. J'aimais me battre. Lorsque d'autres enfants se battaient et que je n'avais rien à voir, je rentrais dans la bagarre juste pour le plaisir. Suivre ce frère et rentrer dans son groupe, c'était trouver un groupe de gens comme moi. Je suis resté avec eux parce que je n'étais plus le seul à être ainsi. Notre but était de faire peur aux autres. Ça a beaucoup joué sur moi. […]
La Dawla m'a beaucoup attiré en me promettant de pouvoir passer à l'action, et il y avait la mort en martyr en prime. Je ne cherchais qu'une seule chose à cette époque : pouvoir me battre, sortir toute ma haine, et si je pouvais accéder au paradis, c'était le top. Ainsi je pouvais me battre tant que je voulais, j'irais toujours au paradis, c'était le top. Ainsi je pouvais me battre tant que je voulais, j'irais toujours au paradis. Mais à force d'observer les actions de Daesh, je me suis aperçu que leurs comportements ne correspondaient pas toujours à ce qu'ils défendaient. Ils avaient un côté laxistes et lâches, comme les Salafis. Par exemple, ils ne tuent pas tous ceux qui font du « shirk »[79] , ils ne tuent que ceux qui le font volontairement. Pourtant, ils déclarent bien que tout citoyen qui paye des impôts dans un pays considère les députés au même niveau que Dieu, puisqu'ils acceptent de vivre dans un pays régi par les lois humaines. Mais ils ne les tuent pas tous, donc ils ne sont pas logiques.
J'ai aussi fini par quitter Daesh pour un troisième groupe encore plus radical. Eux faisaient le « takfir »[80] de tout le monde, y compris de ceux de la Dawla. J'étais d'accord

[79]« Faire de l'associationnisme ». Les Salafistes et les « djihadistes » estiment que accepter toute chose à part Dieu (la musique, les images, les lois humaines, etc.) revient à violer le principe de l'unicité divine, donc à faire de l'associationnisme, ce qui relève de l'apostasie.

[80]Déclarer une personne « apostat ».

avec eux. Et ils allaient au bout de leurs idées : que le péché soit commis volontairement ou non, il est commis. Donc la personne n'a pas respecté l'islam. Donc elle doit mourir. Le mec qui se laisse prendre en photo sans s'en rendre compte dans la rue, il est quand même sur la photo, donc il faut l'éliminer. Pas comme les frères de la Dawla qui se font sans arrêt des selfies, alors que l'image est interdite en islam. Pour eux, si tu paies des impôts, si tu as une carte d'identité alors tu fais du « shirk ». Donc tu n'es plus musulman. Donc tu meurs.
J'ai quitté Daesh parce qu'ils n'étaient pas cohérents. Mon groupe était droit et juste. Lorsque je suis sorti de garde à vue, je les ai contactés pour vérifier que j'avais eu raison de ne pas signer le procès-verbal. Même signer un contrat avec un mécréant est passible de mort à leurs yeux. Donc j'ai fait une croix, à la place de ma signature. Hollande, les dirigeants, et tous les dirigés, c'était du « taghout »[81] pour nous. Il fallait les renier par « la langue, le nez, la bouche et les mains », comme le Prophète lorsqu'il a cassé les idoles. Ils disaient que quand quelqu'un est adoré par le peuple, il faut le tuer en premier. J'étais d'accord. J'étais d'accord sur tout, de toutes manières.

(Brian, cf.. intégralité de son interview dans le Livre Blanc « Les désengagés » en annexe).

Autre témoignage d'un homme plus âgé, issu d'une famille d'origine arabo-musulmane de classe populaire, condamné pour participation à apologie du terrorisme :

« ***J'ai toujours été attiré par la violence. Depuis petit, j'étais fasciné par les armes et le combat. Je regardais Rocky avec mon père et j'étais en extase devant ce boxeur qui représentait la force. Pour moi, c'était ça être un homme, un vrai. Depuis mon jeune âge, mon père me tapait s'il voyait que je pleurais. Je ne devais pas être un faible, une tapette. Si un copain en classe me volait mon stylo, m'insultait ou me tapait pendant la cour de récréation en primaire, je n'avais pas le droit de rentrer avec mes vêtements troués en pleurant pour me faire consoler par mes parents. Mon père refusait que je rentre à la maison si je ne m'étais pas défendu, si je n'avais pas rendu les coups. Aujourd'hui, la nouvelle génération me fait bien rire ! Tous des faibles ! J'ai toujours voulu montrer que j'étais le plus fort. Même dans les sports ou des jeux collectifs, j'avais besoin de prouver aux autres que c'était moi le meilleur. Jouer pour s'amuser ne m'intéressait pas ! Je voulais gagner. Au quartier, les gens ne voulaient plus jouer au foot ou au ping-pong avec moi car j'étais toujours dans la compétition et je m'énervais quand quelqu'un faisait le rigolo et ne prenait pas au sérieux le match. Plus je grandissais, plus j'aimais être craint, respecté. Je faisais régulièrement de la musculation par exemple pour avoir un gabarit impressionnant et ne pas ressembler à un faible. Je provoquais les professeurs, les policiers quand ils venaient nous contrôler en bas de la cité ou dans les RER. Je ne fermais jamais ma bouche, sinon c'était comme avouer avoir peur et je n'avais jamais peur. Du coup, j'en ai passé des heures de colle ou au commissariat en garde à vue mais***

[81]Ce qui est adoré en dehors d'Allah.

j'en étais fier. J'avais une réputation à maintenir. Clairement, ce qui m'a attiré dans l'État Islamique, c'est le combat, les armes, les kalaches, les tanks… J'étais en extase devant ces gens qui pouvaient décider qui devait vivre ou mourir en appuyant sur une gâchette. Ils avaient le pouvoir. Les gens les craignaient, les respectaient. Je voulais faire partie de ce groupe. Je me sentais bien auprès d'eux, comme plus fort, plus puissant. Quand je tenais une arme dans mes mains, je me sentais galvanisé. J'adorais cette sensation, ce frisson qui me parcourait. J'avais l'impression d'être vivant. Je voulais combattre, je voulais me dépasser, montrer ma puissance au reste du monde. Dans ce monde, on n'a pas le choix, soit on se fait écraser soit on écrase, il n'y a pas de juste milieu. Si les gens perçoivent un point faible en toi, tu es foutu, ils vont l'utiliser pour t'humilier, te faire du mal. Je ne me confie jamais à personne, je ne donne aucun élément sur ma vie à mes amis. Même ceux avec qui j'ai grandi, ils ne savent pas ce que j'ai vécu, ils ne me connaissent pas, comme ça ils ne pourront jamais utiliser des choses contre moi. La vie c'est une jungle, il faut combattre pour survivre et surtout pour gagner. Je ne veux pas être traité comme un chien, je ne veux pas d'une vie misérable à galérer à chaque fin de mois. Je mérite plus. Je veux de l'argent, une grande maison avec piscine et des femmes. Pour avoir des femmes, il faut de l'argent et pour avoir de l'argent il faut être respecté. Tout dans la vie tourne autour du pouvoir et je l'ai compris très jeune. Je veux la vie à Tony Montana et Jacques Mesrine. Ça fait un peu la caricature du jeune de quartier mais j'étais fasciné par le film Scarface. Je le connais par cœur tellement je l'ai vu. J'avais des affiches, des photos, des tee-shirts représentant Al Pacino arme à la main, regard dur. Ces hommes sont impressionnants. Mon objectif était d'atteindre leur pouvoir. Je ne voulais pas devenir un petit dealeur de drogue en bas de la cité mais un baron de la drogue : un chef. C'est ce que je recherchais chez la Dawla, le pouvoir mais aussi devenir le chef qui commandait. Je n'ai pas supporté quand ils ont essayé de me diriger, de m'imposer des règles. Je devais faire comme eux le souhaitaient et ça c'était impensable pour moi. C'est moi qui dirige, c'est moi qui décide. J'ai commencé à avoir quelques problèmes relationnels avec certains chefs qui n'acceptaient pas mon indépendance et ma volonté de prendre leur place. J'étais plus futé qu'eux, je percevais des choses qu'ils ne comprenaient même pas. J'étais supérieur à eux mais ils ne le voyaient pas.

II.1.6. La promesse de pureté et de contention pour se protéger de ses pulsions sexuelles, notamment homosexuelles non assumées (LA FORTERESSE)

Identifié tardivement par notre équipe, ce motif se caractérise par la prédominance de la thématique sexuelle et peut aussi s'appliquer à l'addiction de substances psychoactives. Le choix de cette terminologie de « forteresse » est motivé par deux caractéristiques observées chez les jeunes concernés :

- des obsessions à thématique sexuelle (hétérosexuelle et plus souvent homosexuelle et/ou de la consommation d'alcool ou de cannabis, tous deux générateurs d'une culpabilité aiguë). Ces obsessions et cette consommation, souvent non assumées, semblent dépasser le jeune qui est terrifié par l'idée d'y céder.

- un idéal recherché concernant un « meilleur soi » : le jeune investit l'islam radical comme la meilleure offre qui peut le contenir : un cadre strict et sécurisant qui le protège de ses obsessions sexuelles ou de la consommation de produits perçus comme illicites. Le rituel religieux est surinvesti pour calmer la culpabilité, se rapprochant ainsi du surinvestissement du rituel caractéristique du trouble obsessionnel compulsif.

Nous avançons l'hypothèse que la pratique religieuse très ritualisée devant ponctuer le quotidien des Musulmans (du point de vue du discours radical) pourrait se rapprocher de la compulsion dans la mesure où elle revêt une fonction de réassurance face à des obsessions sexuelles qui semblent déborder le sujet. Plusieurs auteurs se sont penchés sur l'association entre le surinvestissement du rituel religieux et les TOC chez les pratiquants de différentes religions[82], et plus précisément chez les jeunes Musulmans français[83]. Chez ces jeunes, le motif d'engagement radical explicite réside dans une quête de pureté voire même de sainteté, signifiant de manière implicite la recherche d'une contenance, l'idéal de soi étant de transformer leur corps en « forteresse » contre des pensées sexuelles envahissantes et contre la tentation de produits psychoactifs. Le discours radical leur procure un « havre de paix » en les entourant d'interdits.

Les questionnements sexuels constituant une thématique importante à l'adolescence, nous nous sommes demandé si le motif de la Forteresse caractérisait un engagement radical spécifique, ou s'il était commun à tous les jeunes embrigadés. S'il est indéniable que les pulsions sexuelles soient communes à tous, qu'elles soient exprimées ou non, l'élément distinctif des « djihadistes » engagés sous ce motif est la quête de la sainteté qui leur est spécifique. Lorsque les rituels religieux ne régulent pas leurs pulsions comme ils se l'étaient imaginés, la mort en martyr semble être envisagée comme la seule issue face à l'impossibilité d'accéder à cet idéal de soi. Le motif d'engagement explicite est la quête d'une certaine pureté, alors que le motif implicite semble plutôt être la recherche d'une aide pour contenir des obsessions à thématiques sexuelles difficiles à gérer. C'est ce qui explique que de nombreux auteurs d'attentats aient fréquenté des prostituées, des arrière-salles d'échangisme ou plusieurs femmes en boîte de nuit quelques jours ou semaines avant leur passage à l'acte. Il ne s'agit pas là de dissimulation mais de comportements libérés avant la mort qui est investie comme une délivrance du sujet avec un projet d'existence future qui inclura ce qui est interdit aujourd'hui.

Les « djihadistes » engagés sous ce motif font partie des plus dangereux. En effet, le suivi de ces jeunes montre que le strict respect des rituels ne suffit pas à chasser leurs pulsions sexuelles. Le décalage entre ce qu'ils voulaient être et ce qu'ils sont s'accroit, avec une énorme culpabilité en prime. Se sentant incapables de faire preuve de ce qu'ils appellent un « bon comportement » sur terre (se fermer aux « autres »), ces jeunes décident donc d'abréger ce « passage » en sacrifiant leur corps. Entretemps, les recruteurs leur ont appris que tuer celui qui se soumet à la loi humaine (le mécréant) garantissait l'accès au paradis. Mourir en martyr procure donc une sorte de raccourci pour l'au-delà avec garantie de paradis. Cela offre une délivrance du sujet avec un projet d'existence future qui inclura ce qui est interdit aujourd'hui (le vin coule à flots au paradis

[82]INOZU M., KARANCI AN, CLARK DA, Why are religious individuals more obsessionnal ? The role of mental control beliefs and guilt in Muslims and Christians. *J Beh Exp Psychiatry* 2012 ;43 :959-66 ; YORULMAZ O., GENCOZ T., WOODY S. OCD cognitions and symtoms in different religious contets. *J Anxiety Disord* 2009 ;23:401-6.

[83]HEFEZ S. Le clivage. In: BOUZAR D, CAUPENNE C, VALSAN S, editors. *La métamorphose opérée chez le jeune par les nouveaux discours terroristes.* 2014 [http://www.bouzar-expertises.fr/publications/526-la-metamorphose-operee-chez-le-jeune-par-les-nouveaux-discours-terroristes].

peuplé de vierges éternelles). Puisqu'ils n'arrivent pas à s'ériger en forteresses en fermant leurs points vulnérables (laissant l'altérité et le chaos envahir leur corps et donc leur nouveau groupe fusionnel), seule la mort leur permettra de rester au sein de leur nouveau groupe radical.

Les jeunes engagés sous ce motif se caractérisent par :

- l'existence dans leur smartphone ou ordinateur de vidéos pornographiques, alternées avec des vidéos de kamikazes, des prêches les plus rudes sur l'interdiction de la mixité et sur les interdits les plus stricts en matière de sexualité, et enfin de vidéos ou de discours vantant les bienfaits du paradis ;

- leur culpabilité d'être « faible » en matière de pulsions sexuelles liées au monde de la Dunya (vie ici-bas) et leur rêve de transformer leur corps en « forteresse » contre les pensées intrusives à thématique sexuelle ;

- leur apparence ancienne très sexuée, qui peut encore exister au moment de la tentative de départ (jeune fille habillée de cuir obsédée par son désir de partir sur zone) ;

- leur sentiment d'être habité par le mal ;

- une pathologie psychologique voire psychiatrique (schizophrénie principalement).

Le jeune qui témoigne ici s'est engagé dans le « djihad » à la fois parce qu'il était obsédé par des visions obsessionnelles de pédophilie, suite à une vidéo qu'il a visionnée sur Internet quand il avait 10 ans (motif Forteresse) et parce qu'il veut intercéder auprès de Dieu pour « sauver sa mère » de l'enfer.

« ***La nature humaine me dégoûtait. C'est comme si j'ouvrais enfin les yeux sur le monde qui m'entourait. J'avais accès à la vérité. Le frère m'a ensuite parlé de la pureté humaine. Il me disait que les sociétés secrètes ont passé un pacte avec le diable pour garder le pouvoir et ainsi diriger le monde. Elles auraient accepté de sacrifier des hommes bons en les empêchant d'être purs. Il prenait comme exemple les tentations sexuelles que nous subissons quotidiennement à l'intérieur de notre corps. Ce frère voulait dépasser les limites de sa pureté. (…)***

La notion de pureté était primordiale car j'ai toujours eu l'impression d'avoir un monstre à l'intérieur de moi. J'ai vraiment peur d'être quelqu'un de mauvais. En fait, ça a commencé petit. J'avais visionné par hasard une vidéo pornographique d'un abus sexuel réalisé sur un enfant. J'ai vraiment été choqué. Pour la première fois, j'étais confronté à la vérité de ce monde. Lorsque j'ai vu ces images immondes, quelque chose s'est passée en moi. Je me souviens qu'en voyant ces images, je me suis senti sale, perverti par quelque chose qui venait de l'intérieur et de l'extérieur. Je ne le comprenais pas à cette époque car je ne croyais ni en Dieu ni au diable. Du coup, quand j'ai entendu le frère parler du Sheitan, ça a fait écho en moi. Je lui ai parlé de ces vidéos que j'avais vues et de tout ce que ça avait provoqué en moi. Je ne l'avais jamais dit à personne mais il m'arrivait de voir et d'entendre des choses qui me faisaient très peur. Je n'osais pas en parler. J'avais peur

que les gens me traitent de fou. De plus, j'étais dans l'incapacité d'avouer les sensations que j'avais ressenties à ce moment-là. Je n'osais pas dire qu'elles n'avaient pas été que négatives. Lui l'a compris. Il m'a expliqué que les djinns[84] existent et qu'ils peuvent posséder les gens. C'est grâce à ce frère que j'ai compris ce qui n'allait pas chez moi. Cela m'a énormément rassuré car il m'a donné une vraie explication. Je n'étais finalement pas fou. Depuis tout petit, je me sentais différent des autres, comme s'il y avait quelque chose de profondément mauvais en moi. J'avais l'impression que le mal avait toujours été là, que j'étais né avec, que j'étais mi-homme, mi-démon. Ce frère m'a convaincu que ce n'était pas moi qui était mauvais mais que j'ai longtemps été possédé par le diable. C'est le Sheitan qui m'a fait croire que j'étais un démon. Depuis ma conversion, Allah m'a purifié, aujourd'hui je sais qui je suis. Devenir musulman a sauvé mon âme. Je ne peux pas expliquer à quel point ces échanges ont conditionné mon attachement pour ce frère. C'était le premier qui m'écoutait, qui me comprenait, à qui je pouvais me confier. Il ne semblait pas me juger ou me prendre pour un fou. Pour la première fois, je me sentais compris et aidé. Cela m'a beaucoup déculpabilisé. J'aurais fait n'importe quoi pour lui. (…) J'évite toutes les tentations pour ne pas me rapprocher du péché. Je prie beaucoup aussi, parfois toute la journée car je sais que le diable n'est pas loin et essaie de me tenter de manières diverses et variées... (…)

Des frères m'ont dit que si je voulais rester pur, la seule solution était de mourir en martyr. Au départ, cela m'a tenté. Fini l'angoisse et le combat quotidien pour lutter contre les tentations de la Dunya[85] . C'est épuisant de résister aux diverses tentations qui m'entourent. Cela me fatigue beaucoup. De plus, lorsque je n'arrive pas à bloquer toutes mes mauvaises pensées, je culpabilise énormément, même si je sais que ce n'est pas ma faute. Je me trouve trop faible de perdre face au diable. Je dois être plus fort que lui car Dieu m'a choisi pour être un de ses soldats. Je dois être à la hauteur. En mourant en martyr, j'aurai le paradis garanti. Je pourrai me faire pardonner pour tous mes péchés passés. De plus, cela me donnerait la possibilité d'intercéder pour ma famille. Je m'inquiète beaucoup pour ma grand-mère décédée et pour mes parents athées. J'ai visionné de nombreuses vidéos sur l'enfer, les châtiments qui nous attendent. J'ai du mal à dormir correctement et souffre d'insomnies. Je fais sans arrêt des cauchemars qui m'empêchent de dormir. Je vois souvent des images apocalyptiques. Impuissant, je regarde mes parents et mon frère se désintégrer sous les flammes de l'enfer. Leurs visages sont défigurés et brûlés au point que je ne les reconnais même plus. Ils ne sont plus que des squelettes hurlants. Leurs cris sont les plus atroces que j'ai entendus de ma vie. Plusieurs minutes après mon réveil, ils résonnent encore dans ma tête. Dans mes cauchemars, ils me demandent pourquoi je n'ai rien fait pour les sauver ? Pourquoi je les ai abandonnés ? Étant donné qu'ils sont athées, je n'ai aucun espoir pour eux. Ils ne pourront jamais atteindre le paradis. L'idée de sauver mon frère m'a beaucoup attiré, comme j'avais échoué lorsque j'étais adolescent, cette fois-ci je pouvais y arriver. Mon frère qui n'est toujours pas sorti de la drogue et ma mère qui est toujours en dépression trouveraient le droit chemin grâce à mon martyr. Ils pourraient être soignés et protégés par Dieu. Je leur en ai beaucoup voulu de m'avoir abandonné pour leurs addictions. (…) Aujourd'hui, j'ai compris que ce n'est pas de leur faute, c'est à cause du Sheitan qui entre en nous et possède nos âmes. Je me suis éloigné de ma famille pour éviter la tentation du

[84]Êtres surnaturels dont parle le Coran.

[85]Vie ici-bas sur terre.

Sheitan qui pouvait m'atteindre à travers eux. Je ne veux pas, à nouveau, être perdu. Ce n'est pas pour autant que je ne pense pas à eux. Ils me manquent beaucoup et j'aimerais de tout mon cœur pouvoir les sauver. La seule façon qui m'apparait possible est de les emmener au paradis avec moi. J'ai essayé de parler de religion à mon frère, de le reconvertir[86] pour que lui aussi trouve la bonne voie. Cela ne l'a pas touché car il n'a pas été élu. Le statut du martyr m'a toujours attiré. C'est la plus belle mort, celle qui nous permet d'accéder à un niveau de paradis supérieur. De plus, je serai reposé car je pourrai enfin céder à toutes les tentations. Les frères me font peur quand ils me disent qu'à chaque petit écart, je dois recommencer à zéro le processus de pureté. Tous les efforts que j'accomplis, tous les sacrifices que j'ai fait jusqu'à ce jour, ne comptent plus. Il suffit d'une seule mauvaise pensée pour repasser du côté impur. C'est une pression énorme sur mes épaules car je me dis souvent : « quoi que je fasse, je n'arriverai jamais à rester pur jusqu'à ma mort.

(Mathieu, cf. intégralité de son interview dans le Livre Blanc « Les désengagés » en annexe).

II.1.7. Promesse de protection (LA BELLE AU BOIS DORMANT) : un motif plutôt féminin.

C'est le seul motif d'engagement plus particulièrement féminin. La thématique centrale pour les filles engagées sous ce motif est d'ordre sentimental. Trouver un mari qui ne les « abandonnera jamais » est la raison explicite évoquée par ces jeunes filles après transformation de leur processus cognitif, mais on s'aperçoit qu'elles recherchaient toutes une protection car elles se sentaient très vulnérables, psychiquement et physiquement, selon leurs histoires. L'utopie recherchée ici est celle du conjoint idéal qui l'aimera pour toujours, la protégera et lui fera vivre un conte de fées. La sécurité physique et affective est recherchée dans la bulle de mariage, la pureté de l'amour conjugal et le mode de vie sans mixité renforcé par le port du sitar (voile qui cache les yeux). La quête de ce mode de vie peut être considérée comme la recherche implicite d'une carapace, ce terme étant même parfois expressément utilisé par les jeunes que nous avons suivies.

Les rabatteurs arrivent à leur donner l'illusion que le monde de Daesh respecte les femmes. Le sitar (qui couvre même les yeux) est présenté comme l'écrin qui protège le diamant, une enveloppe corporelle tellement efficace qu'elle en devient une véritable armure. Le monde sans mixité est présenté comme le modèle de protection le plus adapté à la perversité des hommes. Se marier avec un héros sacrifié pour sauver les enfants gazés par Bachar Al-Assad ne peut qu'entériner le sentiment d'invulnérabilité. Le mariage est présenté comme « la solution » à la globalité de leurs problèmes. Ces jeunes filles s'engagent dans l'idéologie uniquement pour cette union et ont très peu de connaissances sur le discours de propagandes. Elles semblent souvent immatures et peuvent ne pas être prises au sérieux dans leur volonté de départ par leur méconnaissance du groupe et du projet « djihadiste ». Tout ce qu'elles recherchent c'est l'amour éternel.

[86]Il parle de « reconversion » et non de « conversion » car il part du principe que tous les humains naissent Musulmans et sont ensuite détournés de la vérité.

Les filles engagées sous ce motif se caractérisent par :

- l'existence quasi systématique d'une agression sexuelle dans leur parcours avant leur radicalisation ;

- l'abandon d'une figure paternelle ;

- l'existence de vidéos ou de photos d'ordre romantiques dans leurs conversations sur le net, avec des hommes barbus de toutes origines se mettant à genou avec des bouquets de fleurs et regardant l'horizon assis sur la plage, avec des cœurs roses qui se dégagent de leurs corps.

Ce témoignage, d'une jeune femme de 18 ans issue de famille athée de classe moyenne, suivie par le juge des enfants pour embrigadement à l'islam radical, illustre parfaitement ce type de promesse du groupe « djihadiste » :

« ***A l'âge de 3 ans, mon père nous a abandonné ma mère et moi pour une autre famille. D'abord il a trompé ma mère pour ensuite fonder un foyer avec sa maîtresse. Il nous a laissé avec des dettes sur les bras, que ma mère peine encore à rembourser aujourd'hui. Avant lui, son ex-mari avec qui elle a eu mon grand frère l'a tapé. On ne peut pas dire qu'elle a eu de la chance avec les hommes. Depuis mes 3 ans, je l'ai toujours vu seule, elle n'a plus voulu être dépendante d'un homme. Elle disait que sa propre mère l'avait abandonnée pour des hommes et que jamais elle ne ferait pareil. Je pense qu'elle déteste même les hommes, elle les perçoit comme des personnes mauvaises qui ne sont capables de faire que du mal et de trahir. Pour ma mère, si en tant que femme nous avons besoin d'un homme, c'est que nous sommes faibles. Toute mon enfance j'ai été élevée en entendant du mal des hommes : ne jamais leur faire confiance, ne jamais compter sur eux, ne jamais les aimer, ne jamais avoir besoin d'eux, ne jamais dépendre d'eux, etc. Pourtant, j'ai toujours vu ma mère triste, seule, abandonnée, dépressive. En plus des dettes à rembourser, elle avait une maladie génétique qui l'affaiblissait physiquement. Secrètement, je me suis toujours dit que si mon père serait resté auprès d'elle, elle ne serait pas si triste au point de devoir être sous antidépresseurs. Elle se voyait comme une femme forte mais moi je la voyais comme affaiblie et malheureuse. J'ai toujours fait le lien avec sa solitude. Comme elle, avec sa propre mère, je me suis dit je ne serais jamais comme ma mère : seule et triste. J'avais besoin d'un homme qui m'aimerait, me chérirait, me comblerait. J'adorais les Disney, les histoires de princesse et de prince. J'en rêvais les nuits dans mon lit. Le grand amour avec un grand A. Lorsque ma mère me parlait de futur en abordant l'importance des études pour avoir un travail, moi je ne pensais qu'à l'amour, à la construction d'un foyer. Je me voyais chérir mon mari, m'occuper de ma maison et de mes enfants. Je n'avais pas beaucoup confiance en moi, je me trouvais moche et un peu grosse. Je ne savais pas si réellement un jour un homme pourrait m'aimer car si mon père avait été capable de m'abandonner, c'était bien que je n'étais pas spéciale. Peut-être que je ne méritais pas d'être aimée ? Surtout qu'il n'avait pas quitté sa nouvelle famille… Il était proche de ses autres filles, donc le problème ne venait pas de lui mais de moi. Le premier homme qui devait m'aimer, prendre soin de moi, m'avait rejetée sans aucun regret. J'étais toujours***

dans cette ambivalence de rêver d'un prince charmant et en même temps de me dire que je ne méritais pas d'être aimée. J'ai eu ma première relation sexuelle très jeune. Je pensais que c'était comme ça que j'allais gagner l'amour des garçons. Pendant quelque temps, j'étais importante pour eux, j'avais l'impression qu'ils tenaient à moi. Dans leur regard je voyais de l'amour, du désir et j'en étais comblée jusqu'à ce qu'ils passent à autre chose car toujours ils finissaient par me quitter encore et encore. Mais je gardais espoir, celui-là serait différent des autres, celui-là resterait auprès de moi si je faisais mieux, si je donnais plus, si j'étais meilleure. Le problème venait toujours de moi, j'en étais persuadée. A l'âge de 14-15 ans j'essayais déjà de tomber enceinte. J'avais absolument besoin d'avoir un enfant, pour moi-même et aussi pour garder mon copain. Si on avait un enfant, si on fondait une famille ensemble, il ne pourrait plus partir ou au moins il serait toujours lié à moi malgré tout. Ma dernière expérience avant de rencontrer la Dawla s'est très mal passée. Mon copain me tapait, me violait, m'humiliait. A l'époque évidemment je ne le voyais pas comme ça. Il prenait des photos de moi dans des situations intimes et les envoyaient à ses potes. Ça avait circulé dans tout le lycée. Les filles me rejetaient car elles me considéraient comme une fille facile et les garçons ne me respectaient pas. J'avais le droit à des remarques malsaines au quotidien. J'oscillais entre l'impression d'être remarquée et d'une certaine façon aimée et l'impression d'être humiliée et harcelée. C'était une période assez dure pour moi. J'étais tellement accro à lui que malgré ça, je continuais à le voir et à essayer de répondre à tous ses besoins. Je n'arrive pas à expliquer pourquoi. Jusqu'au jour où ma mère l'a remarqué et m'a forcé à arrêter tout contact. Elle m'a changée d'école, m'a enlevé mon téléphone, mes comptes sociaux. Elle disait que c'était pour me protéger mais je ne pensais pas que c'était vrai. J'étais persuadée qu'elle était en colère car je ne lui ressemblais pas. Je n'avais pas les mêmes valeurs qu'elle, je ne voulais pas m'en sortir seule sans homme et c'est cela qui la dérangeait. Elle ne cherchait pas à me protéger, ni à me rendre heureuse mais à faire en sorte que je sois comme elle, chose que je refusais. Cette rupture passagère avec le monde extérieur et cette colère contre ma mère m'a plongée dans ma chambre à ne rien faire d'autre que surfer sur le net. C'est comme ça que j'ai fini par tomber sur des vidéos de Daesh qui mettaient en avant l'amour éternel, le mariage et le prince charmant religieux. Ça m'a attiré tout de suite, en me disant que grâce à la religion et à la fidélité à Dieu, il serait obligé de rester auprès de moi, de fonder une famille, de m'aimer et de me respecter. Je ne me suis jamais intéressée réellement au projet de Daesh, à la religion ou autre mais seulement à cette promesse d'un homme qui m'aimerait à jamais, parce que l'islam l'imposait. Il me protégerait et fonderait une famille avec moi. Le fait qu'il pouvait avoir plusieurs femmes ne me dérangeait pas tant que j'étais la première. D'une certaine façon, ça garantissait sa fidélité et son amour éternel auprès de moi. De plus, si la deuxième femme ne me convenait pas, j'avais mon mot à dire et je restais le chef de la maison. C'est la première épouse qui commande. Tout me convenait dans leur proposition. Le fait qu'il soit un combattant qui combattait pour une cause noble, pour protéger un peuple opprimé et intercéderait auprès de Dieu pour moi et ma famille pour le paradis ne rendait les choses qu'encore plus belles.

La jeune fille dont le témoignage suit s'engage d'abord pour ce motif, mais on voit dans son témoignage comment le groupe utilise aussi un autre motif, dit « Le Sauveur», qui consiste à intercéder auprès de Dieu pour mener ses parents au paradis. Elle hésite entre les deux argumentations puis se rabat sur le rôle de son mari[87]:

« ***On était très proches avec ma maman, quand j'étais petite… On était tout le temps collées l'une à l'autre. On s'est soutenues tout au long de nos vies. Elle a toujours été là pour moi et m'a toujours aimée. La séparation entre ma mère et mon père a été très difficile pour nous deux. J'avais l'impression qu'il m'abandonnait pour fonder une autre famille. Comme si je ne suffisais pas en tant que fille, qu'il n'était pas assez fier de moi, que je le décevais, que je n'étais pas à la hauteur de ses attentes. Je soutenais ma maman qui était tombée malade, mais moi, j'avais parfois l'impression que personne n'était là pour me soutenir. Ma mère faisait ce qu'elle pouvait mais je ne pouvais pas montrer mes faiblesses devant elle, je devais être forte pour qu'elle reste debout. J'ai été confrontée à des responsabilités d'adulte un peu trop tôt… Je prenais tout sur mes épaules. J'entendais parfois ma mère pleurer dans sa chambre le soir, je venais la consoler et la rassurer : tout allait s'arranger. De là vient aussi ma colère contre les hommes. Je mettais tous les problèmes de ma mère sur le dos de mon père. Ma mère s'est reconstruite sans homme, elle ne voulait plus être dépendante à nouveau, que ce soit du côté matériel ou sentimental. De mon côté, j'ai fait l'inverse : je développais comme conviction que seul un homme pourrait me protéger et me soutenir. Mon seul objectif consistait à remplir le vide que je ressentais à l'intérieur de moi. J'avais besoin d'un homme qui ne m'abandonnerait jamais et qui m'aimerait sincèrement sans jamais me quitter. En effet, à mes yeux, mon père n'avait pas seulement quitté ma mère ; il m'avait abandonné moi aussi. Il m'avait laissé seule, pour construire un autre foyer avec ses autres enfants qu'il chouchoutait. Il partageait tous les moments importants de leur vie, en me laissant de côté, dans l'oubli… Quoi de mieux qu'un homme soumis à Allah pour être sûre qu'il ne m'abandonnerait jamais ? (…)***
Mon groupe de la Dawla[88] a senti que j'étais très attachée à ma maman, alors ils m'ont fait peur en me décrivant les châtiments qu'elle subira en enfer. J'étais persuadée que son athéisme l'emmènerait directement cramer dans les flammes de l'enfer, malgré toutes les bonnes actions qu'elle a pu faire dans sa vie. Je devais aller sur la terre du Shâm pour avoir une chance de la sauver. Ils m'ont parlé des opérations martyres pour intercéder pour ma famille mais je ne m'en sentais pas capable. J'ai donc tout misé sur un mari, qui lui pourrait emmener ma mère au paradis, en mourant en martyre au combat. Je lui demanderai d'intercéder pour elle auprès de Dieu, puisqu'il avait droit à intercéder pour 70 personnes. Ma mère a senti cette angoisse et a essayé de me rassurer en me disant qu'elle s'en fichait de Dieu et qu'elle n'avait pas besoin d'aller au paradis. Mais plus elle me disait ça, plus je m'inquiétais, et plus ça m'encourageait à partir pour mourir pour elle. J'avais une grande peur de l'enfer et des péchés qui pouvaient m'y emmener. La Dawla m'avait persuadé que Dieu ne me pardonnerait jamais. »

(Aline, cf. intégralité de son interview dans le Livre Blanc « Les désengagés » en annexe).

[87]On verra plus tard que le groupe radical essaye aussi de la sensibiliser à l'engagement humanitaire (MERE TERESA).

[88]Les jeunes appellent le groupe terroriste lié à Al Bagdadi « La Dawla ». Il leur faut du temps pour accepter d'utiliser l'acronyme « DAESH », employé par le grand public et les médias afin de refuser de valider ce groupe comme un véritable état.

Un dernier témoignage peut illustrer ce motif d'engagement. Il s'agit d'une jeune fille de famille athée, de classe populaire, qui a été victime d'un abus sexuel non traité dans sa petite enfance, nous l'appellerons X. Elle a été arrêtée à la frontière française en direction de la Syrie à deux reprises par la police et suivie par le juge des enfants.

« *Equipe : Tu avais du mal à te confier quand tu parlais avec tes nouvelles sœurs sur le net ?*

X : Oui, ça a dû mettre un bon six mois avant que je commence à parler de ma vie…

Equipe : Tu le voyais comment cet homme à qui tu arrivais à parler ?

X : Comme quelqu'un de bien, d'entier... Quelqu'un de pieux surtout. Quelqu'un qui aurait tout fait pour Dieu donc je trouvais ça super beau. Qu'il soit prêt à quitter sa famille pour la cause, parce qu'il avait trois filles donc, qu'il soit prêt à les quitter pour Dieu je trouvais ça magnifique…

Equipe : Et qu'est-ce qu'il avait de plus pour que tu te confies à lui ?

X : Bah ça me donnait confiance qu'il s'engage corps et âme. Je me disais qu'il ne pouvait être qu'une sorte de héros. Faire passer la défense des Syriens avant ses propres enfants, faut avoir un cœur immense. Il était tout pour moi.' La référence' quoi…

Equipe : Tu lui as parlé tout de suite de tes sentiments ?

X : Oui.

Equipe : Il y a eu une attirance tout de suite ? Très rapidement ?

X : Oui, parce que en fait, je suis tombée sur lui sur Facebook ; il avait juste marqué en fait : lion cherche lionne. Il voulait une femme qui partage les mêmes convictions que lui, qui se sacrifie pour la justice quoi, qui fasse sa hijra avec lui…

Equipe : Il parlait de hijra ?

X : J'étais en début de radicalisation. Du coup je me suis dit 'yes, c'est ça qu'il me faut. Il est musulman pieux. Un mec entier, qui donne tout. Il ne peut qu'être un homme de confiance. Donc j'ai pas réfléchi je lui ai envoyé un message. Ensuite, on n'a jamais arrêté de se parler. Jusqu'à mon arrestation.

Equipe : Tu étais attirée par le mariage avant ça ?

M : Non.

Equipe : Tu avais quel âge exactement à ce moment ?

X : Quand je l'ai rencontré sur Internet, je pense que je devais avoir 15 ans et demi peut-être.

Equipe : Et lui il avait quel âge ?

X : 31.

Equipe : Ca ne t'a pas semblé bizarre ?

X : Non, ma mère dit toujours qu'il y a 10 ans de différence de maturité entre les hommes et les femmes. Il avait juste 5 ans de trop en fait…

Equipe : Vous vous êtes rencontrés physiquement ?

X : Non. Puisque la police m'a arrêtée.

Equipe : Et ça faisait combien de temps que vous vous parliez ?
X : A peu près un an
Equipe : Pendant un an vous vous êtes parlés sans jamais vous voir ?
X : Oui.
Equipe : Par webcam ?
X : Non on se voyait pas par webcam, c'était des photos.
Equipe: Ah vous vous envoyiez des photos ?
X : Oui.
Equipe : Et tu t'es mariée comment avec lui ? Parce que tu disais être mariée ?
X : Euh ouais. Il n'y avait que nous deux et un frère.
Equipe : Vous étiez ensemble quand même physiquement ?
X : Non, ça s'est fait sur Skype. Et après, on allait officialiser entre guillemets en vrai quand je l'aurais rejoint …
Equipe : Donc en fait, vous vous êtes mariés par Skype ?
X : Oui. Et il m'avait promis qu'on ne divorcerait jamais ni par Skype ni sur Télégramme. Car on connaissait tous des sœurs qui avaient été répudiées sur Télégramme…
Equipe : Tu avais l'impression d'être aimée par lui ou par Daesh ?
X : Je ne sais pas. Par Daesh en soi non. Par mon mari du coup oui…
Equipe : Si ton mari n'était pas là, tu penses que tu serais restée dans ce groupe ?
X : Non je ne crois pas. Quand j'avais des doutes pour partir, je me rassurais en me disant qu'un homme qui fait passer les enfants tués par un dictateur avant ses propres enfants est forcément un surhomme. Ça me rassurait à chaque fois que j'angoissais. Je me disais : Dieu m'a réservé cet homme pour me protéger. C'est sûr, c'est mon destin… faut pas que je réfléchisse.
Equipe : Et finalement, c'est comme ça que tu as essayé de partir ?
X : Oui, j'ai essayé deux fois. J'étais fière que l'homme qui voulait m'épouser soit un moudjahidine. Il me protégeait de l'enfer. S'il devait mourir, je serai heureuse car il mourrait en martyr et nous serions en sécurité tous les deux au paradis. Je ne pensais qu'à le rejoindre. C'était devenu une obsession. J'y pensais constamment. J'étais terrorisée par l'idée que mon mari décède au combat avant que je ne puisse le rencontrer physiquement au moins une fois. Finalement, il était plus important pour moi de rejoindre mon mari que de faire la Hijra (l'immigration). Il était devenu le symbole de ma survie : seul lui pouvait me protéger et me permettre d'affronter la vie. Seul lui était digne de confiance. Je me méfiais du monde entier sauf de lui. C'était la première personne en qui je faisais confiance. Je voulais lui donner ma vie.

II.1.8. La promesse de scénario pour mourir (LE SUICIDE LICITE)

Les jeunes classés selon ce profil présentent des tendances suicidaires préalablement à l'engagement radical. Ils présentent comme caractéristiques de cumuler plus que les autres jeunes les motifs d'engagement ou d'en changer. Cette hésitation est en soi caractéristique de cette catégorie, car la volonté de suicide trouve un cadre propice dans n'importe quel motif d'engagement. En effet, le discours « djihadiste » leur fournit un scénario de suicide : où, quand, comment, pourquoi, qui caractérise la crise suicidaire aiguë, avec en plus la possibilité de donner un sens à sa mort et une promesse de vie meilleure dans l'au-delà.

Alors que la demande explicite du jeune se rattache souvent à l'un des sept autres mythes, sa demande implicite est de mourir. Il finit par l'avouer au fur et à mesure des séances de parole. Au fond, il voulait en finir, parce que la vie est trop dure, mais comme le suicide est interdit quand on croit en Dieu, il se sentait plus ou moins obligé de passer par un autre motif d'engagement. Il n'est pas obsédé par l'idée de sauver sa famille comme le Sauveur ou de sauver son groupe de héros comme Lancelot, il veut simplement arrêter de vivre. Une jeune fille correspondant à ce sous-groupe a ainsi considéré le fait de se voir proposer une ceinture explosive « comme une opportunité ». Les jeunes pris en charge par le CPDSI qui correspondent à ce profil finissent par prendre conscience et par verbaliser leur volonté de mourir au moment de leur surmédicalisation. Nous repérons, comme nous l'avons dit ci-dessus, ces dépressifs à l'instabilité ou à la multiplicité de leurs motifs d'engagement...

Lamia est une jeune fille dont nous avons tardivement découvert l'aspect suicidaire. Au départ, pendant notre suivi, nous étions déconcertés par le fait qu'elle évoquait des idéaux, des besoins, et donc des motifs d'engagement très différents. Ce n'est qu'au bout de plusieurs mois que nous avons compris que le discours « djihadiste » faisait autorité sur elle dans la mesure où il lui permettait de mourir, ce qui expliquait l'interchangeabilité de ses différents arguments.

Voici son témoignage :

> ***« J'ai commencé à m'intéresser à l'État Islamique après avoir entendu à la télévision qu'on parlait d'Abou Bakr Al Baghdadi. J'ai demandé à une fille pro-Dawla avec laquelle j'étais en contact sur Facebook des détails sur le califat. Elle me disait : "Tu sais que le Shâm c'est la terre sainte! Il faut aller là-bas ! C'est important". Il fallait donc se désavouer des mécréants et rejoindre les frères moudjahidin (jihadistes) sur zone. Je pensais que la vérité était là-bas. J'étais convaincue que la fin du monde était proche et qu'il fallait absolument partir les rejoindre. Au début, j'en parlais uniquement avec mon amie sur Facebook. Je regardais aussi beaucoup de vidéos sur YouTube. Elles parlaient de la guerre sainte et des combattants. J'ai aussi regardé des vidéos humanitaires dans lesquelles je voyais des petits Syriens en train de mourir sous le régime de Bachar Al Assad. Après, j'ai commencé à regarder d'autres vidéos qui n'étaient pas uniquement de Daesh mais plutôt 19HH, par exemple. Ça parlait un peu plus de religion et de la Terre Sainte. Quand je les ai regardées, j'ai voulu partir tout de suite. J'ai ensuite commencé à regarder des vidéos d'exécution de Daesh. La première fois que j'ai vu des vidéos d'exécution, ça m'a tellement écœurée que j'en aurai presque vomi. A force de les regarder, j'ai fini par ne plus rien ressentir. Au contraire, j'en étais fière.***

J'ai par la suite visionné des vidéos de guerre avec les frères qui combattaient là-bas. J'écoutais aussi des vidéos de prêches comme celle de Awlaqi[89]. Ce que je préférais par-dessus tout, c'était celles qui traitaient des grands péchés, de l'au-delà ou encore de la vie après la mort. Comme elles me faisaient peur, cela me motivait à être meilleure. Je suis ensuite entrée dans un groupe privé « entre sœurs » sur Facebook. Je me connectais tous les jours dès que je rentrais du lycée. J'ai toujours été active sur les réseaux sociaux mais avant je ne communiquais qu'avec des copines du quartier. Le groupe a fini par devenir important et je me suis attachée à eux. Ce qu'elles me disaient me touchait. C'est devenu plus important que tout. Je leur posais des questions très régulièrement. Plus j'avançais, plus je voulais en savoir. C'est devenu une obsession.

Au départ, je voulais partir rejoindre la Syrie toute seule mais par la suite, j'ai voulu y aller avec ma meilleure amie. Nous étions toutes les deux en contact avec le même frère qui était en Syrie et qui avait organisé notre départ à toutes les deux. Quand j'ai pris conscience que je devais me séparer de ma famille, j'ai vraiment été triste. Pendant les 24 premières heures, je n'allais vraiment pas bien. Néanmoins, je n'ai pas changé d'avis parce qu'à mes yeux, j'y allais aussi un peu pour eux. Je pensais qu'ils allaient me suivre parce que j'étais dans la vérité et qu'ils étaient dans le faux. J'étais persuadée que j'aurais pu les convaincre de me rejoindre. Si ma famille ne m'avait pas rejointe, j'aurais aimé intercéder pour eux auprès de Dieu, pour qu'ils me retrouvent au paradis plus tard. J'avais un peu le sentiment que je les aurais sauvés en allant là-bas. On m'avait dit que si on mourait martyre, on pouvait intercéder pour plusieurs personnes. Le jour de la résurrection (yawma-l-qiyyama, plutôt Yawm Al Qiyyama), j'aurais pu sauver l'âme des membres de ma famille pour qu'ils échappent à l'enfer.

Quand j'éprouvais une angoisse, je me rassurais en me disant que je pourrais revenir en France si cela ne se passait pas bien. J'ai mis du temps à comprendre qu'une fois là-bas, ce serait pour toute la vie. Cet aspect m'a fait hésiter. J'ai quand même décidé de partir parce que j'estimais que j'étais allée trop loin et que je ne pouvais plus faire marche arrière. C'était comme un tourbillon autour de moi malgré moi. Ce qui est évident avec le recul, c'est que je voulais vraiment mourir en martyre. J'y allais pour me sauver moi-même mais ce n'était pas que pour moi. Je voulais aussi aller là-bas pour faire de l'humanitaire, je voulais vraiment aider. Pour moi, il était évident qu'une fois arrivée en Syrie, j'allais aider les petits syriens. Ensuite, m'est venue l'envie d'apprendre le maniement des armes. J'étais alors dans un état d'esprit différent. Il n'était plus question d'aider des victimes mais plutôt de combattre des oppresseurs. Ils m'ont convaincue que j'allais combattre et mourir en martyre alors que finalement c'est faux. Je savais très bien en mon fort intérieur que les femmes ne pouvaient pas combattre. Je me suis dit qu'un jour, ils auraient peut-être besoin de moi. Et puis à la fin, j'ai compris qu'une fois là-bas, je devrais me marier et élever des enfants combattants (moudjahid). J'étais tellement embrigadée que ces projets m'allaient complètement. J'étais persuadée que mes enfants combattraient dans le sentier de Dieu (fi sabilli-llah), ce qui les aurait menés directement au paradis (Janah). Enfin, je pensais que là-bas je pourrais pratiquer ma religion librement et porter le niqab, ce que je désirais plus que tout.

Je me suis toujours sentie inutile dans ma famille. Aussi loin que je me souvienne, j'ai toujours eu des problèmes familiaux. Je cherchais ma place. Il y a des moments où on ne s'intéressait pas trop à moi. Je me sentais un peu à part. Pour me faire remarquer,

[89]Anwar Al Awlaqi fut le Chef d'Al Qaïda en Péninsule Arabique (AQPA), décédé en 2011.

je faisais des bêtises. A l'école, je ne travaillais pas pour qu'ils appellent ma mère. Ça la faisait réagir. Même si elle me disputait, j'avais l'impression de vraiment exister pour elle. Je voulais aussi que mon père réagisse, surtout lui, parce que j'avais vraiment le sentiment d'être inexistante à ses yeux. À partir du lycée, au moment où j'ai commencé à m'intéresser à la Dawla, je ne voulais plus rien faire. Avant ça, j'avais énormément de projets d'avenir : je voulais faire médecine, devenir aide-soignante ou encore travailler avec les enfants. Je ne sais plus trop pourquoi mais je ne voulais plus rien faire. En terminale un peu avant que je sois bien engagée avec Daesh, j'ai tout lâché. Tout ça à cause d'eux ! Tout ce qui comptait à ce moment-là, c'était de les rejoindre parce qu'ici il n'y avait que des mécréants. Avant ça, j'avais toujours un petit projet. Je me voyais plus tard avec mon petit permis, mon petit travail mais tout ça n'avait plus d'importance.
J'ai toujours pensé que ce monde n'était qu'un test et ce depuis très longtemps. A mes yeux, cette vie ici-bas (la Dunya) ne sert à rien, elle est éphémère. J'ai toujours été dans une quête spirituelle. Les enfants qui meurent me faisaient mal au cœur. Quand je voyais des pauvres, ça me touchait, surtout si c'était des enfants, beaucoup moins les adultes. Après, progressivement, je dois l'avouer, cela m'était égal quand il ne s'agissait pas d'enfants musulmans... Par exemple, quand j'entendais parler d'une fusillade aux États-Unis, ça ne me faisait rien du tout. Je suis devenue dure sur certains sujets. J'ai changé. Pourtant, j'avais fait un peu d'humanitaire avant : donner à manger aux SDF et aux gens qui n'ont pas les moyens, etc. J'ai quitté cette association humanitaire parce que je n'aimais pas trop le groupe, même si cette mission me plaisait vraiment. Je voulais vraiment aider la communauté musulmane. Je voulais aller en Palestine pour les soutenir mais c'était impossible. J'imaginais qu'une fois adulte, j'adopterai un orphelin somalien ou palestinien. Pour moi, le projet de Daesh, c'était de nous aider, nous, les Musulmans. Avec un projet : que le monde entier soit musulman.
Le projet de revenir au temps du Prophète (Paix et Bénédictions sur lui) était la meilleure solution pour moi. J'aurais alors pu pratiquer librement ma religion. Clairement, en France, je trouvais que je ne pouvais pas appliquer ma religion comme je l'entendais. J'en étais convaincue même avant d'avoir été embrigadée par Daesh. Je savais que si un jour je portais le voile, beaucoup de portes se fermeraient pour moi. Quand je l'ai ensuite porté, à chaque fois que je me sentais agressée par un « Français », je le considérais comme un mécréant et un ennemi. En fait, je les voyais finalement tous comme des ennemis car beaucoup me regardaient mal avec mon voile. Les membres de mon groupe jouaient beaucoup sur ça. Ils me disaient : « Regarde, ici ça se passe mal mais chez nous tout se passe bien. Les femmes peuvent s'habiller comme elles veulent, etc. » Le plus important pour moi, c'était que l'islam soit réinstauré. […] Dans ma tête, je pensais qu'avec Daesh, le monde serait meilleur. Avant, je ne sais pas si ma vie avait un sens. On était ici-bas pour un test puis il y aurait le jour du jugement dernier et on serait tous jugés. Il fallait être la meilleure Musulmane possible. Je ne supportais plus les humiliations que subissent les Musulmans, je pensais tout le temps à ça. Ça provoquait de la haine en moi. J'avais le sentiment que tout le monde était toujours contre les Musulmans. Je regardais en boucle des vidéos de femmes voilées qui étaient malmenées par la police. (…)
Au début, je voulais rejoindre les sœurs, je pensais vraiment que ça allait être « bisounours ». J'imaginais qu'on allait pratiquer notre religion ensemble. Je n'ai jamais osé faire les choses seule. J'ai peur d'avoir des responsabilités et donc de faire les choses en groupe m'a toujours rassuré. D'ailleurs, c'est toujours le cas aujourd'hui. Je pensais vraiment que grâce à la guerre, on allait arriver à créer une bonne communauté, solidaire. C'était important pour moi. Je pensais aussi que là-bas, j'allais apprendre le

Coran et les hadiths. C'était le seul endroit où je pouvais apprendre le vrai islam. J'aurais pu l'apprendre partout. Mais dans ma tête, là-bas, c'était mieux, là-bas ça aurait été la vérité, pas comme ici en France. Je me sentais vraiment impure en restant ici. Parfois, j'avais l'impression de devenir folle. Dès que je sortais, je pleurais, j'en avais marre, je voulais partir. Le mariage m'attirait un peu mais je voulais surtout aller là-bas pour la religion. J'avais vraiment l'impression qu'on se protégeait avec mes sœurs quand on parlait ensemble.

(Lamia, cf. intégralité de son interview dans le Livre Blanc « Les désengagés » en annexe).

Ce jeune homme, de 22 ans, issu de famille athée de classe moyenne, a accumulé trois motifs d'engagement avant que notre équipe ne s'aperçoive de son aspect suicidaire : Mère Teresa, Lancelot et le Sauveur, avec un petit aspect Zeus à la fin. Le suivi n'a été efficace qu'à partir du moment où l'on a tenu compte de ses questions fondamentalement existentielles :

« ***Daesh m'a séduit dès qu'ils ont commencé à me parler de leur projet. Tout me touchait au plus profond de mon cœur. Je voulais sauver les populations opprimées, les enfants qui mourraient de faim, les veuves qui perdaient tout espoir à la vie, les hommes qui avaient perdus des membres de leur corps dans des bombardements ou au combat, etc. Je voulais distribuer et envoyer de l'argent, de la nourriture pour les soutenir, les aider. Je crevais de ne rien pouvoir faire concrètement pour les sauver, les aider. Je me sentais tellement responsable et coupable de rester dans mon petit confort alors que tous ces gens pas si loin de moi souffraient. J'étais dans mon petit confort bien au chaud et c'était insupportable pour moi. J'ai donc vite voulu prendre les armes pour agir concrètement car j'ai vite compris que participer à des projets humanitaires, envoyer de l'argent, de la nourriture, des habits ne suffisaient pas. J'avais vidé mes armoires, tout revendu sur ebay. Je m'étais débarrassé de tous mes biens matériaux pour envoyer aux associations en Syrie tout ce que j'avais, mais c'était inutile. Mon aide était minime. Je voulais donner plus. Je voulais changer réellement les choses. Le combat m'a très vite attiré. Le côté fraternité, combattre avec mes frères, pour mes frères. J'étais prêt à me sacrifier pour eux. Ils étaient ma famille, mes jumeaux, j'aurai tout donné pour eux. J'avais besoin d'eux, je me sentais aimé, compris auprès d'eux. Pour la première fois j'étais accepté tel que j'étais. Je n'avais pas besoin de correspondre à leurs valeurs, à leur humour, à leur caractère, être moi-même suffisait pour être aimé. Pour la première fois je m'entendais rire, je me sentais heureux, vivant à leur côté. Les armes ne m'attiraient pas trop au départ, j'en avais peur mais je les ai vite apprivoisés. En plus, maintenant c'est devenu banal d'avoir une arme, tout le monde en a une dans les cités. Ce n'est vraiment pas compliqué pour en obtenir. Lorsque j'ai vu la fierté dans leurs yeux quand je postais une photo avec une arme sur SNAP ou quand on se retrouvait tous dans la forêt pour s'entraîner j'ai vite oublié mon appréhension de départ. Leur approbation et amour étaient le plus important pour moi. J'avais vraiment cette impression de vivre pour la première fois depuis que je les avais rencontrés. Au départ, j'avais énormément peur***

pour ma mère qui était gravement malade. Elle était atteinte d'un cancer et souffrait beaucoup par sa chimio thérapie. Je me sentais responsable d'elle. J'étais l'homme de la maison. Mon père nous avait abandonné depuis longtemps et je n'avais qu'une petite sœur. C'était mon rôle de prendre soin d'elles. Qu'est-ce que ma mère deviendrait si je l'abandonnais, comment ma petite sœur survivrait seule sans moi pour lui apportait de l'argent ou du soutien ? Il y a quelques années j'avais commencé à rentrer dans du trafic de drogue, du vol, pour pouvoir ramener de l'argent à la maison. C'était la seule façon possible. Je culpabilisais beaucoup de cela vis-à-vis de Dieu, j'avais peur d'aller en enfer, mais je n'avais pas le choix je devais sauver ma mère et ma petite sœur, tout était la faute de mon père et du gouvernement qui nous abandonnaient et ne nous aidaient pas pour survivre. Ma mère avec son cancer ne pouvait plus travailler, ma petite sœur était trop petite, elle méritait qu'on la protège qu'elle puisse aller au collège et s'amuser avec ses copines. C'était à moi de sauver ma famille. Ma responsabilité. Mon honneur. Les frères m'ont beaucoup rassuré sur la punition d'Allah concernant mes trafics, j'ai toujours volé et vendu de la drogue à des blancs, des mécréants alors d'une certaine façon je servais la cause sans le savoir. C'était Dieu qui m'avait empêché de m'en prendre à ma communauté même dans le désespoir et mon engagement auprès de Daesh allait effacer tous mes péchés. Mon sacrifice servira à me purifier, à redevenir vierge de tous péchés et surtout à sauver ma mère et ma petite sœur de l'enfer. J'allais les emmener au paradis avec moi. C'était mon but ultime. La meilleure des façons pour les sauver. Je n'allais plus m'évertuer à essayer de les protéger de cette vie mais j'allais carrément m'assurer que dans la mort elle serait en sécurité. Ce qui était le plus important c'était l'au-delà et non la vie ici-bas. Ce n'était plus grave de les abandonner, on se retrouverait là-haut, au paradis. Elles me remercieront lorsqu'elles comprendront que je me suis sacrifié pour les emmener au paradis avec moi. Elles ne m'en voudront plus. J'avoue aussi que le groupe me donnait l'illusion d'être puissant, de ressentir du pouvoir. J'avais toujours l'impression d'être inférieur aux autres et là tout d'un coup on ne me regardait, on ne s'adressait plus à moi de la même façon. Les gens rien que dans mon regard devaient sentir que je pouvais être une personne dangereuse. On me respectait plus, on me craignait même et j'aimais ça. Ce qui ne m'empêchais pas de continuer vouloir aider les gens opprimés au contraire je me disais plus tu es respecté, plus tu pourras contribuer au bonheur et à l'assistance de ton prochain en détresse. Il faut avoir le pouvoir pour aider les autres. Ce n'est pas avec la gentillesse qu'on fait avancer les choses. Au final, je n'avais plus qu'un seul objectif c'était de mourir en martyre. Cette solution sans vraiment savoir pourquoi me procurait apaisement et un sentiment d'accomplissement. C'était ça que je voulais au plus profond de mon cœur et ça me donnait l'impression de sauver tout le monde : moi-même de mes péchés, ma mère qui allait peut-être bientôt mourir à cause de son cancer, ma petite sœur, les peuples opprimés, mes frères. En portant mon dernier souffle, je combattrai pour une cause juste et noble. Je lutterai contre l'injustice et je ferai réellement quelque chose pour changer le monde. J'apporterai un message important et mes frères se souviendront de moi comme un héros. Je resterai dans la mémoire des gens. Mon geste ne sera pas vain, il pourra être utilisé pour gagner la guerre.

D'autres jeunes expriment très nettement leur tendance mélancolique et dès le début de leur rétro-analyse, arrivent rapidement à faire le lien entre leur envie de mourir et la promesse du groupe. C'est le cas de cette jeune fille de 20 ans, de classe sociale moyenne, de conviction athée, condamnée pour prosélytisme du terrorisme sur internet :

« *Je ne saurai pas vraiment dire ce qui m'a séduit chez Daesh. J'avais juste l'impression de ressentir moins de douleur en moi. Depuis petite, je ressens beaucoup de tristesse. J'ai toujours la sensation d'être étrangère, spectatrice du monde qui m'entoure. Je ne corresponds pas à cette vie, à cette terre. Je ne suis pas à ma place ici. Je ne comprends pas ce que je suis sensée faire, être… Ma vie n'était qu'une perpétuelle routine. J'avais l'impression d'être dans une boucle sans fin qui se répétait à l'infini. Un peu comme dans certains films où le personnage principal revit la même journée sans arrêt jusqu'à ce qu'il arrive à se libérer de cette spirale grâce à la compréhension d'un message que l'univers voulait lui faire passer. Je cherchais désespérément ce message qui m'était destiné, en vain. Chaque soir, quand je m'endormais, je priais pour ne pas me réveiller. Chaque réveil était une souffrance. Je ne ressentais plus rien : ni joie, ni tristesse, je ressentais du vide. J'étais un gouffre, un puit de lassitude. Tout me semblait tellement dur, je devais faire des efforts monstrueux pour survivre. Tout était une épreuve : me lever le matin, respirer, sourire, parler, écouter, marcher, prendre le bus. Je fantasmais souvent sur la mort, je passais mon temps sur des blogs de gens comme moi qui n'étaient pas à leur place. J'écrivais des poèmes comme eux sur la mort que je considérais comme délivrance ultime. Elle représentait pour moi le bonheur, la liberté. Je la voyais comme lumière, synonyme d'espoir. A chaque anniversaire, mon désespoir augmentait, je prenais une année de plus et j'étais encore là, toujours prisonnière d'une vie que je ne voulais pas, que je ne supportais pas. Je ne sais pas pourquoi j'étais autant malheureuse. J'ai essayé à plusieurs reprises de faire des TS mais je ne suis jamais arrivée à aller jusqu'au bout. Parfois, en attendant le métro, j'espérais que quelqu'un me pousse ou d'avoir le courage de faire ce petit pas qui me séparait de mon paradis : la mort. Je m'en fichais d'aller en enfer ou au paradis, je n'y croyais pas vraiment de toute façon. Mon rêve à moi, mon paradis à moi, c'était la mort tout simplement. Même l'enfer serait une délivrance par rapport à la vie. Lorsque j'étais en hauteur, je regardais la fenêtre avec plein de mélancolie, je priais pour avoir la force de sauter. Je trouvais les suicidés courageux, je ne comprenais pas les gens qui disaient que c'était lâche de se suicider. Ils ne se rendaient pas compte du courage nécessaire pour passer ce pas. Courage que je n'avais pas. Le jour où je suis allée le plus loin, j'ai avalé des médicaments mélangés à de l'alcool. Ma mère m'a retrouvée dans ma chambre inconsciente. J'ai été transportée à l'hôpital par les pompiers et on m'a vite transférée au service psychiatrie. J'ai commencé une thérapie qui à mon avis, n'a servi à rien. Je ne vois pas l'aide que ça m'a apporté à part de me transformer en zombie. Ça m'a vidée des dernières forces que j'avais en moi. Le seul côté positif c'est que je ne pensais plus à rien. Mon cerveau était vide. Je n'étais plus envahie par des envies de mort. Je n'imaginais plus, à chaque seconde, des façons de partir, de m'évader de cette vie. J'étais tellement vidée que même penser était trop fatiguant. J'avais la sensation d'être dans un tunnel qui ne se terminerait jamais. La seule lumière que je pouvais atteindre était d'attendre que la mort vienne me chercher par elle-même. Je me sentais mauvaise, ma famille serait plus heureuse sans moi. Je leur rendais service. Je*

les rendais malheureux, j'entendais ma mère pleurer la nuit dans sa chambre, je voyais les regards inquiets de mes frères et sœurs qui ne comprenaient pas ce que je vivais. Ils se relayaient pour me surveiller. Parfois, j'avais l'impression de voir du soulagement dans le regard de ma mère lorsqu'elle rentrait du travail le soir. Comme si elle se préparait à recevoir un appel lui annonçant que j'étais à l'hôpital… Je voulais la libérer de cette inquiétude. Elle ne méritait pas de souffrir autant à cause de moi. En même temps, je lui en voulais beaucoup de ne pas me laisser partir, de vouloir me forcer à rester sur cette terre. Je devais faire et être comme les autres, je devais faire un effort, m'ouvrir, regarder la beauté et non pas que la noirceur, disaient-ils… Ils voulaient que je devienne une autre personne alors j'ai essayé de faire semblant, de devenir joyeuse, blagueuse. Tout pour qu'on me laisse tranquille et qu'on arrête ces médicaments qui me faisaient tout le temps dormir. J'ai souri, répondu les bonnes réponses à mon psy et tout doucement, tout le monde était rassuré autour de moi. J'ai repris l'école, un peu d'indépendance, de liberté sans oublier de transporter mon masque au quotidien. J'avais compris que c'était impossible de montrer mes réels sentiments, j'étais incomprise par tous. Je ne faisais pas partie du moule et on me prenait pour une folle. J'étais persuadée que c'étaient eux les fous, aveuglés par un voile qui les rendait ridicules et ignorants. C'est à cette période que j'ai rencontré Daesh. Ils ont su voir la personne que j'étais réellement derrière le masque que je m'étais fabriquée. Enfin des personnes qui me comprenaient, avec qui je pouvais parler sans devoir filtrer mes propos par peur de choquer ou d'inquiéter. Ils souhaitaient réellement me délivrer, m'aider. Ils m'ont donné une explication à tout ce malheur ressenti : j'étais parmi les proches de Dieu. J'étais dans la vérité. Je comprenais enfin pourquoi j'étais capable de voir, de ressentir des choses que les autres ne pouvaient pas. J'avais raison, je n'étais pas folle. J'avais été mis sur terre pour servir une cause au nom de Dieu qui m'amènerait à mourir en martyre. Une fois que j'avais compris cela pour la première fois de ma vie je me suis sentie vivre, heureuse. Je pouvais enfin respirer et sourire sans souffrance ou hypocrisie. J'avais trouvé le sens de ma vie et ma place. Je ne devais pas vivre longtemps, mon destin était tout tracé par Dieu. Je devais juste attendre le bon moment. Ca expliquait aussi mon manque de courage pour passer à l'acte dans les années précédentes. Je devais rencontrer mes nouvelles sœurs avant, pour me sacrifier de la bonne façon. »

En guise de conclusion du chapitre II.1

Cette profusion des motifs d'engagement explique bien la diversité des personnes qui s'engagent et le fait qu'il n'y ait pas de « profil du « djihadiste ». Comme le souligne le Juge Trévidic, « La population djihadiste est aujourd'hui diluée dans la population française. Elle provient de milieux sociaux divers, sans aucune exclusive. La proportion de femmes et de mineurs est devenue inquiétante. […] Nos schémas sont dépassés. Le sexe, l'âge, le milieu social, l'origine, le degré d'éducation, la stabilité de la vie familiale et notamment la paternité ou la maternité ne sont plus des critères qui permettent d'assurer la détection et d'évaluer la dangerosité potentielle d'un individu. »[90]

[90]Marc TRÉVIDIC, *Terroristes, les 7 pilliers de la déraison*, JC Lattès, 2013.

Lancelot est le motif d'engagement qui a le plus de succès chez les garçons. Nous renvoyons au rapport MÉCANISMES DE RISQUE ET FACTEURS DE DÉSISTANCE (II.4 DYNAMIQUE DE VARIABLES LIÉES AUX MOTIFS D'ENGAGEMENT) pour découvrir la correspondance entre le genre et les motifs d'engagement (Tableau 17a) mais aussi la correspondance entre la classe sociale et les motifs d'engagement (Tableau 19 et Tableau 20). Nous pouvons constater alors comment le facteur social interagit dans le choix du motif d'engagement, transcendant les facteurs plus psychologiques des jeunes : pour ceux issus de classe populaire, l'idéal de construire un monde meilleur l'emporte alors sur l'idéal de construire un « meilleur soi ».

Lorsque l'on combine les méthodes qualitatives et quantitatives, 8 dimensions principales des caractéristiques individuelles peuvent être trouvées au sein de ces motifs : la violence, la dépression, l'expérience de la violence, les problèmes de sexualité, la solitude, l'intérêt pour la mort. Lorsqu'un jeune cumule deux motifs d'engagement, ce qui est le cas d'environ 30% des jeunes (voir TABLEAU 16), une ou plusieurs dimensions en jeu sont similaires dans les deux motifs qu'il poursuit : la dépression, la violence, la solitude, etc.

Le croisement entre les méthodes qualitatives et quantitatives montre aussi que ceux qui se sont engagés sous le motif ZEUS sont les plus difficiles à accompagner en sortie de radicalisation. Parmi les « djihadistes » qui sont désengagés et « déradicalisés », seuls 7% étaient engagés sous ce motif. Ce résultat n'est pas surprenant : pour aider le radicalisé à faire le deuil du projet « djihadiste », il s'agit de mettre en place différentes techniques qui lui permettent de prendre conscience du décalage entre ses besoins, son idéal, les promesses faites par le discours « djihadiste » et la réalité des actions des « djihadistes ». Or en ce qui concerne le motif d'engagement ZEUS, la promesse de toute-puissance du discours « djihadiste » et la réalité de son action se chevauchent : leur projet d'extermination et de purification utilise bien la toute-puissance. Nous renvoyons au rapport MÉCANISMES DE RISQUE ET FACTEURS DE DÉSISTANCE pour étudier les interactions entre les différents motifs d'engagement et les probabilités de sortie de radicalisation.

On trouvera pages suivantes un tableau résumant les interactions entre ce qui est de l'ordre de l'individu, ce qui relève des facteurs extérieurs et ce qui ressort du système de recrutement.

Tableau des interactions

	MOTIF D'ENGAGEMENT ET PROMESSE DU GROUPE « DJIHADISTE » À LAQUELLE CE MOTIF CORRESPOND	BESOINS EXPLICITES EXPRIMÉS PAR LE RADICALISÉ	CARACTÉRISTIQUES PERSONNELLES DU JEUNE, DÉTECTÉES PAR LA MÉTHODE QUANTITATIVE ÉLABORÉE PAR L'ÉQUIPE DU PROFESSEUR COHEN
1	Zeus => Promesse de toute-puissance	Besoin de commander et de se faire respecter	Violence, intérêt pour les armes, mégalomanie, aventure, combat, « valeur masculine/virile », pas de manque d'estime de soi
2	Suicide licite => Promesse d'un scenario pour mourir	Sentiments dépressifs souvent inconscients	Sentiments dépressifs, attitude de prise de risque, comportement suicidaire, solitude, passif fréquemment empreint de maltraitance et d'abus
3	Sauveur => Promesse de sauver sa famille de l'enfer	Besoin de sauver les siens, recherche d'un monde meilleur	Sentiments de responsabilité et de culpabilité à l'égard des autres et des proches, un passif avec des proches ayant souffert, notamment au niveau de leur santé
4	Daeshland => Promesse d'un monde égal et fraternel	Souffrance sociale, désespoir social	Expression de solitude et de culpabilité, sentiment d'injustice, résignation, perte d'intérêt et perte d'espoir pour le monde réel, insight pauvre *(c.à.d. découverte soudaine de la solution à un problème sans passer par une série d'essais-erreurs progressifs)*

5	Lancelot => Promesse de protéger les plus faibles contre les plus forts	Expression d'un besoin de justice et d'héroïsme	Violence, intérêt pour l'aventure, pour les armes, le combat, l'armée, des préoccupations homosexuelles, un groupe de pairs, incertitude identitaire, altruiste mais difficultés à interagir avec les autres
6	Forteresse => Promesse de pureté et de contention	Peur des tentations et volonté de maîtrise	Fantasmes et activités sexuelles intenses, pensées homosexuelles pas assumées, addiction produit toxique, sentiment de culpabilité quand heureux, pas de recherche de protection ou d'appartenance à un groupe, passé fréquemment empreint d'abus
7	Mère Theresa => Promesse de faire de l'aide humanitaire	Besoin de sauver le monde, d'être utile et altruiste	Sentiments de responsabilité et de culpabilité, expression d'être mauvais, expression de sacrifice, peur de la sexualité, intérêt pour la mort
8	Belle au bois dormant => Promesse de protection	Recherche d'un mari, amour idéal	Expression de solitude, sentiments de persécution masculine, identification à un peuple « oppressé », passé empreint d'abus sexuel, intérêt pour la mort

Ce tableau a été élaboré grâce aux résultats des statistiques élaborées par l'équipe du Professeur Cohen, chef du service psychiatrique de l'enfant et de l'adolescent de l'Hôpital Pitié-Salpêtrière, à partir de questions de la grille MOTIFS D'ENGAGEMENT du CPDSI et des éléments recueillis par le CPDSI avant la radicalisation des jeunes de l'échantillon. Les détails de la méthode des statistiques figurent dans le rapport MÉCANISMES DE RISQUE ET FACTEURS DE PROTECTION.

II.2 L'ADHÉSION À LA VIOLENCE ET LA DOUBLE DÉSHUMANISATION

Nous avons vu comment l'approche émotionnelle anxiogène mène l'individu à se redéfinir lui-même et à redéfinir les autres (I.3 de la partie I). Nous avons également souligné comment le fait de se sentir baigné dans une sorte de cohérence entre son idéal, ses besoins et le projet « djihadiste » (II.2 de la partie II) renforce cette double redéfinition et introduit la banalisation de l'utilisation de la violence. **Le motif d'engagement ne définit pas le degré de dangerosité du radicalisé mais permet l'appropriation personnelle de l'idéologie « djihadiste », en faisant le lien entre l'idéal de l'individu et le projet collectif. Or c'est bien le niveau d'adhésion au projet « djihadiste » qui détermine le niveau de dangerosité de la personne.**

Les témoignages des radicalisés montrent que la « peur du Shirk » permet au discours « djihadiste » d'éloigner les jeunes de tout ce qui fait d'eux des êtres humains (leur corps, leur filiation, leur lien avec leur ancien univers mémoriel, affectif, familiale, leur ressenti personnel, leur culture…), mais aussi d'enfermer « les Autres » dans la catégorie des « Ennemis ». Progressivement, cette conviction envahit la globalité de leur psychisme et de leurs affects, à tel point qu'ils se nient eux-mêmes en tant qu'êtres vivants au profit de la suprématie de leur idéologie divine. Ils s'identifient à la toute-puissance de leur croyance et peuvent décider de se sacrifier pour cette dernière. À partir de ce niveau de radicalisation, ils perçoivent le lien humain comme une cause de faiblesse et de fragilité et se situent sur un registre où ils ne sont plus capables d'avoir une vraie relation avec un humain car ils s'imaginent que cela les rendrait trop dépendants et les détournerait de Dieu (de la cause). Nous parlons de « déshumanisation de lui-même » car le radicalisé rejette à ce stade tous les sentiments qui constituent l'être humain.

Le déni de l'humain de l'idéologie « djihadiste » permet aussi de déshumaniser les futures victimes. Il s'agit d'un processus psychologique par lequel « un individu perçoit et traite ses semblables comme extrinsèques ou inférieurs au genre humain »[91]. C'est la conséquence d'une « division manichéenne entre la communauté à laquelle l'individu adhère, à laquelle il fait allégeance inconditionnellement, et un autre groupe humain, disqualifié et méprisé, perçu comme une menace réelle ou symbolique »[92]. Cette déshumanisation permet de ne plus percevoir « l'Autre » comme son semblable et facilite la transgression de l'interdit du meurtre. Cela explique que les groupuscules « djihadistes » ne se contentent pas de tuer ceux qui ne veulent pas leur faire allégeance : ils les coupent en morceaux de manière à ce que les corps ne présentent plus de similitudes avec l'être humain, selon le même procédé utilisé par les nazis avec les Juifs dans les camps d'extermination.

La dimension collective groupale traverse aussi le processus de déshumanisation : il faut bien comprendre que la déshumanisation des victimes n'est qu'un moyen de cibler le groupe d'appartenance désigné « Ennemi », autrement dit tous les individus qui n'ont pas fait allégeance au groupe « djihadiste ». C'est pour cette raison que les actions terroristes peuvent se dérouler n'importe où sur n'importe qui : c'est le groupe auquel appartient l'individu qui

[91]JOSSE E., Comment en arrive-t-on à commettre un acte terroriste ? Les processus psychologiques et psychosociaux à l'œuvre, *Psychothérapies, Médecine et hygiène*, 2018/1.

[92]JOSSE E., *Ibid.*

est visé et non l'individu tué lui-même. « On attaque la 'part collective' de l'individu, celle qui le rattache à un groupe désigné comme cible par l'agresseur, en désintriquant l'articulation entre le singulier et le collectif[93] ». C'est d'ailleurs pour cette raison que les attentats provoquent un traumatisme national : chaque citoyen sait qu'il peut dorénavant être tué non pas pour ce qu'il fait mais pour ce qu'il est : un Français, un Anglais, un Chiite, un Juif, etc.

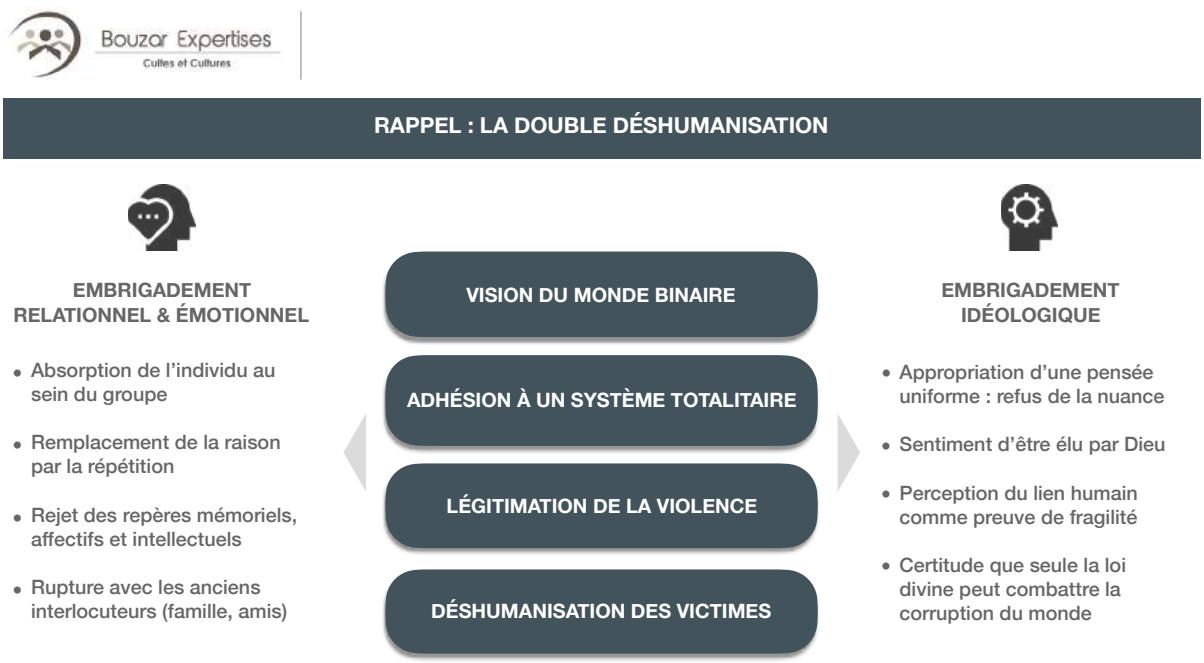


Schéma réinterprété pour l'harmonie du rapport
Source : 2017 — Rédigé par Dounia Bouzar

Si le processus de radicalisation des jeunes n'est pas stoppé par une intervention extérieure, tous les jeunes, quel que soit leur motif d'engagement, se déshumanisent et déshumanisent les autres.

Le témoignage de cette jeune femme, issue d'une famille de classe moyenne, de référence athée, qui se prédestinait à des études de médecine avant sa radicalisation (motif d'engagement plutôt MÈRE TERESA), permet de découvrir la façon dont elle décortique toutes les étapes par où elle est passée pendant son processus de radicalisation. On peut les schématiser en cinq niveaux :

1) elle éprouve de la culpabilité pour les « peuples innocents qui se font massacrer » ;

2) elle éprouve un soulagement de rencontrer un groupe qui dénonce les « peuples innocents qui se font massacrer » ;

3) elle déteste encore plus ceux qui ne font pas partie de son nouveau groupe et se fiche des « peuples innocents qui se font massacrer » ;

[93]JOSSE E., Ibid.

4) elle valide que son groupe attaque ceux qui se fichent des « peuples innocents qui se font massacrer » ;

5) elle passe de la volonté d'aider les « peuples innocents qui se font massacrer » à la volonté de tuer tous ceux qui ne s'engagent pas avec elle pour aider les « peuples innocents qui se font massacrer ».

Mais le plus intéressant dans ce témoignage est la manière dont cette jeune femme combat le dégoût et la réticence que lui inspirent les vidéos envoyées par son groupe, vidéos choisies en fonction de ses étapes de déshumanisation :

- d'abord les images des souffrances des « peuples innocents qui se font massacrer »

- puis celles de la mort des responsables de ces souffrances. Son sentiment de culpabilité, moteur de son adhésion au groupe et au projet « djihadiste », reste un ressort actif pendant tout son processus de radicalisation : supporter l'innommable devient sa punition, sa pénitence.

« ***Ça devait faire entre 6 mois et 1 an que j'étais en contact avec Daesh lorsque j'ai commencé à ne plus rien ressentir. Au départ, je ne m'en suis pas rendue compte. C'est assez étrange car au départ, j'étais pleine de sentiments : colère, tristesse, révolte, etc. Ces sentiments étaient valorisés au sein du groupe car ils constituaient la preuve que j'étais intéressée et touchée par l'injustice du monde. Ils utilisaient ma sensibilité pour justifier la nécessité d'agir pour lutter contre les inégalités. Par contre, au début, ils ne me parlaient pas d'attentats, au contraire ils disaient que ce n'était pas eux qui les commettaient. Ça m'énervait qu'on les fasse passer pour des méchants, pour éloigner les personnes de la vérité. Lorsqu'ils ont commencé à me recommander des vidéos difficiles, je ressentais beaucoup de choses. Elles montraient le massacre des peuples innocents dans de nombreux pays. Le pire c'est que personne ne bougeait pour les défendre ou en parlait. Les médias ou le journal télévisé de 20h préféraient aborder des sujets sans importance. Elles étaient dures à regarder mais c'était nécessaire pour accéder à la vérité. Je ne pouvais plus me protéger derrière mon ignorance. Je me sentais coupable, responsable de ces massacres. D'une certaine façon, je les laissais faire sans réagir. Je n'avais plus l'impression d'être innocente d'un système qui me dépassait. J'avais l'impression que je méritais d'être punie pour ma complicité. Je devais affronter les horreurs de ces images car ça constituait une sorte de rédemption vis-à-vis de Dieu. C'est comme si c'était la seule solution pour qu'Allah pardonne mes péchés et mon manque d'investissement. C'était la seule manière de Lui prouver que je regrettais ce que j'avais fait ou plutôt pas fait pendant ces longues années. J'avais besoin de me faire pardonner d'être française, d'être heureuse, d'être vivante en fait. Je rejetais la faute sur mes parents qui m'avaient toujours tout donné : je n'avais jamais manqué de rien. Si je ne connaissais pas le manque qu'il soit matériel, affectif ou alimentaire, c'était de leur faute. Si je n'avais pas su ce que les autres peuples massacrés vivaient à quelques milliers ou centaines de kilomètres de moi, c'était de leur faute. J'avais besoin de trouver des coupables autres que moi sinon ça devenait trop dur de me supporter. Je n'arrivais même plus à me regarder dans le miroir. Je ressentais une haine à mon égard.***

Je me dégoûtais. Alors à force de regarder ce genre d'images comme punitions, j'ai fini petit à petit par ne plus rien ressentir. J'avais l'impression que mon esprit et mon cœur se détachaient de mon corps. J'étais là sans être vraiment là. Je ne sais pas comment l'expliquer, c'était une sensation bizarre. Mon corps était assis sur la chaise devant mon ordinateur, je cliquais de lien en lien et visionnais des vidéos de plus en plus affreuses mais mon esprit était ailleurs. Je ne sais pas si c'était une façon de me protéger ou au contraire si je n'étais plus capable de ressentir des émotions tellement c'était devenu banal pour moi. Quand tu fais partie du groupe qui défend une cause qui est supérieure à ton petit intérêt personnel, tu n'as pas le droit de montrer tes faiblesses. Je me suis persuadée que je méritais le mal que ces vidéos me faisaient, comme les cauchemars qui me réveillaient au milieu de la nuit ou les images qui m'envahissaient la tête au quotidien. Je le voyais même comme un signe de Dieu, c'était Sa façon de m'envoyer des messages pour m'encourager à suivre le droit chemin. Quand Daesh a commencé a changé de discours sur les attentats pour les valoriser, j'ai trouvé cela normal, même noble. Au moins, eux, ne faisaient pas que parler mais agissaient réellement pour lutter contre ces injustices et massacres. Ils n'étaient pas hypocrites comme moi, qui avais toujours cru être une bonne personne. J'avais besoin d'évacuer toute cette colère et haine que je ressentais pour moi-même. Pouvoir la transférer sur d'autres personne m'a apporté beaucoup de soulagement et d'apaisement. Je pense aujourd'hui que ça m'a permis de retrouver un peu d'estime. J'étais persuadée d'être une moins que rien, une mauvaise personne. Je leur étais reconnaissante de me donner des solutions pour devenir une bonne personne. Tout questionnement ou remise en question m'était impossible car sinon je prenais le risque de perdre le peu d'espoir que j'avais retrouvé. Comme mon cerveau parfois tournait trop et se posait trop de questions, j'ai dû apprendre à l'arrêter. Je devais me concentrer pour le mettre en « off ». Je pense que cela a aussi contribué au fait que je ne ressentais plus aucun sentiment. La nécessité de rompre avec mon cerveau pour ne plus penser a aussi coupé mes émotions. Je ne devais écouter ni ma tête ni mon cœur au final. Naturellement, je n'ai plus eu besoin de me concentrer pour les ignorer, c'était comme s'ils avaient fini par comprendre et par s'éteindre par eux-mêmes sans plus d'efforts de ma part. J'ai vraiment basculé vers cette période. Je considérai tout le monde uniquement comme des ennemis, même l'ignorance ne pouvait les pardonner. Tous les massacres, les horreurs, les injustices dans le monde, c'était de leur faute. J'en rajoutais. La population laissait faire depuis des années, continuait à voter pour des monstres qu'ils mettaient au pouvoir pour bien s'enrichir et faire encore plus de mal. S'ils étaient ignorants, c'étaient de leur responsabilité, ils préféraient boire, se droguer et forniquer plutôt que s'intéresser aux vrais sujets de ce monde. J'étais fière et encourageais les attentats sur le sol français. Je me fichais que ce soit des enfants, des femmes ou des personnes que je connaisse qui périssent. Je ne les voyais plus comme des amis mais comme des monstres hypocrites et pervers. Ils méritaient ce qui leur arrivait sans aucune hésitation. Après les attentats, je regardais les vidéos qui circulaient et je me souviens que je souriais. Voir des gens se faire écraser par le camion au 14 juillet par exemple, ne m'a pas dégoûtée… Voir des poussettes ou des femmes voilées ne m'a pas fait douter sur le bien-fondé de cet acte. Limite, c'était le plus beau jour de ma vie, j'étais réellement heureuse qu'on ait tué autant de mécréants d'un coup. On lançait un message fort, on resterait dans les mémoires de tous. J'étais persuadée qu'on était engagés dans une guerre et les attentats constituaient des batailles que l'on gagnait. Chaque mort du camp adverse était une victoire à célébrer.

Aline[94] résume de façon plus condensée son passage entre son premier idéal humanitaire et son acceptation de la cruauté, malgré l'incohérence des arguments de son groupe :

> ***« Pour les attentats, c'était le même principe, j'étais persuadée que c'étaient des sionistes engagés par la France qui les réalisaient, dans le but de donner une mauvaise image des Musulmans. Sauf qu'au fur et à mesure, j'ai bien compris la vérité, mais je n'arrive pas à m'expliquer pourquoi ça ne m'a pas suffi pour me détacher d'eux. Non, je suis restée liée à eux. J'en étais arrivée à un point où j'étais tellement dépendante du groupe que peu importaient les contradictions qui apparaissaient... Je ne pouvais plus m'en détacher, je leur trouvais toujours des excuses. Je me disais que des erreurs pouvaient exister. Des membres du groupe pouvaient avoir un mauvais comportement mais cela ne remettait pas en cause le projet qu'ils avaient. Je croyais toujours aux émirs et à leur objectif de monde égalitaire et fraternel.***
> ***Au départ, ils se sont concentrés sur la diffusion de clips avec des anachids où l'on voyait des familles vivre dans le bonheur avec leurs enfants. J'étais comme hypnotisée. Il était très rare que j'ai accès à des vidéos de combattants ou de décapitations. Lorsque je tombais sur ce type de vidéos, je ne les regardais pas, ça m'écœurait, mais je ne le montrais pas. Jusqu'au jour, où, je m'y suis habituée ; je ne ressentais plus rien. Ils justifiaient leurs actes avec la loi du Talion : œil pour œil, dent pour dent. Si Barack Obama envoyait des avions pour les bombarder et pour tuer des gens de « notre peuple », « nous » devions donc y répondre. C'était normal. Au final, le groupe était plus important que « la cause ». Ils m'ont attirée en me vendant l'aspect humanitaire de leur projet. Mais en fait, quand j'ai voulu partir les rejoindre, je n'étais plus du tout dans l'optique de devenir infirmière ou d'aider le peuple syrien »***
>
> (Aline, cf. intégralité de son interview dans Livre Blanc « Les désengagés » en annexe).

Reprenons le témoignage de Hamza qui, une fois sorti de son idéologie, tente d'analyser sa double déshumanisation.

Son témoignage est particulièrement intéressant parce qu'il relie sa propre « mort symbolique » à la disparition de tout sentiment pour les autres. Inversement, c'est quand il retrouve ses sensations et son individualité qu'il commence à s'inquiéter de son absence d'empathie pour la souffrance des autres. Hamza réhumanise ceux qu'il ne considérait plus comme des êtres humains de manière progressive, selon le degré d'infériorité auquel il les réduisait auparavant.

Ses premiers sentiments d'empathie reviennent envers les enfants, puis envers les Musulmans (extérieurs au groupe « djihadiste »), puis envers les Chiites (qu'il considère « non musulmans »), etc. Ce n'est que plusieurs mois plus tard qu'il arrive à éprouver de la compassion pour l'enfant du couple policier de Magnanville, uniquement parce qu'il arrive à se concentrer sur la relation « parents-enfants » en mettant de côté l'identité professionnelle du père. Lorsqu'il parle de

[94]Cf. interview intégral dans le Livre Blanc « *Les désengagés* » en annexe.

l'attentat de la discothèque d'Orlando, Hamza a encore du mal à distinguer l'identité groupale (le gouvernement américain qu'il critique encore maintenant) des individus (les Américains qui ne sont pas tous d'accord avec leur gouvernement actuel).

On discerne bien à travers ce passage la dimension groupale du processus de déshumanisation : Hamza a tant déshumanisé les Américains pour attaquer l'entité symbolique de « l'Amérique » qu'il a maintenant du mal à distinguer l'action politique du gouvernement de la pensée et de l'identité des Américains. Discerner les individus qui composent la catégorie qui les avait globalisés lui demande des efforts.

Au travers de cet extrait, on perçoit combien il va être fondamental de travailler avec le radicalisé ce que l'on peut nommer sa position « auteur-victime ». L'aider à faire le tri entre sa part de responsabilité et sa part de « victimité » dans son processus de radicalisation sera essentiel pour qu'il puisse se positionner comme acteur, rectifier la redéfinition de lui-même et des autres, et ainsi trouver un autre type d'engagement.

« *Mon objectif était de faire comme le Prophète Mohammed, je voulais lui être fidèle. La Dawla m'a expliqué que pendant la guerre, le Prophète avait lui aussi tué des mécréants, alors je me suis dit que c'était légitime. Ils avaient raison. Il fallait bien tuer les méchants pour sauver les gentils. Mais je continuais à m'interroger sur l'ensemble de la logique : pourquoi pouvait-on tuer sans jugement ? Pourquoi devait-on tuer chaque mécréant, sans vérifier s'il avait fait du mal ? Cela signifiait qu'il y avait un parallèle direct entre la non-croyance et le mal absolu, qui justifierait une mise à mort immédiate, sans jugement. Un frère m'a alors conseillé des vidéos sur YouTube, qui dévoilaient les complots des médias pour salir l'islam. Ça m'a mis en colère. Les médias étaient complices des forces du mal pour nous détourner de l'islam et pour nous détruire. J'ai donc décidé de faire partie de la résistance. Mes frères avaient raison : les journalistes méritaient la mort. Pas besoin de jugement. Je me suis endurci. J'étais capable de voir des morts, des têtes coupées, sans que cela ne m'atteigne. Je ne ressentais plus rien. Je me souviens d'une fois, avant ma rencontre avec la Dawla, où j'avais regardé un reportage sur LCP sur les tensions au Bahreïn. Je voyais ces personnes chiites se faire maltraiter et j'en pleurais. A l'époque, j'avais mal au cœur pour tout le monde. Ensuite, la Dawla m'a bourré le crâne sur la question des Chiites, en me disant qu'ils avaient persécuté des familles sunnites. Ils ne valaient pas mieux que les journalistes et les mécréants. On avait tout le monde contre nous... Ils me parlaient de la loi du Talion. S'ils massacraient nos enfants, on devait massacrer leurs enfants. Je ne ressentais plus rien pour grand monde. (…) Les frères de la Dawla rajoutaient des notions religieuses qui m'angoissaient beaucoup : ils disaient que l'on pouvait faire du Shirk sans le savoir, et qu'il valait mieux se priver de tout pour éviter cela. Je me concentrais pour bien respecter les interdits et finalement, je me suis complètement renfermé sur moi-même. De jour en jour, j'avais de plus en plus de haine vis-à-vis du monde extérieur. Ça montait. Je suis passé de quelqu'un qui voulait aider les gens à quelqu'un qui voulait prendre les armes. Au départ, je n'avais pas de fascination pour les armes. J'étais attiré par la géopolitique, le projet politique : les lois de Dieu, la Charia. Si on m'avait donné le choix entre prendre les armes ou aider la population en leur donnant à manger, j'aurais choisi immédiatement l'humanitaire. Le problème, c'est qu'ils me disaient que je n'avais pas le choix. C'étaient les femmes qui s'occupaient de*

donner à manger aux Syriens ou de les soigner ; les hommes devaient prendre les armes pour les défendre. C'était la seule solution pour les hommes.
Avec les vidéos et les hadiths sur la notion du martyr, je ne voyais plus la mort de la même façon qu'avant. J'en avais une toute autre vision. Je n'avais plus peur. Je roulais en scooter sans casque, super vite et je m'en foutais. Je me disais que si j'avais un accident ou que je me faisais écraser par une voiture, ce n'était pas grave… Alors qu'avant, même quand je traversais la rue, je faisais très attention. J'avais tout le temps peur de mourir. J'étais terrorisé par la mort. Or sur internet, mes frères de la Dawla ont été les seuls à me donner des réponses à toutes mes questions sur la mort. En plus, ils me fascinaient car je voyais bien qu'ils ne craignaient rien quand ils partaient au combat. C'est vraiment ça qui m'a fasciné... Je me demandais : « Où est-ce qu'ils puisent leur courage ? » S'ils n'avaient pas peur, c'était la preuve qu'ils avaient vraiment la foi. Ils sont devenus des modèles, des exemples à suivre. J'aimais leur philosophie de vie, qui instituait que « la vie sur terre n'est qu'une étape qui mène à la vie éternelle ». Ils me le répétaient sans cesse : « Dans tous les cas tu vas mourir un jour, que ce soit jeune, ou vieux... Donc tu as quoi à perdre ? » Je me disais que mourir avec eux était tout bénef, puisque cela revenait à se retrouver de manière certaine au paradis. Ils m'ôtaient non seulement la peur de la mort mais aussi la peur de la douleur, en me promettant que la réception d'une balle en plein cœur ne faisait pas mal, à peine la sensation d'une piqûre de moustique. Au final, tu te dis qu'il n'y a que du positif dans la mort : tu n'auras pas mal, tu seras martyr et tu pourras intercéder pour les gens de ta famille... De plus, tu te mets dans la tête que tu fais quelque chose de bien puisque tu vas sauver des femmes et des enfants. Ils seront reconnaissants envers toi. S'ils m'avaient proposé de me faire sauter dans un avion ou un bus, honnêtement je ne l'aurais pas fait. Je voulais attaquer les militaires de Bachar-el Assad ou ceux de la coalition car je les considérais responsables et complices des frappes en Syrie. Je voulais venger les civils qu'ils tuaient. Et oublier ma peur. A la fin, j'étais complètement parano, tout le monde me voulait du mal. Je devais me défendre.
J'ai beaucoup travaillé pour récupérer ma sensibilité d'avant. J'avais le sentiment d'avoir laissé mon cœur à la Dawla. Quand tu en sors, au final, c'est dur de retrouver ta sensibilité. Tu as l'impression de l'avoir perdue pour toujours… C'était déjà un grand pas pour moi lorsque j'arrivais à ressentir de la tristesse pour certaines morts... J'ai commencé à percevoir des émotions lorsque j'identifiais les morts comme des « muslims ». Ça me faisait quelque chose, j'allais mal, mais quand je savais que c'était un Chiite ou un Français, je ne ressentais rien… J'ai continué à évoluer petit à petit. Un peu plus tard, j'arrivais à ressentir des choses même pour des non-musulmans. Par exemple, lorsque le couple de policiers s'est fait tuer, j'étais triste. Encore plus pour leur enfant qui est devenu orphelin et qui a été témoin de cette scène atroce. J'arrive à me mettre à sa place, malgré le fait qu'il n'est pas Musulman. J'arrive à ressentir de la compassion pour les parents aussi car je les identifie comme des parents et non comme des policiers. Mais ce n'était toujours pas comme avant ma rencontre avec la Dawla... Je n'étais pas bouleversé comme je l'aurais été avant... Je ne sais pas comment expliquer mon manque d'empathie. Par contre, pour l'attentat d'Orlando, j'étais moins touché, peut-être parce que c'était aux États-Unis. Pendant une longue période, quand ça touchait les Américains, ma haine envers l'Amérique restait encore plus forte que tout. Je n'arrivais pas à faire la différence entre ma haine pour le gouvernement américain et les Américains qui n'y sont pour rien. Aujourd'hui, j'ai tué une poule qui traversait avec mon scooter par accident et je n'en ai pas dormi de la nuit tellement je me sentais mal d'avoir enlevé une vie ! Donc ça va mieux... J'avais atteint, je pense, ma limite de déshumanisation lorsque j'avais regardé

une vidéo d'exécution. Elle m'avait réellement traumatisé. Elle a constitué un vrai déclic en moi. On voyait un petit de quatre ans, dans une fête foraine abandonnée à cause des bombardements. Un pick-up est arrivé avec un homme attaché. Un mec de Daesh a donné un petit calibre au petit et lui a dit de tirer. L'enfant de quatre ans a mis deux balles dans la tête du « prisonnier ». J'ai dû jeter le téléphone. J'avais envie de vomir. Ce n'était vraiment pas pareil quand je voyais des adultes faire la même chose. Là c'était un enfant. Il était innocent. Il ne connaissait pas le mal et le bien. Il a été utilisé pour ça, il n'a pas demandé à être là. Je ne pense même pas qu'il sait ce qu'il a fait, il ne sait même pas ce que c'est, la mort, à quatre ans. Dans une autre vidéo, j'avais vu un petit de six ans décapiter avec facilité un « prisonnier ». Ça m'a vraiment marqué, encore aujourd'hui, j'en fais des cauchemars. Je n'arrive pas à en parler car j'ai honte d'avoir été aussi inhumain parfois. Je ne comprends pas comment j'ai pu regarder des vidéos de décapitations. La personne victime a une famille, elle est le fils, le frère, le tonton de quelqu'un. J'aurais dû ressentir des sentiments au moment où je les visionnais. J'étais loin des belles vidéos du début où on me montrait l'émir Khalif Abou Bakr donner des jouets aux enfants… Les vidéos où tout le monde souriait, tout le monde était heureux…

(Hamza, cf son interview intégral dans le Livre Blanc
« Les désengagés » en annexe)

Une transformation de l'état psychique de Hamza s'opère ici au travers de la relation à la mort. Ce jeune passe d'une peur massive de la mort à un désir de mort :
«Avec les vidéos et les hadiths sur la notion du martyr, je ne voyais plus la mort de la même façon qu'avant... J'en avais une tout autre vision. Je n'avais plus peur.»
Hamza a visionné de nombreuses vidéos de martyrs en s'identifiant aux membres du groupe « djihadiste » pour tenter de rationaliser son angoisse.

Comme l'écrit Benslama, « Lorsqu'ils sont enrôlés dans un groupe, le piège de l'emprise se ferme sur eux, ce n'est pas seulement un processus de soumission, mais de dilatation des limites de l'individu. Il se crée un corps collectif qui favorise la mégalomanie de chacun, les suicidaires peuvent alors s'auto-sacrifier.».[95]

Au fond, Hamza trouve un nouveau moyen de se réaliser au travers de la mort qui lui offre une forme de continuité éternelle, puisque se sacrifier pour l'éternité revient à ne plus jamais subir l'épreuve de la perte. Cela revient également à être immortel en laissant sur terre une trace de son passage et en se représentant la mort comme unique moyen de vivre éternellement. Ainsi, « le discours des prédicateurs pénètre les fantasmes inconscients des adolescents au moment où ils vivent un remaniement des théories infantiles sur les limites de la vie et de la mort. La mort imaginaire est si envahissante que la mort réelle devient insignifiante, ce qui explique que certains jeunes enrôlés déclarent : « La mort, ce n'est rien, c'est comme un pincement»[96].

[95]Interview de Fethi BENSLAMA réalisée le 15/05/16 dans les Inrocks à l'occasion de son ouvrage *Un furieux désir de sacrifice*, http://www.lesinrocks.com/2016/05/15/actualite/fethi-benslama-11827292/.

[96]BENSLAMA F. *Un furieux désir de sacrifice*. Le surMusulman. Paris: Ed Seuil ; 2016.

Nous avons ici l'illustration que si « les contenus des représentations finissent par se confondre avec le discours idéologique (et théologique), en début de processus, ils renvoient plus souvent à des considérations individuelles, telles que l'attachement à un proche, à un groupe de pairs, une envie d'être reconnu, un besoin d'excitation et d'aventures… qui dépendent de l'état psychique de la personne et de ses attentes »[97].

A son tour, cette jeune fille décrit bien l'inversion de la position auteur-victime opérée dans son changement de vision du monde, qui montre le lien entre l'approche émotionnelle anxiogène du discours « djihadiste », la catégorisation de la figure « Ennemie » puis la déshumanisation de cette figure « Ennemie » sous prétexte de « légitime défense ».

« ***J'ai été prise d'une passion nouvelle pour les armes, les meurtres et la guerre. J'aimais « les terroristes » et je n'avais aucune pitié pour les non-Musulmans. Le fait que l'État m'empêche de partir en Syrie, d'atteindre mon but, me révoltait. La haine envers mon pays se démultipliait chaque jour. En fait, leur comportement validait le discours que j'avais entendu de Daesh : « Les Français » ne voulaient pas qu'on aille défendre des populations que la France et d'autres pays massacraient. Ils laissent les Juifs rejoindre l'armée d'Israël sans souci mais nous, on était vus comme des terroristes si on voulait aider nos frères. Ils faisaient semblant de vouloir nous sauver en nous empêchant de partir là-bas, alors qu'en vérité ils voulaient continuer à torturer la population musulmane sans témoin. J'étais persuadée qu'ils ne voulaient personne pour défendre les milliers de civils qu'ils tuaient en lançant leurs drones. Pourquoi attaquaient-ils autant de civils ? C'était la preuve qu'il n'y avait pas réellement de terroristes. En plus, je voyais les vidéos, les reportages sur Netflix des casques blancs qui travaillaient aux côtés de groupes djihadistes... Après les bombardements de la Coalition Internationale, c'étaient eux qui sauvaient les blessés et ramassaient les corps des morts. Alors qui étaient les gentils dans cette affaire ? Je me disais qu'en France, ils mettaient en prison les Musulmans et les faisaient passer pour des terroristes alors que c'étaient eux, les terroristes, les meurtriers en col blanc... C'est à ce moment que le groupe a commencé à me parler de commettre des attentats en France. J'avais tellement envie de me venger que je l'envisageais si je n'arrivais vraiment pas à repartir. Au foyer, les éducateurs disaient voir ma détermination. Au final, ça me motivait encore plus. J'avais envie de leur montrer que oui, ils avaient raison, j'étais plus que déterminée. Même si on me mettait des bâtons dans les roues, j'avancerai jusqu'à ce que le bâton se brise. J'étais envahie par des images très violentes. Je me voyais égorger quelqu'un. L'image d'un couteau dans ma main droite et une tête de koffar que je tenais comme un trophée dans la main gauche me revenait en boucle. Je m'imaginais même prendre ma sœur en otage pour que ma mère me laisse passer la frontière sans me dénoncer...*** »

(Morgane, cf. l'intégralité de son témoignage dans le Livre Blanc « Les désengagés », en annexe)

[97] GARCET S., *Ibid.*

Nous avons aussi sélectionné le témoignage de Faïza parce qu'il montre l'entremêlement de la dimension affective et idéologique dans l'étape qu'elle franchit. Après avoir été convaincue que la France « a trahi les Musulmans » et que les Musulmans peuvent (doivent) trahir « leur pacte avec la France », (engagement moral théologique des Musulmans, que l'on retrouve aussi chez les Juifs, de respecter la loi du pays qui les accueille), elle est à une étape de sa radicalisation où elle tente de ne pas placer immédiatement ses parents dans la catégorie « Ennemie » - ce qui la mènerait a minima à se débarrasser de ses affects pour eux – mais réfléchit à les faire adhérer à sa vision du monde. Elle se débat entre la logique de son idéologie (qui rend coupable toute personne qui paye ses impôts dans un pays démocratique puisque ça trahirait l'unicité de Dieu en validant l'existence de lois humaines) et son appartenance à sa famille qui, curieusement, est encore préservée.

« ***Après les attentats de Charlie-Hebdo, j'avais été étonnée de voir que l'Arabie Saoudite condamnait le groupe djihadiste qui avait tué des gens qui ont insulté le Prophète. L'imam que mes parents avaient fait venir m'a expliqué que j'avais un pacte avec la France. Si la France ne m'attaquait pas, je ne devais pas l'attaquer. À partir du moment où tu attaques une cible en France, tu romps le pacte. Sur le moment, ça m'a paru logique. Ensuite, les frères (« djihadistes ») m'ont dit que l'État français avait défendu Charlie-Hebdo lorsqu'ils avaient été attaqués en justice. Hollande s'était même mis en partie civile pour eux. L'État français était donc complice et avait cautionné leurs caricatures et leurs appels à la haine contre l'islam, étant donné qu'ils ont tout fait pour les sauver de la faillite. Ils soutenaient le journal en utilisant la loi sur la liberté d'expression. C'est comme ça qu'ils m'ont convaincue, ce n'était pas nous qui avions rompu le pacte mais bien la France en premier. J'ai fini par considérer les civils au même niveau que les militaires. Il n'y avait pas de degré de responsabilité, je ne faisais pas la dissociation entre les deux. Les civils payaient des impôts, votaient. Ils finançaient le gouvernement. La TVA aussi me faisait beaucoup culpabiliser. Dès que je payais une baguette de pain ou même mon hijab, je savais que 20% allaient directement à l'État. Moi-même, par obligation, je finançais. J'en étais arrivée à penser que si je devais par hasard être victime d'un attentat, c'était complètement de ma faute parce que je n'avais rien à faire ici, ce n'était plus mon pays. J'avais projeté le même raisonnement sur le reste de ma famille et mes petits frères. S'il leur arrivait quelque chose, ça serait de leur faute. À la base, je voulais attendre d'être en Syrie pour convaincre ma famille de me rejoindre. Une fois là-bas, j'aurais pu être en sécurité, l'État n'aurait pas pu me mettre en prison. Je pensais que si mes parents voyaient leur fille sous les bombardements, ils seraient plus sensibles. Car pour le moment, ils ne comprenaient pas qu'en payant des impôts, leur faute retombait sur moi. Ils me rendaient mécréante à cause de leur acte. Je voulais leur montrer concrètement où allaient leurs impôts. En allant là-bas, ils auraient peut-être compris qu'ils étaient complices de tueries et aidaient la France à lancer des bombes sur des Syriens.*** »

(Faïza, cf. l'intégralité de son témoignage dans le Livre Blanc « Les désengagés », en annexe)

Habituellement, à ce stade de radicalisation (la double déshumanisation), le jeune a déjà placé sa famille dans la catégorie « Ennemie ». Faïza l'a préservée en la plaçant dans ce que l'on pourrait appeler la catégorie « Endormie », ce qui lui laisse encore une marge de manœuvre possible pour la ramener dans le « droit chemin ». Le témoignage de Najet, ci-dessous, montre un cran de déshumanisation supplémentaire.

« ***Ce qu'ils ne comprenaient pas, c'est que je ne les considérais pas comme des Musulmans. La religion s'est perdue aujourd'hui, les gens se disent musulmans mais ne pratiquent pas, fument, boivent, ne font pas la prière, n'apprennent pas la religion et après ils se disent Musulmans. Ce ne sont que des hypocrites, des égarés, il n'y a plus beaucoup de Musulmans dans ce monde perverti et c'est justement pour ça qu'il faut réinstaurer l'islam. Nous nous faisons massacrer et persécuter depuis tant d'années... C'est la preuve que c'est une punition de Dieu. Nous sommes aussi faibles aujourd'hui car nous nous sommes éloignés de Lui et nous nous sommes rapprochés du Diable. Nous devons montrer notre loyauté et notre fidélité à notre Créateur. Allah passera toujours en premier. Je pensais même être capable de tuer ma propre mère et mon propre père s'ils n'acceptaient pas de se reconvertir. Je ne cherchais pas à les protéger, à les emmener au paradis avec moi, je ne pensais qu'à moi, qu'à ma propre entrée au paradis et si pour cela je devais tuer mes parents, ma famille, je l'aurais fait. Une partie de moi espérait de ne pas avoir besoin d'aller aussi loin et qu'ils me rejoignent sur la terre sainte. Je me voyais combattre auprès de mes « frères », marier ma mère avec un djihadiste. Au fond de moi, c'était mon rêve, de convaincre et d'embarquer ma famille avec moi (…) Mes « frères » ont commencé à m'encourager pour que je passe à l'acte moi-même ici mais je voulais partir sur la terre du Shâm, je ne voulais pas mourir en martyre ici en France. À chaque attentat, j'étais fière des « frères » morts en martyrs, je les félicitais et les enviais d'une certaine manière, ils avaient trouvé le paradis... Mais cela me faisait peur pour moi-même. Je ne voulais pas partir tout de suite. J'étais fière de l'attentat d'Orlando, je me disais que ces chiens d'homosexuels méritaient bien la mort qu'ils avaient trouvée. Le fait que le « frère » fréquentait cette boîte de nuit homosexuelle, qu'il était lui-même homosexuel, ne me questionnait pas. Il avait trouvé la bonne voie et sa foi était tellement grande qu'il avait pu lutter contre le Sheitan et se faire pardonner en commettant cet acte courageux. Lorsque les attentats visaient des civils, comme au Bataclan ou le 14 juillet, j'avais aussi la joie dans mon cœur. Ils méritaient tous la mort, puisque ces mécréants restaient ici... Des proches m'avaient montré des photos de victimes au Bataclan, en pensant me faire réfléchir, devant ces images immondes. Mais j'étais morte de rire dans mon for intérieur. Je les regardais sans sourciller, au contraire j'y prenais même du plaisir. J'ai vu le choc dans leur regard, la peur face à ma réaction et j'étais encore plus heureuse. Je me sentais forte, puissante, supérieure à eux. Voir la peur dans le regard des autres me réjouissait, m'apportait une grande satisfaction.*** »

(Najet, cf. l'intégralité de son témoignage dans le Livre Blanc « Les désengagés », en annexe)

Ce témoignage de jeune homme de 20 ans, qui est enregistré au moment où il commence à peine à mettre des mots sur son engagement, reflète les sentiments d'un certain nombre de « djihadistes » que nous avons suivis, qui cherchaient à la fois une contenance, une utilité et de la puissance en adhérant à Daesh (mélange de Zeus et de Forteresse). Il est issu d'une famille d'origine portugaise de confession catholique, de classe populaire. La rhétorique n'est pas du tout la même que celle utilisée par ceux qui se sont engagés pour des raisons humanitaires. Il exprime pourtant la même double déshumanisation, intégrant également ses parents.

« *Je n'ai jamais été un grand sensible. J'ai toujours aimé par exemple regarder des films d'horreur, cela me faisait rire. J'aimais pouvoir regarder des scènes glauques lorsque d'autres se cachaient les yeux. Les premières vidéos ne m'ont pas beaucoup marqué. Il y avait quand même une différence avec les films car ce n'était plus de la comédie, des effets spéciaux ou des acteurs mais la vraie vie. D'une certaine manière, j'aimais regarder ces vidéos car je l'utilisais comme un défi pour tester mon propre courage. Est-ce que j'étais fort ou pas ? Le fait d'être capable de visionner ces vidéos sans siller me permettait de me sentir plus viril, plus combattant. Bien avant tout ça, je ressentais déjà beaucoup de colère, de frustration. J'étais capable d'une minute à l'autre de changer d'humeur. Ma famille n'arrêtait pas de dire que j'étais lunatique ou bipolaire, tellement c'était impressionnant. Heureux une minute, au bord de la crise de rage l'instant d'après. Ma petite copine me faisait souvent remarquer qu'elle était obligée de marcher sur des œufs avec moi pour éviter de me froisser. Elle m'a d'ailleurs quitté pour ça : j'étais trop compliqué selon elle. J'ai toujours eu des crises de colère que je n'arrivais pas à contrôler. Je casse tout, je tape dans les murs jusqu'à épuisement. La Dawla m'a calmé. J'ai enfin compris grâce à eux que le Sheitan m'influençait au point de me faire perdre les pédales. Je devais être plus fort que lui. J'ai appris le combat et l'importance de la maitrise du corps. Mon inscription à la boxe et les parcours que je faisais dans la forêt pour m'entrainer m'ont beaucoup aidé. Je ne sais pas si c'est parce que je leur devais quelque chose ou la peur d'être abandonné par mes frères mais au final, j'étais devenu entièrement l'un des leurs. Pour la cause, j'étais prêt à tout sacrifier, à tout donner. Mes parents ont commencé à s'inquiéter car selon eux j'étais devenu froid. Je ne me mettais plus en colère, je n'étais plus lunatique. Ils me disaient que j'étais différent, que j'avais changé de personnalité. Moi, j'avais juste l'impression de prendre du recul. Je devais me séparer de ce monde pour être plus fort. Je devais me séparer des mécréants, c'était soit eux soit nous. Je ne pouvais pas rester dans ces deux mondes complètement opposés. Ces mécréants ne comprenaient rien et malgré ma volonté de les sauver, ils étaient trop faibles pour voir la vérité. Ils ne voyaient même pas que la foi me transformait en meilleure personne. Que grâce à la religion, j'avais trouvé la force de me maitriser. Je les trouvais ridicules, mesquins, faibles, ignorants, menteurs, manipulateurs, imbéciles et j'en passe. Je me pensais dix fois, voire cent fois, meilleur qu'eux. Je les méprisais, je n'avais plus aucun respect pour ces gens qui constituaient pourtant ma famille. J'avais besoin de me prouver que j'étais à la hauteur de la mission attendue qui m'était adressée. Parfois, regarder des vidéos de décapitation me faisait ressentir du plaisir. J'étais fier de ma puissance, fier de moi. Il n'y a que les faibles qui détournent les yeux. Je m'identifiais au frère qui exécutait le traitre car mon ambition était un jour d'être à sa place. Qu'est-ce qu'il y a de plus viril et de plus efficace que de faire couler le sang d'un porc ? A chaque nouvelle notification de vidéos, je m'y précipitais. J'étais comme accro. Encore aujourd'hui, elles me manquent,*

j'en regarde de temps en temps. J'avais besoin d'en voir tous les jours. Je les connaissais par cœur. J'aimais comment elles étaient réalisées, je chantais les anashids à tue-tête. Il me suffisait d'entendre une mélodie pour reconnaitre la vidéo en une seconde. Lorsqu'ils mettaient le battement de cœurs des otages en bruit de fond, j'adorais, je trouvais ça hypnotisant. Je rêvais de pouvoir un jour tuer un mécréant, prouver ma valeur au reste du groupe, au reste du monde. Je pense vraiment aujourd'hui que j'aurais été capable de tuer un membre de ma famille. On m'a déjà posé la question : en cas de guerre, si tu te retrouves devant tes parents qui font partie du camp adverse, tu les combattrais ? Clairement oui, je l'aurais fait. A la limite, j'aurais essayé de laisser un de mes frères les abattre pour que ce ne soit pas directement moi qui fasse couler leur sang, mais si j'étais dans une situation où je n'avais pas le choix, je l'aurais fait moi-même sans hésiter. Ma fidélité à Allah était bien plus importante que mes sentiments pour mes parents. Ils ne sont rien par rapport à Dieu. C'est Lui qui les a choisis pour me mettre au monde et m'éduquer et au lieu d'être reconnaissants, ils se sont détournés de Lui. A l'époque j'étais persuadé que si je devais les tuer un jour ou si un frère devait les tuer, ce serait de leur faute. Je pensais ressentir peut-être un peu de tristesse mais pas de regrets. Ils n'avaient qu'à être dans le camp des justes et non dans celui des ennemis.

Le niveau de déshumanisation de cet homme de 24 ans, issu d'une famille d'origine maghrébine de classe populaire, est avancé, même s'il n'est condamné pénalement que pour prosélytisme. Cela prouve d'ailleurs que l'objet de sa condamnation pénale ne reflète pas le degré de dangerosité d'un radicalisé. Son témoignage prouve également que la dissimulation n'est pas automatique, même lorsque le suivi de l'individu est exigé par la justice, ce qui est le cas ici. Lors de sa prise en charge, ses premiers doutes ne concernent que les attentats en France, non pas par empathie envers les victimes mais par interrogation sur l'accès au paradis de ceux qui les commettent… Les professionnels doivent offrir des espaces où les radicalisés peuvent exprimer ce type de propos difficiles à entendre, dans la mesure où le premier doute entraîne toujours un début de remobilisation cognitive. Voici l'extrait d'une des séances où le jeune entame une première réflexion.

Aujourd'hui, je commence à me poser des questions sur ce qui est juste. Quelques situations me font douter. Par exemple, l'utilisation des enfants dans le combat. Au départ, je pensais que nos lionceaux devaient être protégés, ils étaient notre avenir, ils reprendraient le combat après nous. Cependant, pendant leur enfance ils devaient profiter de la vie, aller à l'école, s'amuser avec des jouets, manger des bonbons, regarder des dessins animés, jouer à la marelle, etc. Le rôle des mères était de les enfanter et de les éduquer jusqu'à ce qu'ils aient l'âge de s'entrainer au combat vers 15-16 ans. On devait attendre leur majorité, qu'ils deviennent des adultes pour les mettre réellement sur le terrain pour qu'ils puissent combattre au côté de leur père si ce dernier était toujours vivant ou de reprendre sa relève. D'ailleurs, normalement, en islam, tu ne peux pas participer à la guerre si tu n'es pas adulte. Petit à petit, cette vision a changé et j'étais persuadé que plus jeunes on les entrainait, meilleurs soldats ils deviendraient. Il était nécessaire d'atteindre leurs cerveaux avant qu'ils ne soient pollués par d'autres idées mauvaises. Le message d'Allah devait leur être transmis dès le plus jeune âge. Je me rends compte que j'ai fini par avoir

les mêmes attentes des enfants que des adultes. L'innocence de l'enfance n'existait plus, le monde était trop pollué par les péchés. Nous avions le devoir de les protéger en leur enseignant la religion dès leur arrivée sur cette terre. C'est grâce à ce raisonnement que les vidéos d'enfants à partir de 5-7 ans qui s'entrainaient aux armes et au combat ne m'ont plus choqué. J'étais fier de ces petits lionceaux qui maniaient les armes avec tant de facilité, qui étaient capables d'encaisser des coups et développaient des techniques de combat impressionnantes. Je culpabilisais d'être encore en France et de ne pas pouvoir les rejoindre pour prendre les armes à mon tour. J'essayais de me rassurer en me disant que ce n'était pas de ma faute, qu'Allah connaissait mon intention dans mon cœur et savait que les mécréants me bloquaient sur cette terre de Koffars. J'avais honte que des enfants en fassent plus que moi. J'ai commencé à voir beaucoup de vidéos où les enfants exécutaient des prisonniers, des traitres, d'autres qui mourraient en martyre avec une ceinture d'explosifs dans des villages ou encore qui appuyaient sur des détonateurs d'explosifs. A l'époque, j'en souriais, ça ne me posait aucun problème de les visionner. Ils deviendraient des grands hommes. Ils avaient la foi et une force de caractère qui leur permettraient d'honorer la cause d'Allah sans lâcheté. Dieu les avait guidés dans le droit chemin et le groupe allait les honorer. Je les pensais heureux et fière d'avoir servi la cause d'Allah, car dans les vidéos ils affichaient de grands sourires lorsque leur geste était célébré par les frères. A aucun moment, je n'ai pensé à l'impact négatif que cela pouvait avoir pour un enfant de 7 ans de mettre une balle dans la tête d'un homme. Ils ne faisaient que garantir leur place au paradis ainsi que celle de leurs proches donc je ne voyais que du positif même s'ils devaient mourir en ceinture d'explosifs. Aujourd'hui, je ne pense plus comme ça. Les enfants ne méritent pas cette vie. Je n'arrive plus à regarder des vidéos où ce sont des enfants qui tuent. C'est le rôle des adultes, des hommes. Voir un petit avec son pyjama Spiderman tenir une arme plus grande que lui ne me rend plus fier. Voir un garçon s'entrainer au combat en se prenant des coups de poings, pieds par un entraineur adulte me révolte. Voir un enfant appuyer sur un bouton rouge qui explose une voiture non plus... Surtout quand je vois l'enfant recouvert de sang pleurer car il ne comprend pas ce qu'il se passe. Nous sommes en train de traumatiser nos lionceaux. Ils font partie de notre groupe et non de celui des ennemis, ils ne méritent pas que l'on gâche leur enfance. Par contre, je ne ressens toujours rien pour les prisonniers qui sont exécutés. Seuls les enfants de la Dawla sont des innocents qu'il faut épargner le plus possible. Je commence aussi à douter sur la place des femmes et des enfants sur zone de guerre. Ils ne devraient pas être là-bas avec les combattants. Le rôle des femmes est d'enfanter et de s'occuper des enfants, le rôle de l'homme est de combattre et de protéger sa famille. Je pense que c'est une erreur d'avoir fait venir les femmes, elles devraient rester aux frontières. On aurait dû attendre que le Sham soit une zone de paix pour nous rassembler là-bas. C'était aux hommes de faire des allers-retours. Aujourd'hui, j'aime toujours regarder les vidéos de guerre mais je sélectionne celles où se sont des adultes qui combattent. J'admire le frère qui n'a peur de rien et qui court au milieu des balles. J'adore recevoir les photos de mes frères morts en martyrs avec le sourire sur leur visage, ils ont atteint leur but ultime et je les envie. Je sais pourtant que ces photos peuvent faire du mal à leurs familles restées en France mais c'est parce qu'elles ne comprennent pas, sinon elles seraient fières de leur sacrifice. Les vidéos de torture et de décapitation ne me gênent pas non plus. Nous sommes bien obligés de nous défendre avec les mêmes moyens que nos attaquants. Les gens font les choqués mais ce sont leurs gouvernements qui ont inventé toutes ces tortures ! Nous n'avons rien inventé, nous ne faisons que reproduire ce qu'ils ont fait vivre à notre peuple. Souvent, ils nous ont fait subir bien des choses bien

pires que ce que nous leur faisons. Ils devraient nous remercier pour notre indulgence. En période de guerre, nous n'avons pas le droit d'hésiter : soit on tue soit on est tué. Douter, rien qu'une seconde, peut provoquer notre mort car eux n'hésiteront pas. Nous devons nous mettre à leur niveau de cruauté car nous ne voulons plus nous laisser faire. Les peuples musulmans se font massacrés, humiliés de partout, c'est bien la preuve qu'il faut changer la façon de faire. Il faut attaquer ! C'est le meilleur moyen de se défendre. Le jour, où nous aurons le droit à notre liberté, nous arrêterons de combattre. Je me pose uniquement des questions pour les attentats en France. Sont-ils licites ? Est-ce justifié de tuer des personnes vivant sur le sol français alors que la France nous a permis d'y immigrer à un moment donné ? Et si Allah ne validait pas ces opérations ? Si nous nous étions égarés en attaquant des civils et non des militaires ? Le paradis est-il garanti dans ces conditions ? Imaginons que les opérations martyres ne soient pas légitimes sur des civils français, étant donné que l'intention du frère était bonne, sera-t-il tout de même récompensé ? Dieu verra-t-Il que cet homme est passé à l'acte pour l'Honorer et servir la cause ? Du coup, dans le cas où il s'est trompé, que Dieu ne souhaitait pas cela, le récompensera-t-il et l'enverra-t-il au paradis quand même ?

Retour[98] sur le témoignage d'Hamza, qui apparaît le plus mûr sur la question de la déshumanisation.

Hamza bascule dans l'engagement armé :

« Je suis passé de quelqu'un qui voulait aider les gens à quelqu'un qui voulait prendre les armes » À cette étape, il ne s'agit plus pour Hamza d'aider simplement les populations bombardées par le dictateur mais de prendre les armes pour combattre directement l'armée de Bachar Al-Assad. Puis, il étend très vite son groupe d'ennemi aux armées de la coalition : ***« Je voulais attaquer les militaires de Bachar al-Assad ou ceux de la coalition car je les considérais comme responsables et complices des frappes en Syrie ».*** Hamza passe donc rapidement de l'idée de l'engagement armé à celle de mourir en martyre : ***« Lorsque j'ai accepté de me préparer pour une opération martyre, ce n'était pas pour le plaisir de tuer ou pour le plaisir de mourir. Je voulais venger les civils qu'ils tuaient.»***

Cette accélération dans les degrés de violence peut s'expliquer par le renversement d'une position perçue comme passive vers une position active où prendre les armes apparait comme un moyen d'être acteur à part entière dans la cause qu'il défend avec son groupe « djihadiste ». Pour se rendre vraiment utile, il ne s'agit donc plus pour Hamza d'aider la veuve et l'orphelin mais de tuer tous ceux qui ne sauvent pas avec lui la veuve et l'orphelin.

On perçoit l'effet de la vision du monde binaire également dans l'étude des vidéos qu'il regarde. Hamza a dès le départ visionné des images de combattants qui lui ont permis d'apaiser son angoisse de mort. Un peu, comme s'il cherchait à s'immuniser contre son anxiété massive. Puis, le groupe lui a envoyé des vidéos de massacre des populations syriennes réveillant un sentiment

[98]Cette analyse a été spécifiquement élaborée avec Gwenaëlle Lubet, psychologue au sein du CPDSI qui a co-suivi ce jeune.

d'injustice et de révolte qui l'ont convaincu que ses interlocuteurs étaient fiables et qu'il fallait partir sur zone. Puis, le contenu des vidéos a concerné les soldats de la coalition et ceux de l'armée de Bachar Al-Assad. Progressivement, les vidéos de décapitation ont été proposées par le groupe et par le défilement des liens YouTube :

« J'étais capable de voir des morts, des têtes coupées, sans que cela ne m'atteigne. Je ne ressentais plus rien ». Le visionnage intensif de ces vidéos, couplé au discours radical violent des membres du groupe, a coupé Hamza de toute émotion. Le discours « djihadiste » a opéré de telle manière qu'il a progressivement brisé ses tabous sociaux et ses freins moraux : ***« On avait tout le monde contre nous... S'ils massacraient nos enfants, on devait massacrer leurs enfants. Je ne ressentais plus rien pour grand monde. Je suis arrivé à un stade où même les attentats en France, chez moi, dans mon propre pays, ne me touchaient plus. Je percevais les Français comme des ennemis, des persécuteurs, des islamophobes, des responsables de massacres et de tortures sur les enfants syriens... De plus, l'investissement des Français dans la coalition internationale m'a conforté dans l'idée que mes frères de la Dawla disaient vrai : les koffars voulaient nous briser car ils savaient qu'on était supérieur, qu'on pouvait imposer la justice. Je considérais les Français comme une sous-catégorie d'êtres humains.».*** Le visionnage intensif de ces vidéos, couplé au discours radical violent des membres du groupe, a coupé Hamza de toute émotion. Le discours « djihadiste » a opéré de telle manière qu'il a progressivement brisé ses tabous sociaux et ses freins moraux : ***« On avait tout le monde contre nous... S'ils massacraient nos enfants, on devait massacrer leurs enfants. Je ne ressentais plus rien pour grand monde. Je suis arrivé à un stade où même les attentats en France, chez moi, dans mon propre pays, ne me touchaient plus. Je percevais les Français comme des ennemis, des persécuteurs, des islamophobes, des responsables de massacres et de tortures sur les enfants syriens... De plus, l'investissement des Français dans la coalition internationale m'a conforté dans l'idée que mes frères de la Dawla disaient vrai : les koffars voulaient nous briser car ils savaient qu'on était supérieur, qu'on pouvait imposer la justice. Je considérais les Français comme une sous-catégorie d'êtres humains ».***

À ce stade, Hamza est totalement coupé de tous ressentis et émotions. Sa capacité d'empathie est entravée et il n'est plus en mesure de ressentir d'affects envers les victimes exécutées par son groupe violent : ***« Ça tournait en boucle dans ma tête, 'vous êtes là bien en sécurité, vous êtes des hypocrites ! On est là alors que nos frères se font bombarder ! Pour montrer que la Dounya (vie ici-bas) n'était pas importante pour moi, je cassais l'IPhone, la télévision, tout ce qui avait de la valeur… J'allais dans la rue en criant, en insultant tout le monde. Je suis même monté sur une voiture en claquette un jour en hurlant comme un malade. Tous les voisins me voyaient et devaient se dire : sa place est à l'hôpital psy ! »***

L'instrumentalisation de versets coraniques décontextualisés renforce la légitimation de l'utilisation de la violence :

« ***Les frères de la Dawla rajoutaient des notions religieuses qui m'angoissaient beaucoup : ils disaient que l'on pouvait faire du Shirk[99] sans le savoir, et qu'il fallait mieux se priver de tout pour éviter cela. Je me concentrais pour bien tout respecter les interdits et finalement, je me suis complètement renfermé sur moi-même. De jour en jour, j'avais de plus en plus la haine sur le monde extérieur*** ». Sur le coup, Hamza ne l'exprimait évidemment pas comme ça mais adhérait complètement au discours religieux qui estimait que tous les Musulmans restés dans un pays qui appliquent la loi humaine sont forcément des apostats ou des hypocrites. Ainsi, il considérait les membres de la mouvance Salafiste comme des « hypocrites » et les appelait « Talafis », selon lui « ***parce qu'ils n'allaient pas au bout de leurs principes...*** ». En effet, pour Hamza : « ***Ils interdisaient certaines choses dans leur discours mais trouvaient des justifications pour ne pas les appliquer. Je trouvais qu'ils visaient un objectif impossible puisqu'ils ne luttaient pas pour l'atteindre ! Dans tous leurs discours, ils ne parlaient que de patience ou de contexte actuel, comme si les choses allaient changer par elles-mêmes ! La différence avec les frères de la Dawla, c'est qu'eux allaient jusqu'au bout de leurs principes. Ils mettaient les moyens en œuvre pour atteindre leur objectif. Ils combattaient, se soulevaient et ne restaient pas à patienter comme des lâches*** ».

Jusque-là, Hamza écoutait indistinctement le discours radical Salafiste piétiste et le discours « djihadiste ». À partir de ce moment-là, il adhère strictement à l'utilisation de la violence prônée par le discours « djihadiste ».

Ici, le statut auteur/victime est inversé : les membres du groupe « djihadiste » sont considérés par Hamza comme les victimes du complot mondial contre l'islam et la persécution contre les Musulmans. A l'inverse, il considère les victimes des exactions de Daesh comme responsables de la persécution de son groupe. Le fait que Hamza ne soit plus en mesure de s'émouvoir devant les vidéos violentes qu'il visionne ni d'éprouver d'empathie pour les victimes des attentats démontre que ce jeune homme est doublement déshumanisé. Le double processus de déshumanisation vise dans un premier temps à déshumaniser le sujet lui-même, à normaliser la cruauté pour que graduellement le champ de la conviction englobe celui du psychisme et des affects[100].

Dans un second temps, il vise à déshumaniser les autres, les réduire à l'état d'objet pour, qu'une fois chosifié, l'autre ne puisse plus être représenté sous forme d'être humain. Hamza explique que sa « *fascination* » pour les attentats est arrivée en dernier dans son engagement. Il voyait la mort comme une « *récompense* » et pensait que mourir en martyr l'emmènerait « *automatiquement au paradis* ».

[99]Faire de l'associationnisme, donc entraver le principe premier de l'islam de l'unicité de Dieu (le Tawhid).

[100]BOUZAR D. Bilan. CPDSI ; 2015 [http://www.cpdsi.fr/wpcontent/uploads/2016/03/rapportactivite annuel-2015 CPDSI.pdf].

Au fur et à mesure de nos séances en groupe de parole, ce dernier exprime à ce propos :

> ***J'ai beaucoup travaillé pour récupérer ma sensibilité d'avant. J'avais le sentiment d'avoir laissé mon cœur à la Dawla. Quand tu en sors, au final, c'est dur de retrouver ta sensibilité. Tu as l'impression de l'avoir perdue pour toujours… C'était déjà un grand pas pour moi lorsque j'arrivais à ressentir de la tristesse pour certaines morts...***

La vision de la mort de Hamza s'est en effet transformée au gré de son évolution dans une radicalité violente. D'abord vécue comme une angoisse massive, la mort devient ici l'unique objectif à atteindre :

> ***Au final, tu te dis qu'il n'y a que du positif dans la mort : tu n'auras pas mal, tu seras martyr et tu pourras intercéder pour les gens de ta famille... De plus, tu te mets dans la tête que tu fais quelque chose de bien puisque tu vas sauver des femmes et des enfants. Ils seront reconnaissants envers toi. S'ils m'avaient proposé de me faire sauter dans un avion ou un bus, honnêtement je ne l'aurais pas fait.***

Hamza exprime que seule la mort en martyr pour une noble cause lui accordera l'accès au paradis. Olivier Roy estime que « L'attentat-suicide est aussi perçu par les « djihadistes » comme la finalité par excellence de leur engagement »[101]. Pourtant, là encore, on distingue le niveau explicite dans lequel l'appropriation du discours « djihadiste » par Hamza le présente comme la seule façon de régénérer le monde corrompu et le niveau implicite où Hamza cherche une justification à son mal-être et son désir de passage à l'acte, c'est-à-dire se régénérer lui-même. La mort en martyr est également un moyen pour Hamza de sauver les membres de sa famille :

> ***En plus, je pouvais intercéder pour ma famille, je pensais à mon papa, à ma maman, à mes grands-parents qui auraient une place au paradis grâce à moi. Je me suis dit : 'J'ai quoi à perdre, j'ai tout bénef si je vais là-bas et que je meurs, je vais au paradis et je pourrai intercéder pour ma famille'***

De martyr auto-sacrifié à martyr pour les autres, Hamza répond de manière dialectique à sa problématique inconsciente puisque se sacrifier pour la cause lui permet d'emmener ses proches au paradis et que devenir martyr pour sa famille lui permet de trouver la mort. Ainsi, Hamza atteint son objectif et transcende son idéal du moi en un idéal d'altruiste. En somme, les instances moïques et surmoïques[102] sont poussées à leur paroxysme dans une forme d'auto-engendrement

[101]ROY O. *Le djihad et la mort.* Paris : Ed. Seuil ; 2016.

[102]*Le moi et le surmoi*, cf FREUD.

sacralisée par la figure du martyr. Ainsi, la boucle est bouclée. On voit bien ici comment « la remise en cause de l'ensemble des cognitions développées au cours du processus de radicalisation génèrerait une dissonance cognitive insupportable et une crise existentielle extrême puisque l'on observe à ce stade une indifférenciation entre buts personnels et collectifs »[103].

Il ne s'agit donc pas d'un engagement primaire au fait de mourir en martyr en tuant le plus de monde possible mais bien d'avoir le sentiment d'être compris et soutenu par des personnes perçues comme ressources, à l'instar du sentiment d'incompréhension et d'isolement vécu auparavant. Ainsi, lorsque Hamza se trouvait en situation de vulnérabilité extrême, le discours « djihadiste » lui a offert des arguments en adéquation à ses questions. En plaçant ses discours dans un registre émotionnel, le groupuscule « djihadiste » a convaincu Hamza que la solution à son angoisse résidait dans le refuge du groupe radical. Ce n'est qu'une fois installé dans son groupe « djihadiste » qu'il envisage de passer à l'acte violent pour protéger ceux qui le protègent. Viendra ensuite le moment où le discours radical le persuadera que la protection de son groupe comprend la protection des Syriens. Puis que la protection des Syriens passe par le meurtre de ceux qui ne les protègent pas. Ce passage de la protection du groupe à l'étape de la violence se fait par l'intermédiaire de l'idéologie « djihadiste » qui promeut la loi divine comme seul système de régulation et de justice[104].

Si on ne s'attache qu'au discours explicite de Hamza à ce moment clé de son parcours, on pourrait en déduire que c'est la religion qui légitime son recours au passage à l'acte violent. Si l'on interview le jeune à un autre moment de son engagement, par exemple lorsque la mort apparait comme l'unique objectif recherché, le résumant ainsi au désir pur et simple de se donner la mort, on pourrait en déduire qu'il s'agit d'un jeune parasuicidaire qui a trouvé une justification à son passage à l'acte ou qui a adhéré à une démarche nihiliste[105]. Mais de manière connexe, le discours radical violent a aussi offert à Hamza une réponse politico-religieuse, lui faisant miroiter le fait de retrouver de « vraies » valeurs qu'il pourrait appliquer et mettre en action au service d'un nouvel ordre mondial[106] , devenant ainsi une sorte de héros, bouclant ainsi sa relation à la mort[107].

En réalité, la déconstruction du parcours de Hamza montre que c'est une trajectoire composée de dimensions relationnelles, émotionnelles et idéologiques qui a transformé sa vision du monde et son comportement.

La vision du monde binaire transmise par le groupe « djihadiste » rassure Hamza car elle lui permet de catégoriser son environnement, donc de définir de manière simplifiée la place des « bons » et des « méchants ». En somme, ceux qui ont prêté allégeance au groupe « djihadiste » et les « autres ». En effet, la binarité permet de hiérarchiser son rapport à l'autre en s'auto-attribuant et en attribuant à l'autre une place sans que ne puissent exister de compromis ou d'ambiguïté. L'idéologie radicale violente a donc besoin d'échelonner ses valeurs pour construire une hiérarchie humaine, qui permettra ensuite un passage vers la violence vécu comme la seule issue[108].

---

[103]GARCET S., *Ibid.*

[104]KEPEL G. *Terreur dans l'Hexagone, Genèse du djihad français*. Paris : Ed. Gallimard, 2016.

[105]ROY O. *Le djihad et la mort*. Paris : Ed. Seuil ; 2016.

[106]BURGAT F. *Comprendre l'islam politique*. Paris : Ed. La découverte ; 2016.

[107]BENSLAMA F. *Un furieux désir de sacrifice. Le surMusulman*. Paris: Ed Seuil ; 2016.

[108]FISET M. Radicaux skinheads néo-nazis et extrême-droite au Québec. *Ecole d'été sur les terrorismes*, 7ème édition : Québec ; 2017.

Par conséquent, ce rapport au monde clivé rassure Hamza puisqu'en identifiant son objet d'angoisse (les « autres ») et ceux qui pourront le protéger (son groupe « djihadiste »), il peut pallier à son anxiété massive du monde extérieur, en réalité exacerbée par le discours « djihadiste ».

Ainsi, on retrouve l'idée commune à tous les radicaux qu'une peur ayant un objet permet de la canaliser alors qu'une peur diffuse laisse le sujet en insécurité[109]. Le clivage de Hamza entre le « nous » et le « eux », couplé avec des recours à l'histoire musulmane par le groupe permet de légitimer le recours à la violence :

> ***J'avais besoin de preuves, alors j'ai cherché dans les textes religieux. Mon objectif était de faire comme le Prophète Mohammed, je voulais lui être fidèle. La Dawla m'a expliqué que pendant la guerre, le Prophète avait lui aussi tué des mécréants, alors je me suis dit que c'était légitime. Ils avaient raison. Il fallait bien tuer les méchants pour sauver les gentils***

À ce stade, Hamza est coupé de son environnement et seule la défense de son groupe par l'adhésion à la cause devient primordiale.

Cette étape nous permet de bien comprendre la différence entre l'implicite (recherche de solution compensatoire pour calmer son angoisse) et l'explicite (discours binaire lié à l'idéologie de Daesh). C'est « l'articulation entre l'imaginaire radical et la rationalisation théologique offerte par Daesh »[110] à laquelle on assiste. Elle est fondée « non pas sur un savoir réel mais sur un argument d'autorité »[111]. Comme Olivier Roy l'explique, « Quand les jeunes djihadistes parlent « de vérité », ce n'est jamais en référence à un savoir discursif : ils se réfèrent à leur propre certitude, parfois appuyée sur une référence incantatoire au savant qu'ils n'ont jamais lu. Ils y trouvent donc que ce qu'ils y mettent eux-mêmes »[112].

On retrouve dans l'engagement de Hamza pour le djihad des éléments à la fois sociaux, psychologiques, psychanalytiques, géopolitiques et religieux, qui sont imbriqués de manière à correspondre aux caractéristiques de Hamza à ce moment précis de sa vie, comme c'est le cas chez tous les jeunes que nous avons suivis. Cette analyse détaillée nous permet d'affirmer l'existence de trois dimensions dans le processus de radicalisation de Hamza qui sont à la fois émotionnelle, relationnelle et idéologique. L'engagement radical et son passage à l'acte violent surgit dès lors pour Hamza à l'intersection d'un triptyque dimensionnel dont la compréhension ne saurait être limitée à l'analyse de cause à effet unilatérale qui se situerait uniquement dans une des dimensions données, qu'elles soient psychologiques, sociales, politiques ou religieuses. L'engagement « djihadiste » n'est pas qu'une résultante à valence émotionnelle, relationnelle ou idéologique. C'est bien en considérant ces trois dimensions comme entremêlées que pourront être optimisées notre pensée mais aussi et surtout nos prises en charge multidisciplinaires.

---

[109] FISET M., *Ibid.*

[110] ROY O. *Le djihad et la mort.* Paris : Ed. Seuil ; 2016.

[111] *Ibid.*

[112] *Ibid.*

II.3 LES JEUNES QUI CHOISISSENT DES SOLUTIONS COMPENSATOIRES DYSFONCTIONNELLES PACIFISTES OU LA QUESTION DU « SALAFISME PIÉTISTE LOW-COST »[113]

Face à l'approche anxiogène émotionnelle qui persuade les jeunes que le monde géré par les lois humaines est corrompu, certains n'adhèrent jamais aux motifs d'engagement du discours « djihadiste ». Les solutions compensatoires pacifistes leur suffisent. Il s'agit de la grille de lecture des Salafistes piétistes. Mais les radicalisés que nous suivis peuvent être appelés « Salafistes low-cost », pour signifier que contrairement à l'érudition exigée dans la mouvance traditionnelle dite de la Salafya, ces jeunes ne connaissent rien de l'islam[114]. Les analyses qui suivent ne concernent donc pas ce qu'on pourrait nommer les Salafistes piétistes traditionnels mais plutôt ceux qu'on pourrait nommer les Salafistes low-cost. Il s'agit d'un mouvement qui passe majoritairement par Internet sans grandes connaissances musulmanes, mais qui a repris la nomination de « Salafistes ». Les membres de ce mouvement partagent la même croyance que les « djihadistes » (seule la loi divine peut régénérer ce monde corrompu) mais qui refuse l'utilisation de la violence pour y arriver. Précisons que le terme « Salafiste » est devenu un mot-valise, qui comprend quantité de mouvances. Notre propos n'étant pas d'analyser ces mouvances, nous reprenons ici la façon des interviewés de nommer les choses, qui distinguent « les Salafistes » et « les djihadistes ».

Notre retour d'expérience montre qu'il est plus facile de sortir un jeune de l'adhésion au « djihadisme » que de le sortir du Salafisme. En effet, au sein de notre échantillon de la présente étude, parmi les jeunes stabilisés en « sortie de radicalisation », on ne trouve que 38% de Salafistes piétistes (tous low-cost) contre 62% de « pro-djihadistes »[115].

[113]La mouvance saoudienne de la Salafya traditionnelle demande une grande connaissance des textes religieux établis par Ibn Taymiyya (XIIIème siècle), Abdelwahhab (XVIIIème siècle) et par la suite de leurs élèves contemporains (Ibn Baz, Nasr Ed Din Al Albany, Cheikh Al Outheymine ou plus récemment Cheikh Fawzan). C'est sur la base exclusive de leurs interprétations, de leurs choix de hadiths, que la mouvance de la Salafya s'appuie et demande une véritable rigueur dans leur apprentissage. Ainsi les preuves (« dalils » en arabe) d'un discours religieux doivent s'appuyer sur l'une de ces figures tutélaires pour s'assurer de la véracité du propos. Les Salafistes ont donc une forme d'érudition par rapport aux enseignements de leurs précurseurs en les présentant comme les plus fidèles aux enseignements des premiers générations de Musulmans. Cette mouvance est fondamentaliste dans le sens où elle veut respecter les fondements de l'islam tels qu'ils sont présentés par leurs idéologues mais ne demande la même intériorisation des croyances anxiogènes prônées par « les imams Youtube », que nous avons nommés « Salafistes lowcost ». Leurs interprétations ne mènent pas non plus à l'extermination des autres Musulmans même s'ils se considèrent supérieurs dans leur compréhension du texte sacré. Ainsi les Shiites ou les Soufis ont encore le droit - même s'il est restreint et contrôlé - de pratiquer leur islam en Arabie Saoudite, tant que celui-ci n'est pas prosélyte. On parle parfois de néo-hanbalisme pour ce rigorisme absolu, afin de ne pas valider que la 4ème école du sunnisme, le Hanbalisme, professait ce que vont y introduire Ibn Taymiyya et Abdelwahhab. Ce dernier introduit d'ailleurs une nouvelle notion, à savoir la fidélité absolue au roi d'Arabie Saoudite descendant de la famille Saoud, pour tous les Salafistes. La Salafya traditionnelle ne pourra donc jamais le remettre en cause et il s'agit de respecter scrupuleusement ce principe. Ce que nous appelons le « Salafisme low-cost » se sert donc de la même base doctrinale que cette mouvance pour se déployer notamment sur internet (mais aussi par des réseaux physiques). Leur doctrine est extrêmement sommaire et leur corpus juridique est moins solide, se référant systématiquement à des vidéos et non à des livres. Cette interprétation de l'islam devient la plus répandue et la plus simple à utiliser (le texte est à comprendre au sens littéral) mais peut conduire à la violence, au contraire de la Salafya traditionnelle, pour deux principales raisons : les principes sont moins maitrisés et la soumission au roi d'Arabie Saoudite est assouplie. Les professionnels et les élus ne distinguent pas facilement les Salafistes issus de la Salafya traditionnelle et les Salafistes low-cost, car ils adoptent une apparence similaire au niveau du port de la barbe et des vêtements. Il n'y a qu'en discutant avec eux ou en observant la façon dont ils éduquent leurs enfants, leur vision du travail et des relations avec les non-Musulmans que l'on peut les distinguer.

[114]*Ibid* note précedente.

[115]Cf. COMPARAISON DES VARIABLES DES « DJIHADISTES » ET DES SALAFISTES PIÉTISTES dans le rapport MÉCANISMES DE RISQUE ET FACTEURS DE DÉSISTANCE.

S'il est envisageable de montrer à un « pro-djihadiste » le décalage entre les promesses qui lui ont été faites et la réalité des actions des « djihadistes », cet exercice est beaucoup plus difficile pour un Salafiste low-cost à qui son groupe n'a rien promis (puisqu'il ne s'inscrit pas dans une action). Autrement dit, il est difficile de mener des individus à faire le deuil de la vision du monde salafiste dans la mesure où ils ne sont pas victimes d'une propagande mensongère que nous pouvons dénoncer avec des repentis (comme nous le faisons avec les « djihadistes »)[116].

Pourtant, la prévention de ce que l'on peut nommer le « Salafisme piétiste low-cost» intéresse les travailleurs sociaux dans la mesure où l'adhésion à cette idéologie entrave la socialisation du jeune et son accès à ses droits fondamentaux (accès à la culture, aux loisirs, à l'éducation, à la citoyenneté, etc.), aux droits de l'enfant le cas échéant et aux droits de l'égalité hommes-femmes. De ce point de vue, il est possible de comparer cette mouvance à celle des Mormons chrétiens ou des Loubavitchs juifs. Mais il y a une différence entre les Salafistes et ces autres mouvances fondamentalistes pacifistes : la relation à la loi. Les Salafistes sont au XXIème siècle les seuls à considérer qu'ils ne peuvent participer à des élections de représentants qui gouvernent avec des lois humaines. Leur idéologie place le jeune hors contrat social. En France, la liberté de conscience est un droit fondamental mais les droits que le radicalisme piétiste low-cost entrave font aussi partie des droits fondamentaux. Cette prévention est d'autant plus nécessaire qu'il existe une certaine porosité entre les deux idéologies (Salafiste piétiste et « djihadiste »), uniquement séparées par la question de la légitimité du recours à la violence.

Ce débat intéresse aussi les autorités de police sous un autre versant[117] : à partir de quand un individu qui croit que la régénération du monde dépend de la loi divine peut-il s'avérer dangereux ? Actuellement, le fait que de nombreux Salafistes low-cost soient « fichés » fait débat. D'une part, la répression ne va-t-elle pas contribuer à les rigidifier encore plus et les entraîner à adhérer au projet « djihadiste » ? D'autre part, la question du Salafisme low-cost relève-t-elle des forces de police, sachant que ce mouvement n'utilise pas la violence contraire à l'ordre public ? La plupart des autorités de police ne possède pas de repères clairs pour distinguer les Salafistes piétistes des « djihadistes », ce qui explique peut-être cette surveillance généralisée. A contrario, ne pas réfléchir à désamorcer l'extension et la banalisation de cette idéologie pose question, dans la mesure où la République doit garantir à tous le même accès à ses droits et à ses devoirs, et la possibilité de devenir citoyen. Or il y a une incompatibilité de base entre l'idéologie Salafiste low-cost (qui réfute la loi humaine) et la démocratie citoyenne (qui repose sur le système électoral). Quel type de prévention ou de déconstruction de cette idéologie peut-elle être mise en place ?

De nombreux débats agitent les chercheurs et les spécialistes[118] sur la relation entre le Salafisme piétiste et le « djihadisme ».

Les uns estiment que le Salafisme protège du « djihadisme »[119], les autres avancent que le Salafisme constitue le support idéologique qui permet ensuite de justifier la violence. Notre

[116]Cf. chapitre suivant.

[117]Cf pour la relation entre Salafisme et Belgique BOUSSOIS Sébastien et ARIF Asif, *France Belgique, la diagonale terroriste,* La boîte à Pandore, 2016.

[118]Cf par exemple Pierre CONESA, Dr. Saoud et Mr. Djihad, *La diplomatie religieuse de l'Arabie saoudite,* Robert Laffont, 2016.

[119]Certains gouvernements financent des associations qui emploient des Salafistes pour déradicaliser les « djihadistes ».

propos n'est pas de trancher ce débat mais uniquement d'étudier comment s'est passé le passage du Salafisme au « djihadisme » pour les jeunes de notre échantillon qui ont adhéré à l'utilisation de la violence.

Notons que l'étape du passage par le Salafisme n'est ni nécessaire ni automatique pour devenir « djihadiste ». De nombreux jeunes ont immédiatement adhéré à l'utilisation de la violence. Mais l'amélioration de la prévention primaire et secondaire exige de bien cerner la porosité entre les deux mouvances, du point de vue de l'intérieur, pour l'anticiper et la contrer quand elle se produit.

II.3.1 Peu de différences entre les discours Salafistes low-cost et les discours « djihadistes »

Avant d'analyser la façon dont les radicalisés ont choisi leur groupe, il paraît important de rappeler les principales raisons du refus de la violence des Salafistes.

- D'une part, ils reconnaissent l'Arabie Saoudite comme leur référence théologique. Ils ne peuvent donc pas se lancer dans un « djihad » sans avoir obtenu l'ordre de leur « gouvernant ». En effet, la tradition musulmane exige trois conditions principales entremêlées pour s'estimer en légitime défense et pouvoir recourir au djihad armé : une population mise en danger de mort par une agression extérieure dans un territoire donné, constaté par celui qui gouverne ce territoire. C'est parce que les « djihadistes » estiment qu'il n'existe pas de pays musulman (qui appliquerait vraiment les lois divines) qu'ils ont redéfini les conditions du djihad, en se passant de l'ordre d'un gouvernant (et du constat qu'il y a une population en danger dans un territoire donné). Ceux qui reconnaissent l'Arabie Saoudite comme leur référence théologique ne peuvent contredire l'avis du Roi d'Arabie Saoudite puisque les autorités religieuses de leur mouvance le valident comme gouverneur légitime. Toute la partie historique belliqueuse et conquérante de l'accession au pouvoir de la famille Saoud (massacres de populations, tentative de destruction du dôme et pillage en règle du tombeau du Prophète) a soigneusement été épuré pour ne pas la faire apparaitre comme issue d'une prise violente du pouvoir en Arabie. Le roi a reconnu la doctrine Salafiste comme seule source légitime précisément dans le but d'obtenir la soumission et le contrôle de ses sujets et des Salafistes du monde entier[120]. **La principale différence entre Salafistes et « djihadistes » ne se trouvent donc pas dans leur interprétation de l'islam mais dans la reconnaissance qu'ils accordent au roi d'Arabie Saoudite.** Le fait que ce roi puisse avoir des relations avec des pays jugés mécréants apparait pour les « djihadistes » comme une preuve de sa mécréance. Il n'a donc plus aucune légitimité pour eux.

- D'autre part, les Salafistes estiment que l'imposition de la loi divine ne leur incombe pas. Leur responsabilité consiste uniquement à « montrer l'exemple du bon comportement », afin de convaincre le plus d'individus possibles du bienfait des lois divines. Pour les « djihadistes », se soumettre à la loi humaine relève du Shirk (associationnisme) et de l'apostasie. Un Musulman n'a pas le droit de vivre dans un pays dont le gouvernement

[120]Le pacte réalisé au Nadjd en 1745 entre Mohammed Ibn Saoud et Abdel Wahhab, fondateur de la doctrine wahhabo-Salafiste perdure jusqu'à aujourd'hui entre les deux familles régnantes, l'une sur le pouvoir temporel et l'autre sur l'autorité spirituelle.

n'applique pas la loi divine et met des députés « à la place de Dieu ». Un Musulman ne peut participer (directement ou indirectement en payant des impôts) à un système qui place l'humain en posture de dire le licite (le permis) et l'illicite (l'interdit). Pour les Salafistes, se soumettre à la loi humaine n'est qu'un simple péché et non d'un acte d'apostasie. Le Musulman peut vivre dans un pays où sont appliquées des lois humaines s'il n'a pas d'autres choix. Il ne porte pas la responsabilité du Shirk (de l'associationnisme) puisqu'il ne fait pas partie des gouvernants. Il doit simplement rester à l'écart de cette gouvernance, par exemple en ne participant pas aux élections. Le fond de cette interprétation repose sur le fait que les Salafistes partent du principe que « le gouvernement est à l'image de son peuple ». A leurs yeux, cela signifie que lorsque tous les citoyens seront salafistes, le gouvernement le deviendra automatiquement. Pour eux, la politique se fait par le bas. Ce n'est pas le cas des « djihadistes » : eux estiment qu'il incombe à tout Musulman d'imposer la loi divine. Ne rien faire les rendrait coupables de faire du Shirk. Celui qui accepte de vivre dans un pays régi par les lois humaines se rend coupable d'apostasie et sort de l'islam. **C'est la charge de la responsabilité d'imposer la loi divine qui sépare les deux mouvances et l'utilisation de la violence. La croyance que seule la loi divine peut gouverner une société est commune.** La proximité des deux discours est si forte que certains jeunes sont passés de l'un à l'autre sans vraiment réaliser qu'ils passaient d'une mouvance à l'autre.

Tableau comparatif des crimes et punitions infligés chez Daesh et en Arabie Saoudite établi à partir des sources de Middle East Eye :

CRIME ET PUNITION

Etat islamique VS Arabie Saoudite

CRIME	PUNITION AU SEIN DE L'ÉTAT ISLAMIQUE	PUNITION EN ARABIE SAOUDITE
• Blasphème (offense envers dieu, envers le prophète, et la religion) • Trahison • Meurtre	Mort	Mort
• Calomnie • Consommation d'alcool	80 coups de fouet	Punition décidée par le juge
• Adultère (si marié(e))	Mort par lapidation	Mort par lapidation
• Adultère (pour les célibataires)	100 coups de fouet et exil d'un an	100 coups de fouet
• Vol	Amputation d'une main	Amputation de la main droite
• Banditisme (vol)	Amputation d'une main et d'un pied	Amputation d'une main et d'un pied
• Banditisme (meurtre et vol)	Crucifixion	Mort

Schéma réinterprété pour l'harmonie du rapport
Source : Middle East Eye

Voici les témoignages les plus significatifs où l'on retrouve les réflexions de nos jeunes suivis sur cette question.

« ***Le problème, c'est que tout le monde se dit 'Salafiste'. C'est quoi la Salafya ? C'est se revendiquer des pieux prédécesseurs… Donc tous les Musulmans se revendiquent d'être fidèles aux pieux prédécesseurs ! De Tareq Ramadan à Ibn Baz en passant par le frère barbu du kebab du coin… Tout le monde se dit 'Salafiste'. Moi aussi je me dis Salafiste, je veux être fidèle à l'islam. Après tout dépend de ce qu'on entend par 'être fidèle à l'islam'. Mais ça porte à confusion. Dans la Salafya, tu as au moins trois ou quatre tendances, selon tes ramifications avec l'Arabie Saoudite. C'est très compliqué ! Et les 'djihadistes' ne se nomment pas djihadistes mais Salafistes aussi ! Ils se revendiquent des pieux prédécesseurs. Donc la boucle est bouclée ! Chacun pense être dans le vrai islam en fait. Même quand tu vas à la mosquée, si tu entends un imam se revendiquer salafiste, ben ça ne te choque pas, au contraire, tu es plutôt content… Et a contrario, quand tu entends Manuel Valls dire que le problème, c'est le Salafisme, tu hallucines... C'est comme s'il disait : 'le problème, c'est l'islam !' Même au Maroc, les savants s'appellent Salafistes. Tout le monde trouve ça normal. Le gouvernement parle avec eux. C'est des fondamentalistes quoi. En fait, toute cette confusion est venue à partir du moment où les Wahhabites ont décidé de s'appeler 'Salafistes'. Depuis, sous ce mot, on a les vrais Salafistes et les Wahhabites ! Ils ont voulu changer de nom car c'était le nom de famille Wahhab, et ça faisait 'un peu Shirk' de d'appeler comme ça ! Mais ils ont semé la confusion.*** »

(Majeur 22 ans, de famille catholique de classe populaire,
condamné pour participation à entreprise terroriste)

« ***Dans le discours de la Dawla, j'entendais beaucoup de choses que le libraire (Salafiste) et d'autres m'avaient enseigné. Cela m'a perturbé car eux sont vus comme des terroristes, et pas les Salafistes. Je pensais entendre un discours complètement différent. Par exemple, sur la notion de la prière, ils ont exactement les mêmes avis. J'avais entendu quelques années avant d'un imam reconnu dire que l'absence de la prière était un acte de mécréance. Il avait même dit que nous étions non-Musulmans si nous ne faisions pas la prière. Cet imam avait cité l'école hanbalite, la première et la plus répandue des 4 écoles de droit sunnite[121] pour donner cet avis. Il était tout le temps dans le discours de crainte, ce que j'ai retrouvé chez les frères de la Dawla aussi. Il disait que le ramadan, ce n'était pas les soirées raï et les soirées chicha, mais que de la prière. Il jugeait les Musulmans d'aujourd'hui qui ne prenaient pas assez au sérieux la religion. Il affirmait que la France était un pays de nudité. Même s'il ne disait pas que c'était un pays de koufr (de mécréance), c'était le même discours que les frères de la Dawla. Il n'utilisait pas le terme de mécréant mais de « non-Musulman ». Les frères de la Dawla allaient juste un peu plus loin dans leur pensée et assumaient. J'avais l'impression que l'imam lui, par crainte de choquer les gens, n'abordait pas ces termes. Encore dans d'autres prêches, il abordait le « koufr douna koufr » (mécréance moindre), sujet encore une fois extrêmement abordé par les***

[121]Le jeune se trompe : il s'agit de la dernière et la moins répandue des 4 écoles de droit sunnite.

groupes djihadistes. Du coup, à chaque fois que les frères me parlaient, je reconnaissais les discours de cet imam salafiste et je me disais qu'ils se rejoignaient sur telle ou telle parole. Parfois j'avais juste l'impression qu'ils parlaient plus clairement que l'imam. Ça m'a choqué d'entendre les mêmes paroles dans leur bouche à eux. Du coup, je me disais que mes frères de la Dawla n'étaient pas du tout dans l'extrême, contrairement à ce que j'entendais dans la presse ou ailleurs. (…)

(Hamza, cf. intégralité de son entretien dans le Livre Blanc « Les désengagés » en annexe).

« ***Pour moi les deux (Salafisme et djihadisme) sont les mêmes, l'interprétation de la Charia est la même, la doctrine est la même, les savants sont les mêmes, l'interprétation du Tawhid et du Shirk est la même. L'application de Al walaa wal baraa (principe d'alliance et du désaveu) est la même : tu dois te méfier des Juifs et des Chrétiens car ils ne seront contents que quand tu pratiqueras leur religion, point. Aucun autre Musulman ne connaît ce principe : il n'y a que quand tu parles avec des Salafistes et des djihadistes que tu entends parler de Al walaa wal baraa. Les autres disent que ça n'existe pas, que ça ne figure même pas dans le Coran. Pour les uns, c'est un principe de base, pour les autres, ça n'existe pas ! Tu as le droit de fréquenter des Juifs et des Chrétiens, même des athées ! Tu dois même avoir un bon comportement avec eux. Donc voilà, Salafistes et djihadistes disent à peu près la même chose. Bien-sûr, il y a plusieurs positions à l'intérieur du Salafisme : certains sont fidèles à leurs savants et d'autres non. En fait il y a un degré de radicalisme à l'intérieur du Salafisme : on peut dire qu'il y a trois niveaux, le dernier est le djihadisme. Il y a un degré d'extrémisme. En fait, certains Salafistes soutiennent les groupes djihadistes et d'autres ne les soutiennent pas. Ceux qui soutiennent les djihadistes accusent leurs frères Salafistes qui ne pensent pas comme eux d'être 'les savants du palais', à la botte du roi quoi (d'Arabie Saoudite). Ils sortent des fatwas dans l'intérêt du roi qui ne veut pas se fâcher avec les États-Unis** »

(Majeur de 22 ans, issu d'une famille d'origine maghrébine non pratiquante de classe moyenne, condamné pour prosélytisme et apologie du terrorisme).

« ***La différence entre le Salafisme et le djihadisme, c'est comme si tu passes d'une Renault à une Peugeot : ce sont les mêmes sauf qu'ils ont changé de place les commandes…*** »

(Majeur de 24 ans, issu d'une famille d'origine maghrébine non pratiquante de classe défavorisée, condamné pour prosélytisme du terrorisme).

« ***En fait, mes sœurs de la Salafya rêvaient d'aller faire la Hijra en Syrie à cause de leur niqab. Elles disaient que là-bas, enfin, elles pourraient le porter librement. Le niqab et même le jilbab, c'était la preuve qu'on était des musulmanes parfaites. On refusait de se mélanger avec les autres à la mosquée, celles qui avaient de simples hijab. On se retrouvait dans***

un garage pour prier entre Salafistes. Quand elles parlait des djihadistes, elles disaient « nos frères ». Ca me rendait folle… 'Tu ne peux pas dire que ce sont des frères ! Ils tuent tout le monde ! Ils vont tuer ta mère et tu vas dire qu'ils sont tes frères ! Ils tuent les Syriens et tu appelles ça tes frères !' Je n'en pouvais plus. Je suffoquais. »

(Témoignage d'une salafiste de 20 ans, issu d'une famille de conviction catholique de classe populaire).

« *Mon passage du Salafisme au djihadisme s'est fait naturellement, sans que je ne m'en rende vraiment compte… Les djihadistes se présentaient eux-mêmes comme les véritables Salafistes. Les djihadistes avaient les mêmes apparences vestimentaires, le même kamis (longue tunique), la même barbe, les mêmes codes, car c'était avant les attentats en France.*

Après, ils sont devenus plus discrets que les Salafis. Ils avaient aussi les mêmes références théologiques, les mêmes savants, le même thème du Tawhid (Unicité de Dieu), le même Shirk (associationnisme), le même Taghout (chose non aimée par Dieu) que les Salafis... Pour tous, il fallait se débarrasser des choses invisibles qui restaient du temps du polythéisme pour adorer Dieu. On ne pouvait adorer Dieu que si l'on rejetait les lois humaines. Il y avait des différences mineures mais je ne les voyais même pas à l'époque. Il n'y a que maintenant que je les comprends. Par exemple, les Salafistes nous disaient de « rectifier » notre Tawhid. Alors que les djihadistes nous disaient de « pratiquer » notre Tawhid. En fait, cette différence de verbe était majeure. Ça voulait dire que pour « rectifier ton Tawhid », tu dois te couper de tout, tu ne dois rien apprécier d'autre que Dieu. 'Pratiquer ton Tawhid', ça voulait dire que tu devais détruire autour de toi tout ce qui présentait du Shirk. Comme tout était du Shirk, c'était vite vu. Mais il n'y a que maintenant que je cerne bien ce que ça entraînait… La différence est subtile : pour les djihadistes, vivre dans les lois humaines est un simple péché ; pour les djihadistes, c'est un acte d'apostasie. Si tu veux rester musulman, tu dois imposer la loi divine à tout le monde. Vivre sur une terre de kofr (de mécréants) revient à reconnaître implicitement que la loi humaine est supérieure à celle de Dieu. Tu deviens complice en quelque sorte. Dieu t'a mis là pour corriger cette situation. C'est exactement cette logique qui mène au djihad, devenu la seule possibilité de pratiquer ton islam. »

(Majeur, issu de famille catholique de classe populaire, condamnée pour participation à entreprise terroriste).

« *La différence entre les Salafis et les djihadistes ? Pas toujours facile… Si tu prends juste un sujet, par exemple les soufis. Les Salafis sont persuadés d'être les seuls à bien comprendre l'islam et estiment que tous les autres Musulmans se sont pervertis. De leur point de vue, c'est à cause du fait qu'ils ne respectent pas comme il faut le principe du Tawhid. Alors les Salafis critiquent les soufis qui cultivent le culte des saints. Pour les Salafis, c'est comme si les soufis vénéraient d'autres dieux en se rendant sur des tombeaux. Si quelqu'un évoquait un savant marocain, les Salafis le rejetaient d'un revers de main en estimant que tout ce qui vient du Maroc est plus ou moins soufi. Et quand tu passes aux djihadistes, la seule différence, c'est que tu dois détruire les tombeaux des soufis. Et les soufis eux-mêmes si tu les croises. Donc tu mets en pratique ce que tu as appris avant. C'est un peu pareil*

avec tous les thèmes. Tu apprends les principes avec les Salafis, et tu mets en pratique avec les frères de la Dawla. On peut prendre l'exemple de la Hijra. Qui m'a appris que je devais absolument faire mon immigration parce que j'étais persécuté en France ? Les Salafis ! Qui m'a expliqué que je n'avais pas le droit de vivre parmi des mécréants ? Les Salafis. On ne parlait que de ça : partir. Ils me disaient : « Dieu a ordonné la prière et en France, tu as le droit de ne pas la faire, ce qui signifie que le législateur a autorisé une chose que Dieu a interdite (l'abandon de la prière). C'est la preuve que les deux lois sont incompatibles. » Au fond, dans ma tête, partir c'était pour vivre entre nous notre islam à fond. Mais du coup, quand j'ai rencontré les frères de la Dawla, et qu'ils m'ont montré à quel point il n'existait pas de vrai pays musulman, que tous appliquaient la loi humaine et étaient pervertis par l'Occident, ça m'a semblé naturel de partir avec eux en Syrie pour fabriquer un vrai pays musulman. Tout était logique. Il n'y avait pas de rupture entre les deux pensées. C'était plutôt une continuation. »

(Majeur, issu de famille athée de classe moyenne,
condamnée pour participation à entreprise terroriste.)

« *C'est en lisant les livres Salafistes que j'ai commencé à détester les Juifs et les Chrétiens, les athées, les chiites. Ils dénigrent tout et prouvent théologiquement que les autres sont égarés. J'ai appris à détester tous ceux qui ne pensaient pas comme moi. Même d'autres Musulmans… Même d'autres Musulmans sunnites comme les soufis… On devrait interdire ces livres de dogme où tu apprends à haïr les autres. Ils sont en vente libre, dans toutes les librairies musulmanes de Paris, dans tous les colloques… Tout découle de là. Par exemple, il y a un mot qui revenait sans cesse, qui était « Tachabouh ». Il signifie « ressembler » et était employé à tout bout de champs. Tout partait d'un hadith qui énonce « Quiconque imite les mécréants en fait partie ». Il ne fallait absolument pas ressembler aux autres. La notion de ressemblance était poussée à l'extrême : ne pas manger comme eux, ne pas s'habiller comme eux, ne pas célébrer des fêtes communes, etc. Aucune similitude n'était possible. On ne pouvait rien partager. C'est à ce moment, avec les Salafis, que j'ai commencé à avoir peur des autres, à les étiqueter, à me protéger d'eux. Mais je ne sais pas qui voudra interdire ces livres. L'Arabie Saoudite fait du bizness avec l'Occident. Et même la France. Pourtant, ça ne sert à rien de couper les branches, il faut s'attaquer à la racine. Il faut dénoncer le Wahhabisme, mais personne ne veut le faire parce que les Saoudiens ont du fric. Alors on leur donne des médailles, on les reçoit, on fait comme si c'était Daesh les méchants. Pourtant, ils se ressemblent comme deux gouttes d'eau… Ce n'est pas pour rien que chez les djihadistes, il y a une majorité qui vient d'Arabie Saoudite. Eux n'ont pas besoin de se faire embrigader : c'est leur doctrine nationale. Ils coupent les mains des voleurs, ils punissent avec le fouet, ils interdisent les autres religions, je ne vois pas la différence entre les deux. Sauf que les uns sont plus hypocrites que les autres. Et ont les moyens de leur hypocrisie.* »

(Majeur, 26 ans, issu d'une famille athée de classe moyenne,
condamné pour prosélytisme et apologie du terrorisme sur internet).

Les Salafistes profondément ancrés dans l'idéologie « wahhabo-salafiste » restent majoritairement pacifiques car ils demeurent soumis au roi d'Arabie Saoudite. Ceux que nous avons définis comme Salafistes low-cost peuvent adhérer à l'idéologie violente plus facilement car ils ont écouté uniquement quelques imams sur internet et n'ont retenu du Salafisme que quelques bribes idéologiques (Al Walla Wal Barra notamment). Les Salafistes low-cost ont souvent trouvé dans les discours des « imams YouTube » une justification du rejet de la société. Par ailleurs, le Salafisme low-cost attire aussi des jeunes qui recherchent des règles strictes, des « prêts à penser » rassurants et une certaine forme de contention.

Le témoignage de Farid Benyettou, ex-leader « djihadiste » lié à Al Qaïda, ayant fait 4 ans de prison, venu nous aider pour déradicaliser nos jeunes confirme cette analyse :

> ***« Le passé revenait souvent dans nos conversations. La plupart de mes frères avaient connu pas mal de situations extrêmes, aussi bien la violence que la consommation de drogues. Plusieurs d'entre eux avaient bénéficié de prises en charge éducatives ou psychologiques. Mais ni la pédagogie ni la prison n'avaient réussi à les faire changer. Ils avaient besoin d'un cadre fort et de règles strictes pour ne pas revenir à leurs anciens démons. Ils aspiraient à une seule chose : créer un cadre en rupture avec le monde extérieur, une d'enveloppe idéologique qui les maintiendrait « à part », une sorte de bulle relationnelle et géographique. Pour eux, seule la religion pouvait aider à changer et à devenir meilleur. Plus on respectait les règles à la lettre et plus on avait le sentiment de cheminer vers une amélioration. Pour mes copains anciennement délinquants ou toxicomanes, le passage par le Salafisme a été dans un premier temps salutaire. Plus ils se rapprochaient de la pratique du Prophète (PSL), plus ils avaient le sentiment de devenir de bonnes personnes. Seule l'identification au Prophète (PSL) pourrait les sauver de leur ancienne vie de débauche. Cela renforçait mon sentiment que la pratique radicale était la seule voie pour devenir un homme droit. Seul le Salafisme, par sa rigueur, pouvait nous aider à nous construire. Plus on était en rupture, plus on voulait être en rupture. Il y a des corrélations entre le Salafisme, la soif de rigueur la recherche de rupture avec le passé.[122] »***

II.3.2 Ce qui sous-tend le choix du groupe Salafiste ou « djihadiste »

En terme de prévention primaire ou secondaire, la question de repérer les éléments qui favorisent le choix de la violence est fondamentale. Les jeunes ont tous vécu la même approche anxiogène, ne font plus confiance en la démocratie et surinvestissent tous la loi divine comme seule façon de combattre la corruption humaine. Pourquoi certains choisissent-ils de légitimer la violence, en estimant que l'imposition de la loi divine fait partie de leur responsabilité ? Pourquoi les autres estiment-ils qu'ils doivent uniquement se protéger de ce monde corrompu en refusant de se mélanger ?

Nous avons croisé les analyses quantitatives et qualitatives afin de formuler plusieurs hypothèses.

[122]BENYETTOU F., *Mon Djihad, Itinéraire d'un repenti*, Edition Autrement, 2017, p.63.

II.3.2.a Similitude des caractéristiques individuelles des Salafistes low-cost et des « djihadistes »

En terme d'analyses quantitatives, nous avons comparé les caractéristiques individuelles des jeunes (vécu personnel avant leur radicalisation) Salafistes low-cost et « djihadistes ».
Les résultats de cette comparaison montrent qu'il n'y a pas de différences significatives entre les deux catégories de jeunes, mise à part le fait que les « djihadistes » révèlent un taux plus élevé pour un certain nombre de variables[123] :

- la fusion avec l'un des parents,
- avoir un proche radicalisé dans son entourage,
- avoir vécu une tentative de suicide ou une expérience de scarification,
- avoir des parents dépressifs,
- avoir été soi-même dépressif,
- avoir ressenti un sentiment d'abandon,
- avoir été en relation d'addiction avec un produit psychotrope.

Comparaison « Salafistes piétistes low-cost » et « djihadistes » de classe moyenne
(Résultats sous forme Moyenne, Écart-type)[124]

	« DJIHADISTES » (N = 100)	SALAFISTES (N = 100)	P-VALUE
AGE_PEC	19.44(4.67)	21.38(4.78)	0.001

Variables binaires

	« DJIHADISTES » (N = 100)	SALAFISTES (N = 100)	P-VALUE
SEXE (FÉMININ/MASCULIN)	67(67%) / 33(33%)	67(67%) / 33(33%)	1
QUITTE_DOMICILE_PARENTS (0/1)	75(75%) / 25(25%)	62(62%) / 38(38%)	0.048
QUITTE_FRANCE (0/1)	86(86%) / 14(14%)	86(86%) / 14(14%)	1
ARRÊTÉ_PAR_POLICE (0/1)	20(20%) / 80(80%)	97(97%) / 3(3%)	< 0.001
DÉPARTEMENT (HORS IDF/IDF)	59(59%) / 41(41%)	62(62%) / 38(38%)	0.664
ENVT. SOCIAL_ENFANCE (CAMP./VILLE)	17(17%) / 83(83%)	21(21%) / 79(79%)	0.471

[123]Statistiques reprises du rapport FACTEURS DE RISQUE ET DE PROTECTION : COMPARAISON DES VARIABLES DES « DJIHADISTES » ET DES SALAFISTES PIÉTISTES.

[124]Nous renvoyons le lecteur au rapport FACTEURS DE RISQUE ET DE PROTECTION pour une meilleure compréhension de l'intitulé des variables, qui sont ici abrégées.

STAT.FAM.JEUNE (CÉLIB,DIVORCÉ/MARIÉ)	76(76%) / 24(24%)	65(65%) / 35(35%)	0.088
ENFANTS (0/1)	79(79%) / 21(21%)	70(70%) / 30(30%)	0.144
STAT.FAM.PARENTS (CÉLIB, DIVORCÉ, VEUF /MARIÉ)	55(55%) / 45(45%)	63(63%) / 37(37%)	0.25
ORIGINE_PARENTS_AFRIQUE (0/1)	96(96%) / 4(4%)	98(98%) / 2(2%)	0.683
MAGHREB (0/1)	72(72%) / 28(28%)	81(81%) / 19(19%)	0.133
EUROPE (0/1)	80(80%) / 20(20%)	78(78%) / 22(22%)	0.728
ANTILLES (0/1)	94(94%) / 6(6%)	97(97%) / 3(3%)	0.498
AMERIQUE.DU.SUD (0/1)	99(99%) / 1(1%)	97(97%) / 3(3%)	0.621
JUIVE (0/1)	99(99%) / 1(1%)	99(99%) / 1(1%)	1
ASIE (0/1)	98(98%) / 2(2%)	97(97%) / 3(3%)	1
USA (0/1)	100(100%) / 0(0%)	99(99%) / 1(1%)	1
PARENTS SÉPARÉS,_VEUFS (0/1)	45(45%) / 55(55%)	36(36%) / 64(64%)	0.195
CATHOLIQ.EXTREMISTE (0/1)	86(93.5%) /6(6.5%)	70(97.2%) 2(2.8%)	0.468
CATHOLIQ.PRATIQUANT (0/1)	78(83.9%)/15(16.1%)	64(80%) / 16(20%)	0.508
CATHOLIQ.NON.PRATIQUANT (0/1)	63(67.7%)/30(32.3%)	50(62.5%)/30(37.5%)	0.47
MUSULM.PRATIQUANT (0/1)	83(89.2%)/10(10.8%)	71(87.7%)/10(12.3%)	0.742
MUSULM.NON.PRATIQUANT (0/1)	78(83%) / 16(17%)	71(88.8%)/9(11.2%)	0.279
ATHEE (0/1)	51(51%) / 49(49%)	57(57.6%)/42(42.4%)	0.352
CULTURE.MUSULMANE (0/1)	65(69.1%)/29(30.9%)	59(72.8%)/22(27.2%)	0.592
CULTURE.CATHOLIQUE (0/1)	19(19%) / 81(81%)	17(17.2%)/82(82.8%)	0.738
AUTRE__1 (0/1)	87(93.5%) / 6(6.5%)	67(88.2%) / 9(11.8%)	0.22
RELATION_FUSION_AVT_RAD (0/1)	34(34%) / 66(66%)	61(61%) / 39(39%)	< 0.001
RELATION_EMPRISE_AVT_RAD (0/1)	63(63%) / 37(37%)	71(71%) / 29(29%)	0.229
RADICALISATION_CONNUE_PROCHE (0/1)	62(62%) / 38(38%)	74(74%) / 26(26%)	0.069
TENTATIVE_EMBRIGADT_ALENTOUR (0/1)	66(66%) / 34(34%)	66(66%) / 34(34%)	1

TS_SCAR_AVT_RAD (0/1)	66(66%) / 34(34%)	77(77%) / 23(23%)	0.085
HOSPIT_PSYCH_AVT_RAD (0/1)	89(89%) / 11(11%)	91(91%) / 9(9%)	0.637
SUIVI_PSY_AVT_RAD (0/1)	59(59%) / 41(41%)	69(69%) / 31(31%)	0.141
ENFERMEMENT_AP_RAD (0/1)	74(74%) / 26(26%)	86(86%) / 14(14%)	0.034
MALAD_DECLAREE_PROCHES_AVT_RAD (0/1)	74(74%) / 26(26%)	76(76%) / 24(24%)	0.744
MALAD_DÉCLARÉE_JEUNE_AVT_RAD (0/1)	85(85%) / 15(15%)	79(79%) / 21(21%)	0.269
DEP_DECLAREE_PROCHES_AVT_RAD (0/1)	55(55%) / 45(45%)	73(73%) / 27(27%)	0.008
DEP_DECLAREE_JEUNE_AVT_RAD (0/1)	51(51%) / 49(49%)	66(66%) / 34(34%)	0.031
ABUS_VIOL_PROCHE (0/1)	92(92%) / 8(8%)	90(90%) / 10(10%)	0.621
VIOLENCE_PHY_PROCHE_AVT_RAD (0/1)	80(80%) / 20(20%)	84(84%) / 16(16%)	0.462
VIOLENCE_PHY_JEUNE_AVT_RAD (0/1)	82(82%) / 18(18%)	86(86%) / 14(14%)	0.44
VIOLENCE_PSYTRAUMA_JEUNE_AVT_RAD (0/1)	24(24%) / 76(76%)	26(26%) / 74(74%)	0.744
ABANDON_JEUNE_AVT_RAD (0/1)	25(25%) / 75(75%)	38(38%) / 62(62%)	0.048
DC_ENTOURAGE_JEUNE_AVT_RAD (0/1)	66(66%) / 34(34%)	70(70%) / 30(30%)	0.544
ADDICTION_PROCHE_AVT_RAD (0/1)	74(74%) / 26(26%)	85(85%) / 15(15%)	0.054
ADDICTION_JEUNE_AVT_RAD (0/1)	81(81%) / 19(19%)	87(87%) / 13(13%)	0.247
INCARC_CONNUE_AVT_RAD (0/1)	95(95%)/ 5(5%)	98(98%) / 2(2%)	0.445
SUIVI_EDU_AVT_RAD (0/1)	84(84%) / 16(16%)	94(94%) / 6(6%)	0.024
SUIVI_EDU_AP_RAD (0/1)	48(48%) / 52(52%)	74(74%) / 26(26%)	< 0.001
LIEN_RADIC_PHYSIQUE (0/1)	52(52%) / 48(48%)	57(57%) / 43(43%)	0.478

État_actuel (p-value = < 0.001) en %

	« DJIHADISTES »	SALAFISTES
DÉCÉDÉ OU SUR ZONE	6	0
RADICALISÉ	11	62
DÉSENGAGÉ	21	0
DÉRADICALISÉ	62	38

Le choix de la violence n'apparaît donc pas comme la conséquence de caractéristiques spécifiques qui définiraient les « djihadistes ». Il n'y a pas de différences significatives entre les deux groupes de jeunes quant à leur trajectoire avant leur radicalisation. Aucune prédisposition psychologique à la violence ne caractérise ceux qui voulaient devenir « djihadistes ». Il n'y a pas de « personnalité djihadiste ». Aucun parcours social ne les caractérise non plus, puisque ces deux groupes sont issus de familles de classes moyennes. La frustration sociale n'explique pas que certains aient opté pour la violence. Ces résultats confirment que l'engagement violent ne diffère pas par essence des logiques d'engagement plus conventionnelles.[125]

II.3.2.b Le choix de la violence favorisé par la volonté d'appartenir au groupe le plus efficace

Du côté qualitatif, l'étude des interviews des « pro-djihadistes » montre que le groupe violent leur est apparu comme le seul choix cohérent au regard de leur nouvelle vision du monde. Puisque le monde est corrompu par la loi humaine, il ne suffit pas de rêver d'une loi divine pour le régénérer. Il faut contribuer au changement ici et maintenant, même si la place au sein de ce changement dépend des motifs d'engagement : l'humanitaire pour certains, la justice sociale pour les autres, etc. Les « djihadistes » dénoncent la « lâcheté des Salafistes piétistes », puisqu'ils défendent une vision de la société sans agir concrètement pour la mettre en place. La « lâcheté des Salafistes » est perçue de différentes façons : certains jeunes réalisent qu'ils restent pacifistes uniquement parce qu'ils attendent l'ordre de l'Arabie Saoudite pour participer à un « djihad ». **Le désaccord avec les « djihadistes » ne concernerait donc pas la question de la légitimité de la violence mais la légitimité du chef qui ordonne la violence.** D'autres arrivent à cette même conclusion en remarquant que le Salafisme s'est installé de la même façon que Daesh.
C'est finalement le besoin d'appliquer la solution proposée (gérer la société avec la loi divine) qui a fait passer ces jeunes du Salafisme piétiste au « djihadisme).

[125]SOMMIER I. Engagement radical, désengagement et déradicalisation. Continuum et ligne de fracture, *Lien social et Politiques*, no 68, automne, Radicalité et Radicalisations, 2012, pp. 15-35.

« *El Bagdadi m'inspirait confiance. Il disait que dans l'islam, il y avait trois concepts très importants : l'humanitaire, l'apprentissage de la religion et le djihad. Or c'est vrai que les gens de la Dawla arrivaient à mélanger les trois. Moi je voulais être utile et résister contre les méchants. Ces frères-là parlaient énormément d'unité du groupe et d'égalité. Il n'y aurait pas de changement de traitement selon les nationalités. C'était comme si la Dawla avait été inventée pour moi... Contrairement aux Salafis que je trouvais hypocrites et qu'on appelait les « Talafis », parce qu'ils n'allaient pas au bout de leurs principes... Ils interdisaient certaines choses dans leur discours mais trouvaient des justifications pour ne pas les appliquer. Je trouvais qu'ils visaient un objectif impossible puisqu'ils ne luttaient pas pour l'atteindre ! Dans tous leurs discours, ils ne parlaient que de patience ou de contexte actuel, comme si les choses allaient changer par elles-mêmes ! La différence avec les frères de la Dawla, c'est qu'eux allaient jusqu'au bout de leurs principes. Ils mettaient les moyens en œuvre pour atteindre leur objectif. Ils combattaient, se soulevaient et ne restaient pas à patienter comme des lâches. De plus, la Dawla m'a mis en garde contre les Salafistes en me disant qu'ils n'étaient pas mieux que les Frères Musulmans. J'ai donc arrêté toute communication avec mon libraire (Salafiste) avec qui j'apprenais la religion. (…) Plus je me renseignais sur la géopolitique des groupes djihadistes, plus j'étais sûr de moi. Je voyais des groupes comme Ahrar ech-cham qui se disaient Salafistes et qui étaient contre les attaques kamikazes etc., se rassemblant à 10 000 personnes, faire des factions. C'est comme Jound al Aqsa, je les soutenais parce qu'ils étaient neutres dans le conflit entre Daesh et Al Nosra. Dès que le groupe s'est dissout pour une histoire d'argent, une partie a porté allégeance à Daesh et une autre à Al Nosra. Pareil pour le groupe de la branche libyenne Ansar el charia : ces frères sont tous partis chez Daesh. Donc tu vois que l'idéologie est exactement la même, que ce soit des petits ou des gros groupes.* »

(Hamza, cf. l'intégralité de son interview dans le Livre Blanc « Les désengagés », en annexe)

« *Je me culpabilisais de rester là sans rien faire, c'est pour ça que je suis passé du Salafisme au djihadisme : pour ne pas être égoïste. Ça paraît débile de dire ça maintenant, mais pourtant c'est vrai. Je me disais que je devais aller au bout : c'est trop facile de dénoncer un truc et de ne rien faire. Si tu penses que la loi divine doit aider la société à aller mieux, ben tu dois construire un pays où tu l'appliques. Pas faire que du blabla qui ne sert à rien. Ou attendre la décision du gouverneur. Même si c'est le roi du pays des Lieux Saints. Le gouverneur il s'en fout, il reste au chaud. Il n'est pas mieux qu'Hollande. Ça ne me convenait pas. Je voulais bouger les choses. Pas devenir un Mourji*[126] *comme eux.* »

(Majeur, issue de famille athée de classe moyenne, condamnée pour participation à entreprise terroriste).

[126] Attentiste, en référence à un groupe de l'ancien temps qui ne combattait pas « les grands péchés ».

« *J'ai mis du temps à trouver les djihadistes de mes rêves... Avant que je rencontre ce frère en noir, j'étais avec les Salafis. J'étais le plus jeune et ils me recadraient un peu. Je me suis vite lassé. Je trouvais qu'ils parlaient beaucoup sans passer à l'action. Que du blabla... Si on n'applique pas ses idées, à quoi ça sert d'en avoir ? Ils ne veulent pas des lois humaines mais ils n'appliquent pas la Loi d'Allah ! Je les trouvais faibles parce que j'étais persuadé qu'il fallait combattre et que le bon comportement ne suffisait pas. Du coup, j'ai commencé à me détacher d'eux et j'ai cherché autre chose. La Dawla m'a beaucoup attiré en me promettant de pouvoir passer à l'action (…)* »

(Brian, cf. l'intégralité de son interview dans le Livre Blanc « Les désengagés » en annexe).

« *À cette même période, une fille sur Facebook est venue me parler. Elle m'a immédiatement demandé si je faisais partie de la Salafiya. Je ne savais pas ce que ça voulait dire et lorsqu'elle m'a expliqué que c'étaient des personnes qui suivaient le Coran et la Sunna, je lui ai répondu que oui, j'étais une salafi alors. J'ai eu beaucoup de sœurs salafiya dans mes amis et je voyais qu'elles parlaient beaucoup de Daesh. Les Salafis passaient leur temps à les insulter et à les critiquer. Je ne comprenais pas pourquoi car ils instauraient un État Islamique et c'était positif pour les Musulmans, normalement. J'ai donc commencé à les chercher pour trouver une explication. Les réponses des Salafis ne me satisfaisaient pas, il n'y avait pas de preuves, ils donnaient uniquement des paroles de savants. J'ai trouvé des sœurs pro-Dawla et j'ai lâché les Salafis pour elles. J'avais l'impression de trouver de meilleures réponses et un vrai projet pour aider la communauté musulmane. Je passais beaucoup de temps sur mon téléphone dans ma chambre. Je surfais sur Internet surtout le soir, jusqu'à très, très tard.* »

(Hawa, cf. l'intégralité de son interview dans le Livre Blanc « Les désengagés » en annexe).

« *Le fondement de l'Arabie Saoudite, c'est quoi ? Une histoire simple et commune : les Ottomans contrôlaient l'Arabie et les Wahhab sont arrivés et ont pris le territoire. Al Bagdadi fait la même chose : il est arrivé et a pris le territoire pour faire revivre le vrai islam. Wahhab a fait la même chose sauf qu'il s'est allié avec les Anglais pour mettre les Ottomans dehors. Il a massacré des populations entières, tous ceux qui s'opposaient à lui. Et maintenant, les Wahhabites déclarent : 'faut pas se rebeller contre le gouverneur' ! Ils l'ont fait eux aussi ! Ils se sont rebellés contre le gouverneur ottoman. Wahhab dénonçait son frère aussi, qui était un grand savant, et son père. En fait, L'Arabie Saoudite C'est Daesh en légal. Parce qu'ils ont le pétrole. La France ferme les yeux et fait du commerce avec eux. On leur vend des armes, et tout ça. On veut pas voir le reste. Un jour, les politiques, ça va leur retomber dessus ce petit jeu.* »

(Majeure, 21 ans, issue de famille de famille athée de classe moyenne, poursuivie pour tentative de départ).

Dans les témoignages mais aussi dans les vidéos, les « djihadistes » estiment que l'inaction des Salafistes fait le jeu de l'ennemi. Ils les accusent de devenir les complices des mécréants en les surnommant « Mourjis » ou « Talafis », ce qui peut être traduit par « les attentistes », en référence à un groupe de croyants de l'ancien temps qui acceptait les grands péchés sans rien faire. Ce surnom est complété par des expressions qui montrent bien la trahison des Salafistes : «Les Mourjis sont les Juifs de cette communauté» ; «Ces Salafis sont des Mourjis du Palais» ; «Ces Mourjis sont des vendus» ; «Ces Mourjis sont des savants du Palais» ; «Les Mourjis défendent les gouverneurs», « les Salafis sont des Talafis »… (Cf. annexe 3 pour d'autres types d'expressions qui permettent de distinguer les piétistes des activistes).

L'existence d'un autre groupe qui partage la même vision du monde sans agir renforce les « djihadistes » dans leur volonté. C'est comme si le manque de ferveur des Salafistes ne laissait pas le choix aux « djihadistes », qui se sentent d'autant plus responsables de combler cette inaction.

Nos résultats rejoignent le résultat des recherches effectuées sur les extrémismes poitiques. Ils confirment que l'utilisation de la violence apparaît favorisée « par la compétition entre les groupes opposés ou de même orientation »[127], « la concurrence entre organisations de même obédience mesurant leur ferveur à la cause (et donc la captation de clientèles) à l'audace de leurs coups »[128]. **Ce désaccord sur les solutions compensatoires à choisir pour faire face à la corruption humaine multiplie la rétribution symbolique de ceux qui choisissent d'être acteurs de la régénération du monde en imposant la loi divine.**

---

[127]SOMMIER I. Engagement radical, désengagement et déradicalisation. Continuum et ligne de fracture, *Lien social et Politiques*, no 68, automne, Radicalité et Radicalisations, 2012, pp. 15-35.

[128]*Ibid.*

CONCLUSION DES PARTIES I ET II

Nous avons vu dans la partie I comment le discours « djihadiste » utilise une approche anxiogène émotionnelle à base de théorie complotiste et de versets coraniques décontextualisés. Dans la partie II, nous avons constaté que le discours « djihadiste » adapte son idéologie aux aspirations cognitives et émotionnelles des jeunes, de manière à proposer un engagement individualisé.

Nous avons abouti à la conclusion que l'exposition à l'approche émotionnelle anxiogène du discours « djihadiste » peut être considérée en soi comme une situation stressante (percevoir le monde géré par la loi humaine définitivement corrompu), qui donne lieu à un double processus d'évaluation : d'abord celui de l'appréciation de la menace, puis des capacités individuelles à y faire face[129]. Nous avons alors insisté sur le fait que le processus d'évaluation du danger du jeune en voie de radicalisation dépendait de sa grille individuelle d'interprétation de la réalité[130], qui est elle-même fonction de caractéristiques personnelles de l'individu ainsi que des variables macro de la situation. Nous avons pu constater que la concurrence des groupes avait un effet dans le choix des solutions compensatoires violentes ou pacifiques.

Au risque de présenter une vision réductrice du phénomène, la question de la radicalisation violente et des choix extrêmes peut se conceptualiser comme une adaptation dysfonctionnelle à « des stress » (perception du monde corrompu), dans la mesure où elle mène à des conduites extrêmes de rupture et potentiellement à des passages à l'acte violent. Cette conceptualisation présente néanmoins le mérite de fournir un cadre de réflexion pour appréhender les processus psychiques sous-jacents aux choix extrêmes.

Dans ce contexte conceptuel, l'efficacité des procédés de propagande pourrait ainsi s'expliquer par plusieurs raisons :

- ils visent tous le changement comportemental, dont l'extrême correspond à l'imposition de la loi divine dans ses différentes déclinaisons (allant jusqu'à la certitude qu'il incombe à l'individu de l'imposer ici et maintenant, quitte à tuer) ;

- ils saturent la sphère émotionnelle en augmentant les émotions négatives en lien avec la vie actuelle (approche émotionnelle anxiogène de la partie I), et en faisant miroiter les émotions positives liées à l'engagement radical dont un avant-goût est vécu dans l'exaltation que trouve le jeune dans son nouveau groupe d'appartenance (approche relationnelle fusionnelle partie I) ;

- ils investissent également la sphère cognitive en suggérant des réponses dysfonctionnelles au « problème » conceptualisé par le jeune (auto-exclusion, exclusion des autres, fuite des pays gérés par la loi humaine, confrontation pour imposer la loi divine…) ;

- la conceptualisation consciente dudit problème est renforcée par les mécanismes de défense inconscients généralement à l'œuvre par type de motif d'engagement et qui viennent soutenir les solutions individuelles proposées par la propagande.

---

[129]LAZARUS Richard S. et FOLKMAN S., (1984), *Stress, Appraisal and Coping* , New York (N. Y.), Springer, cité par BRUCHON-SCHWEITZER Marilou et DANTZER R ; *Introduction à la psychologie de la santé*, Paris, puf, 1994.

[130]*Ibid.*

Bouzar Expertises
Cultes et Cultures

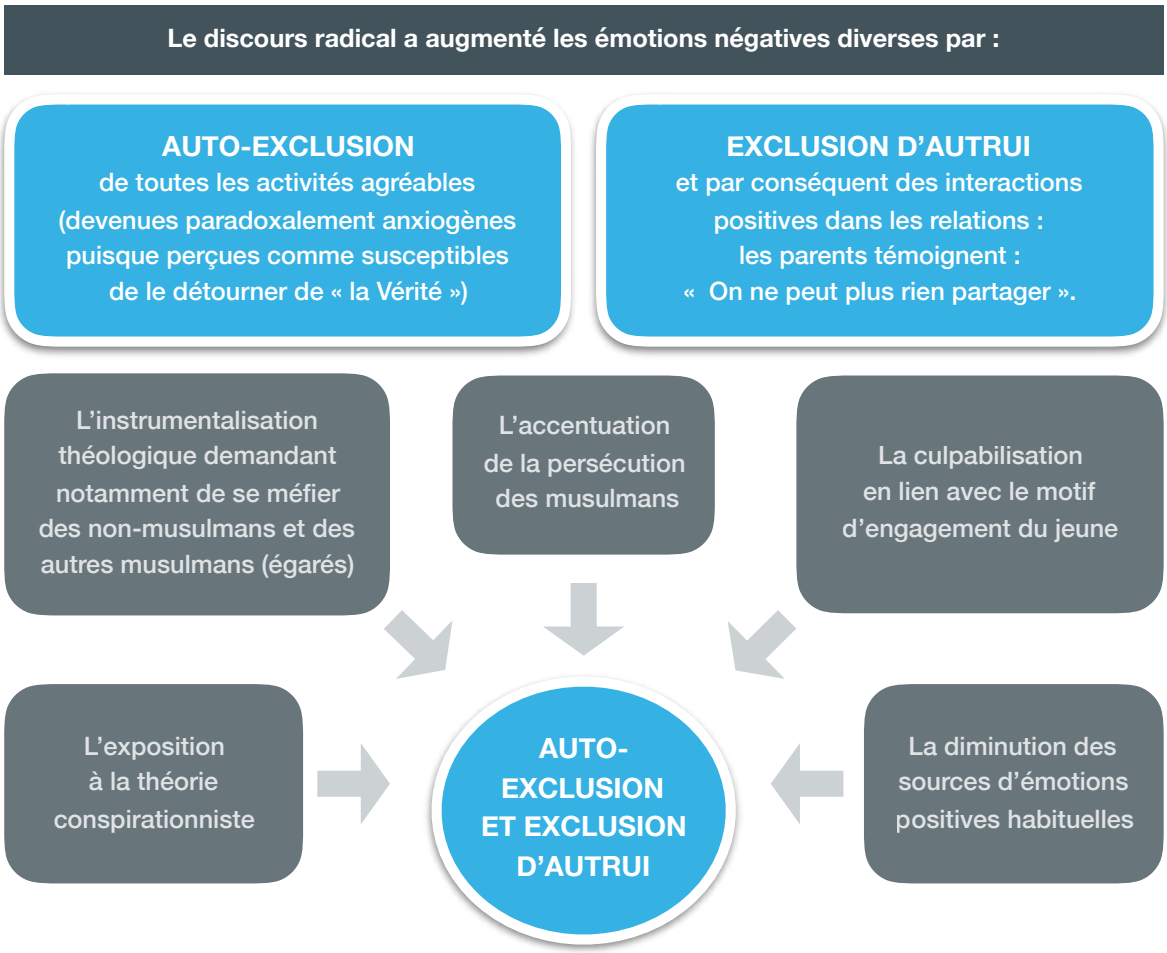


Schéma réinterprété pour l'harmonie du rapport
Source : 2016 — D.Bouzar

Bouzar Expertises
Cultes et Cultures

DÉTAIL DES RUPTURES ENTRAINÉES PAR L'APPROCHE ÉMOTIONNELLE ANXIOGÈNE DES « DJIHADISTES »
Rupture cognitive par rapport à son ancien fonctionnement

Schéma réinterprété pour l'harmonie du rapport
Source : 2016 — D.Bouzar

Bouzar Expertises
Cultes et Cultures

Schéma réinterprété pour l'harmonie du rapport
Source : 2016 — D.Bouzar

En guise de conclusion sur les étapes du processus de radicalisation qui mènent parfois à l'extrémisme violent, nous proposons un schéma global qui tente de prendre en compte les différentes interactions micro et macro que nous avons recensées dans nos témoignages.

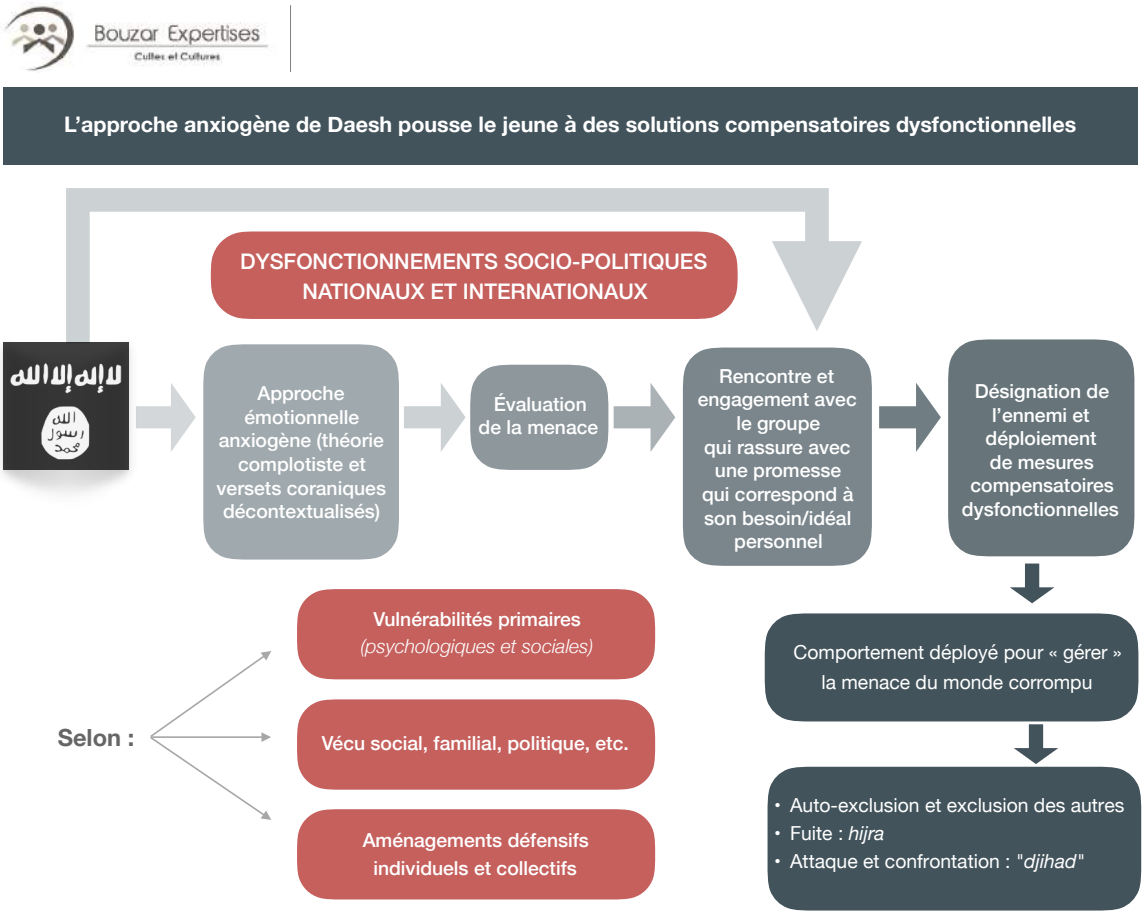


Schéma réinterprété pour l'harmonie du rapport
Source : 2017 — Rédigé par Dounia Bouzar

A ce stade, nous pouvons proposer une définition de la radicalisation « djihadiste » : « résultat d'un processus psychique qui transforme le cadre cognitif de l'individu (sa manière de voir le monde, de penser, d'agir...), en le faisant basculer d'une quête personnelle à une idéologie reliée à une identité collective musulmane et à un projet politique totalitaire qu'il veut mettre en action eu utilisant la violence. »

PARTIE III - LA SORTIE DE RADICALISATION[131]

La sortie de radicalisation fait débat, tant dans la façon de nommer les choses que dans l'approche mise en place pour y arriver.

Sur le vocabulaire, le mot « déradicalisation » est remis en question en France, notamment parce qu'il serait impossible d'amener des jeunes à faire le deuil de leur idéologie « djihadiste ». Les conduire à faire le deuil de la violence utilisée pour mener leur projet « djihadiste » serait le seul objectif possible.

Dans le rapport d'information de la commission du Sénat sur ''le désendoctrinement, le désembrigadement et la réinsertion des djihadistes en France et en Europe" du 12 Juillet 2017, des sénatrices ont proscrit le terme déradicalisation en expliquant que leur rapport « privilégie donc les termes de 'désembrigadement' et de 'désendoctrinement', qui désignent le processus d'émancipation de la radicalité et de renoncement à l'action violente, sans prétendre au renoncement à une idéologie (…) ».[132]

Notre retour d'expérience montre qu'il y a un lien entre l'utilisation de la violence et l'adhésion à l'idéologie qui mène à utiliser cette violence (et à se sentir en « légitime défense »). **L'étude des conversations des jeunes avec les recruteurs nous conduit à attirer l'attention sur le fait que le rejet de l'« Autre » et de la démocratie se réalise à la fois par l'idéologie et par l'approche émotionnelle anxiogène des « djihadistes », de manière concomitante.** Tous les jeunes que nous avons suivis ont à la fois éprouvé une sorte d'angoisse obsessionnelle vis-à-vis de tout ce qui relève de l'humain, transmise et partagée au sein de leur groupe, et adhéré à l'idéologie selon laquelle l'appréciation d'une chose humaine reviendrait à trahir l'unicité de Dieu. L'entremêlement de l'idéologie et des réactions émotionnelles fortes aboutit à l'action violente. **Il nous paraît impossible d'amener un individu à faire le deuil de son projet « djihadiste » sans déconstruire la vision du monde idéologique qui a sous-tendu son engagement.**

Un malentendu ou un amalgame de taille doit être immédiatement levé : **prétendre que le jeune doit renoncer à son idéologie ne signifie pas qu'il doive renoncer à ses croyances musulmanes (si elles existent initialement), mais bien qu'il doive renoncer à la promesse utopique faite par le discours « djihadiste » et à la vision du monde qu'elle entraîne.** On ne peut traiter les extrémismes violents si l'on ne traite pas l'idéologie qui les sous-tend. Par exemple, c'est bien l'idéologie de la supériorité des « races blanches » qui a sous-tendu l'extermination des Juifs et en d'autres temps conduit à l'esclavagisme. Tous les projets totalitaires qui mènent à l'extermination d'une catégorie d'humains sont sous-tendus par une idéologie. C'est ici l'idéologie selon laquelle « Seule la loi divine interprétée par Daesh peut régénérer le monde corrompu » qui amène à tuer tous ceux qui n'adhèrent pas à ce projet et à utiliser le terrorisme comme arme complémentaire.

[131]Nous renvoyons au rapport MÉCANISMES DE RISQUE ET FACTEURS DE DÉSISTANCE pour découvrir les statistiques sur les caractéristiques des désengagés et des déradicalisés, les variables de devenir, etc.

[132]Au moment des élections présidentielles, les rédactrices de ce rapport n'ont pas souhaité nous auditionner, malgré nos demandes réitérées et le fait que nous possédions la plus grande base de données empiriques européenne. Les résultats que nous aurions pu partager avec les services français de l'époque se trouvent donc dans ce rapport et dans le rapport quantitatif MÉCANISMES DE RISQUE ET FACTEURS DE DÉSISTANCE.

D'après notre retour d'expérience, parler de sortie de radicalisation, de « déradicalisation » ou de « désistance » signifie : partir de l'individu, de son expérience, de son motif d'engagement – dont la logique a été reconnue et déconstruite (approche émotionnelle, relationnelle et idéologique) - et, par le questionnement, faire en sorte qu'il trouve lui-même les défauts de son premier engagement pour en reconstruire un nouveau, compatible avec le contrat social.

Comme notre échantillon le prouve[133] , certains jeunes (la moitié de nos « réussites ») ont uniquement renoncé à leur groupe et à l'utilisation de la violence : nous les avons appelés « désengagés », plutôt que désembrigadés, pour bien marquer le fait qu'ils s'étaient engagés volontairement dans ce projet et cette idéologie, croyant y trouver « la solution » pour leur idéal. Et ceci malgré le fait que nous avons été les premiers à souligner que les recruteurs utilisaient certains procédés des mouvances de type sectaires (techniques hypnotiques, visions apocalyptiques, mimétisme, etc.)[134], car l'un n'empêche pas l'autre : les recruteurs peuvent utiliser des procédés d'emprise mentale et les « djihadistes » s'être engagés volontairement en croyant avoir trouvé le moyen d'atteindre leurs idéaux.

Mais d'autres jeunes, (la majorité de nos « réussites »)[135], n'ont pas uniquement renoncé à l'utilisation de la violence : ils ont réussi à faire le deuil de leur idéologie qui sous-tendait leur violence. **Autrement dit, ils ne croient plus que « Seule la loi divine peut régénérer ce monde corrompu » d'abord parce qu'ils ont retrouvé leur confiance envers l'humain, ensuite parce qu'ils ont pris conscience que ce qu'ils nommaient « loi divine » se révèle toujours en réalité une production humaine (et politique).**

Nos résultats ne nous permettent donc pas de rejoindre les discours du débat public et politique français qui procèdent à « l'essentialisation du djihadiste » après avoir procédé pendant des années à « l'essentialisation du Musulman »[136], considérant que « personne ne peut sortir de l'idéologie « djihadiste » et que la déradicalisation/désistance ne peut aboutir.

La déconstruction de l'utopie de la loi divine présentée comme « la solution globale à la régénération du monde et/ou de soi » par les « djihadistes » nous semble fondamentale pour mettre fin au terrorisme dit « djihadiste », d'autant plus que dans la deuxième partie de ce rapport, nous avons montré que l'adhésion à la violence était proportionnelle à l'adhésion à l'idéologie.

Les jeunes que nous avons suivis qui se sont simplement « désengagés »[137], sont considérés par les services de police comme des réussites dans la mesure où ils ne sont actuellement plus dangereux pour la société[138]. Pourtant, si un nouveau groupe de « djihadistes » se construisait en prouvant qu'ils vont réellement mettre en place la loi divine pour régénérer le monde sans tomber dans toutes les exactions de Daesh, certains pourraient être à nouveau tentés.

---

[133]Cf statistiques Rapport MÉCANISMES DE RISQUE ET FACTEURS DE DÉSISTANCE.

[134]BOUZAR D., *Désamorcer l'islam radical, Ces dérives sectaires qui défigurent l'islam*, Édition de l'Atelier, 2014.

[135]Cf statistiques rapport MÉCANISMES DE RISQUE ET FACTEURS DE DÉSISTANCE.

[136]PLENEL E., *Pour les musulmans,* La Découverte, 2014 ; ROMAN J., Eux et nous, Fayard, 2013 ; BOUZAR D., *Monsieur Islam n'existe pas, Pour une désislamisation des débats,* sous la direction de l'Institut. National des Hautes Études de Sécurité, Hachette, 2004.

[137]*Ibid.*

[138]C'est pour cette raison qu'ils figurent parmi les « réussites » dans nos statistiques du rapport MÉCANISMES DE RISQUE ET FACTEURS DE DÉSISTANCE.

Nous proposons de suivre les différentes étapes vécus par les jeunes qui sont sortis du « djihadisme ». Nous allons essayer de conceptualiser les effets des approches que nous avons expérimentées pendant deux ans, à partir de leurs témoignages. Trois types d'approches les ont touchés : l'approche relationnelle, l'approche émotionnelle et l'approche cognitive, sachant que l'ordre des approches cognitives ou émotionnelles dépend des individus. Ces approches sont au carrefour de la psychologie sociale qui tient compte des phénomènes de groupe et de la psychologie. Une dernière approche ne concerne que les jeunes que l'on peut appeler « déradicalisés » ou « désistés » : l'approche idéologique. Comme déjà expliqué, ceux-là ont entamé une réflexion sur ce qui relève de l'humain et du divin, du temporel et du spirituel, qui leur a permis de déconstruire leur certitude que « seule la loi divine peut régénérer le monde corrompu par la loi humaine ».

Ensuite, nous proposerons une analyse qui aide les professionnels à remplacer les solutions dysfonctionnantes des « djihadistes » par des nouveaux engagements compatibles avec le contrat social.

III.1 PROPOSER UN GROUPE DE SUBSTITUTION OU L'ASPECT RELATIONNEL

L'approche émotionnelle anxiogène de Daesh (théorie conspirationniste et versets coraniques décontextualisés) va de pair avec l'approche relationnelle (proposition d'un nouveau groupe qui a conscience des dangers du monde et devient le seul espace où l'on est en sécurité). Nous avons vu comment ces approches ont progressivement dilué les jeunes dans une sorte de collectif paranoïaque qui les pousse à la rupture avec tout ce qui n'appartient pas au groupe radical, allant parfois jusqu'à la désaffiliation.

Lorsque nous avons été missionnés pour expérimenter les premières prises en charge en déradicalisation, notre premier souci a été de faire en sorte que le jeune se distancie de son groupe radical, de manière à ce qu'il puisse retrouver une certaine pensée critique. Nous voulions interrompre ce sentiment de fusion à l'intérieur du groupe qui entraîne une sorte de mimétisme entre ses membres. Nous voulions passer de l'état où « le groupe pense à la place de l'individu » au stade où « l'individu se remet à penser librement ». Les deux témoignages qui suivent sont significatifs des vécus de l'ensemble des jeunes : prendre de la distance avec le groupe radical n'est pas une étape facile, surtout pour les adolescents qui ont besoin d'un groupe de pairs. La sortie du groupe est d'autant moins aisée que le radicalisé est identifié par son ancien entourage comme « terroriste ». Ses anciens amis, qu'il a tenté de radicaliser puis qu'il a souvent rejetés et insultés (parfois menacés), sont méfiants ou hostiles. C'est donc la solitude qui va remplacer l'exaltation de groupe.

Le radicalisé sait qu'il va se retrouver seul après avoir rompu avec son groupe radical :

« ***J'ai dû couper avec Internet pour m'en sortir. Cela a été très dur, j'étais dépendante de mes sœurs, mes frères... Mes parents m'ont enlevé mon téléphone portable et mon ordinateur. J'en voulais au CPDSI car je savais qu'ils étaient à l'origine de cette décision. Aujourd'hui, je sais que ça m'a sauvée, ça m'a permis de me retrouver. Sans cela je n'y serais jamais arrivée. Je suis passée par une phase où je me sentais seule, j'avais du mal à me refaire des amis. Je ne voyais que d'autres jeunes comme moi aux réunions du CPDSI. Sinon, je me méfiais de tout le monde, j'avais l'impression que tout le monde parlait sur moi, tout le monde me regardait mal, j'étais devenue paranoïaque. Ne plus parler avec mon groupe m'a mise au bord du gouffre : j'étais obligée d'avancer, d'essayer de me reconstruire, de parler à d'autres personnes. J'ai ressenti un énorme dégoût de moi-même quand j'ai réalisé ce que j'avais fait. J'avais honte de moi, comment avaient-ils pu me manipuler aussi facilement ? Je suis intelligente, sensible, avec un grand cœur et ils sont arrivés à me faire adhérer à une idéologie qui justifie l'horreur, la haine, les massacres et les tortures. Ensuite, j'en ai voulu au groupe, je l'ai détesté, je le haïssais. Cela a brisé ma confiance envers tout être humain. Je leur ai confié ma vie. Je m'en voulais tellement d'avoir pu leur faire confiance alors qu'ils se jouaient de moi. Je me suis rendue compte qu'ils avaient effacé ma personnalité. J'ai énormément culpabilisé quand je m'en suis sortie, car sans faire exprès, en voulant ramener les gens que j'aimais dans la vraie religion, j'ai embrigadé quelques copines. J'en souffre encore beaucoup aujourd'hui. Depuis, j'ai essayé de leur***

parler, de les raisonner, mais impossible de me faire entendre cette fois-ci. Je ne suis plus qu'une étrangère pour elles, une égarée qui ne fait plus partie du groupe et qui est dans les bras de Sheitan. Je me suis progressivement libérée de cette paranoïa qui me nourrissait tous les jours. Je ne me dis plus que tout est complot et que tout le monde a vendu son âme au diable. Je n'angoisse plus par rapport à la présence des djinns (êtres surnaturels) qui seraient en moi et je n'interprète plus mes rêves comme le signe d'être élue ou possédée.

(Aline, cf. l'intégralité de son témoignage dans le Livre blanc « Les désengagés » dans l'annexe).

« ***Quand je cherchais la définition du « Califat », j'étais émerveillé. Je voyais les gens qui avaient rejoint la Syrie heureux et j'avais envie d'être comme eux. Je les voyais sauter dans un lac avec un énorme éclat de rire. Ils étaient installés dans de belles maisons avec piscine et femmes. J'étais dans une période où je n'étais pas très bien, je me suis dit que peut-être, là-bas, je trouverais le bonheur. (…) Au début, comme je n'avais pas beaucoup de connaissances sur l'islam et que j'étais très ignorant, je prenais ce qu'ils me disaient comme une vérité absolue. Le pire, c'est que même les inconnus avaient du pouvoir sur moi. À partir du moment où le frère est dans la même idéologie que toi, il y a tout de suite un lien qui va se créer. Quand j'allais sur Paris, je rejoignais des frères que je n'avais jamais vus et en dix minutes, ils devenaient des membres de ma famille, comme si je les avais toujours connus. (…) Quand je parlais avec eux, j'avais l'impression qu'ils me comprenaient mieux que personne. On partageait une même vision du monde, on s'engageait pour la même cause. Ils étaient tout le temps avec moi, quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit, dès que j'allais pas bien ou que je me posais des questions, je savais que je pouvais compter sur eux ». (…) Je me suis rendu compte qu'avec les frères de la Dawla, on ne parlait que très rarement d'islam. On discutait beaucoup plus de kalachs, de femmes et des conditions de vie idéales qu'on trouverait là-bas. On oubliait la cause qui justifiait notre dévouement : partir pour aider les Syriens, sauver les Musulmans de la persécution et les libérer de Bachar El Assad qui les massacrait... Tout cela était loin derrière moi. (…) Je n'arrivais pas à me débrancher d'Internet. J'en étais complètement accroc. C'était comme une drogue. Consciemment, je ne voulais pas me rebrancher, mais je finissais toujours par retomber malgré ma bonne volonté. La relation avec les frères me manquait trop. Il était très difficile pour moi de rejeter une personne qui se disait dans le « dîn » (la religion). (…) Mon interpellation et mon assignation à résidence m'ont coupé avec le groupe. Les projets avec Daesh ne me manquaient pas - je les savais mensongers -, mais les frères eux-mêmes me manquaient 24 heures sur 24. Je n'avais personne à part eux. Pas d'amis, pas de connaissances. J'étais en manque de mon groupe. Quand il y avait un frère qui allait mal, les autres frères étaient là pour lui. Ils s'étaient révoltés lorsque j'avais été perquisitionné et assigné et cela m'avait beaucoup touché. Je me disais qu'ils étaient prêts à donner leur vie pour moi tellement ils m'aimaient. Il m'a fallu du temps pour me rendre compte que même leur colère n'était pas sincère. En fait, ils l'utilisaient uniquement pour justifier un acte terroriste et manipulaient ma révolte pour m'enfoncer dans leur idéologie. Pendant longtemps, je me suis protégé en restant seul. La solitude me protégeait, j'avais fait confiance à des pourritures qui m'avaient utilisé et trahi. Je l'ai bien vu dès que je suis sorti du groupe, tous les autres***

ont tourné leur veste. Personne n'est resté en contact avec moi, ne s'est inquiété pour moi. Maintenant, au moins, je ne pouvais plus être trahi ou jugé par les autres. Parfois, dans ma chambre au CEF, je revêtais mon qamis blanc pour ressentir les mêmes émotions qu'auparavant. Je me sentais pieux avec, protégé du monde extérieur, des péchés. J'avais besoin de le remettre parce que ça me rappelait ce que je partageais avec mon ancien groupe. On était vraiment soudés et, même si je n'adhérais plus à leur cause, ça me manquait ce côté très solidaire qu'on avait tous ensemble. Je remettais aussi le bonnet, que je portais avec mes cheveux longs. Ma première coupe en dégradé a été quelque chose… Le plus dur, ça a été l'arrêt des anashids (chants religieux rendus envoûtants par Daesh). Elles hypnotisaient. Dès que je refaisais du sport, que je courais à nouveau par exemple, les chansons envahissaient mon cerveau. C'est à cause de toutes les fois où j'avais couru avec les anashids dans mes oreilles, le son à fond, en m'imaginant là-bas. Quand je regardais les photos avec mon groupe, je ne me reconnaissais plus. Ce n'était pas moi. Je me suis longtemps demandé : comment je vais faire pour ne plus être en manque de mon groupe pendant mes moments de blues ? J'ai beaucoup travaillé cette question avec le CPDSI et plus particulièrement avec Farid Benyettou[139], à chaque fois qu'ils venaient me voir. Lui me disait qu'il s'était juré de ne plus voir ses frères du djihad pendant ses 4 ans de prison et que c'était pourtant la première chose qu'il avait fait le premier jour de sa sortie. Je me sentais compris. (…) Je cherchais la liberté et en même temps je la craignais. En CEF, j'étais protégé du monde. J'étais dans ma bulle. Interdiction du téléphone portable ou d'Internet pour tout le monde donc c'était simple. Cependant, lorsque 9 mois plus tard, la sortie a approché, j'ai eu peur de moi-même. Je n'avais pas confiance. L'échec me faisait peur. J'avais peur de l'inconnu et de me reconnecter avec mon ancien groupe. Je préférais retourner en prison. Au moins, ça, je connaissais. Retrouver la solitude m'angoissait profondément. Je préférais ne pas me battre et échouer, plutôt que tout faire pour m'en sortir et échouer quand même. Heureusement, au CEF, ils ont appris à me connaître et à me faire confiance. Ils se sont battus pour moi au tribunal. Ils sont arrivés à assouplir mon contrôle et j'ai pu faire des stages ou courir dans les champs avec un éducateur. Alors, j'ai continué à me battre car malgré ce que le gouvernement pensait, je savais maintenant que je pouvais m'en sortir. Y croire, cela changeait tout.

(Hamza, cf. son interview intégral dans le Livre Blanc « Les désengagés », en annexe).

[139]Nous avons demandé à l'ancien djihadiste de la filière Al Qaïda Farid Benyettou de venir témoigner comme repenti auprès de nos jeunes. Son témoignage (de sa radicalisation et de sa déradicalisation en prison) a fait l'objet d'un livre : BENYETTOU F., Mon djihad, Itinéraire d'un repenti, Edition Autrement, 2017. Ce témoignage a été très mal perçu par la sphère journalistique française dans la mesure où cet ancien « djihadiste » avait embrigadé les Frères Koachi huit ans auparavant, et que ce sont eux qui ont assassiné les journalistes du magazine Charlie-Hebdo en 2014.

A peine le discours « djihadiste » a-t-il placé le jeune dans une situation où il n'a plus confiance dans le monde corrompu qui l'entoure, qu'il lui propose un groupe le rassurant et le valorisant[140]. Lorsqu'il parle de son groupe, Hamza évoque la ressemblance des sentiments qu'il partageait avec ses « frères ». Pour Hamza, la dimension de groupe est très importante car selon lui, seuls les membres du groupe pouvaient comprendre sa souffrance, l'écouter et le soutenir sans le juger. De plus, Hamza explique qu'il se sentait plus proche des membres du groupe lorsqu'ils portaient les mêmes vêtements, le qamis[141] et le bonnet. Comme si le fait de porter les mêmes vêtements lui permettait de se rapprocher d'eux et participait à la construction de sa nouvelle identité. Pour Hamza, le vêtement couvrant revêt donc un caractère à la fois identitaire et groupal qui lui donne un sentiment d'apaisement par la dimension protectrice perçue du groupe « djihadiste ». On retrouve chez Hamza ce que Scott Atran décrit en parlant de recherche de « noyau compassionnel »[142]. Dans ce mouvement, Hamza n'est pas différent des autres adolescents. Une caractéristique de cet âge est de se séparer de son parent et d'investir un groupe de pairs.

Comme l'explique Serge Hefez[143], « Toute l'enfance est un processus de séparation progressif qui connaît en quelque sorte son apogée à l'adolescence. L'adolescent doit mettre en acte et en œuvre ce processus de désaffiliation qui le pousse à s'éloigner de sa famille pour s'ouvrir à d'autres groupes, d'autres influences auxquelles il va s'affilier le temps de se former, se forger une identité et de revenir plus tard vers sa famille, avec la possibilité d'y prendre ce qui lui convient, sans se sentir englouti par elle ». L'utilisation de l'apparence pour faire lien est aussi un trait commun aux adolescents.

Philippe Gutton[144] rappelle que « Tel ou tel port vestimentaire ou coiffure incitant à les rendre semblables les uns avec les autres forment les occasions de se sentir bien dans leur peau, c'est-à-dire d'intégrer les changements morphologiques du corps génital d'une façon suffisamment partageable ». Toutefois, le caractère radical du groupe « djihadiste » veut décupler ce trait commun d'appartenance en imposant des codes vestimentaires qui permettent de se reconnaitre entre soi et de se distinguer radicalement des « autres ». Hamza en a fait l'expérience, tout comme l'ensemble des jeunes que nous avons suivis en sortie de radicalité[145] , au-delà de l'échantillon étudié dans ce rapport : le discours « djihadiste » accentue la ressemblance physique entre les membres de son groupe en valorisant des vêtements qui détruisent les contours identitaires de l'individu. Ainsi, les jeunes ont la sensation d'être « les mêmes » car ils sont indifférenciés les uns des autres.

Hamza s'est donc senti protégé, aimé et valorisé par le groupe. Rappelons que Hamza, comme tous les jeunes que nous avons suivis, était en permanence en contact avec « ses frères » par internet, téléphone, sms : le groupe était omniprésent. La disponibilité du groupe « djihadiste », l'illusion qu'il a donné à Hamza de comprendre et répondre à ses interrogations existentielles et l'accentuation des ressemblances entre les membres du groupe ont permis à ce jeune de se sentir en sécurité.

---

[140]KHOSROKHAVAR F. *Radicalisation*. Paris : Ed. Maison des Sciences de l'Homme, 2014.

[141]Longue tunique portée par le Prophète, parfois portée par les hommes pendant la prière. Les radicaux piétistes l'ont transformée en habit quotidien.

[142]ATRAN S. Terroristes en quête de compassion, in *Cerveau et Psycho*, N°11 ; septembre-octobre 2005.

[143]BOUZAR D., HEFEZ S., *J'ai rêvé d'un autre monde. L'adolescence sous l'emprise de Daesh*. Paris : Ed Stock ; 2017.

[144]GUTTON P. Culture d'amis. *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*. De Boeck Université ; 2008. P. 109-129.

[145]BOUZAR D. et HEFEZ S., *ibid.*

Cette évolution de l'état psychique de Hamza participe et renforce son sentiment d'appartenance au groupe radical violent. Il se distancie de son système de parenté pour se régénérer au travers d'une nouvelle filiation imaginaire, fantasmée. Hamza répond à ses questionnements identitaires, filiatifs et rejoue ses origines en adhérant à la construction narrative du groupe « djihadiste ». En partageant le même mode de pensée, les mêmes émotions et les mêmes comportements que les membres de son groupe, nous pouvons faire l'hypothèse que le processus de subjectivation de ce jeune homme a été entravé (« je prenais ce qu'ils me disaient comme une vérité absolue. Le pire, c'est que même les inconnus avaient du pouvoir sur moi »). En ne parvenant plus à se penser en tant que sujet propre, Hamza a perdu progressivement ses anciens repères familiaux, affectifs et mémoriels.

C'est alors la force du lien du groupe qui rassure le jeune et contient ses élans émotionnels. Dans cette perspective, le groupe « djihadiste » a adapté son fonctionnement en le polarisant sur une dimension relationnelle, car plus Hamza se sentait en fusion au sein du groupe, plus il adhérait à l'idéologie de ses membres. Et plus il adhérait à cette idéologie, plus il se sentait proche des membres de son groupe. On assiste à un entremêlement entre l'embrigadement relationnel et l'embrigadement idéologique de Hamza, qui va progressivement transformer son système cognitif. Rappelons qu'au début de son engagement, c'est à dire juste après la perte de son grand-père qui constituait un repère familial fondamental, Hamza est dans une crainte massive de la mort qu'il tente d'appréhender au travers du travail de deuil. Mais une fois son système cognitif complètement transformé par ses discussions avec le groupe et le visionnage de vidéos, la mort devient comme une amie qu'il recherche activement. De martyr pour lui à martyr pour les autres, Hamza passe d'un idéal personnel à un idéal d'altruiste[146]. C'est bien parce que le discours « djihadiste » fournit une réponse adaptée à la problématique et à la situation d'un sujet en particulier, dans une temporalité donnée, que la personne va progressivement adhérer à l'idéologie qui lui est proposée.

La prise en compte de la dimension relationnelle est fondamentale dans la sortie de radicalité des jeunes que nous avons suivis, surtout des adolescents, car tant que le groupe « djihadiste » était perçu comme le seul à pouvoir les protéger du monde extérieur, les jeunes restaient clivés dans leur vision du monde binaire entre le « nous » et le « eux ». Tout l'enjeu a alors été de se constituer comme tiers en se substituant progressivement à l'objet initial et en permettant aux radicalisés de nuancer leur rapport à leur environnement en intégrant progressivement un nouvel espace. C'est la démarche de l'anthropologue Scott Atran qui propose que « pour les empêcher d'agir, il faut éradiquer leur logique à l'échelon le plus fondamental, c'est-à-dire leur ôter ce besoin irrépressible de créer un noyau compassionnel. Et pour cela, le plus logique et le plus facile à réaliser consisterait à favoriser la création d'autres noyaux affectifs ne présentant pas la même menace létale ; que ce soit dans les villes et dans le cyberespace, ces nouvelles communautés sont nécessaires pour que les gens puissent se trouver une « tribu », ou une pseudo-famille (…) ». Cela nécessite d'établir un lien de confiance avec le jeune pour qu'il parvienne peu à peu à investir ce nouveau groupe de travail comme un espace transitionnel lui permettant, avec du temps, de se détacher de son premier groupe djihadiste. En somme, tout l'enjeu de ces nouveaux groupes de substitution va être de relever le défi d'être « aussi proches et engagés auprès des kamikazes potentiels que le sont leurs groupes de terreur »[147].

[146]ATRAN S. Terroristes en quête de compassion, in *Cerveau et Psycho*, N°11 ; septembre-octobre 2005.

[147]ATRAN S. Terroristes en quête de compassion, in *Cerveau et Psycho*, N°11 ; septembre-octobre 2005.

Il nous est arrivé de demander l'enfermement d'un jeune, si possible en Centre Éducatif Fermé mais parfois en prison si cela constituait la seule solution, pour l'obliger à couper avec son groupe radical, tant nous constations qu'aucune ouverture cognitive n'était possible si le jeune restait dissous dans le collectif paranoïaque de son groupe[148].

« ***Ce qui m'a sauvée, c'est l'enfermement, je ne pouvais plus communiquer avec eux. J'étais en rupture totale. Cela m'a permis de continuer mon chemin, sans plus les avoir pour me polluer l'esprit. J'ai passé des moments durs, l'enfermement a été très dur à supporter, je le vivais comme une extrême injustice. Surtout pour moi qui étais très sensible à cette question par rapport à mes frères de sang et à l'incidence que ça avait eu sur toute mon enfance. J'ai cru devenir folle par moments. J'en ai beaucoup voulu au gouvernement et au CPDSI qui soutenait que c'était la meilleure façon pour moi de m'en sortir. Ils me répétaient : « On demande ton enfermement parce qu'on tient à toi. Peu importe si tu nous détestes. Le principal, c'est de te sauver. » J'ai mis longtemps à le voir réellement comme une aide. Au début, je le prenais comme une preuve supplémentaire qui validait et confirmait toute la haine que j'avais contre le gouvernement, depuis mon enfance. En réalité, je suis obligée de reconnaître que l'enfermement m'a permis d'être en rupture et de prendre du recul. Au départ, je me disais qu'il fallait que je patiente, que c'était une épreuve de Dieu supplémentaire pour me tester. C'est ce que la Dawla m'avait dit quand j'ai été arrêtée en Turquie. Aujourd'hui, je pense qu'au contraire, Dieu m'a envoyé à deux reprises des signes pour m'arrêter car je prenais le mauvais chemin.*** »

(Najet, cf intégralité de son interview dans le Livre blanc « Les désengagés », en annexe).

Ce quatrième témoignage montre comment la perte du groupe peut aussi interroger la définition de soi, ou du moins interroger la redéfinition de soi construite pendant la radicalisation. Tous les « djihadistes » que nous avons suivis ont traversé une sorte de passage à vide lorsqu'ils ont coupé avec le groupe radical.

[148]C'est le cas de la fameuse Léa, traitée comme un échec de notre équipe par la presse française, qui ne possédait pas les éléments du dossier : notre équipe a demandé au juge anti-terroriste d'enfermer cette jeune car elle n'arrivait pas à se détacher de ses « contacts internet » avec son groupe « djihadiste », qui maintenait une emprise sur elle dont elle avait conscience. Cela a été le cas de plusieurs jeunes, surtout des adolescents.

« Depuis mon arrestation, j'avais l'impression de devoir renoncer à qui j'étais. Je n'étais plus la même fille rigolote, entière, remplie de conviction et de force pour combattre contre les injustices. J'ai dû sacrifier certaines facettes de ma personnalité. L'assignation m'a épuisée et j'ai eu la sensation de me perdre en chemin. Vers ma 5ème, je me suis trouvée, je savais qui j'étais. Mon caractère s'était forgé, j'avais mes idées et je commençais à réfléchir comme une adulte. Le gouvernement me punissait d'être moi, m'enfermait car mes idées étaient trop radicales pour eux. Je ne pouvais plus être fidèle à moi-même. Avant, quand je me lançais dans un projet, j'y allais à fond, je m'investissais ; et quand quelque chose ne me plaisait pas, je le disais. Et là, je me retrouvais dans une situation où je n'avais même plus le droit de dire ce que je pensais ou de faire ce que je voulais. J'avais l'impression de ne plus avoir le droit de penser en fait… Ma vie était entièrement dirigée par des hommes qui pensaient avoir raison et décidaient que moi j'avais tort. Ils prenaient le pouvoir sur ma vie sans que je ne puisse rien y faire. C'est très perturbant de vivre cela. Je devais devenir une autre personne pour qu'ils me lâchent mais au fur et à mesure, je suis réellement devenue cette autre personne. Un matin, ils ont mis fin à mon assignation après plus d'un an, sans plus d'explications. Je n'ai pas eu un seul rendez-vous à part avec le CPDSI pendant toute mon assignation. J'étais soulagée lorsque j'ai reçu l'arrêté. Enfin la liberté pour moi et ma famille… Nous pouvions à nouveau reprendre le cours normal de nos vies. Et pourtant, rien n'avait vraiment changé en moi. Mon « moi » d'avant me manquait toujours. Je n'étais plus une personne déterminée mais passive. J'avais l'impression que même ma formation (elle a réussi le concours d'infirmières en plein procès judiciaire), ils me l'ont gâchée. Je l'aurais mieux appréciée si je ne l'avais pas faite pour leur faire plaisir, pour qu'ils ne me surveillent plus. En plus, j'avais l'impression qu'à cause d'eux, je mettais ma religion entre parenthèses. Je faisais à peine la prière et c'est tout. Je fuyais les relations humaines. Je ne voulais plus être proche de personne. J'ai coupé avec le groupe et je trouvais des excuses pour m'éloigner de mes amis alors que j'étais toujours restée proche d'eux. J'étais toujours la rigolote, je ne me prenais jamais au sérieux. Avec les frères de la Dawla, c'était pareil, je tournais tout en dérision. J'étais toujours dans l'optique de faire rire, d'être drôle. Mais là, je n'aimais plus personne, tout le monde m'énervait, je ne rigolais plus. Je voulais rester toute seule, ne plus parler avec personne, même ceux que j'appréciais. C'est assez étonnant que ces sentiments et comportements aient été provoqués par l'assignation à résidence et non par la Dawla. En me coupant du reste du monde, je m'étais construit une autre bulle... Au final j'ai l'impression d'avoir changé malgré moi. Je ne sais pas si c'est positif ou pas. Parfois, je me demande si j'aurais été capable de réaliser toutes ces concessions si je ne m'étais pas sentie forcée. Je ne pense pas. Je serais sûrement en Syrie mais je n'aurais pas eu cette haine et colère en moi. Peut-être que c'est plus rassurant de le faire sous la crainte d'aller en prison plutôt que par soi-même. Ça amoindrit l'angoisse de mal faire et de ne pas être à la hauteur des attentes d'Allah car on le justifie en se disant qu'on n'a pas le choix. Je sais que je n'en ai pas tout à fait terminé car le deuil que j'ai fait était sous la contrainte. Aujourd'hui je ne veux plus y penser, j'ai complètement coupé avec tous ces sujets, j'en ai une allergie. Je continue de temps en temps à venir au CPDSI même si je n'y suis plus obligée. Petit à petit, j'arriverai peut-être à tourner réellement la page et je n'aurai plus peur de la regarder. »

(Hawa, cf son interview intégral dans le Livre Blanc « Les désengagés » en annexe).

Nous avons vite compris que les groupes de parole que nous instituions devaient être une sorte de sas, d'espaces transitionnels entre le groupe « djihadiste » et « le reste du monde », au sein duquel les radicalisés se sentent à nouveau compris, épaulés et même aimés. Nous devions offrir un espace où les radicalisés retrouvent à la fois une dynamique de groupe et le sentiment d'être entourés, de manière à ce que le groupe radical ne soit plus le seul à proposer la satisfaction de leurs besoins relationnels. Au fond, nous voulions proposer un nouveau groupe de substitution aux jeunes.

« *Un jour, ma mère m'a annoncé qu'elle avait pris rendez-vous avec une association car la famille avait besoin d'aide… Je n'étais pas idiote, j'ai vite deviné qu'elle parlait du CPDSI. Je les voyais comme une équipe de koffars, payée par le gouvernement avec l'argent du Mossad pour « désislamiser » les jeunes. Tout le monde savait qu'ils empêchaient les jeunes de faire leur Hijra. Mes frères m'avaient déjà prévenue. Pour que ma mère ne m'y amène pas, j'ai fait comme si tout allait bien. Je voulais gagner du temps pour organiser rapidement un troisième départ. Je lui ai dit que je voulais bien aller voir des spécialistes, mais tout sauf Dounia Bouzar et son équipe. Mes parents ne m'ont rien dit. Je pensais que ça marchait, jusqu'au jour où j'ai piqué le téléphone de ma mère. Je suis partie aux toilettes -avec son téléphone pour fouiller dans ses messages, savoir si elle avait vraiment contacté le CPDSI et je vois le nom de Laura Bouzar. C'est comme ça que j'ai su que le lendemain, mes parents me traîneraient vers le CPDSI. J'étais encore en foyer d'urgence à ce moment-là. Pour leur faire croire que tout ça était terminé, j'ai décidé d'accepter d'aller rencontrer l'association. Je haïssais Dounia Bouzar. On m'en avait beaucoup parlé sur les réseaux. Ils me disaient que Dounia Bouzar, c'était Satan sur terre, qu'il ne fallait pas lui parler parce que c'était une mauvaise femme, qu'elle ne connaissait rien à la religion, que c'était une fausse musulmane, une infiltrée du Mossad... La première fois que je suis venue, j'avais qu'une envie, c'était de partir. J'avais envie de la tuer parce qu'elle me faisait peur. En fait, j'avais très peur de les rencontrer, elle et son équipe. Ils étaient un obstacle pour mon départ en Syrie. C'était comme si j'arrivais en enfer. Je m'étais préparée mais dès que j'ai vu Dounia dans la pièce, je n'ai pas pu rester, j'allais tout casser... Il fallait que je sorte et que je ne la revoie plus jamais de ma vie... Quand j'ai commencé à participer aux groupes de paroles du CPDSI, j'avais l'impression d'étouffer… Je murmurais du Coran en boucle pour éloigner le Sheitan. Je refusais de croiser le regard de Dounia. La première fois, en plus des filles présentes, il y avait 2 garçons dans la salle. Il y avait une petite vingtaine de jeunes. Je me sentais très mal car j'avais coupé tous les liens avec le monde depuis 2 ans. Je l'avais fui et j'y étais brutalement projetée. Je n'avais plus l'habitude de parler aux gens, ni même d'avoir des relations avec des gens ou de les voir. Je me cachais derrière mon voile. Je le transformais en niqab. Je ne voulais pas que les hommes puissent me voir ni tourner ma chaise face au mur pour me protéger. Je ne voulais pas prendre le risque d'entendre la voix des hommes, elles auraient pu me tenter, me séduire, alors je me bouchais les oreilles. J'ai voulu m'enfuir mais les flics étaient postés devant l'ascenseur. Laura (la chef d'équipe) est arrivée à me retenir. On s'est isolées dans une pièce toutes les deux. Elle avait une voix toute douce, elle était toute gentille. En plus, elle me faisait de la peine à s'accroupir comme ça pour être à mon niveau et de s'asseoir sur le sol avec moi, alors qu'elle était énorme avec son ventre. Elle était en fin de grossesse. Elle m'a mise en confiance à ce moment-là en me disant que de toute façon, ce n'était pas grave si je ne me sentais pas capable de rester. Ma peur était normale, elle*

comprenait. J'étais surprise et je me suis un peu détendue. J'ai commencé à me confier à Laura, je ne sais pas trop pourquoi. C'était plus facile de parler à Laura, parce que mes frères ne m'avaient parlé que de Dounia Bouzar. C'était vraiment elle la méchante dans l'histoire. Au final, nous sommes restées des heures assises par terre toutes les deux à discuter. Après, les autres sont venus prier car c'était l'heure. À ma grande surprise, le CPDSI nous a laissés prier. J'étais déstabilisée. En partant, je savais que je reviendrais. Je ne savais pas pourquoi mais je savais que je reviendrais. Et je suis revenue. De semaine en semaine, le CPDSI est devenu le seul espace où je pouvais reparler avec des gens, autrement que par Internet. J'ai pu réapprendre à échanger avec des jeunes qui vivaient la même chose que moi. Cette première séance m'avait fait un effet bizarre, c'est comme si j'avais remis les pieds sur terre. Comme si j'étais en train d'atterrir. (…) On s'entraidait entre jeunes du CPDSI. On était tous des Musulmans, pour la plupart tous pro-Dawla, quelques pro-Al Nosra et d'autres qui en parlaient au passé. Ça m'a beaucoup aidée de voir des filles qui étaient encore dans l'idéologie et d'autres qui en étaient sorties. Au début, je n'avais qu'une envie, c'était de partir au Shâm avec les jeunes qui voulaient encore partir. Je ne souhaitais pas m'approcher de ceux qui étaient « déradicalisés », je ne voulais même pas connaître leur prénom. J'avais juste envie de leur dire de dégager parce qu'ils n'étaient pas sur le droit chemin. Avec les filles de Daesh, on pouvait se soutenir dans le droit chemin. On pensait la même chose et j'avais l'impression de servir à quelque chose. Je pouvais les conseiller sur ce qu'elles avaient le droit de faire ou pas. Je me suis attachée particulièrement à une petite que je voyais comme ma petite sœur. Je me sentais obligée de la protéger du mal. Puis un jour, une sœur plus âgée échappée de Syrie a témoigné. Son témoignage m'a énormément touchée. Elle démontait une par une toutes mes illusions sans le savoir. Elle recherchait les mêmes choses que moi mais elle expliquait ne pas les avoir trouvées là-bas. Les confidences des jeunes me touchaient énormément. On pouvait se poser les questions qu'on ne pouvait pas vraiment poser à notre groupe. Quand on avait un doute, on pouvait l'exprimer. Le CPDSI ne nous sautait pas dessus en nous disant « Ah, tu vois ! » Les adultes nous comprenaient. Ils respectaient nos rêves. C'étaient des discussions sincères. Certaines racontaient même des traumatismes qu'elles avaient vécus dans leur petite enfance. Un jour, une jeune s'est confiée sur un viol qu'elle avait subi. Cela m'a profondément bouleversée. Il m'a fallu des jours pour m'en remettre. Elle s'était écroulée dans les bras de Dounia. Une personne de l'équipe, Samira, avait pris le TGV avec la jeune pour ne pas la laisser rentrer chez elle seule dans cet état. Elle avait laissé ses enfants seuls avec son mari pour monter dans le train au pied levé, et n'était rentrée chez elle que le lendemain matin. Je voyais à quel point elles s'investissaient pour nous. Samira, c'était la tante d'une jeune qui avait voulu partir au Shâm et qui avait préparé un attentat en France. Et puis il y avait Foad. Il avait rejoint le CPDSI car sa petite sœur était partie en Syrie à l'âge de 14 ans. Alors il disait qu'il voulait sauver les autres enfants kidnappés par Daesh... Ces adultes ne ressemblaient en rien aux professionnels que j'avais l'habitude de rencontrer. Alors tout doucement, j'ai commencé à leur faire confiance moi aussi. Je me suis beaucoup attachée à Foad. Lorsque je me sentais seule, je pouvais l'appeler la nuit, à n'importe quelle heure. Il pouvait rester la moitié de la nuit avec moi au téléphone. Foad était toujours là pour moi. Je n'étais pas qu'un travail pour lui. Je voyais tellement de souffrance sur son visage lorsqu'il pensait à sa sœur. J'étais obligée de réfléchir aux souffrances que je faisais endurer à ma propre famille. C'était comme un miroir.

(Morgane, cf l'intégralité de son interview dans le Livre Blanc « Les désengagés » en annexe).

« J'étais persuadée d'être dans le vrai et je ne pensais pas pouvoir un jour changer d'avis. Mon entourage a essayé de discuter avec moi, de me raisonner, mais rien ne me touchait. Lorsque j'ai commencé à rencontrer le CPDSI, je me moquais d'eux régulièrement. À chaque réunion, dans mon for intérieur je me disais que ces mécréants ne me feraient jamais changer d'avis, qu'ils pouvaient s'essouffler tant qu'ils voulaient, qu'ils ne faisaient que perdre leur temps. Je racontais tout à mon groupe sur les réseaux sociaux pour donner le maximum d'informations que je récoltais auprès d'eux, afin qu'ils puissent les utiliser contre eux. Je me souviens qu'on rigolait bien, qu'on se moquait régulièrement des choses qu'ils me disaient. Ils pensaient pouvoir me détourner de la vérité, du droit chemin, mais j'étais forte et je n'allais pas me laisser avoir par le Sheitan qui me murmure dans les oreilles. Pour moi, le CPDSI représentait le diable. On m'avait raconté que des filles, en sortant du CPDSI, devenaient des prostituées, car elles abandonnaient leur foulard et la religion. Je pensais qu'ils étaient là pour ça, qu'ils étaient complices avec l'État pour m'éloigner de l'islam et m'enfermer en prison. En plus, je pensais qu'un policier était toujours présent et m'enregistrait, je faisais attention à tout ce que je disais. J'étais plus forte qu'eux. J'ai tout de suite reconnu Dounia Bouzar, que j'avais déjà vue à la télé. La Dawla m'avait déjà mise en garde contre elle, bien avant. La première fois, j'ai voulu fuir en voyant le Sheitan face à moi. J'étais même prête à les tuer. À cette époque, pour moi ils méritaient tous de mourir car ils luttaient pour nous empêcher de partir sur la Terre Sainte. Je leur ai d'ailleurs déjà dit droit dans les yeux : « vous méritez de mourir, vous n'êtes que des mécréants » et je le pensais sincèrement. Lorsque l'État Islamique me demandait des informations comme les dates de rencontre, les lieux de rendez-vous et les horaires, je donnais tout ce que j'avais à ma disposition. Le problème, c'est que les lieux changeaient tout le temps et ma mère n'était au courant que le matin même de l'adresse. Je fouillais souvent dans son téléphone, pendant qu'elle ne regardait pas. Mais elle n'avait aucune information avant, comme s'ils ne lui faisaient pas confiance, à elle aussi. (…) Je pouvais dire des monstruosités, les menacer de mort et personne ne bougeait, personne ne me regardait avec horreur. Je ne comprenais pas leur réaction et je faisais tout pour les provoquer de plus en plus, je voulais voir la peur dans leur regard. Je souhaitais qu'ils me mettent dehors, qu'ils appellent la police, qu'ils ne souhaitent plus jamais me revoir, mais non… Pourtant, je me disais qu'ils devaient bien avoir peur car ils étaient entourés tout le temps de policiers qui restaient devant la salle, mais jamais ils ne nous fouillaient. Et ils ne rentraient pas dans la salle avec nous. Je ne comprenais pas, je me souviens même m'être demandée si l'équipe du CPDSI n'était pas suicidaire. Les policiers m'ont également beaucoup marquée, je les ai reconnus tout de suite avec leurs postures, leurs regards, ça ne pouvait pas louper, c'étaient forcément des flics, d'ailleurs Laura Bouzar me l'a confirmé lorsque je le lui ai demandé. Je les provoquais, les regardais mal, je voulais voir leur réaction. J'avais une telle haine contre ce gouvernement qui était injuste. Malgré tout ce que j'essayais, eux aussi, restaient toujours gentils avec moi, polis, respectueux, il leur arrivait même de me sourire ! Le comble ! Moi qui n'avais peur de rien, je m'étais préparée à leurs interrogatoires. J'essayais d'anticiper chaque question, chaque réponse, mais à chaque fois j'étais à côté. Ils ne disaient jamais ce que j'avais prévu, ils me déstabilisaient par leur gentillesse. Ils me parlaient de moi, de choses insignifiantes... J'étais perdue parce que je réalisais qu'ils ne voulaient pas se battre avec moi...(…) Le CPDSI m'a beaucoup fait parler de ce que je recherchais, de ce qui était important pour moi, de ce qui me faisait respirer à chaque seconde, ce qui me permettait de vivre... Je ne comprenais pas et ne voyais pas le rapport avec « mon djihad», mais je

répondais le plus hypocritement possible. Le problème c'est qu'ils l'ont remarqué. Je me souviendrai toujours du jour où j'étais au meilleur de mon rôle d'actrice, persuadée de tous les convaincre, en les regardant bien droit dans les yeux. Je m'étais renseignée et je savais qu'il ne fallait surtout pas que je regarde vers la droite sinon cela voulait dire que je mentais, alors je faisais tout pour orienter mes yeux vers la gauche, car j'avais lu que ça faisait appel à la mémoire et donc à la sincérité. Je choisissais mes mots avec prudence, j'avais répété depuis plusieurs jours. Avec toutes ces précautions, j'étais fière de moi, j'étais sûre de les berner. Mais à la fin, j'ai été stupéfaite. Laura, la chef d'équipe, m'a regardée en souriant et m'a dit doucement : « C'est bon, tu as fini ? ». Elle ne me croyait pas. Je me suis sentie humiliée et je n'ai pas pu me maîtriser. Toute ma colère, ma haine, mon mépris sont sortis d'un coup, je n'arrivais plus à m'arrêter. J'aurais voulu la tuer de mes mains. Mais à ce moment précis, j'ai senti qu'en fait, elle et son équipe étaient plutôt contents que je craque. Face à mes menaces et à mes insultes, ils répondaient qu'on allait enfin pouvoir commencer à travailler. Ensuite, ils ont repris point par point, tout ce que je leur avais craché à la figure, comme si ces mots ne leur étaient pas destinés. À partir de ce moment-là, quelque chose a changé. Je ne sais pas trop pourquoi. C'est comme si un verrou dans mon corps avait sauté. Je ne les aimais toujours pas, mais c'était comme si eux m'aimaient un peu. Comme si je ne pouvais rien y faire. C'était malgré moi. J'ai eu l'impression qu'ils cherchaient vraiment à comprendre qui j'étais. J'avais pris l'habitude, depuis toute petite, d'être celle à qui on faisait des leçons sur tout. On n'entendait jamais mes pensées, mes sentiments, on ne répondait jamais à mes interrogations. Je me sentais tellement seule et incomprise par le monde qui m'entourait… Seule La Dawla m'avait comprise. Petit à petit, j'ai commencé à parler parce que je pouvais dire ce que je pensais pour de vrai. Je voyais les autres se confier sans avoir peur d'aller directement en prison. Et revenir, de semaine en semaine. Certains revenaient alors qu'ils étaient devenus libres. Alors finalement, je me suis lâchée sans m'en rendre compte. Les soirs où je n'avais pas le moral, je me suis mise à leur envoyer des messages. Parfois, on s'appelait par téléphone. Même le soir ou le dimanche, ils répondaient toujours. Voilà que je demandais de parler à des kouffars... Parfois avec des bruits de bébé qui pleure, mais ils répondaient. Je me sentais prise en considération. Ils me répondaient en s'occupant de leur propre enfant. Ça ne m'était jamais arrivé. Depuis que je suis née, c'est comme si je n'existais pas. Je me suis retrouvée à ce moment-là dans un monde complètement fou avec deux facettes. Une avec l'EI et une avec le CPDSI. J'étais partagée entre deux mondes, je ne savais plus lequel était le bon. Qui disait la vérité ? Chacun me disait que l'autre mentait. À chaque fois que j'étais en contact avec l'EI, j'étais sincère. Mais à chaque fois que j'étais en contact avec le CPDSI, j'étais sincère aussi. J'avais l'impression de devenir schizophrène.

(Najet, cf intégralité de son interview dans le Livre blanc « Les désengagés », en annexe).

Cette majeure de famille catholique de classe populaire raconte comment au début de sa déradicalisation, sa professeur la soutient et l'oblige à se détacher d'un groupe radical physique de son quartier :

« ***Cette prof m'a beaucoup aidée, je ne sais pas trop pourquoi. Elle était féministe, avait été violentée par un homme dans son passé, donc je me disais qu'on peut être passé par là et s'en sortir. Ensuite elle me parlait beaucoup de moi. A la période où j'étais entre deux, on est allées ensemble au Mac Donald. Et patatra, on tombe sur le groupe de maris salafistes attablés à la terrasse. Je me suis mise à pleurer tant j'avais peur de passer devant eux et qu'ils me reconnaissent sans le jilbab : j'étais en pantalon avec une chemise de couleur vive, et un foulard bleu turquoise ! Là, elle a été dure mais elle m'a rendue service. Elle m'a dit : 'Ecoute, sois tu t'appuies sur les ressources qui sont en toi, sur moi et sur Dieu, sois tu te soumets encore à ce groupe de machos et je t'abandonne sur place, dans ce parking, et je ne veux plus jamais te voir !' J'ai essuyé mes larmes et j'ai relevé la tête. J'ai traversé le parking avec elle la tête droite jusqu'à la porte du Mac do, avec mon foulard bleu turquoise et mon pantalon. J'en tremblais de partout mais j'ai réussi. Quand j'ai franchi la porte, c'est comme si j'avais sauvé ma peau en ayant affronté un dragon. Mais je savais que j'étais forte. C'était terminé… J'avais eu besoin que quelqu'un m'oblige à les affronter. Pourtant, ils n'étaient pas violents. Ils ne m'auraient jamais agressée, peut-être qu'ils ne m'auraient même pas parlé, pensant que j'étais redevenue égarée et que j'étais foutue. Mais leur montrer que je ne pensais plus comme eux me paraissait le bout du monde. Je n'en avais pas la force, tellement j'avais été liée à leurs femmes. On s'était tout dit, comme entre de vraies sœurs jumelles… Il fallait que quelqu'un m'accompagne pendant la séparation et m'oblige à assumer que je pouvais vivre hors de ce groupe. Et que ce quelqu'un croit en moi, sache que je pouvais le faire. Ensuite, avec cette professeur, j'ai pu retourner boire du jus d'orange en ville, m'asseoir dehors, etc. J'ai même repris la danse. J'ai retrouvé mon corps de femme, et mon rôle de femme du coup. Que j'avais perdus. Ils avaient volé la femme qui était en moi.*** »

(Témoignage d'une salafiste de 20 ans, issu d'une famille de conviction catholique de classe populaire).

Ces témoignages, que nous avons sélectionnés parce qu'ils sont les plus représentatifs, montrent bien que l'aspect relationnel est au cœur de l'adhésion au projet « djihadiste ». Tout se passe comme si, au sein de la nouvelle tribu virtuelle ou réelle, les jeunes se parlaient mieux, pouvaient se confier, être compris, être aimés, protégés... De nombreux adolescents ont stagné ou régressé dans leur processus de sortie à cause du « manque » de leur groupe. Les repentis que l'on faisait témoigner insistaient sur la souffrance et la difficulté de sortir du groupe radical. Des années plus tard, certains en gardaient encore des traces :

« ***(…) J'ai croisé d'autres repentis qui témoignaient aussi pendant ces séances. En échangeant avec l'équipe du CPDSI et avec ces jeunes qui avaient tenté de rejoindre Daesh, j'ai pris conscience de mon ancienne addiction au groupe djihadiste. Auparavant, quand j'entendais Dounia parler d'embrigadement relationnel, je pensais vraiment que le mien n'avait été qu'idéologique. Pourtant, moi aussi, je me retrouvais en miroir avec les jeunes qui racontaient comment ils se sentaient valorisés avec leur groupe. J'avais connu ce sentiment de solitude qui les envahissait à chaque fois qu'ils tentaient d'en sortir... A chaque séance, les jeunes hochaient la tête quand je parlais, et moi aussi, je hochais de la tête quand ils se confiaient en retour. J'y pensais longuement à chaque fois et j'attendais impatiemment la prochaine séance. Et puis je faisais de nouveau partie d'un groupe de filles, comme du temps de mes études (pour être infirmier). J'aimais cette ambiance féminine rassurante. Avec Dounia, on débriefait sur la séance ensemble, en croisant les regards, on passait des heures dans le train à préparer les futures séances. On s'inquiétait pour tel jeune et on se rassurait pour tel autre. A chaque attentat, on tremblait à l'idée que l'auteur soit l'un de nos jeunes. Mais non, aucun d'eux n'a tenté de repartir ou de passer à l'acte, jusqu'ici... Une des salariés anciennement radicalisée m'avait prévenu : tu verras, tu vas comprendre plein de choses sur toi à mesure que tu vas aider les autres. Elle avait raison : j'ai reçu autant que j'ai donné.***

(Témoignage de Farid Benyettou)[149] »

Dans une interview, l'anthropologue Scott Atlan déclare : « ce qui m'a toujours étonné chez les futurs kamikazes, c'est qu'ils ne respirent pas la haine (et la plupart des observateurs qui les étudient sur le terrain vous le diront), mais cela va être horrible à dire, ce sont des gens qui respirent l'amour. Ce type d'analyse est presque impossible à entendre pour nous, mais il faut faire cet effort, au risque de ne jamais rien comprendre au phénomène, et de le laisser s'étendre. Dans une logique tribale, il faut considérer l'intérieur du groupe, et il faut ici parler du besoin de compassion et d'intimité, plus que de haine et de destruction. » A ce stade, nous devons mettre en lien ce constat avec les résultats des statistiques sur les caractéristiques des « djihadistes » que nous avons suivis : 73% d'entre eux, toutes classes sociales confondues, déclarent avoir vécu un abandon réel ou symbolique (sentiment d'abandon exprimé avant la radicalisation d'après les témoignages des parents).

Sur le plan relationnel, dans tous nos accompagnements, nous avons travaillé avec les radicalisés sur leur tendance à se tourner vers les autres pour chercher du soutien et nous les avons recentrés sur leurs personnes afin qu'ils trouvent des ressources en eux-mêmes pour répondre à leurs questions et prendre leurs décisions. Mais pour cela, ils avaient besoin de s'ancrer et de se ressourcer auprès d'un nouveau groupe rassurant et étayant, que nous sommes devenus. Couper avec leur groupe radical, se recentrer sur leurs propres ressources, les a conduit à se ré-affilier avec leurs familles (parents ou conjoints), avec lesquels ils ont progressivement renoué des liens.

Pour qu'ils coupent avec le groupe radical, le groupe de parole que nous organisions au moins une fois par semaine représentait un groupe de substitution qui proposait une sorte

[149]BENYETTOU F., Mon Djihad, Itinéraire d'un repenti, Edition Autrement, 2017.

d'espace transitionnel entre Daesh et la société, qui permettait de recréer du collectif et de la complicité. Ces groupes de paroles peuvent être remplacés ou complétés par des projets humanitaires, des camps de ruptures, des séjours en centres éducatifs fermés, etc. Il s'agit de combler la perte du sentiment de fusion qui régnait à l'intérieur du groupe radical.

Parallèlement aux groupes de parole hebdomadaires, nous avons mis en place un tutorat permanent, 24h/24h, qui comblait la perte de l'intensité et de la permanence des communications au sein du groupe radical. Les jeunes évoquent la disponibilité des professionnels dans tous leurs témoignages. Ils n'auraient pu se distancier des 200 échanges quotidiens avec leur groupe radical si d'autres adultes n'avaient été là pour les soutenir dans cette reprise progressive d'individuation et d'autonomie.

Les centres de réinsertion sur le modèle des EPIDE[150] tenus avec la participation d'anciens militaires à la retraite, où les jeunes retrouvent à la fois la solidarité et la fraternité d'un groupe uni, une appartenance commune parfois valorisée par le port d'un uniforme (ce qui souligne leurs similitudes, comme le faisait Daesh), des règles strictes (ce qui rend le groupe « contenant ») et un tuteur presque individualisé (qui aide à l'apprentissage, au respect des consignes, etc.) pourraient être investis comme « espaces transitionnels avec tutorat » pendant la sortie du « djihadisme », d'autant que les jeunes qui suivent ces formations présentent des problématiques diversifiées. On éviterait ainsi la reconduction de l'exaltation de groupe sous-tendant toutes les idéologies de rupture, qui revient dès lors qu'on met plusieurs « djihadistes » ensemble. De plus, les jeunes formés sont ensuite presque systématiquement embauchés par des entreprises engagées en réseau avec les EPIDE, ce qui contribuerait à renforcer la cohérence de la société et la confiance en l'adulte. Il faudrait uniquement que ces centres acceptent, à l'envers de leur fonctionnement habituel, que ces jeunes ne soient pas « demandeurs » d'être placés chez eux[151] . Dans cette même logique, les Centre Éducatifs Fermés ont constitué des lieux transitionnels très efficaces pour beaucoup de nos jeunes.

E**n termes de prévention primaire sur cet aspect relationnel de la radicalisation, l'importance de la recherche de la fusion au sein du groupe radical prouve que les jeunes souffrent de l'individualisme de notre société. Il s'agit d'utiliser des outils qui permettent de travailler sur la vulnérabilité des jeunes concernant leur recherche d'un groupe de pairs. Nous incitons les institutions éducatives à réinvestir la dimension collective de leurs approches et de leurs projets éducatifs : sports collectifs plutôt que sports individuels, projets basés sur l'entraide plutôt que sur l'effort personnel, programmes citoyens basés sur les échanges plutôt que le don unilatéral, etc. Le travail sur la dimension relationnelle comprend évidemment le développement de l'éducation aux nouveaux modes de communication virtuels (Internet, réseaux sociaux…) auquel on doit intégrer les parents, souvent en « décalage générationnel ».[152]**

[150]Les EPIDE ont été construit avec la collaboration de l'IHEDN (Institut des Hautes Études de Défense Nationale).

[151]Nous avons déjà expliqué qu'un « djihadiste » ou même un radicalisé en général ne peut être demandeur de quoi que ce soit puisqu'il a l'impression d'avoir plus de discernement que « les autres ».

[152]Préconisations reprises du rapport MÉCANISMES DE RISQUE ET FACTEURS DE DÉSISTANCE.

III. 2 REFAIRE CONFIANCE À SES PROCHES POUR REFAIRE CONFIANCE À LA SOCIÉTÉ OU L'APPROCHE ÉMOTIONNELLE RASSURANTE

Dans nos expériences de prises en charge, nous nous sommes appuyés sur les proches pour envisager une approche émotionnelle qui rassure le jeune. Il est possible de conceptualiser cette méthode d'accompagnement du changement comme un ensemble de techniques visant à faire face aux ruptures comportementales, émotionnelles et cognitives. Nous sommes à l'intersection entre approche émotionnelle et approche relationnelle, l'une agissant sur l'autre et vice-versa. Cette méthode ne minimise pas l'importance des facteurs de risque et de vulnérabilité personnels ni les phénomènes de groupe en jeu. Au contraire, elle pousse ensuite les jeunes à entamer un travail en psychothérapie pour réfléchir à leurs déterminants individuels qui ont contribué à leur entrée en radicalité, partant de notre postulat de base que « si un discours fait autorité, c'est qu'il fait sens »[153]. La grille de lecture du monde paranoïaque des « djihadistes » atteint d'autant plus facilement un jeune déjà fragilisé par une histoire difficile ou un événement traumatique.

Le processus est donc conscient et inconscient : le jeune apprécie la menace en fonction de ses ressources personnelles, de ses vulnérabilités et de ses aménagements défensifs. Le discours « djihadiste » utilisant les émotions pour insécuriser et radicaliser le jeune, nous avons essayé d'agir aussi sur les émotions pour le rassurer dans un premier temps, de manière à contourner l'obstacle du verrouillage cognitif (conséquence de la radicalisation). Comme le discours « djihadiste », notre méthode a utilisé les émotions pour pouvoir agir sur les cognitions.

En étape préparatoire, la méthode demande une recherche des ressources sur lesquelles on peut s'appuyer pour rassurer le radicalisé. Elle nécessite une alliance avec les parents ou avec un tuteur de résilience (éducateur, instituteur, etc.), qui peut être une figure d'attachement (oncle, grand-mère, ami proche, etc.) Toute sortie de radicalisation doit se réfléchir avec l'aide au minima d'un tuteur de résilience.

Le discours anxiogène des « djihadistes » a provoqué une désaffiliation de l'individu en le plaçant dans une communauté de substitution et en lui donnant l'illusion d'appartenir dorénavant à une filiation mythique sacrée protectrice (nommé également « embrigadement relationnel »). Commencer par faire appel au lien originel comme principal facteur de reconstitution permet de replacer le jeune au sein de sa filiation afin qu'il retrouve d'abord une partie de ses repères affectifs, mémoriels, cognitifs. Il s'agit de le faire retourner dans une histoire où il se sentait à l'époque en sécurité, avant de recevoir les émotions anxiogènes des « djihadistes ». Pour cela, les parents, mais aussi les conjoints, remettent en scène des « petits riens de la vie quotidienne », a priori négligeables, qui pourraient provoquer une remontée émotionnelle totalement inconsciente et réflexive chez leur proche en lui rappelant quelque chose de son passé non atteint par l'embrigadement. Cette mise en situation de remémoration de la petite enfance ou du temps heureux précédent la radicalisation crée les conditions propices à l'émergence des émotions en faisant référence à des éléments ancrés dans la mémoire à long terme (mémoire autobiographique). Cela explique l'incontrôlabilité du ressenti émotionnel en lien le plus souvent

[153] Dounia Bouzar, *Quelle éducation face au radicalisme religieux ?*, déjà cité.

avec les souvenirs d'enfance, ou avec un événement fondateur. En effet, les parents racontent que leurs enfants « s'écroulent » en pleurant quand ils les touchent par une odeur, une musique, un geste, qui appartenait à leur petite enfance. Les conjoints obtiennent de bons résultats lorsqu'ils arrivent à faire remonter un souvenir lié à un événement symbolique : mariage, naissance, décès.

Sachant que le discours « djihadiste » a dilué l'individu dans le collectif paranoïaque, qu'il a opéré une sorte d'« anesthésie » des sensations individuelles, qu'il a coupé le jeune de toute culture pour lui interdire l'expérience du plaisir et l'incarnation de tout ressenti, la remémoration de micro-événements qui ont rythmé sa petite enfance ou marqué sa vie d'adulte fait ressurgir des sentiments provisoirement refoulés. Comme le discours « djihadiste » a diminué les sources d'émotions positives habituelles qui relaxent l'être humain (cinéma, musique, spectacle, relations amicales, etc.) et est arrivé à les transformer en activités anxiogènes (puisque perçues dorénavant comme susceptibles « d'être du Shrik », la remémoration de micro-évènements fait aussi ressurgir des sensations, ce qui le ramène à son corps et à ce qu'il est. Cette remémoration agit sur l'émotion et par conséquent permet au radicalisé de retrouver des sensations indélébiles le plus souvent de l'enfance, non liées au groupe radical. On réussit à lui faire sentir des choses pour qu'il se différencie du ressenti du groupe radical. Lorsque le jeune ressent des sensations, il redevient un individu singulier, un sujet réincarné dans un corps. La déshumanisation visée par les « djihadistes » passe par la désincarnation et la désaffiliation. La déradicalisation passe par la réincarnation et la ré-affiliation.

Nous avons peu de témoignages qui illustrent cette retrouvaille avec les émotions, tant notre expérience avec les proches a fait appel à des mécanismes inconscients. Seule Aline l'exprime clairement.

> ***Il y a eu un vrai tournant en moi la première fois où j'ai écouté de la musique à nouveau : j'ai pleuré parce que j'étais bouleversée de ressentir à nouveau quelque chose de fort dans mon corps. C'était comme une renaissance. Alors j'ai réalisé que mon corps avait été mort pendant un long moment.***
>
> (Aline, cf l'intégralité de son témoignage dans le Livre blanc « Les désengagés » dans l'annexe).

De son côté, Morgane témoigne de l'importance de l'accompagnement de ses parents, et notamment de sa mère, qui appliquait avec ténacité cette approche nommée par les parents « Madeleine de Proust », en référence à l'épisode décrit par Proust sur les souvenirs qui remontent en lui lorsqu'il trempe sa madeleine dans du thé. Il faut préciser que les deux parents, anciens toxicomanes, avaient été déclarés « déficients » par les services judiciaires et éducatifs. Pourtant, lorsque leur fille a essayé de rejoindre la Syrie à plusieurs reprises, ils ont réussi à se mobiliser et ont contribué en grande partie à la sauver. Cela prouve que des parents auparavant carencés en soins éducatifs primaires peuvent néanmoins mettre au point une approche émotionnelle rassurante auprès d'un enfant radicalisé.

« Lorsque je suis passée en audience, j'avais peur que le juge m'enferme et brise toutes mes possibilités de nouveau départ. J'espérais que le juge me retire du lycée. Je préférais de loin la prison au lycée. Chaque jour, j'avais peur de craquer, de blesser quelqu'un tellement je haïssais les professeurs comme les élèves. C'est au tribunal que j'ai revu ma mère pour la première fois après ma tentative de départ. Je ne l'avais pas vue depuis deux semaines et demie. Je la dénigrais, l'insultais, la regardais de travers. Je refusais de lui dire bonjour, je n'acceptais pas qu'elle me touche, me prenne dans ses bras alors qu'elle était en larmes. Je l'ai même poussée physiquement. Ne parlons pas de mon père. Je le percevais comme un traître, comme un mécréant qui n'avait jamais été là pour moi. Il m'avait abandonnée et là se pointait au tribunal tout recroquevillé sur lui-même, tout triste comme s'il en avait quelque chose à faire de moi... Je me rappelle qu'ils avaient appelé la sécurité parce que j'étais partie très loin dans mes propos. J'ai menacé le juge de mort. Je lui ai dit que je voulais l'égorger et jouer au foot avec sa tête. Malgré mon comportement, ma mère était toujours là à me dire qu'elle tenait à moi, qu'elle m'aimait fort. Elle me faisait les gestes de tendresse de quand j'étais petite, et ça m'énervait mais en même temps ça me déstabilisait. C'était bizarre, c'était comme si j'étais entre deux mondes. Elle n'essayait pas de me raisonner ou de me contredire, contrairement à mon père qui était sans arrêt dans la confrontation avec moi. J'étais complètement perdue, je ne m'attendais pas du tout à cette réaction de ma mère. J'attendais qu'elle me rejette. Au final, elle a tellement forcé que je me rappelle m'être blottie contre elle quelques secondes à la fin de l'audience. Ce contact m'a bousculée. Quand je suis partie, je sentais encore son odeur... Le juge m'a placée en foyer avec un éducateur qui me surveillerait pendant un an. Ce n'était pas grand-chose. Je me suis promis de détester l'éducateur et de ne jamais lui adresser la parole. Il ne fallait pas qu'il puisse m'endoctriner et m'éloigner de la vérité. Je savais que je n'aurais pas de mal à m'échapper encore. J'avais l'impression d'être comme un lion en quête de liberté enfermé dans le corps d'une gamine de 15 ans. »

(Morgane, cf l'intégralité de son interview dans le Livre Blanc « Les désengagés » en annexe)

Enfin, nous avons choisi un témoignage de conjoint, pour illustrer comment l'approche rassurante peut être aussi utilisée au sein d'un couple. Il s'agit d'une femme convertie d'une trentaine d'années qui est parti en Syrie avec son enfant. Son mari nous a contactés et nous lui avons donné les conseils habituels de la Madeleine de Proust, qu'il a opéré par téléphone. Le système a fonctionné et Sophie a accepté de s'enfuir avec des passeurs payés par son mari. De retour en France, une fois sortie de prison, elle a publié son livre[154] et décrit comment les messages de son mari la touchaient. Elle a intitulé ce passage « Le réveil » dans son ouvrage et raconte comment cela a contribué à sa remobilisation cognitive et donc à son sauvetage :

[154]Sophie KASIKI, *Dans la nuit de Daesh*, *Confession d'une repentie*, Robert Laffont, 2016.

« ***Les messages de Julien sont affectueux et inquiets. Il ne me fait aucun reproche, il cherche au contraire à se rapprocher de moi. C'est étrange d'avoir des conversations sur l'avenir de notre amour, sur nos chances de surmonter cette crise qui nous sépare, alors que je suis à Rakka à son insu. Lors de ces discussions ou de ces échanges d'e-mails, Julien est très doux. Petit à petit, il parvient à me redonner confiance en notre histoire. Il me parle de nous, des débuts de notre relation. Il m'envoie des photos dont certaines me causent de véritables chocs. C'est un peu comme si j'avais oublié leur existence. Je réalise qu'il me manque. Je commence à avoir envie de rentrer. (…) Julien m'apprend que ma sœur est tombée malade, ce qui me bouleverse. A demi-mots, il me dit que ce sont des angoisses pour Hugo et pour moi qui la minent. Nous ne sommes pourtant partis que depuis une dizaine de jours. Mais le flou de mon projet les rend tous fous. J'imagine qu'ils savent à présent que j'ai démissionné, même si Julien ne m'en parle pas. (…) Quand je parle avec Julien, j'ai des moments d'éblouissement. Ma vie d'avant me paraît soudain non pas parfaite, mais riche, pleine. J'ai l'impression que tout retombe en place.*** »

De son côté, son mari témoigne dans le même ouvrage :

« ***Ma première bonne touche me vient de Benjamin, un ami avec qui j'ai été pion et qui travaille maintenant dans les médias. Il me met en contact avec Dounia Bouzar, une spécialiste de la radicalisation islamiste. Anthropologue et sociologue, musulmane, elle est de tous les combats contre l'embrigadement. Je la contacte immédiatement : cela fait neuf jours que je suis sans nouvelles de ma femme et de mon fils.***
« Vous avez raison, ça ne sert à rien de se mentir : elle est probablement en route pour la Syrie. » Sa franchise me fait du bien. Elle poursuit :
« Elle vous recontactera. C'est à ce moment-là que tout va se jouer. Surtout, ne lui faites pas de reproches, il ne faudra ni l'accabler ni la raisonner. Ça ne marchera pas et ça ne servirait qu'à la repousser. Essayez de voir les choses comme ça : une inconnue a pris la place de la femme que vous connaissez et que vous aimez. Il va falloir la faire revivre. Abreuvez-la de souvenirs, rappelez-lui votre intimité, votre bonheur. Dites-vous bien une chose : elle a tout oublié mais c'est là, pas si loin sous la surface. (…) »
«On ne peut pas dire que ce soit encourageant mais au moins, il y a un plan. Aussitôt, je m'assieds à mon ordinateur et je rédige un e-mail à Sophie. À partir de cet instant, je vais écrire plusieurs fois par jour. Je lui envoie des photos de notre mariage, des images de Hugo dans ses bras, la photo de son test de grossesse. Je lui parle d'amour, du manque, du vide. Au début, j'ai du mal à trouver mes mots : j'ai envie de hurler, de l'engueuler, de lui ordonner de revenir. Voici ce que j'ai envie d'écrire : « Espèce de folle, ramène Hugo immédiatement, pour l'amour du ciel ! » Mais j'écris tout autre chose. Et curieusement, alors que j'écris d'abord pour raviver sa flamme, son cœur, pour la ramener à la maison, c'est chez moi que je vais provoquer un bouleversement profond. Je redécouvre moi aussi, ces témoignages de notre grand amour. Je revis nos moments heureux, notre complicité. »

Même si les déradicalisés n'en ont pas conscience, cette approche émotionnelle s'est révélée très efficace, puisqu'il ressort de nos statistiques que les filles et les mineurs sont plus nombreux que les autres jeunes de notre échantillon à avoir quitté le groupe et l'idéologie « djihadistes ». Or le seul aspect qui différencie les filles et les mineurs des autres radicalisés concerne la rapidité de la demande d'aide de leurs parents[155]. **Cela prouve que la rapidité de la mise en place de l'approche émotionnelle rassurante a un impact sur la sortie de radicalisation.** Cela apparaît d'autant plus logique que cette étape est nécessaire à la suivante, qui concerne la remobilisation cognitive du jeune. **Il n'est pas possible d'amener un radicalisé auprès d'une équipe si le dialogue avec la famille ne s'est pas renoué, puisque c'est la famille qui va construire le scénario de « rencontre » avec l'équipe. En effet, il faut rappeler que, persuadé d'avoir plus de discernement que le reste du monde, le radicalisé n'est jamais demandeur de « déradicalisation ».**

Cette approche émotionnelle expérimentée était opérée sur un registre très personnel mais son objectif était de raviver la confiance non seulement envers les proches et les adultes en général, mais aussi envers la société et le système démocratique. En effet, l'approche anxiogène émotionnelle du discours « djihadiste » délégitimait tout ce qui ne se trouvait pas à l'intérieur du groupe radical. Rassurer le radicalisé permet de réintroduire progressivement tous ceux dont il se protégeait.

Parallèlement à cette approche personnifiée, notre équipe développait également une approche émotionnelle rassurante qui se situait sur un registre plus macro, dans la mesure où elle consistait à reconnaître les dysfonctionnements socio-politiques nationaux et internationaux. Afin que les groupes extrémistes de tous bords ne soient pas les seuls à dénoncer ces dysfonctionnements, il paraissait fondamental d'offrir un espace de parole qui accepte de reconnaître certains ratés de la République dénoncés par les groupes radicaux (souvent liés à la discrimination, la stigmatisation, la géographie variable de l'application de la laïcité, à la politique internationale, etc.), et de permettre aux radicalisés de réintroduire de la complexité et de la scientificité pour les analyser. Au fond, il s'est agi pour nous de proposer des nouveaux types de mécanismes de défense et de solutions compensatoires face au constat des jeunes de ces dysfonctionnements sociétaux.

Au niveau préventif, anticiper l'approche anxiogène du discours « djihadiste » passe par la mise en place d'espaces de libres paroles où les jeunes puissent analyser le décalage entre les promesses de la devise républicaine et les réalités, les dysfonctionnements politiques (nationaux et internationaux), la géopolitique, etc., de manière complexifiée et rationnelle. Cela comprend également une prévention contre les discriminations, les stigmatisations, les violences sexuelles, etc. (au fond tout ce qui peut atteindre l'égalité promise des individus entre eux). On peut intégrer dans ces actions une « éducation à la laïcité » notamment pour les Français, qui permette aux jeunes à la fois de comprendre les droits et devoirs de cette notion juridique, mais aussi de s'outiller pour se repérer s'ils étaient pris à parti dans des enjeux politiques qui les dépassent de la part des différents mouvements extrémistes (discours « djihadistes » mais aussi discours d'extrême-droite, voire divers discours politiques ne relevant pas de partis extrémistes). Au fond, l'approche émotionnelle qui a pour objectif de rassurer les jeunes sur la fiabilité de la démocratie a comporté une dimension politique. Elle a été secondée par une autre approche basée sur les affects, par l'intermédiaire des proches.

[155]Cf « Les variables de devenir », partie II du rapport MÉCANISMES DE RISQUE ET FACTEURS DE DÉSISTANCE.

III.3 RÉALISER LE CARACTÈRE MENSONGER DE LA PROPAGANDE « DJIHADISTE » POUR ENTAMER UNE OUVERTURE COGNITIVE

Lors de tous nos suivis, les jeunes ont exprimé les premiers doutes[156] sur la confiance qu'ils accordaient à leur groupe à partir du moment où ils ont pris conscience des propos ambigus, contradictoires, paradoxaux voire mensongers dans les discours qui leur étaient tenus. Nous allons d'abord déconstruire cette prise de conscience, puis montrer comment l'aspect collectif la facilite, avant de bien préciser la méthodologie nécessaire à son émergence.

III.3.1 Prendre conscience du décalage entre son motif d'engagement et la réalité de l'identité et de l'action du groupe « djihadiste »

Aline a été déstabilisée par des éléments rapportés par une jeune qui s'était échappée de Daesh en 2015. Cette jeune femme nous avait contactés pour témoigner de ce qu'elle avait vécu en Syrie. Ce témoignage dénonçait les conditions matérielles de logement désastreuses du point de vue notamment de l'hygiène et la méchanceté soudaine des « sœurs », auparavant si fraternelles sur les réseaux sociaux. Ces dernières ne l'avaient pas défendue lorsque le groupe avait voulu la marier de force au lieu de la laisser prendre la direction d'un service hospitalier, comme cela lui avait été promis. Elle avait donc été incarcérée et avait réussi à s'échapper. Aline a été interpellée dans la mesure où son groupe lui promettait une belle maison avec piscine, la sécurité physique et psychique dans un monde solidaire d'entraide.

« ***J'ai commencé à avoir des doutes, lorsque j'ai entendu une sœur de retour de Syrie témoigner au CPDSI... C'était l'une des seules qui avait réussi à revenir vivante, à l'époque. Je l'ai rencontrée au CPDSI. Elle expliquait à quel point son arrivée là-bas l'avait déçue. La réalité était loin des promesses que Daesh lui avaient faites. Elle logeait dans des maisons qui appartenaient aux Syriens tués par le groupe car ils n'avaient pas fait allégeance. Elle m'a ouvert les yeux sur les conditions de vie en me décrivant l'absence d'eau chaude, la saleté et non pas la grande maison avec piscine promise… Et surtout, l'absence de solidarité entre sœurs, qui ne faisaient que se battre et se trahir entre elles... Alors que sur internet, elles lui avaient promis d'être « sœurs à vie », comme ce que j'avais vécu. A ce moment-là, je me suis sentie trahie car mes frères et sœurs m'avaient menti. C'est la première fois où j'ai commencé à remettre en doute leur sincérité. Je leur faisais tellement confiance, c'est comme si tout mon monde s'écroulait. J'ai commencé à lister toutes les choses contradictoires que j'avais entendues. Par exemple, sur la revendication des attentats en France, au départ, ils me disaient qu'ils avaient été réalisés par des Sionistes engagés par des sociétés secrètes pour faire monter l'islamophobie en France, et après ils***

[156]Cf les travaux de LAMINE A-S sur la question du doute (2014), « «I doubt ; Therefore, I Believe." Three Modalities of "Belief in the Making" » In Religion in Times of Crisis, edited by Gladys Ganiel, Christophe Monnot and Heidemarie Winkel. Leiden : Brill, 72-90 et plus généralement *Identités religieuses et monde commun*, L'Harmattan, à paraître en 2018.

m'avaient demandé d'être fière de mes frères qui s'étaient sacrifiés pour notre cause ! Cette incohérence éclatait à ma conscience tout d'un coup. Avant d'avoir écouté cette repentie au CPDSI, je ne pouvais jamais me poser de questions sans craindre d'être excommuniée par mon groupe. J'avais l'impression de devenir folle. Ils ne montraient jamais aucune preuve, si ce n'est des preuves qu'on ne pouvait pas vérifier, je devais croire en eux, en leur bonne parole. J'étais arrivée à un point où j'envoyais des messages pour leur demander leur autorisation sur chaque chose que je voulais faire. Je ne pouvais presque même plus respirer s'ils ne validaient pas que c'était quelque chose d'autorisé dans l'islam ! Et là, en écoutant la sœur rescapée, tout ce que j'avais refoulé remontait d'un coup à la surface. Qui étaient-ils vraiment ? Pourquoi dictaient-ils ma vie ? A partir de ce premier témoignage de la sœur rescapée de Syrie, je suis devenue très ambivalente et j'ai commencé à me poser beaucoup de questions...

(Aline, cf. l'intégralité de son témoignage dans le Livre blanc « Les désengagés » dans l'annexe).

Cette autre jeune a commencé à douter de la fiabilité du discours de son groupe en comparant la promesse qu'il lui faisait aux avis des autres « djihadistes ». Son témoignage est intéressant dans la mesure où elle s'engageait parce que le groupe lui avait promis de participer aux combats, et qu'elle s'est désengagée en découvrant que les femmes ne pouvaient combattre. Najet est typiquement une femme semi-désengagée (de son groupe qui lui a menti, mais pas de sa mission de combattre les soldats de Bachar Al-Assad). Elle est bien évidemment toujours radicalisée : elle croit encore profondément que seule « la loi divine peut régénérer le monde corrompu ». Réaliser que son groupe extrémiste lui a menti constitue néanmoins le démarrage d'une série de doutes, qui lui permettront progressivement de sortir de la vision binaire dans laquelle elle était enfoncée.

J'ai commencé à me demander si réellement les femmes pouvaient combattre avec l'EI… Tous les autres jeunes pro-Dawla, comme moi, étaient unanimes pour affirmer que les femmes ne combattaient pas en Syrie. Je ne voulais pas devenir policière de la Dawla mais bien un soldat, et ils m'assuraient que ce n'était pas possible. Pourtant, aujourd'hui, je me rends compte à quel point mon aveuglement était évident. Je n'avais jamais vu de femmes qui combattent dans les vidéos et témoignages... Tout le monde me disait que les femmes ne combattaient pas sauf les « frères » sur les réseaux. Eux promettaient de pouvoir faire une exception pour moi. Ils me persuadaient qu'il y avait quelques femmes qui combattaient sans jamais me donner de preuves. Je les croyais pourtant. Je n'échangeais qu'avec des hommes, contrairement aux « sœurs » qui parlaient très rarement à des « frères » sauf pour un mariage. Moi, je passais des heures à discuter avec des «frères » ici et là-bas, qui me parlaient du combat quotidiennement. Je n'avais pas de discussions sur la religion, je ne recevais pas de « rappels », on ne m'envoyait jamais de hadiths à part ceux qui parlent de combats et de djihad. J'ai constaté que le discours que j'avais entendu n'était pas du tout le même que les autres. Quand certains jeunes du CPDSI parlaient d'humanitaire ou de principes sur la religion, je ne comprenais pas un mot tellement j'étais ignorante. Les mécréants connaissaient plus de choses que moi sur l'islam. Je me suis rendu compte qu'avec mes « frères » sur internet, on parlait uniquement de combats,

d'armes, de solidarité entre frères d'armes, de violence, du gouvernement pourri qui avait détruit ma vie et celle de mes « frères ». Mais petit à petit, j'ai réellement cherché une preuve qu'une femme combattante existait. J'avais besoin de la preuve que je n'avais jamais eue. Jusque-là j'avais vu des femmes qui s'entraînaient, mais elles n'étaient pas sur le terrain de guerre. J'ai insisté auprès de mes « frères » pour obtenir des preuves avant d'essayer, à nouveau, de partir. Ils m'ont soudainement rejetée comme une moins que rien, parce que j'insistais. Ils ne supportaient pas que j'ose les contredire, que j'ose ne pas les croire uniquement avec leurs belles paroles. Maintenant, j'ai compris qu'ils ont réalisé qu'ils ne me contrôlaient plus complètement comme avant. C'est vrai qu'au départ, je ne posais jamais de questions, j'acquiesçais à tout ce qu'ils disaient. Pour moi, ils possédaient la vérité, j'étais une ignorante. C'était aussi simple que ça. Il ne m'était jamais venu à l'esprit de douter d'eux. (…) En Centre Educatif Fermé, j'ai beaucoup lu et enfin appris la religion. J'ai mieux compris certaines choses. J'ai surtout réalisé à quel point ils ne m'avaient rien enseigné et ne me parlaient que d'armes. Alors qu'ils savaient que je ne pourrais jamais combattre. J'ai parlé à une « sœur » qui a été incarcérée par les djihadistes parce qu'elle avait refusé de se marier. Mes « frères » savaient que je serais obligée de me marier et de rester à la maison pour faire des enfants, et ils m'ont menti. Du coup, qui étaient-ils vraiment pour me mentir ? Comment pouvais-je les considérer comme des frères ?

(Najet, cf intégralité de son interview dans le Livre blanc « Les désengagés », en annexe).

Dans la même logique, c'est un doute concernant l'aide apportée aux Syriens qui permet à ce jeune de se poser ses premières questions.

« J'étais encore très attentif aux reportages sur les groupes djihadistes. Cela m'a aidé dans ma déradicalisation. J'avais besoin d'accumuler les preuves pour être sûr qu'aucun groupe sur les 300 existant en Syrie ne réalisait les promesses qui m'avaient tant attiré. Depuis mon arrestation, la mélancolie était revenue puissance dix. J'avais souvent des idées noires et je cogitais énormément pendant la nuit. Il m'était impossible de fermer les yeux. Après toutes ces années, je voulais avoir une vie normale comme tout le monde. Pendant longtemps, à la simple notion du mot Syrie, je devenais dépressif. Je pensais systématiquement à ce qui se passait là-bas et je me sentais encore un peu hypocrite. Je ne voulais plus du tout partir pour combattre, mais au moins envoyer de l'argent ou faire quelque chose pour eux. Je culpabilisais énormément pour la population qui souffrait là-bas, surtout lorsque j'ai réalisé que les Syriens étaient attaqués par tout le monde. Je n'avais même plus la conviction que des groupes djihadistes étaient auprès d'eux pour les défendre et les protéger. Je me renseignais sur des tous petits groupes qui existaient, comme celui d'un Belge-Syrien qui était parti rejoindre la terre du Shâm pour défendre son pays. Il n'incitait pas à venir ; au contraire il décourageait, en disant que nous devions apprendre notre religion avant de vouloir rejoindre un combat qui ne nous concernait pas. Lui était parti car il était syrien, c'était son pays, il devait le défendre de Bachar El-Assad. J'avais entendu qu'il avait perdu son bras lors d'une attaque de Daesh dans une mosquée en Syrie. Il avait aussi perdu son fils qui était venu combattre à ses côtés. Ils étaient seulement

une petite dizaine dans ce groupe. Est-ce qu'eux se battaient réellement pour défendre le peuple? Je voyais des photos d'anciens militaires de Bachar El Assad actuellement protégés en Europe, avec leur famille. Ils avaient l'air d'être heureux et de profiter en famille de leur nouvelle vie alors que les réfugiés syriens souffrent et ne sont accueillis nulle part en Europe. Ou si mal. On les rejette, ils vivent la misère. J'avais beaucoup de mal à trouver ce monde juste. J'avais vu une vidéo qui m'avait beaucoup questionné sur les casques blancs. C'était une vidéo d'exécution amateur d'Al Nosra et on apercevait, deux secondes après l'exécution, les casques blancs recouvrir la victime d'une couverture de survie et enlever le corps. Je trouvais que le timing était très chronométré, comme s'ils attendaient juste à côté. J'avais vu une vidéo où ils paradaient ensemble, casques blancs et djihadistes d'Al Nosra. Ils intervenaient ensemble après les bombardements pour sauver des civils. Ils avaient des camions humanitaires. J'avais espoir qu'ils réalisent leurs promesses. J'ai entendu beaucoup de gens dirent que les casques blancs soignaient les combattants djihadistes armés en premier et les civils syriens en second... Lors d'un bombardement, ils ne se précipiteraient pas pour aller sauver les enfants, mais d'abord les combattants armés. Il y avait une espèce de connivence avec Al Nosra. Ils étaient vus comme faisant partie de la résistance. On les aurait même financés indirectement car ils auraient profité d'une partie de l'argent donné à la résistance. J'avais entendu en 2012 sur BFM, des politiciens dire que Al Nosra faisait du bon travail sur le terrain. Il y en a même qui disent que le gouvernement français les a armés. J'avais vu une vidéo, datant de l'époque où ils n'avaient pas encore dit qu'ils appartenaient à Al Qaïda, où ils montraient des cargaisons de missiles antichars français et américains. Un an plus tard, Aymen Zawahiri annonçait que le front Al Nosra était une branche d'Al Qaïda en Syrie (…) Plus je me renseignais sur la géopolitique des groupes djihadistes, plus j'étais sûr de moi. Je voyais des groupes comme Ahrar ech-cham qui se disaient Salafistes et qui étaient contre les attaques kamikazes etc., se rassemblant à 10 000 personnes, faire des factions. C'est comme Jound al Aqsa, je les soutenais parce qu'ils étaient neutres dans le conflit entre Daesh et Al Nosra. Dès que le groupe s'est dissous pour une histoire d'argent, une partie a porté allégeance à Daesh et une autre à Al Nosra. Pareil pour le groupe de la branche libyenne Ansar el charia : ces frères sont tous partis chez Daesh. Donc tu vois que l'idéologie est exactement la même, que ce soit des petits ou des gros groupes. J'avais vu aussi un reportage sur un bus qui ramenait des gens d'Alep vers Idlib. Des Syriens étaient bloqués pendant 48 heures. Un camion humanitaire est venu, des hommes jetaient des chips, des bonbons... Ils ont attiré des enfants et une personne du camion s'est faite exploser. On voyait les enfants morts. Un journaliste syrien était en pleurs, à genoux par terre. Je pense vraiment que c'était Nosra et non Daesh car ils ont beaucoup de camions humanitaires. L'attaque kamikaze aussi confirme à mes yeux que c'était un groupe lié à Al Nosra. J'ai peur du Jugement dernier, car j'ai voulu rejoindre des gens qui tuent tout le monde. En voulant partir en Syrie, mon intention était de faire comme eux, donc c'est comme si j'y avais participé. Je me sens complice des meurtres qu'ils ont commis. Devant Allah, je vais devoir donner des réponses.

Hamza, cf intégralité de son interview dans le Livre Blanc
« Les désengagés », en annexe).

Ce jeune se sépare et se met à combattre Daesh à partir du moment où il découvre que ce groupe est terroriste. Ce témoignage est particulier dans la mesure où ce sont principalement des Salafistes piétistes qui ont déradicalisé Fabien, parallèlement à la prise en charge qu'il avait au sein du CPDSI. L'étude des conversations montre qu'il ne s'agit pas de « Salafistes piétistes low-cost »[157] démunis de savoir religieux mais bien de Musulmans fondamentalistes érudits. L'instruction religieuse donnée à Fabien lui a permis de condamner son groupe « djihadiste » parce qu'il utilisait la violence pour attenter à la vie d'autrui. En plus de l'approche idéologique (l'islam interdit de tuer), le nouveau groupe Salafiste a facilité le désengagement de Fabien du groupe « djihadiste » en développant aussi une approche émotionnelle rassurante (« tu n'iras pas en enfer en vivant dans un pays géré par la loi humaine ») et une approche relationnelle compensatoire (« tu t'étais trompé de frères mais nous sommes là, solidaires et fraternels pour toujours »). Cela montre bien que l'on ne peut comparer la gestion des Salafistes piétistes fondamentalistes et celle des « djihadistes », même si les deux mouvances partagent l'idée que la loi divine est supérieure à la loi humaine.

« ***Maintenant, je ne les supporte plus, je ne peux plus les voir. A cette époque, j'étais perdu, j'avais vraiment une mauvaise croyance. Je suis complètement sorti de leur idéologie, je suis même à l'opposé. Je suis contre « eux » maintenant. Je n'ai eu aucun mal, de ma propre initiative, à couper avec les frères de Daesh avec qui j'étais en contact. Un frère salafi m'a dit de changer de compte et de tous les virer. J'ai appliqué ce conseil et je ne leur ai plus jamais parlé. Maintenant, je suis la mouvance de la Salafyia et je fais des mises en garde contre Daesh. Pour moi, le monde fait mal les choses. Il se met en guerre, il n'aide pas assez les pauvres. Les Occidentaux ont la haine contre l'islam. Beaucoup ne nous aiment pas et nous mettent des bâtons dans les roues. Ils font des amalgames justement à cause de Daesh. Je ne leur en veux pas, parce qu'à leur place, j'aurais peut-être fait pareil... Je pense qu'il faut leur montrer le bon comportement et éradiquer Daesh. Aujourd'hui, je voudrais plutôt me marier, pour avoir ma famille. C'est important pour moi : rendre heureux quelqu'un. Je pense que je pourrais apporter quelque chose aux autres. Tout n'est pas simple : j'ai encore du mal à vivre ma religion. C'est trop important pour moi, j'ai l'impression de la trahir. Elle doit pourtant passer avant tout, même avant les études ou ma famille. Si plus tard ma belle-mère me demande de choisir entre ma religion et elle, je choisirai ma religion. Pour moi, la religion, c'est adorer Allah, faire ce qu'Il a demandé, obéir au Prophète (Paix et bénédictions sur lui), accomplir les cinq piliers, l'unicité de Dieu (tawhid), apprendre sa religion et avoir le bon comportement. C'est aussi le montrer aux autres et essayer de les inviter à l'islam mais je n'ai pas la science pour cela. J'espère l'avoir un jour inch Allah (si Dieu veut). J'ai réalisé, qu'avec « eux », la religion c'était juste avoir la haine de l'autre et les tuer. Nous ne parlions jamais de religion au final. Mais quand on connaît vraiment l'islam et qu'on veut être dans le dîn (dans la pratique religieuse), ce n'est pas plus facile. En France, je n'ai toujours pas l'impression que je peux vraiment pratiquer ma religion. Par exemple, par rapport à la prière c'est compliqué, ou pour les sœurs, l'interdiction de porter le niqab ou le sitar. Actuellement, on me demande de raser ma barbe au lycée. Je sais qu'on peut être un Musulman sans porter la barbe mais c'est mon choix. Le fait qu'on m'impose de la retirer,***

[157] Cf II.4.

en me menaçant de me virer si je ne le fais pas, me fait vivre cela comme une persécution. Je suis retourné à l'école, je me suis investi dans mes études, mes notes sont remontées en flèche, je n'ai que des félicitations par mes professeurs concernant mon comportement et mon travail et on me menace quand même de me virer seulement parce que j'ai une barbe. Je trouve cela injuste, surtout que j'ai accepté de la tailler, ce qui était déjà dur pour moi. J'ai l'impression que je dois faire un choix entre mes études et ma religion.

(Fabien, cf. l'intégralité de son interview dans le Livre Blanc « Les désengagés », dans l'annexe)

Les témoignages de repentis ou d'autres « djihadistes » ont confronté les jeunes suivis à de nouvelles informations sur l'identité et l'action des terroristes, faisant émerger des incohérences entre leurs discours et les réalités du terrain. Mais ces témoignages nous montrent que la remobilisation cognitive fonctionne d'autant plus si l'incohérence constatée concerne une motivation personnelle du radicalisé. Comme chaque jeune se sent baigné dans une sorte de cohérence entre ses besoins (psychologiques et socio-politiques) et son engagement dans le « djihadisme », la prise de conscience du décalage entre son besoin (par exemple : participer à un monde où il ne se sente plus seul et humilié), la promesse de son groupe liée à son motif d'engagement (par exemple : promesse de venger les plus faibles contre les plus forts avec ses frères) et la déclinaison réelle de l'idéologie (tous ceux qui n'adhèrent pas à ce projet sont tués) le déstabilise et provoque des premiers doutes envers la crédibilité de son groupe. Ces premiers doutes constituent des fissures dans la nouvelle vision du monde binaire du « djihadiste » rempli de certitudes.

En terme de méthode, il semble donc fondamental d'identifier les motivations personnelles premières du radicalisé pour ensuite le mettre face aux actions de son groupe, ce qui permettra progressivement de le mettre face aux contradictions que son engagement dans ce groupe entraîne s'il veut rester fidèle à la motivation de son engagement premier. Évidemment, moins il y a de décalage entre ses motivations et la réalité du groupe, plus cette approche cognitive sera difficile à mettre en place. Cela explique que les jeunes réceptifs aux promesses de type « Zeus » soient plus difficiles à sortir de la radicalisation[158]. Ce n'est pas qu'ils soient plus dangereux que les autres, mais la promesse qui leur a été faite correspond à la réalité de l'action des terroristes. On ne peut donc baser leur remobilisation et leur reconstruction cognitive sur la prise de conscience du décalage entre leur besoin, la promesse et la réalité.

[158]Cf statistiques dans Partie II « Les variables de devenir » du rapport MÉCANISMES DE RISQUE ET FACTEURS DE PROTECTION.

III.3.2 La dimension collective est fondamentale pendant cette phase d'approche cognitive

Pendant la phase d'engagement, nous avons vu combien l'effet de groupe influait sur l'appropriation de l'idéologie. Il en est de même pendant la phase de désengagement. « Apprendre à douter » est un exercice plus rassurant quand on est plusieurs.

« ***Plus j'avançais dans les groupes de paroles, plus les doutes s'accumulaient, plus je me renseignais, plus je doutais... Je me suis rendue compte que j'en avais déjà de nombreux enfouis en moi que je n'avais jamais osé exprimer. Mais comme les autres en parlaient ouvertement, je ne pouvais plus les garder en moi. Je participais aux discussions... Pendant cette période, j'étais tombée sur une vidéo qui m'avait énormément chamboulée. Je me souviens même de l'heure exacte de quand je l'ai visionnée, il était 23h33. Ça n'avait rien à voir avec Daesh. C'était une vidéo où il y avait des accidents de voiture avec une musique triste en fond. J'ai ressenti une énorme peur de la mort. Pas pour moi, pas pour mon mari mais pour mes futurs enfants. À cette époque, même si je n'avais que 15 ans, je ne pensais qu'aux enfants que j'allais avoir avec mon mari. J'en voulais tout de suite, dès mon arrivée sur la terre du Shâm. Une seule pensée tournait dans ma tête : je ne voulais pas que mes enfants meurent dans d'horribles souffrances. Je ne me voyais pas en train de donner la vie sachant qu'il y avait la mort juste derrière. À la base, je partais en Syrie pour sauver des enfants, puis pour avoir mes enfants et fonder ma famille. Il y avait comme un truc bizarre tout d'un coup. J'ai commencé à remettre en question mon avenir chez Daesh à partir de ce moment-là. L'incohérence de leur promesse m'a frappée comme une évidence. Moi qui rêvais d'avoir des garçons, ils allaient partir dans les camps d'entraînement dès l'âge de 5, 7 ans. Des sœurs me l'avaient garanti. Les enfants allaient sur le front mourir. Quelle vie j'allais leur offrir ? Je n'avais pas envie de laisser mes enfants, la chair de ma chair, partir combattre. Les enfants devaient être protégés, aller à l'école, apprendre le Coran. J'ai éprouvé de fortes émotions à l'idée que mes enfants allaient mourir là-bas. Cela faisait longtemps que je ne ressentais plus rien. J'ai eu comme un déclic qui m'a fait renaître à nouveau. Je me suis dit que le CPDSI me faisait revivre... C'était comme si je m'étais perdue et que je me retrouvais un petit peu. Comme si je me reconnaissais et que je ne m'étais pas vue depuis longtemps... J'étais dans un puits sans fond pendant beaucoup trop longtemps et là, je voyais un peu de lumière. Ce n'est pas venu tout de suite, c'était un long tunnel à traverser mais avec mes parents, on voyait la sortie. Un peu comme si j'étais noyée pendant tout ce temps et que le CPDSI m'avait tendu la main suffisamment pour sortir la tête de l'eau. Et je me hissais en m'accrochant à mes parents.*** »

(Morgane, cf son interview intégral dans le Livre Blanc « Les désengagés », en annexe).

« ***Quand j'ai entendu un frère avouer qu'il avait des doutes, j'ai craqué. Depuis des mois, je m'interdisais de me l'avouer à moi-même. Avouer que j'avais des doutes, c'était comme avouer que je doutais de Dieu, que ma foi baissait. A chaque fois que je me posais une question, je la mettais de côté en me disant qu'il fallait que je raffermisse ma foi, que je m'étais laissé envahir par les murmures du Sheitan… Et je m'éloignais encore plus de la famille et de mes anciens amis, je me méfiais encore plus d'eux, en me disant que les doutes étaient forcément passés par des forces obscures négatives. Donc par des personnes du côté obscur quoi… En fait, tu finis par te soumettre à ton groupe comme si ton groupe avait remplacé Dieu. Et te poser des questions, c'est comme si tu trahissais tes frères… Mais c'est un vrai combat. Les doutes, tu en as toujours…. Surtout sur la question de tuer des civils. Tu n'oses pas le dire à tes frères mais tu en as. Et maintenant, je sais que chacun de notre côté, on en avait tous. Il aurait suffi que l'un d'entre nous craque pour que les autres puissent se libérer… Toi tu ne parles pas de tes doutes pour ne pas trahir tes frères. Mais quand tes frères disent qu'ils ont un doute, tu peux parler du tien sans avoir peur de les trahir. Au contraire, on reste ensemble avec nos doutes. C'est ce qui s'est passé au CPDSI en fait.*** »

(Majeur 22 ans, issu d'une famille athée de classe populaire, condamné pour prosélytisme).

« ***La préfecture et mes parents m'ont obligé à rencontrer le CPDSI. Je connaissais de réputation Dounia Bouzar. Je la voyais parfois passer sur des plateaux-télévisions. Sur les réseaux, on en parlait aussi. En plus, une sœur avec qui je devais me marier un jour m'avait dit « je vais voir le CPDSI » et je ne l'avais plus jamais revue connectée ! Elle avait disparu ! Un frère avec qui j'étais très proche les voyait aussi, il m'avait raconté quelques séances. J'avais prévenu ma mère : pas la dame de la télé ! Et puis je me suis retrouvée face à elle et son équipe, enfermé dans une salle. Ils m'ont immédiatement fait connaître des anciens djihadistes qui avaient pris du recul avec leur groupe parce qu'ils avaient découvert que ces frères leur avaient menti. Certains ou certaines avaient été les rejoindre puis étaient revenus, car ce qu'ils avaient vu n'avait rien à voir avec ce qu'ils imaginaient. Au départ, je ne croyais pas aux repentis. Ils étaient payés par Dounia et/ou le gouvernement pour nous manipuler. En rentrant, j'ai fouillé sur les réseaux pour vérifier s'ils étaient réels. A ma grande surprise, j'ai trouvé différentes preuves qui corroboraient ce qu'ils avaient dit. Leurs histoires étaient vraies… A chaque séance, je demandais des nouvelles d'Aline, celle qui devait être ma femme et qui était tombée elle aussi dans les mains du CPDSI. J'avais compris qu'elle sortait de Daesh, et curieusement, cela me donnait espoir et force. Si elle y arrivait, moi aussi j'y arriverais. Donc au fond, j'avais accepté la main qu'on me tendait sans le savoir moi-même. J'étais perdu entre l'envie de croire en la Dawla et l'envie d'ouvrir les yeux. Quand j'étais avec les frères de la Dawla, je leur demandais des preuves de leurs affirmations et à chaque fois, ils me disaient qu'ils me les donneraient après, toujours après... S'ils étaient persuadés d'avoir la vérité, pourquoi est-ce qu'ils ne me sortaient pas les preuves tout de suite ? Je me suis questionné sur l'existence des différents mouvements musulmans. Rien qu'avec le Coran, on pouvait recenser 73 mouvements. Chacun faisait parler Dieu comme il en avait envie... Ensuite, je me suis rappelé qu'ils avaient prétendu qu'on devait se détacher des valeurs matérielles et qu'en***

réalité, ils passaient leur temps à se filmer dans des belles bagnoles et des belles maisons. Ils m'envoyaient des vidéos où ils se goinfraient de pizzas et de chocolats kitkat... Je ne sais pas pourquoi je ne voyais pas la contradiction à cette époque ! Aujourd'hui j'arrive à dire clairement au groupe de la Dawla que je ne pense plus comme eux, que leur calife est un faux calife, etc. Avant, il était impossible de discuter de mes doutes. Il a fallu mes rencontres avec le CPDSI pour que je m'avoue à moi-même les mensonges que j'avais repérés. J'ai repensé à beaucoup de sujets, comme la décapitation... Je me disais que c'était une Sunna (règle de Dieu) et là, maintenant, je comprends le contraire. Une des raisons pour lesquelles j'avais donné autant de valeur à l'État islamique, c'était à cause d'un savant que je suivais. Quand ce dernier avait rejoint Daesh, ça m'avait marqué : je me disais qu'il ne pouvait pas se tromper tant il connaissait bien la religion. S'il partait rejoindre ce groupe, c'est que ce groupe était dans la vérité... De plus, j'entendais que des personnes intelligentes comme des médecins ou des avocats les rejoignaient. Aujourd'hui, personne n'a de nouvelles de ce savant, pas même sa famille... Ils ont dû l'exécuter ou l'emprisonner quand il a voulu corriger leurs mauvaises interprétations et actions... Mais ça, je ne le réalise que maintenant... Toutes les incohérences m'ont sauté aux yeux. La façon qu'ils avaient de traiter les prisonniers ou de les exécuter. Jamais le Prophète n'a donné un seul coup d'épée et encore moins coupé une tête. La manière dont ils ont établi le Califat, en s'autoproclamant. Le pire a été de voir les frères djihadistes se combattre entre eux pour accéder au pouvoir alors qu'avant, ils combattaient ensemble. La calomnie à laquelle ils s'abandonnent régulièrement a cassé mon mythe de communauté et de fraternité. Il est impossible d'être honnête et fraternel si l'on n'arrête pas de mentir… J'ai vu aussi qu'ils m'ont tous abandonné lorsque la police m'a attrapé. Il ne restait plus que mes parents.

(Hamza, cf. son interview intégral dans le Livre Blanc
« Les désengagés », en annexe)

Lorsqu'on confronte les radicalisés à des nouvelles informations concernant leur groupe extrémiste, de manière à faire émerger des incohérences, ces derniers passent par une étape où ils n'ont plus confiance en eux et éprouvent aussi une difficulté certaine à refaire confiance aux autres. Leurs repères sont brouillés et l'incertitude les panique. **La dimension collective du groupe de parole leur permet d'exprimer cette nouvelle anxiété, qui n'est plus liée à leur perception du monde corrompu mais à un questionnement sur la fiabilité de la solution qu'ils avaient trouvée pour faire face au monde corrompu** : leur engagement « djihadiste ». L'accompagnement du radicalisé à ce moment précis est fondamentale car face à cette nouvelle incertitude, il ne doit pas remettre en place de mécanismes de défense ou des nouvelles mesures compensatoires dysfonctionnelles. Il arrive en effet que certains jeunes, réalisant l'aspect utopique et mensonger de leur projet « djihadiste », deviennent toxicomanes ou adoptent d'autres conduites à risque pour fuir le monde réel. C'est aussi à cette étape que les plus fragiles au niveau psychiatrique (schizophrènes ou bipolaires non détectés par exemple) décompensent et tentent de se suicider à ce moment précis où ils commencent à faire le deuil de leur utopie.

La participation hebdomadaire à des groupes de parole collectifs peut les aider : leurs pairs, qui ressentent le même inconfort psychique, vont construire et échanger des « pensées alternatives » face aux incohérences découvertes dans le discours « djihadiste », qui vont fina-

lement assouplir la rigidité de leur cognition. **Se trouver face à des incohérences du discours de leur groupe extrémiste les oblige à chercher des explications, à échanger des informations, ce qui créé malgré eux une « ouverture cognitive »**, définie comme « processus par lequel la personne devient plus réceptive à des nouvelles idées et visions du monde »[159]. **Sans ouverture cognitive, les radicalisés resteraient dans un monde binaire où renoncer à la perception « djihadiste » les placerait dans le vide. Cette ouverture cognitive permet que d'autres grilles de lecture et pensées se mettent en place.** Elles complexifient le système de pensée qui perd son aspect binaire. Elles permettent aussi que les « djihadistes » ne se retrouvent pas dans le néant en abandonnant leurs pensées magiques.

Au sein du groupe de parole, le sentiment d'incertitude est valorisé comme expression de liberté : c'est bien de douter, de se poser des questions... **L'incertitude devient la preuve que la pensée se remet en marche, mais elle est plus facile à supporter lorsque les radicalisés sont ensemble pour la partager. Passer d'une vision du monde binaire rassurante parce que chaque geste est dicté, à une vision du monde où tout est questionné serait trop angoissant sans l'étayage du collectif de pairs.** Accepter ses doutes en sachant que d'autres anciens du groupe radical élaborent les mêmes questionnements est rassurant.

En terme de méthode, proposer des groupes de parole collectifs apparaît fondamental pour que les radicalisés passent par l'expérience et le soutien de leurs pairs pour sortir de leurs certitudes. L'aspect collectif est alors important car la distanciation avec le groupe radical entraîne à la fois la perte du cadre normatif rigide, le deuil de l'utopie et le sentiment de protection octroyé par le sentiment de fusion 'entre frères' ou 'entre sœurs'. Dans cette logique, pour les radicalisés qui ont encore le droit de partir à l'étranger, nous recommandons des camps de rupture au sein de pays musulmans offrant un « horizon alternatif »[160] à celui des promesses « djihadistes ».

III.3.3 L'approche cognitive ne peut fonctionner que si les conditions « d'insertion du doute » sont requises

Pendant notre expérimentation, nous avons mis au point un système où les proches, une fois qu'ils avaient rassuré le radicalisé (III. 2 Refaire confiance à ses proches pour refaire confiance à la société ou l'approche émotionnelle rassurante) devaient trouver un « scenario » pour les conduire à l'équipe sans qu'ils ne connaissent le véritable objectif de cette rencontre (la sortie de radicalisation). **La rencontre avec le « djihadiste » ne reposait jamais sur une « demande » de ce dernier, mais sur un scenario co-inventé avec les proches** (« *Nous avons trouvé une association qui va nous expliquer qu'on se trompe sur toi* », « *Nous avons trouvé une association qui va nous aider à te défendre* », etc.) A défaut, lorsqu'un jeune avait repéré sur le téléphone de ses parents ou de son conjoint que ces derniers étaient en relation avec nous, il se rigidifiait et se mettait dans une posture d'opposition ou de dissimulation telle qu'il s'avérait difficile d'intervenir.

[159]WIKTOROWICZ Quantin. (2004). *Joining the cause* : *Al-Muhajiroun and radical Islam*. Syracuse : Institute for National Security and Counterterrorism (INSCT) ; (2005). A genealogy of radical Islam. *Studies in Conflict and Terrorism*, 28(2), 75–97 ; (2006). Anatomy of the Salafi movement. *Studies in Conflict and Terrorism*, 29(3), 207.

[160]https://www.yabiladi.com/articles/details/63116/attaques-terroriste-l-aude-deracinement-francais.html, du sociologue Julien TARDIF, référent laïcité à la Protection Judiciaire de la Jeunesse.

Le contexte de la rencontre doit permettre de surprendre le radicalisé et d'avoir accès à quelque chose de réflexif, qu'il n'a pas eu le temps d'élaborer. En ce sens, la pression du gouvernement pour que nous intervenions dans les médias (pour sensibiliser les parents et les professionnels) était contre-productive pour les jeunes que nous suivions : au contraire, moins les « djihadistes » identifiaient l'équipe du CPDSI, plus cette dernière se révélait efficace.

Une autre condition d'efficacité pour qu'un « djihadiste » élabore ses doutes concerne la durée des groupes de parole. Le temps d'élaboration des doutes est long. Il faut compter une bonne moyenne de 10 mois de travail pour que ce processus commence à aboutir, avec une mise en place de groupes de paroles hebdomadaire qui dure chacun au minimum 3 ou 4 heures.

Cette jeune fille, très engagée dans le « djihadisme », écoute les doutes des autres parce qu'elle pense que leurs témoignages ne lui sont pas destinés. Le témoignage du jeune homme qui suit va dans le même sens.

« *À ma grande stupéfaction, j'ai commencé à avoir des doutes sur la cause. J'ai rencontré de nombreux jeunes au sein de ces groupes. Au début, je pensais que c'étaient des acteurs payés par le CPDSI et encore une fois je rigolais bien et je me moquais d'eux sur les réseaux. Je m'étais promis de ne jamais les écouter, je forçais mon cerveau à penser à autre chose, j'inventais des histoires dans ma tête pour surtout ne pas entendre le moindre mot. Malgré tout, je ne sais pas comment ni pourquoi, mais j'ai commencé à écouter ce que les autres disaient. Ils ne me parlaient pas à moi mais à l'équipe. Pour me rassurer, je me disais 'j'écoute juste pour après pouvoir tout répéter aux frères'. Petit à petit, j'ai reconnu des gens avec qui je parlais sur les réseaux sociaux et qui avaient d'ailleurs disparu. Leurs histoires me permettaient de les reconnaître car, au CPDSI, ils n'utilisaient pas les kounya que je connaissais. Je me demandais 'Mais qu'est-ce qu'ils font là ? Pourquoi ils se livrent ? Pourquoi ils ne font pas semblant comme moi ?' C'étaient bien des vrais frères et sœurs qui avaient voulu partir, comme moi. Malgré moi, j'ai commencé à les écouter. J'étais captivée par leurs témoignages et je les écoutais attentivement. Je me retrouvais beaucoup dans leurs histoires, dans leurs croyances, dans leurs sentiments. Je me posais les mêmes questions qu'eux. On se ressemblait beaucoup finalement.* »

(Najet, cf l'intégralité de son interview dans le Livre Blanc « Les désengagés », dans l'annexe)

« *Quand j'ai rencontré le CPDSI, je ne savais pas qui ils étaient. Mon père avait prétendu qu'on allait voir des jeunes avocats militants qui défendaient les Musulmans contre l'islamophobie d'état du gouvernement. Je ne sais pas trop pourquoi je l'avais cru. Peut-être parce que mon père est un révolté et que je risquais lourd lors de mon jugement. J'avais beau considérer mon père comme un mécréant, je restais attaché à lui et je voulais bien qu'il paye pour me défendre quand même… Je pointais 4 fois par jour et j'avais la rage. Je n'arrivais même pas à suivre une vidéo en entier avec tous ces allers-retours au Commissariat… Quand on est arrivé à la réunion, j'ai été surpris que l'entretien se passe dans une salle d'hôtel, mais mon père m'a dit que c'était une permanence gratuite organisée en plein centre-ville pour que tout le monde puisse y passer plus facilement. Je l'ai cru aussi. On est entré et j'ai vu plein de Musulmans : des hommes et*

des femmes. C'était logique. L'homme qui parlait nous a à peine salués et nous a demandé de nous asseoir en attentant notre tour. C'est ce qu'on a fait, bien que j'étais gêné par les femmes qui n'étaient pas complètement bien voilées. Mais je n'ai pas chipoté car je voulais vraiment savoir comment échapper à la justice des koffars. Et c'est là que j'ai entendu une histoire qui ressemblait à la mienne : le frère était passé par les Salafistes, puis par les frères d'Al Nosra, puis avait rejoint ceux de la Dawla. Il avait compris que c'étaient les frères de la Dawla les seuls authentiques et avait le même genre de pensées que moi. Je ne voulais pas l'écouter mais comme je m'ennuyais, j'entendais ses paroles et au fur et à mesure, j'étais attentif à ce qu'il racontait. Au début, je me suis demandé pourquoi il balançait tout ça à des inconnus, et puis je me suis dit que les avocats ont besoin de tout pour te défendre. Au fur et à mesure que je l'écoutais, j'avais l'impression que par moments il parlait de moi, surtout quand il a raconté le moment où il s'était avoué qu'il avait toujours eu des doutes sur la légitimité de tuer des civils. Il touchait bien en théologie, et c'est à ce moment-là que j'ai osé lui poser ma question. Après, on a discuté pendant 2 heures sans s'arrêter… Et j'ai demandé à le revoir. J'ai reconnu Dounia Bouzar, je l'avais vue à la télé, et j'ai compris que c'était le CPDSI et que mon père m'avait menti. Mais curieusement, ce qui comptait, c'était de pouvoir parler avec lui. Une fois qu'on a eu prié ensemble, je ne pensais qu'à venir rejoindre ce groupe. Ça aussi c'était curieux : le CPDSI nous laissait prier à l'heure. Certains membres de l'équipe priaient même avec nous. La peur qu'ils nous trahissent et parlent aux flics pour nous enfermer s'est effacée. C'étaient des koffars qui priaient et nous comprenaient quand-même mieux que les autres. On disait que le CPDSI était ce qu'on préférait dans le Taghout[161]. Finalement je suis revenu pendant 15 mois en tout, jusqu'à aujourd'hui. Il n'y a que la semaine dernière que le frère m'a expliqué qu'il avait livré son témoignage à l'époque exprès pour moi. Parce que le CPDSI avait décidé qu'on se ressemblait et que ça me toucherait. Il me l'a dit parce qu'ils m'ont demandé de faire la même chose : je dois témoigner pour des petits qui veulent partir. Et j'ai accepté.

(Majeur, 23 ans, issu d'une famille d'origine maghrébine, musulmane non pratiquante, condamné pour participation à entreprise terroriste).

Cela signifie que la mise à disposition de témoignages auprès de « djihadistes » pour faire émerger des incohérences doit contourner une difficulté de taille : le radicalisé ne doit pas avoir le sentiment que les témoignages lui sont destinés. S'il comprend que ses interlocuteurs cherchent à ébranler ses certitudes, il va se rigidifier encore plus, persuadé qu'il doute parce qu'il a une « baisse de foi » et que le « Sheitan a réussi à l'atteindre ». Toute stratégie frontale basée sur le registre du savoir se révèle au mieux inefficace, au pire contreproductive, renforçant les convictions du « djihadiste ». Cela explique sans doute l'inefficacité des contre-discours[162] quand ils arrivent trop tôt. En terme de méthode, il s'agit donc d'inventer des stratégies où le radicalisé entend de nouvelles informations sans avoir conscience qu'elles lui sont destinées.

Une fois que les premiers doutes émergent, le « djihadiste » passe par une étape d'ambivalence. Tous les jeunes que nous avons suivis sont passés par cette étape « entre-deux », où les paradoxes et les contradictions se multiplient parfois sans cohérence. Il ne sait plus exactement où « est le vrai » et où « est le faux ». L'équipe qui suit le radicalisé offre alors un

[161]Le jeune utilise ce mot ici pour qualifier le fait que les membres de notre équipe respectent les lois humaines et de collaborent avec un gouvernement démocratique.

[162]CIPC 2017, *Ibid.*

espace où il est permis d'exprimer cette ambivalence. Cette période peut durer plusieurs mois, avec des moments de régression.

« *Il y a un argument qui était resté quand-même longtemps dans ma tête… Ils nous disent - je crois que c'est un hadith - que Allah va faire un tri vers la fin du monde et que ce sont les meilleurs qui iront au Sham. Sinon, c'est que Allah aura refoulé les autres. Alors à chaque fois que je doutais, je me disais : attention, Allah est en train de me refouler parce que ma foi n'est pas assez forte. Et je me battais contre moi-même pour ne pas douter. Maintenant, je me dis que j'aurais déjà dû réfléchir à ce que c'était, « les meilleurs ». Etions-nous « les meilleurs » parce qu'on était prêt à faire le takfir de tous les autres Musulmans ? Mais j'étais complètement paumée. Le soir, dans mon lit, je me disais 'en fait, il faut que tu fasses quoi pour plaire à Allah ?' Ça me rendait folle, ça m'obsédait… Je ne savais pas du tout quoi faire... On a toujours le doute de se dire 'Est-ce que c'est vraiment bien ou c'est vraiment mal...' Comme on n'a pas la connaissance nécessaire sur l'islam, on se dit peut être que ce qu'ils nous disent c'est vraiment bien, parce qu'à la base les Musulmans qui sont partis là-bas ils voulaient faire le bien, du coup à la base est-ce qu'ils nous disent pas ça parce que c'est le vrai truc à faire et que c'est bientôt la fin du monde pour de vrai... Et d'un autre côté, on a l'autre truc où on se dit « mais non faut pas faire ça, Dieu il n'a jamais dit qu'il fallait tuer... On a le verset coranique qui revient et qui dit je crois : 'Tuer une personne, c'est tuer toute l'humanité'... Alors on devient complètement schizophrène : le lundi on les admire, le mardi on les met plus bas que terre... Le lundi, on veut croire le CPDSI, le mardi on menace toute l'équipe… J'en arrivais à un point où je ne voulais plus regarder la télé au CEF car la simple image me donnait envie de les rejoindre. Il faut dire que les journalistes mentaient tellement que forcément, ça donnait envie de les rejoindre pour les défendre. Quand j'entendais le nom, ça me remettait le doute, je ne faisais pas exprès, c'était plus fort que moi... Même quand le gouvernement ou les journalistes montraient des images de propagande pour les dénoncer, le simple de fait de voir des frères et des sœurs, ça me donnait trop envie d'être avec eux en fait... C'était « le mythe de la Oumma » Après je me disais qu'ils ne respectaient même pas les bases de l'islam. Bref, je nageais dans le brouillard…* »

(Mineure 17 ans, issue d'une famille musulmane de classe populaire, condamnée pour participation à une entreprise terroriste)

« *Plus les doutes s'accumulaient, plus j'ouvrais les yeux. Je réalisais qu'ils interdisaient la musique alors qu'ils l'utilisaient dans toutes les vidéos. Je réalisais qu'ils interdisaient les images alors qu'ils en mettaient partout dans leurs vidéos. Je pouvais parler de mes doutes au CPDSI sans que personne ne me juge, ni dans un sens, ni dans l'autre. Je pouvais tout dire et son contraire. Car parfois, pendant longtemps, j'étais perdue. Un jour je croyais Daesh, le lendemain je croyais le CPDSI. Parfois je changeais d'avis d'une heure à l'autre. Toute l'équipe a toujours cru en moi. Elle me disait que l'ambivalence était un état normal. D'autres jeunes oscillaient dans leurs pensées comme moi, cela me rassurait.* »

(Aline, cf l'intégralité de son témoignage dans le Livre blanc « Les désengagés » dans l'annexe).

« Il existe plus de 300 groupes en Syrie, je pensais qu'il devait bien en avoir un qui était véridique... J'ai vécu une longue période d'ambivalence. Je détestais Daesh mais je voulais croire en un monde utopique. Je pensais qu'Al Nosra était différent. Je me suis désengagé de Daesh pour replonger chez Al Nosra, pour ensuite me désengager d'Al Nosra pour replonger dans des petits groupes inconnus pour au final arriver à me désengager définitivement. Je voyais dans les vidéos de Nosra qu'ils aidaient réellement les gens et avaient un projet humanitaire. Ils appliquaient plus l'islam. Avec mon assignation à domicile, je ne pouvais pas sortir et m'ennuyais beaucoup. Ma culpabilité continuait à me ronger. J'étais mort à l'intérieur, j'avais la haine. Quand je voyais des images de bombardements sur BFM TV ou autre, je devenais fou. Il m'est arrivé à plusieurs reprises de faire des crises de nerfs impossibles à maîtriser. Je cassais tout chez moi. Je frappais mon père. Ça tournait en boucle dans ma tête, « vous êtes là bien en sécurité, vous êtes des hypocrites ! On est là alors que nos frères se font bombarder ! » Pour montrer que la Dounya (vie ici-bas sur terre) n'était pas importante pour moi, je cassais l'IPhone, la télévision, tout ce qui avait de la valeur… J'allais dans la rue en criant, en insultant tout le monde. Je suis même monté sur le toit d'une voiture en claquettes un jour, en hurlant comme un malade. Tous les voisins me voyaient et devaient se dire : sa place est à l'hôpital psy ! J'ai déjà eu ce genre de réactions après le décès de mon grand-père à l'école, vers mes 12 ans. Mes crises étaient souvent déclenchées par un sentiment d'injustice. Je n'arrivais pas à m'exprimer, la violence était mon seul moyen d'expression mais ça n'était jamais à l'encontre de mes parents, avant Daesh... J'avais besoin de trouver un groupe sincère, je le cherchais encore. Je me suis demandé qui était réellement Al Baghdadi ? J'ai regardé son prêche à la mosquée de Moussoul. Je recherchais plus l'idéologie que l'image du groupe. J'essayais pour ne pas me faire avoir à nouveau de regarder beaucoup moins de vidéos et de me concentrer sur le discours. Ça a été très dur quand j'ai vu la nouvelle vidéo « Comme des lions » d'Omar Omsen, le recruteur, sur YouTube. Il est beaucoup plus manipulateur. Il avait un discours beaucoup plus ouvert sur les parents contrairement à l'État islamique qui dit clairement que si tes parents ne prient pas, ils vivront mécréants et il faut les combattre. Lui, il suivait l'avis de certains savants saoudiens qui sont incarcérés. Je pense que c'était pour mieux vendre le produit à la famille de la personne qui est là-bas ou de la personne qui veut partir, plutôt qu'une intention sincère. Sur les questions de djihad, c'étaient les mêmes propos que Daesh, sauf qu'il le tournait différemment. Il mettait en place la stratégie d'Al Qaïda, en faisant semblant d'apporter des preuves par des hadiths. Il se référençait beaucoup au tribunal islamique dans cette vidéo. Les membres de Daesh, eux, appellent les gens à faire des actions sans aucunes preuves. Ce sont deux stratégies différentes mais le but est identique. En parallèle, je travaillais toujours sur mes idéologies, mes doutes. Je devenais plus ouvert, moins rigide. Je pensais, par exemple, que l'homosexualité était un péché grave mais que ça ne t'excommuniait pas de l'islam pour autant. »

(Hamza, cf l'intégralité de son interview dans le Livre Blanc « Les désengagés », en annexe).

« Maintenant, je ne sais même plus quoi penser. C'est pesant. Je n'aurais jamais dû me mettre dans des problèmes comme ça. Il y a plein de choses que j'aurais voulu faire et que je ne peux plus faire maintenant. J'ai l'impression d'être enfermée. Ça a pris trop de place dans ma vie. Je suis convaincue aujourd'hui que ce que fait Daesh est inhumain. Je pense que je suis sortie de leur idéologie, je ne suis plus du tout pour eux mais j'ai encore des doutes. Il y a des choses qui n'ont pas changé dans mon mode de pensée. Je pense toujours que la vie est éphémère et qu'il ne s'agit que d'un passage pour faire ses preuves. Je suis écœurée quand je pense que j'ai pu adhérer à leur idéologie. Avant de m'en détacher complètement, je me suis penchée sur les autres groupes djihadistes. J'ai même un moment été pour Al Qaïda. Je crois qu'au fond, j'ai toujours été pour Al Qaïda même si je n'avais que des contacts avec le groupe Daesh. Je ne savais même pas à ce moment-là qu'Al Nosra était un groupe d'Al Qaïda. J'adhérais à Daesh, un groupe qui combattait le groupe auquel je voulais adhérer en fin de compte… Je suis restée amie avec certaines de mes sœurs, certaines mêmes qui sont sorties de tout ça. En ce qui concerne les réseaux sociaux, je m'en suis coupée définitivement. Aujourd'hui, je me sens plus proche de ma famille et j'ai renoué avec d'anciennes amies que j'avais rejetées à l'époque. Certaines d'entre elles connaissent mon parcours. Néanmoins, je préfère rester chez moi parce que je me sens jugée et pointée du doigt. Malgré mes doutes et mon dégoût pour la Dawla, j'ai de nouveau essayé de partir en Syrie… Ce n'était plus du tout pour les mêmes raisons que la première fois. Je voyais mes parents en plein divorce. Ma mère quittait le domicile familial quotidiennement pour se réfugier chez ses sœurs dans d'autres villes en nous laissant seuls avec notre père. Je me transformais en femme de la maison, je devais faire le ménage, à manger, m'occuper de mon petit frère, c'était assez dur. Mon père n'a jamais rien fait. Il ne s'est jamais occupé de nous, il est là sans être là. Je devais confronter mon frère pour qu'il ne rentre pas trop tard, contrôler qu'il aille bien à l'école, vérifier ses fréquentations, etc. Je m'inquiétais beaucoup pour lui, je le voyais plonger avec des mauvaises personnes du quartier mais je n'arrivais pas à le stopper. Ma mère a déjà énormément souffert quand mon grand frère est allé en prison, le petit ne devait pas le rejoindre. En plus sa seule fille qui ramène la police anti-terro à la maison. Je pensais avoir une responsabilité dans leurs conflits. J'étais persuadée d'être une mauvaise fille et de la faire souffrir. J'étais responsable du mal-être de ma mère. Ça me déchirait le cœur quand je l'entendais recroquevillée dans un coin pleurer presque tous les soirs. Je culpabilisais beaucoup d'avoir envisagé de laisser ma maman toute seule. C'est contradictoire car je pensais à nouveau partir pour, cette fois-ci, libérer ma mère. Je me disais qu'elle aurait moins de problèmes si je partais, qu'elle souffrirait moins. J'arrêterais de lui faire du mal. J'avais sans arrêt des remarques de ma famille qui me cataloguait comme une terroriste. J'avais tout le monde contre moi. Ma famille est musulmane et me trouve naïve et bête d'avoir pu me faire manipuler. Pour eux c'est la preuve que je suis une ignorante et une faible d'esprit. En plus, ils me pensent responsable de l'embrigadement de ma cousine avec qui j'ai failli partir la première fois. Ça a fait des guerres entre les familles, je n'ai plus le droit de l'approcher maintenant alors qu'on était très proches. Elle me manque. En partant là-bas, je voulais me punir de ne pas être à la hauteur de ce que ma mère méritait. J'avais tout préparé, j'avais pris les papiers d'une amie, volé des bijoux pour me payer le voyage et direction la mort. Car cette fois, je n'y allais pas pour apprendre la religion, pour me marier et fonder une famille, j'y allais pour mourir le plus vite possible, en finir avec cette vie et libérer les souffrances de ma mère. Je devais me punir. Elle m'avait dit un jour une phrase qui m'avait énormément

culpabilisée : « Tu as vu tout ce que tu as fait et pourtant je suis toujours là pour toi ». Je voulais une ceinture explosive. Une sœur m'avait encouragée à devenir sa coépouse car son mari était inscrit sur la liste des martyrs et m'a promis que je pourrais l'accompagner dans sa mission lorsque ce sera son tour. Quand j'ai changé d'avis par peur de ne pas me tuer moi uniquement mais de tuer aussi ma mère, cette sœur m'a immédiatement traitée de mécréante.

(Najet, cf l'intégralité de son interview dans le Livre Blanc « Les désengagés », en annexe)

Pendant cette période d'ambivalence, le jeune apparaît clivé. Il se positionne à la fois avec l'intérieur de son groupe radical et avec l'extérieur. **Cette combinaison de deux niveaux de convictions parfois contradictoires est compliquée pour les professionnels, car ils doivent à chaque rencontre évaluer là où en est l'individu. L'efficacité du travail dépend de cette donnée, car les groupes de parole doivent être équilibrés : les professionnels ne peuvent rassembler des radicalisés qui en sont au même degré de certitudes (ou d'incertitudes). Pour qu'un groupe de parole fonctionne, les jeunes doivent présenter des différences en termes de processus de radicalisation, d'étapes de radicalisation, de motifs d'engagement, de niveaux de doutes et des raisons de ces derniers, etc.** A chaque séance, le groupe se recompose, de manière à maintenir une hétérogénéité dans les cognitions des membres qui vont échanger. Cela permet de ne pas reproduire le sentiment d'exaltation existant du groupe radical tout en permettant un étayage groupal qui protège du néant dans ce passage délicat de deuil de l'utopie, qui peut comprendre le même type d'étapes de deuil définies par les psychologues : le choc, la douleur, la culpabilité, la colère, la négociation, la dépression, la douleur, la reconstruction et l'acceptation…

III.4 L'APPROCHE IDÉOLOGIQUE, UN LONG TRAVAIL

« *Quand j'ai appelé Dounia, j'avais fait le deuil d'Al Qaida et de tous les groupes djihadistes. C'était clair pour moi que ces personnes trahissaient les valeurs de l'islam et commettaient des meurtres contre l'humanité en prétendant construire un monde meilleur. Mais il restait une petite lueur dans le coin de mon esprit : l'espoir qu'un jour, les lois divines puissent être appliquées de manière authentique, pour faire le bien sur terre. Ce concept de « loi divine » était clair pour moi. Je séparais ce qui venait de Dieu du monde humain. J'imaginais qu'on pouvait accéder à la parole divine sans passer par l'humain. Ce n'est plus le cas aujourd'hui : je réalise que les lois divines ne sont qu'une utopie, car ce sont toujours les êtres humains qui les interprètent et les appliquent. C'est en écoutant les jeunes du CPDSI que j'ai réalisé à quel point l'interprétation d'un texte religieux dépend des sentiments, des subjectivités, des histoires et des vécus des êtres humains. Le lien entre leurs idéaux, leurs besoins et la façon dont ils adhéraient à telle ou telle interprétation était trop flagrant pour que je ne le perçoive pas. Pour chaque jeune, la déradicalisation consistait à lui montrait que son engagement ne relevait pas d'une mission divine mais bien de son besoin personnel. Alors il pouvait travailler sur lui au lieu de s'échapper dans le divin. Et parallèlement, à chaque fois, je réalisais à quel point mes interprétations avaient aussi été le fruit de mes besoins personnels. Ce que j'imaginais sacré était en fait très humain. En sortant des séances, j'admettais que pendant des années, j'avais fait parler Dieu comme j'avais envie qu'Il parle, au lieu de l'écouter. Au-delà de la compréhension de ma radicalisation et de ma déradicalisation, les séances du CPDSI m'ont mené à une grande découverte : finalement, j'étais musulman depuis toujours mais je n'avais jamais pensé à Dieu. Pour moi, être musulman, c'était respecter les rituels, faire la prière à l'heure, garder le Qamis, régler les problèmes politiques de l'Algérie, aider les persécutés, protéger mon groupe, ne pas écouter de musique, ne pas me faire prendre en photo, aller dans le sens de ce que pensaient les autres... Au fil des séances et des discussions avec l'équipe du CPDSI, je me suis mis à penser à Dieu. C'était entre Dieu et moi. J'ai découvert que Dieu était dans mon cœur. Et que mon cœur se remplissait de Dieu. Pour cette raison, je sais au plus profond de moi que le djihadisme ne pourra plus jamais m'attirer : parce que j'ai rencontré Dieu. Aucun humain ne se mettra plus jamais entre Lui et moi.*[163] »

Ce témoignage de Farid Benyettou exprime la dernière étape de sortie de radicalisation, celle qui fait la différence entre les « désengagés » et les « déradicalisés ». Elle demande à ce que le radicalisé, après s'être désengagé de son ancien groupe radical et des promesses qu'il lui avait faites, ainsi que de l'utilisation de la violence, arrive à faire le deuil de la croyance selon laquelle « seule la loi divine peut régénérer le monde ». A défaut, il reste vulnérable face à une nouvelle promesse de la part d'un groupe qui se présenterait comme plus authentique que Daesh[164].

[163]BENYETTOU Farid, *Mon djihad, Itinéraire d'un repenti, Ibid.*

[164]Cf. nos statistiques dans le rapport MÉCANISMES DE RISQUE ET FACTEURS DE DÉSISTANCE. Au bout de 2 ans de suivi, environ un tiers de nos désengagés n'a toujours pas fait le deuil de l'utopie selon laquelle « Seule la loi divine peut régénérer le monde ».

Parler d'approche idéologique va au-delà de la sortie de radicalité. Il s'agit de familiariser l'ancien radicalisé à une lecture critique des textes religieux. On pourrait parler d'éducation à la religion. En effet, entretenir une référence constante à « l'islam authentique » entraîne une posture où les croyants pensent que des solutions toutes prêtes « attendent » dans le texte divin. Ce type de relation aux textes sacrés entraîne la négation de tous les facteurs extra-religieux qui interviennent dans la construction d'un individu et dans sa relecture des textes. Au lieu de prendre en compte les paramètres de contexte qui permettent une relecture des textes sacrés, ce type de croyants se sert des textes comme d'une sorte de prêt à penser et de schéma de conduite. Cette conception d'un islam pur et abstrait, détaché du temps et des lieux, indépendant des facteurs extra-religieux, ne laisse pas de place à la dimension dialectique du dialogue entre les hommes et leur message divin. Si la solution se trouve dans le texte et non dans la compréhension du texte, alors ceux qui veulent avoir accès à « la Vérité » doivent passer par le texte sacré…. Ce faisant, ce type de Musulmans impose subrepticement sa propre interprétation du texte et instaure un statut de l'islam comme référence supérieure à toute autre. Poussée à l'extrême, cette relation au texte religieux conduit à des problèmes de relations avec la liberté de conscience des autres citoyens, avec le vivre-ensemble et le respect de la laïcité, même si elle ne mène pas systématiquement, loin de là, à l'islamisme et/ou à la violence.

Parler d'approche idéologique signifie pour nous faire en sorte que le jeune admette au contraire l'historicité du fait religieux et estime que le texte sacré révèle son sens dans le dialogue avec l'être humain qui le lit. Il s'agit de reconnaitre que l'être humain comprend sa religion en fonction de ce qu'il est et de ce qu'il vit. Admettre cette interaction entre l'émetteur (Dieu) et le récepteur (le croyant qui lit) amène à reconnaître l'existence de facteurs extra-religieux dans la construction des individus et de la société : puisqu'on n'islamise pas tout, puisque l'islam n'a pas « tout inventé », on reconnaît qu'on est le produit d'autre chose. L'individu est défini à la fois comme déterminé par des facteurs économiques, sociaux, culturels, familiaux, historiques, etc., et comme un acteur qui construit sa religiosité à partir de ces expériences.

Dans cette conception, les textes sacrés ne sont pas sources de séparation avec les autres hommes pour déterminer des valeurs ou des vérités. L'islam n'est plus perçu comme en concurrence avec les autres visions du monde. Au contraire, ces dernières aident le Musulman à se construire de manière plus riche et lui permettent d'accéder à de nouvelles dimensions du message divin, à partir de sa réalité d'aujourd'hui. Selon cette conception, les sciences modernes sont un acquis précieux pour affiner la compréhension et la réception du message divin. Plutôt que de chercher ce que l'islam dit, ces croyants cherchent ce que l'islam peut leur dire aujourd'hui à travers leur vie, en fonction d'une situation historique et selon des catégories culturelles nouvelles. La solution n'est alors pas dans le texte mais dans la compréhension du texte, qui s'approfondit grâce aux apports des autres, dans un véritable échange où personne ne pense détenir « la vérité »[165].

Les croyants qui admettent une interaction entre l'être humain et le texte, valorisent une religiosité que chacun doit construire au travers de sa propre histoire ; ils s'intéressent à d'autres visions du monde et se faisant, ils enrichissent leur propre regard sur le monde, et de ce fait, leur compréhension des textes sacrés. Ils savent en effet que c'est leur expérience personnelle et actuelle qui les amène à lire « rétroactivement » la présence des droits modernes dans le Coran. Ils distinguent donc le message divin de son expression particulière dans une culture donnée

[165]Cf. nos réflexions à ce sujet dans *Monsieur Islam n'existe pas, Pour une désislamisation des débats*, Hachette, 2004.

et font la distinction entre « crédo » et histoire. De nombreux auteurs[166] ont mis en évidence le mélange entre « credo » et histoire dans le terme « islam », alors que la différence est faite entre christianisme et chrétienté. Afin d'éviter l'utilisation idéologique de la religion[167], ils insistent pour que l'on distingue l'ensemble des valeurs énoncées par le Coran de la pratique historique qui a constitué la pensée religieuse (théologie et droit), et enfin la foi individuelle.

Les normes apparaissent alors à leurs yeux comme le résultat de processus sociaux et historiques, dues à l'interaction des hommes avec leurs textes. Le pluralisme, le dialogue avec d'autres – non musulmans ou non croyants - est vécu comme l'opportunité d'une nouvelle démarche cognitive qui permet de différencier le message coranique de la compréhension qu'en ont eu les premiers Musulmans[168]. En France, ce travail est entrepris par exemple par l'imam Tareq Oubrou[169], par l'islamologue Rachid Benzine[170], par Ghaleb Bencheikh[171] ou Omero Marongiu-Perria[172], mais aussi par certains anciens islamistes, qui ont déconstruit leur ancienne relation au texte[173]. Il y a aussi le travail de symbolisme entamé par les mouvements soufis qui peut contribuer à cette réflexion[174]. Cette désacralisation de l'histoire musulmane leur apparaît comme une libération, face à des discours religieux qui présentent les modèles du passé comme devant prévaloir sur ceux du présent, et pour qui la seule façon d'être fidèle au patrimoine musulman consisterait à raisonner comme les pieux ancêtres. C'est là une posture moderne, qui accorde une pleine légitimité à l'expérience humaine, à l'agir partagé, à la praxis, comme fondements constitutifs d'une nouvelle production théologique.

---

[166]Certains de ces auteurs sont nommés « Nouveaux penseurs de l'islam » par Rachid Benzine. Cf Rachid Benzine, *Les nouveaux penseurs de l'islam,* Albin Michel, 2004. Cf aussi DJAIT H., *La Grande Discorde*, Religion et politique dans l'islam des origines, Paris, Gallimard, 1989 ; FILALI-ANSARY A., *L'islam est-il hostile à la laïcité ?* Casablanca, Le Fennec, 2000 ; ABDERRAZIQ A., *L'islam et les fondements du pouvoir,* La Découverte/CEDEJ, 1994 ; JABRI M.A., *Introduction à la critique de la raison arabe*, Paris, La Découverte, 1995 ; NASR ABOU ZEID, *Critique du discours religieux*, Sindbad/Actes Sud, 1999 ; ABDERRAZIQ A., *L'islam et les fondements du pouvoir*, La Découverte, 1994 ; CHARBI Mohamed, Islam et Liberté, Albin Michel, 1999 ; DJAIT Hichem, *La grande Discorde*, *Religion et politique dans l'islam des origines*, Galimard, 1989 ; ESACK FARID, *Coran Mode d'emploi*, Albin Michel, 2004 ; FERJANI Mohamed Chérif, *Islamisme, Laïcité et droits de l'homme,* L'Harmattan ; SOROUSH Abdul Karim, *Reason, Freedom and Démocratie in Islam*, Oxford, Oxford University Press, 2000 ; TALBI Mohammed, *Plaidoyer pour un islam moderne*, Cérès et Desclée de Brouwer, 1998 ; *Universalité du Coran*, Actes Sud, 2002 ; et tous les ouvrages de Feu ARKOUN Mohammed….

[167]Mohammed ARKOUN et Joseph MAÏLA, *De Manhattan à Bagdad, Au-delà du Bien et du Mal*, Paris, Desclée de Brouwer, 2003, p.101 : si la mytho-histoire conserve la « qualité discursive des œuvres, la puissance évocatrice d'univers enchantés, la richesse symbolique de figures idéales proposées à la contemplation (…) », la mytho-idéologie quant à elle, prétend à « la scientificité de ses postures et de ses enseignements afin de gommer les vestiges du mythe ».

[168]C'est tout le travail entrepris en France par l'imam de Bordeaux, Tareq Oubrou, et c'est le sens de sa tribune avec 30 imams « Contre le terrorisme et les crimes antisémites qui ont frappé aveuglément notre pays », en réponse au manifeste « Contre le nouvel antisémitisme » signé par 300 intellectuels, qui demandent à ce que certains versets du Coran soient ôtés.

[169]Tareq OUBROU et Marie-Françoise COLOMBANI, *La féministe et l'imam*, Stock, 2017 ; Tareq OUBROU, *Ce que vous ne savez pas sur l'islam*, Editions Fayard, 2016 ; Tareq OUBROU, Leïla BABES, *Loi d'Allah loi des hommes* ; Albin Michel, 2002. Cf aussi ses 12 vidéos pédagogiques dans la bibliothèque virtuelle gratuite de NOORONLINE sur le site du CPDSI.fr

[170]Rachid BENZINE et Delphine HORVILLEUR, *Des mille et une façons d'être juif ou Musulman* ; Seuil, 2017 ; Rachid BENZINE et Ismaël SAIDI, *Finalement, il y a quoi dans le Coran ?* La boîte à Pandore, 2017 ; Rachid BENZINE et Christian DELORME, *La République, l'Eglise et l'Islam*, Bayard, 2016 ; Rachid BENZINE, *Les nouveaux penseurs de l'islam*, Albin Michel, 2004.

[171]Ghaleb BENCHEIKH, *Petit manuel pour un islam à la mesure des hommes*, K. Latès, 2018 ; Ghaleb BENCHEIKH et Antoine SFEIR, *Lettre ouverte aux islamistes,* Bayard, 2008…

[172]Omero MARONGIU-PERRIA, *Rouvrir les portes de l'islam*, Atlande, 2017.

[173]Farid ABDELKRIM, *Pourquoi j'ai cessé d'être un islamiste ?* Les points sur les i, 2015 ; Mohamed LOUIZI, *Pourquoi j'ai quitté les frères Musulmans*, Michalon, 2016…

[174]Cf les vidéos pédagogiques sur la symbolique Musulmane de Muhammad VALSAN et celles de Tareq OUBROU dans la bibliothèque virtuelle gratuite de NOORONLINE sur le site du CPDSI.fr.

Ce changement idéologique prend du temps, d'autant qu'il doit remettre en question des certitudes partagées par des Musulmans non violents[175]. Nous préférons donc parler « d'éducation religieuse », notion plus large que celle de « discours alternatifs ». Au fond, notre retour d'expérience nous fait penser que pour que les discours alternatifs fassent autorité (écouter de la musique, regarder des tableaux ou des photos, voter et participer à la démocratie n'entravent pas l'Unicité de Dieu (le Tawhid)…), l'éducation religieuse pour changer le rapport au texte du Coran est nécessaire.
Le discours alternatif est efficace sur la durée, une fois que le jeune n'est plus radicalisé et qu'il est capable d'entendre de nouveaux arguments et de nouveaux savoirs sans avoir peur d'aller en enfer. Il est aussi nécessaire en amont d'une possible radicalisation. Mais il est inopérant au cœur du processus de radicalisation, car les « djihadistes » sont persuadés que tous ceux qui ne pensent pas comme eux sont au service des sociétés complotistes contre « le vrai islam ». C'est aussi pour cette raison qu'ils ne prient plus dans les mosquées françaises, estimant que prier derrière un imam qui reste en France[176] (et qui donne donc ses impôts directs et indirects à un gouvernement qui dirige une société avec des lois humaines) revient à faire du Shirk (de l'associationnisme)[177]. Il arrive même parfois qu'un discours alternatif soit contre-productif, dans la mesure où le groupe radical a prévenu le jeune que « les Musulmans hypocrites et égarés jaloux vont tenter de l'éloigner de la vérité ». Dans ce cas, aux yeux du radicalisé, l'arrivée du discours alternatif vient confirmer les prédictions du groupe radical et renforce son autorité, au lieu de la déconstruire. L'approche idéologique est donc plus opérante une fois que le radicalisé est au moins désengagé.

[175]Cf nos statistiques dans le rapport MÉCANISMES DE RISQUE ET FACTEURS DE DÉSISTANCE. Au bout de 2 ans de suivi, environ un tiers de nos désengagés n'a toujours pas fait le deuil de l'utopie selon laquelle « Seule la loi divine peut régénérer le monde ».

[176]Certains « djihadistes » n'accepteront pas de prier derrière un imam Salafiste, pour les raisons expliquées dans la partie II.

[177]Certains « djihadistes » nous ont expliqué qu'ils faisaient la prière du voyageur (une prière raccourcie adaptée aux voyages) quand ils étaient en France (ou en Europe) pour bien marquer qu'ils étaient de passage ici et qu'ils savaient qu'ils n'avaient pas le droit de se considérer chez eux ou de rester sur une terre où l'on applique la loi humaine.

III.5 PROPOSER DES ENGAGEMENTS ALTERNATIFS PLUTÔT QUE DES DISCOURS ALTERNATIFS

Les approches relationnelles, émotionnelles et cognitives n'ont qu'un objectif : mettre le radicalisé en situation de reconnaître par lui-même que l'engagement n'est pas adapté à son objectif initial (conscient et inconscient) et qu'il doit en trouver un autre, compatible avec le contrat social.

Lorsque les déradicalisés témoignent, ils présentent leur engagement alternatif comme une étape décisive dans leur sortie de radicalisation.

Aline, après avoir appris à se recentrer sur elle-même, s'est engagée dans des études d'infirmières qui correspondent à son besoin d'altruisme :

« ***Aujourd'hui je me suis enfin retrouvée, je réfléchis par moi-même. Je ne suis pas redevenue la petite fille d'avant, j'ai évolué, j'ai grandi. Je suis une jeune femme qui lutte pour se reconstruire et devenir une personne qui ME rendra fière. Je cherche à être en adéquation avec moi-même… J'apprends à m'aimer, plutôt que de chercher à tout prix l'amour des autres. J'ai compris comment ils m'avaient manipulée, j'ai compris les faiblesses que j'avais en moi. Mon objectif, c'est qu'elles deviennent des forces. Lorsque j'ai été appelée à la barre pour mon procès, cela a été dur de devoir me justifier pour des faits et des propos dont j'avais honte et que j'avais envie d'oublier. Mais le CPDSI m'avait prévenue : je devais assumer et apprendre à vivre avec cet épisode de ma vie, et surtout ne pas chercher à m'évader à nouveau. J'ai donc serré les dents, répondu à toutes les questions, accepté que les juges ne me croient pas forcément. J'ai échappé à la prison ferme grâce au fait que tous, le CPDSI et les éducateurs, étaient d'accord pour dire que j'étais en train de refaire ma vie et que j'avais d'excellentes notes au lycée. Mais maintenant, je veux aider les autres jeunes qui, comme moi, ont vraiment cru que Daesh allait construire un monde meilleur. Ce sera ma meilleure façon de me pardonner(…). Je me sens enfin libre. Le CPDSI et mes éducateurs m'ont aidée à retrouver une place au lycée. Je me concentre sur mes études et mes nouvelles relations, familiales ou amicales. Je me reconstruis et retrouve ma place en France. Je veux devenir infirmière ou travailler en maternité ou avec des personnes handicapées. Là, je ferai vraiment le bien autour de moi et je pourrai lutter contre les injustices.*** »

(Aline, cf. l'intégralité de son témoignage dans le Livre blanc « Les désengagés » en annexe).

Il n'est pas nécessaire que le jeune soit demandeur de l'engagement alternatif. Les raisons de son acceptation pour s'engager dans ce nouveau projet peuvent même relever de la dissimulation, pour tromper ceux qui sont chargés de sa réinsertion. Le fait de se retrouver impliqué dans un nouveau projet qui correspond à ses besoins conscients et inconscients aura tout de même des effets positifs dans sa redéfinition de lui-même, des autres, et son changement de vision du monde.

« *Les études d'infirmière m'ont sauvé la vie. Malgré moi, j'étais passionnée. On était 200 dans l'école et je suis tombée dans une superbe promotion. Les cours étaient très intéressants. Il y avait du partage, de l'entraide même avec celles qu'on ne connaissait pas, on se donnait nos cours. Pour la plupart, c'étaient des mamans, j'étais un bébé à côté d'elles. J'aimais mes stages, même si je partais à 4 heures du matin pour pointer chaque jour. Je m'attachais à mes patients, je pleurais quand j'en perdais un. Je rigolais avec les équipes hospitalières. Je m'occupais de mes petits vieux, je leur faisais la toilette sans aucun problème. La nudité, la mixité ne me dérangeaient plus. Je ne mettais plus le voile pour aller à l'école même pas le bandana, je portais des jeans et plus mes jupes longues. Je me rassurais en me disant que j'ouvrirais mon cabinet privé dans trois ans et que je pourrais pratiquer avec mon foulard et ma jupe longue plus tard. Au début, soyons honnête, j'avais continué les études pour que le gouvernement me laisse tranquille, pour que ça fasse bien dans mon dossier. J'avais l'impression de vivre sous une dictature et pour plaire au dictateur je devais obéir à ses lois et règles. Mais là, mes études me passionnaient, devenir infirmière me passionnait.* »

Hawa, cf l'intégralité de son interview dans le Livre Blanc « Les désengagés » en annexe).

Fabien, qui est devenu Salafiste piétiste, en est au stade où il travaille sur lui-même, sur la dépendance qu'il ressentait vis à vis de son ancien groupe « djihadiste », notamment grâce au sport, ce qui constitue un tournant fondamental pour qu'il prenne conscience de sa recherche inconsciente de contention. Cet engagement sportif constitue également une expérience où il redéfinit sans s'en rendre compte sa définition de lui-même et celle des autres, auparavant perçus comme des ennemis dangereux. Parallèlement à ce travail personnel, il s'est engagé au sein de notre équipe pour aider les autres jeunes encore « pro-Daesh ». Participer à la déradicalisation des autres jeunes constitue souvent un passage nécessaire dans sa propre sortie de radicalisation. Le débat public s'intéresse à la preuve de la sincérité du « repenti ». Mais l'expérience prouve que peu importe le niveau de désengagement de ce « presque repenti ». Car témoigner pour mettre en relief la dimension mensongère de la propagande « djihadiste » a toujours un effet positif à la fois sur le diffuseur et sur le récepteur du témoignage :

« *Mon projet pour l'avenir, ce serait d'avoir mon bac pour ensuite passer mon BTS et me marier. J'aime beaucoup le commerce, l'idée d'aller dans d'autres pays et faire des affaires. Je suis toujours intéressé par le fait d'aider les pauvres et de faire de l'humanitaire mais pour l'instant, c'est juste une envie. Je n'ai rien mis en place de concret pour réaliser ce projet. Avec mes proches, ça va très bien aujourd'hui. Depuis que je suis sorti de tout ça, je parle beaucoup plus, on peut discuter de tout, y compris de ma religion. Ils comprennent mieux maintenant, parce que plus je parle, plus ils comprennent. Moi aussi j'arrive à les comprendre, à comprendre leurs inquiétudes. Aujourd'hui, j'arrive plus à penser par moi-même mais je demande quand même l'avis des savants. Je sais qu'il ne faut pas les suivre aveuglément mais qu'il faut voir où ils ont puisé leurs sources. J'essaie de m'intéresser aux autres avis. Si je trouve d'autres avis et qu'ils sont vrais, je prendrai le plus sûr. Je fais ce que je veux, personne ne va me dicter qui je dois suivre, même parmi*

mes frères. S'ils le prennent mal, je m'en fiche, c'est leur problème. Avec mes amis, ça se passe très bien. Ce sont surtout des Musulmans mais j'ai deux ou trois amis qui ont d'autres croyances. Ce sont des anciens amis que je connais depuis tout petit. Je n'ai jamais été complètement en rupture avec eux, excepté au handball. Je fais du foot avec aussi bien des frères qu'avec des amis du quartier. Qu'ils soient musulmans ou pas je m'en fiche. Je suis proche de mes frères mais je m'entends aussi super bien avec les autres. On se voit même en dehors du sport. C'est important le sport pour moi, il me sert à me défouler et à repousser mes limites. (…) Je veux aider les autres, pour essayer de leur apporter quelque chose et pour qu'ils sortent de « ça ». C'est pour cela que j'aime bien venir encore aux séances du CPDSI. Pour moi, il faut apporter des preuves concrètes : des hadiths et versets, à ceux qui sont attirés par les groupes djihadistes. Quand tu connais le dîn normalement, tu ne vas pas accepter que quelqu'un vienne te dire des choses mauvaises comme ça qui n'ont rien à voir avec la religion. Toutefois, je me rends compte que j'étais tellement là-dedans que je n'aurais pas pu écouter les autres, ceux qui ne pensaient pas comme « nous » et j'aurais refusé les preuves. Surtout que pour eux, on est des mécréants, ça c'est dur. Ils ne vont pas t'écouter. Même si tu leur ramènes des preuves, ils vont te dire que ça vient des mécréants. Je me rends compte que j'étais perdu. Quand je vois des jeunes qui veulent partir, je les sens perdus eux aussi. »

(Fabien, cf. l'intégralité de son interview dans le Livre Blanc « Les désengagés » en annexe)

Najet en est au point de considérer que certains humains, « même des non-musulmans », peuvent être dignes de confiance. Sa sortie de radicalisation a avancé lentement dans la mesure où il n'a pas été possible de lui trouver un engagement alternatif, puisqu'elle s'est engagée sous le motif de Zeus. Sa « passion pour les armes » ne peut donc être déconstruite que par une approche cognitive : pour des jeunes qui ont été sensibles à la promesse de toute-puissance, il n'est pas possible de trouver un engagement alternatif (dans la police ou l'armée, institution à laquelle ils auraient aimé postuler avant leur radicalisation le plus souvent ou pour laquelle ils ont postulé et ont été recalés). La formation de garde du corps nous a semblé un compromis qui a réussi à mobiliser la jeune fille.

« *Aujourd'hui, mes éducateurs, mon psychologue et le CPDSI m'obligent à travailler sur mon besoin de prendre les armes. Ils disent que je dois comprendre pourquoi les armes m'attirent. Je ne sais toujours pas répondre à cette question mais j'ai compris que la Dawla a utilisé mon envie de violence et ma haine de la société pour me donner envie de les rejoindre. Maintenant, j'aimerais rentrer dans l'armée ou devenir policière, cela me permettrait de trouver ce que je cherche, en faisant le bien cette fois-ci. En étant réellement dans une « bonne cause ». Par contre, avec mon dossier, je ne pense pas que ce sera possible. On m'a conseillé d'aller voir les formations pour garde du corps, je verrai bien… Les frères de la Dawla ne me manquent pas du tout, je suis en colère contre eux, je leur en veux pour tous les mois, années, qu'ils m'ont pris. Je me suis sentie manipulée, trahie pour la façon dont ils m'ont traitée, comment ils m'ont rejetée. Je ne sais pas comment l'expliquer mais j'ai aussi été touchée par le fait qu'ils ne prennent même pas la peine de me parler de religion, comme avec les autres. Le plus dur aujourd'hui, c'est de réaliser*

la personne que j'étais devenue et d'arriver à me pardonner. J'ai fait beaucoup de mal, j'ai menacé de nombreuses personnes, j'ai prononcé des choses horribles en les pensant sincèrement sur le moment et en les regrettant de tout mon cœur aujourd'hui. Je ne sais pas si un pardon est réalisable et si un avenir heureux est possible, mais je l'espère… Je n'ai toujours pas confiance dans le gouvernement, mais je pense qu'il y a des humains qui sont bons. Même des non-musulmans. Ça m'écorche la gorge de le reconnaître mais je l'ai vu de mes yeux. Et j'ai vu de mes yeux que ceux qui se disent vrais-musulmans pouvaient mentir à leur soeur. C'est déjà un progrès. Je crois toujours que seule la loi d'Allah peut construire un monde meilleur, mais je sais que ceux qui se prétendent djihadistes ne sont pas les bons. J'espère qu'un jour, des vrais Musulmans construiront une vraie Terre musulmane, et que s'il y a besoin de se défendre, ils accepteront que des femmes combattent.

(Najet, cf l'intégralité de son interview dans le Livre Blanc « Les désengagés »).

Ce dernier témoignage montre l'importance de proposer un engagement alternatif, y compris pour les mineurs : ne pas pouvoir être acteur pour lutter contre les injustices reste une souffrance pour ce jeune qui a fait le deuil à la fois de son ancien groupe « djihadiste » et de l'utopie de l'idéologie de la loi divine.

Ce qui te fait basculer dans la violence, c'est quand tu visionnes les vidéos de massacre d'enfants et tout ça. Tu vas dans ton côté extrême humain, et ça te pousse à faire des choses inhumaines en fait. Moi je suis très sensible et c'était insupportable pour moi. Je ne supportais pas de ne rien faire. Surtout quand tu vois que les autres pays ne font rien. Que ton pays ne fait rien. Quelqu'un aurait dû intervenir. Combler mon vide. On ne nous propose qu'une alternative : rejoindre Daesh. Personne ne nous propose quelque chose pour lutter contre cette situation. Les ONG ne voulaient pas de moi parce que j'étais mineur. Même sans aller sur le terrain, j'aurais pu participer, faire des quêtes, des choses comme ça, et ben cela m'aurait protégé de Daesh. Cela n'aurait pas été Daesh ou rien. J'aurais fait quelque chose à mon échelle. En Province, je ne pouvais participer à rien. Jusque maintenant, je souffre de ne rien pouvoir faire pour participer à lutter contre les injustices et à ces massacres. C'est trop insupportable de voir ça à la télé sans rien faire. Ça me remuait, il y a plein d'émotions et tout ça ; j'ai pris du recul aujourd'hui : j'ai bien compris la vérité sur ces groupes qui se déclarent djihadistes. Mais je me sens toujours aussi hypocrite de ne rien faire pour défendre les pauvres gens. Si j'habitais à Paris, j'aurais participé à une association caritative pour au moins envoyer des habits aux Syriens. J'aurais trouvé des petits bénévolats. Ça m'aurait aidé pour me stabiliser. Car souvent, je cauchemarde encore de ne rien faire pour ces enfants massacrés. Nous, les jeunes qui ont voulu partir rejoindre Daesh et qui ont ensuite compris leur vrai visage, on devrait construire une ONG musulmane pour aider les Musulmans massacrés qui soit légale, qui soit juste, bref qui ne soit pas armée, terroriste et politique, juste humanitaire

(Jeune majeur, issu d'une famille athée de classe moyenne, condamnée pour participation à entreprise terroriste)

Pour trouver un engagement qui corresponde à la personne, il faut bien avoir repérer quels besoins le discours et le groupe « djihadiste » ont comblés. Le repérage du motif d'engagement du jeune s'avère fondamental, puisque que la promesse du groupe « djihadiste » a fait autorité parce qu'elle a proposé une réponse aux besoins du jeune.

EN GUISE DE CONCLUSION DE LA PARTIE III : ESSAI DE CONCEPTUALISATION[178] DE LA SORTIE DE RADICALISATION

En résumé, la prise de recul vis à vis de l'idéologie « djihadiste » survient quand le jeune radicalisé se retrouve face à une information qui n'est pas cohérente avec l'idée qu'il se faisait de l'action et de l'objectif des « djihadistes ». Comme le discours fait autorité parce que le jeune cherche une réponse à ses questions existentielles, comme il se sent baigné dans une sorte de cohérence entre ses besoins et son engagement dans le « djihadisme », il faut l'amener à se rendre compte du décalage entre le mythe présenté par les recruteurs (par exemple construire un monde plus juste), son motif personnel (se protéger des discriminations) et la déclinaison réelle de l'idéologie (devenir complice de l'extermination de tous ceux qui ne pensent pas comme eux). C'est quand cette double cohérence se fissure, par l'intermédiaire de témoignages de repentis, que le radicalisé peut commencer un long travail de rétro-analyse de ses doutes, qui le conduira à la sortie de radicalité. Comme dans la technique de l'entretien motivationnel[179] , la méthodologie de déradicalisation doit au préalable identifier les motivations personnelles premières du radicalisé pour ensuite le mettre face aux contradictions que son engagement dans un groupe « djihadiste » entraîne. **Pour que le radicalisé se remette à penser, il doit être déstabilisé personnellement par l'élément rapporté par le repenti et réaliser lui-même les incohérences entre son besoin et la promesse qui lui a été présentée par les recruteurs, puis entre cette promesse et la réalité des actions sur le terrain. C'est le radicalisé lui-même qui doit être amené à argumenter à partir des éléments rapportés par les repentis pour réaliser le décalage entre ce qui lui a été promis et les réalités.**

L'effet miroir entre le témoignage du repenti (ou de qui que ce soit de crédible qui amène ces nouvelles informations sur la réalité du groupe radical) et le motif d'engagement du radicalisé, déstabilise ce dernier car il ne se méfie pas de ces témoignages, ignorant qu'ils lui sont destinés... La déstabilisation émotionnelle ébranle l'« insularité cognitive »[180] (pour créer une ouverture pour une contre-argumentation.

Si nous devions résumer en une seule phrase notre expérimentation, nous pourrions dire que nous avons montré aux « djihadistes » que ce qui leur avait été présenté comme « strictement divin » relevait en réalité de l'humain.

Or nous avons constaté dans la partie II que les motifs fournis par les jeunes pour expliquer leur engagement ne se superposent pas exactement aux huit catégories thématiques identifiées par notre équipe (validées par celle du Professeur Cohen[181]). **Cela reflète l'intrication des raisons conscientisées expressément par les jeunes avec des motifs plus inconscients relevant de leurs histoires, et constitue un argument en faveur d'une méthodologie d'analyse tenant compte**

---

[178]Nous avions commencé à réfléchir sur cette tentative de conceptualisation avec Marie Martin, co-auteur de deux articles scientifiques précédemment cités.

[179]MILLER William Richard, ROLLNICK Stephen, MICHAUD Philippe & LECALLIER Dorothée (2013). *L'entretien motivationnel : Aider la personne à engager le changement*. Paris: InterÉditions.

[180]GUIDÈRE Mathieu, *Les nouveaux terroristes*, Autrement, 2010.

[181]CAMPELO N., BOUZAR L., OPPETIT A., HEFEZ S., BRONSARD G., COHEN D., BOUZAR D., Joining the Islamic State from France between 2014 and 2016: an observational follow-up study, in *The Lancet psychiatric*, à paraître.

des processus conscients et inconscients en jeu. Le postulat de notre approche interdisciplinaire a été de prendre en compte cas par cas l'aspect conscient et l'aspect inconscient de leur engagement[182], en reconnaissant les constats qui les avaient stressés , (les dysfonctionnements socio-politiques nationaux et internationaux), en leur donnant une autre grille de lecture que la théorie conspirationniste, en leur apprenant à gérer de manière différente leurs émotions et leurs comportements face au stress, et en déconstruisant les mécanismes de défense[183] qu'ils avaient mis en place, notamment sous la pression du discours « djihadiste ». **En tenant compte de leur motif d'engagement, nous avons donc changé leur grille d'interprétation de la réalité et donc le « stress objectif » relatif à la nature même de la situation stressante et le « stress perçu » relatif à la perception subjective de cette dernière**[184] **, qui sont à l'origine de leur comportement violent.**

La reconnaissance de leurs constats (dysfonctionnements socio-politiques nationaux et internationaux) est individualisée. Par exemple, le « constat » de ceux qui s'engagent au motif de Daeshland est que leur environnement de vie ne leur convient pas et que la solution est la construction d'un monde plus juste avec la loi divine. Le « constat » de ceux qui s'engagent au motif de Mère Teresa est l'existence de victimes attribuées à un oppresseur au pouvoir. La solution qui leur est suggérée et à laquelle ils adhèrent est que c'est de leur responsabilité de pallier cette situation. **Cette conceptualisation consciente du problème est alimentée par les mécanismes inconscients de l'altruisme**[185]**. Le discours « djihadiste » déploie fréquemment des mécanismes de défense différents qui viennent ainsi étayer de manière inconsciente une solution dysfonctionnelle consciemment choisie par le « djihadiste » sous l'influence de la propagande individualisée.** Dans le motif de Zeus par exemple, l'omnipotence qui s'exprime habituellement chez les jeunes dans des conduites à risques autodestructives et plus rarement dans des conduites délinquantes réprimées par la loi, trouve un exutoire pour exprimer dans l'impunité les pulsions agressives et violentes envers autrui, etc.

---

[182]En fonction de la conception individuelle de l'engagement dans le projet « djihadiste », ces processus conscients et inconscients interagissaient avec certains arguments du discours radical. L'approche psychanalytique du mécanisme de défense et l'approche cognitive-comportementale du coping, réunis pour la première fois de manière complémentaire par Henri Chabrol et Stacey Callahan (2013), *Mécanismes de défense et coping*, 2ème édition, Paris : Dunod, peuvent offrir un cadre conceptuel qui permet de prendre en compte à la fois les solutions compensatoires dysfonctionnelles proposées par le discours « djihadiste » et les problèmes internes des individus concernés.

[183]Les mécanismes de défense sont définis par le Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux DSM-5 (4e éd.), Masson, p. 964, comme des mécanismes qui : « servent d'intermédiaires dans la réaction de l'individu aux conflits émotionnels et aux facteurs de stress externes. Certains de ces mécanismes sont presque toujours inadaptés (par exemple projection, clivage et passage à l'acte). D'autres (par exemple annulation et déni) sont adaptés ou non selon leur intensité, leur inflexibilité et le contexte dans lequel ils surviennent. » Cette définition descriptive des mécanismes de défense met en évidence plusieurs éléments pertinents par rapport à l'engagement radical des jeunes conduisant à terme à un projet de choix extrêmes qui :

- peut être considéré comme une « réaction de l'individu», en lien avec des facteurs de stress externe mis en évidence dans le paragraphe précédent,
- présente des déterminants émotionnels spécifiques individuels,
- implique probablement des mécanismes de défense inadaptés lorsqu'il conduit au départ en Syrie et parfois à la préméditation du passage à l'acte. Serge Hefez souligne d'ailleurs le mécanisme de clivage en jeu chez certains jeunes qui se radicalisent sans rien changer à leur comportement habituel et sans que leur entourage ne soupçonne quoi que ce soit de leur processus de radicalisation violente.

[184]BRUCHON-SCHWEITZER, M. et DANTZER, R. (1994). *Introduction à la Psychologie de la santé*. Paris : PUF, coll. Psychologie d'aujourd'hui.

[185]Nous ne développons pas ici la différence entre mécanismes de défense matures et immatures, mais nous pouvons postuler que les procédés de propagande individualisés oeuvrent pour une activation excessive de mécanismes de défense matures, et créent le contexte virtuel favorable pour que les mécanismes de défenses immatures puissent s'exprimer. Par exemple, pour les Mère Térésa, ils activent l'altruisme et créent le contexte virtuel favorable pour activer le mécanisme de rationalisation.

Il n'y a donc pas que l'individualisation des constats conscients des « djihadistes » (dysfonctionnements socio-politiques nationaux et internationaux) qui doit être reconnue par l'équipe de professionnels : l'individualisation de leurs mécanismes de défense inconscients face à ces constats doit aussi être prise en compte.

Nous avons repéré par exemple que l'altruisme, défini comme « une réponse aux conflits et aux stresseurs, internes ou externes, par le dévouement aux besoins des autres ; (...) où le sujet reçoit des gratifications soit directement par la réponse des autres, soit indirectement par procuration»[186], était impliqué chez les jeunes dont le motif d'engagement correspond à Mère Teresa et Lancelot. La gratification reçue par le jeune dans ce contexte est indirecte puisqu'elle provient non pas des personnes supposées être bénéficiaires de cet altruisme (Syriens en fait tués par le groupe djihadiste lorsqu'ils ne font pas allégeance…), mais du groupe radical qui renforce ainsi la volonté d'engagement. Ce fonctionnement psychique particulier où le discours « djihadiste » réussit à instrumentaliser les valeurs humanistes des jeunes contre eux-mêmes et contre leur société d'appartenance, a été décrit dans la partie II. La dite instrumentalisation des valeurs humanistes peut donc être analysée sous le prisme du mécanisme inconscient de l'altruisme et du renforcement de la gratification du groupe.

Le deuxième mécanisme de défense repéré, notamment chez les jeunes engagés sous le motif de la Belle au bois dormant, de la Forteresse et du Sauveur, est l'anticipation. L'anticipation, lorsqu'elle est dite « anxieuse » devient problématique car « le sujet éprouve une anxiété importante qui est renforcée par des pensées exagérant les difficultés (…) loin de préparer le sujet à affronter la situation, peut entraîner des réponses dysfonctionnelles[187]». Si la préoccupation de protection de soi et de sa famille présente dans les motifs d'engagement de La Belle au bois dormant, de la Forteresse et du Sauveur peut dans une certaine mesure sembler légitime, l'inadéquation est telle entre les solutions radicales adoptées, la menace objective et la menace subjective perçue qu'elle rend inadapté (et dangereux) ce mécanisme de défense.

Nous avons aussi repéré le déplacement, mécanisme de défense intermédiaire dit névrotique décrit comme « une réponse au conflit et au stress en transférant un sentiment ou une réaction d'un objet à un autre objet substitutif habituellement moins menaçant[188]. (…) Le mécanisme en jeu est proche du passage à l'acte. Les pulsions agressives ou sexuelles peuvent ainsi être transférées et agies sur un autre objet[189]». Ce mécanisme semble être en œuvre surtout chez les jeunes présentant des motifs d'engagement de Lancelot et Zeus (mais aussi la Forteresse) dans lesquels existe une préméditation assez explicite d'un passage à l'acte violent en lien avec une justice à rétablir ou une volonté d'imposer sa volonté à soi-même ou à autrui.

Après le déplacement, le deuxième mécanisme névrotique intermédiaire qui émerge est la formation réactionnelle. Celle-ci est définie comme étant une réponse aux conflits et aux stress « en substituant à des pensées ou à des sentiments inacceptables d'autres comportements, pensées ou sentiments qui leur sont diamétralement opposés »[190].

---

[186]DSM-IV, *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux* (4e éd.), Masson, p.755) ; CHABROL ET CALLAHAN (2013), *Mécanismes de défense et coping*. Paris : Dunod, p. 26.

[187]CHABROL & CALLAHAN, 2013, *Ibid*, page 25.

[188]DSM-IV, *Ibid*, p. 755.

[189]CHABROL & CALLAHAN, 2013, *Ibid*, page 32-33.

[190]CHABROL & CALLAHAN, 2013, *Ibid*, page 35.

Quelques arguments permettent de penser que ce mécanisme de défense est en œuvre chez les jeunes s'engageant sous le motif de Daeshland et de La Belle au bois dormant. Dans le premier cas, le rejet individuel de l'environnement actuel, rejet dont les motivations ne peuvent être que singulières à chaque situation, est remplacé par une représentation idyllique du monde décrit par les « djihadistes ». Dans le cas de La Belle au bois dormant, les difficultés relationnelles avec les hommes sont remplacées chez des jeunes filles, manifestement fragilisées par des agressions sexuelles, par une relation romantique avec un inconnu virtuel ou fantasmé. L'adhésion consciente à ces deux croyances (monde idyllique et relation romantique parfaite) que pour le moins rien ne permet d'étayer et qui semblent même invraisemblables lorsqu'elles sont confrontées à d'autres faits, pourrait s'expliquer par l'activation inconsciente et involontaire de la formation réactionnelle. Pour ces deux motifs d'engagement, Daeshland en lien avec un monde idéal et La Belle au bois dormant en lien avec un protecteur parfait, un autre mécanisme de défense est systématiquement utilisé : celui de l'idéalisation.

On retrouve plusieurs autres mécanismes de défense qui permettent de mieux déconstruire le fonctionnement inconscient correspondant à chaque motif d'engagement :

- l'omnipotence essentiellement visible dans le motif d'engagement de Zeus, parallèlement à des défenses narcissiques de surestimation de soi et de ses propres capacités, ces dernières étant en outre également en jeu dans le motif d'engagement de Lancelot ;

- la projection définie par « réponse aux conflits et aux stress en attribuant à tort à un autre ses propres sentiments, impulsions ou pensées inacceptables »[191], impliquée chez les jeunes dont le motif d'engagement correspond à celui de Lancelot dans le transfert sur les soldats de l'armée syrienne et la volonté de vengeance de leurs propres pulsions agressives ;

- la dépréciation définie comme « une réponse aux conflits et aux stress » en s'attribuant ou - en attribuant à autrui- des défauts exagérés »[192], qui semble en jeu de manière implicite chez les jeunes filles correspondant au motif d'engagement de La Belle au bois dormant qui, toujours de manière implicite, se considèrent incapables de se protéger et réduisent les hommes au statut d'agresseur. Cette dépréciation, parce qu'elle est inconsciente et involontaire, explique cette observation mentionnée dans nos rapports[193] : « Notons que la « désintoxication sitarienne[194] ou niqabienne[195] ou jilbabienne[196] » dure de nombreux mois tant la jeune femme embrigadée doit réapprendre à se protéger autrement ». Pour la prise en charge psychologique de ces jeunes filles engagées sous le motif La Belle au bois dormant, qui représentent 31,6% de l'échantillon féminin[197] (toutes classes sociales confondues), l'estime de soi peut constituer un levier thérapeutique d'autant plus pertinent

[191]CHABROL & CALLAHAN, 2013, *Ibid,* page 65.

[192]CHABROL & CALLAHAN, 2013, *Ibid*, page 54, en référence au DSM-IV, *Ibid*, p. 755. [193]Bilan du CPDSI, 10 février 2016, p. 25, cpdsi.fr.

[194]Voile intégral englobant le corps, le visage et les yeux.

[195]Voile intégral englobant le corps et le visage.

[196]Voile intégral englobant le corps et les cheveux mais laissant apparaître le visage.

[197]Tableau 17a du rapport MÉCANISMES DE RISQUE ET FACTEURS DE PROTECTION.

qu'il peut être accessible par des techniques cognitives simples ciblant les processus conscients et qui pourraient pallier les mécanismes de défense inconscients en jeu dans la dépréciation ;

- la rationalisation définie comme étant « une justification tendancieuse recourant à la logique ou à la morale permettant au sujet de se cacher ses véritables motivations, qui ne sont pas perçues par la conscience. La rationalisation substitue une raison plausible, socialement, moralement ou narcissiquement acceptable, à une motivation moins acceptable »[198] et qui semble concerner tous les motifs mais de différentes manières.

La rationalisation constitue un mécanisme de défense immature intéressant à plusieurs égards. Tout d'abord, que ce mécanisme puisse être impliqué dans tous les motifs d'engagement mérite d'être nuancé car les jeunes ne rationalisent inconsciemment pas les mêmes motivations sous une façade d'arguments présentés comme musulmans : l'adepte du Daeshland rationalise probablement sa fuite de discriminations ou d'injustices sociales, Mère Teresa rationalise le don de soi, Le Suicide Licite rationalise son envie de mourir, la Forteresse rationalise son besoin de contention, alors que La Belle au bois dormant rationalise sa stratégie de protection. Quant au Sauveur, à Lancelot et Zeus, ils semblent plus rationaliser une préméditation de passage à l'acte.

La rationalisation évoque par ailleurs la légitimation de la violence, ce qui revient à dire que la violence est légitimée et donc alimentée par le mécanisme de défense de rationalisation. Cette hypothèse pourrait expliquer que certains qui s'engagent pour des raisons humanitaires par exemple en arrivent progressivement à adhérer à des croyances en lien avec la violence à l'opposé de leurs motivations explicites conscientes du fait du pouvoir inconscient et incontrôlable de la rationalisation. L'implication de ce mécanisme inconscient dans tous les motifs d'engagement pourrait de plus expliquer l'imperméabilité des jeunes une fois embrigadés aux arguments rationnels qui leur sont fournis par leur entourage.

Pour accompagner en « déradicalisation » les « djihadistes », nous avons finalement utilisé les mêmes mécanismes de défense pour proposer des engagements alternatifs, compatibles avec le contrat social. Pour ceux engagés sous le motif de Lancelot et Mère Teresa, nous avons utilisé le mécanisme de don de soi pour les inscrire au sein de véritables projets humanitaires. Pour les jeunes engagés sous le motif de la Belle au bois dormant, de la Forteresse et du Sauveur, nous avons tenu compte de leur besoin d'anticipation dans les engagements alternatifs que nous leur avons proposés, etc.

Les témoignages montrent que les jeunes déradicalisés ont davantage été impactés par un engagement alternatif que par un discours alternatif. On peut penser que l'engagement alternatif permet de réajuster plus efficacement, dans un premier temps, le mécanisme de défense que le discours alternatif. Nous reproduisons ci-après le tableau 23 du rapport MÉCANISMES DE RISQUE ET FACTEURS DE DÉSISTANCE, afin de synthétiser ce qui vient d'être partagé et analysé.

[198]CHABROL & CALLAHAN, 2013, *Ibid*, page 69.

Tableau 23

DÉNOMINATION CLINIQUE ÉMANANT DE L'ÉTUDE CROISÉE AVEC L'ÉQUIPE DU PROFESSEUR COHEN	CONSTAT DES BESOINS ACTUELS DU RADICALISÉ, PARFOIS TRANSFORMÉS PAR LE DISCOURS « RADICAL », SELON SON MOTIF D'ENGAGEMENT	RAPPEL DES PISTES DE TRAVAIL (OU ENGAGEMENTS ALTERNATIFS) POUR PROPOSER UNE FAÇON ALTERNATIVE DE PRENDRE EN COMPTE LES BESOINS DU RADICALISÉ
LANCELOT		
Violence, expression d'un besoin de justice, héroïsme, intérêt pour les armes, le combat, l'armée, sentiments homosexuels, expression de difficultés à interagir avec les autres, toutefois altruisme.	Besoins de se construire un monde solidaire, fraternel et de justice pour les opprimés, de trouver un groupe de pairs, de se confronter à des situations de danger, de se valoriser, d'être reconnu, de se prouver qu'il est un homme.	- Déconstruire sa rationalisation de la violence en lui faisant prendre conscience de ses véritables motivations ; - Travailler sa tendance à se tourner vers les autres pour chercher du soutien (mécanisme de défense d'affiliation) ; - Travailler son besoin d'altruisme et son mécanisme de dévouement aux besoins des autres ; - Déconstruire le déplacement des pulsions agressives qu'il a mis en jeu dans son engagement ; - Penser à travailler l'aspect relationnel en lui proposant des groupes collectifs pour qu'il refasse du lien et de l'appartenance : groupes de parole, sport collectif, maraudes avec un groupe d'entraide, etc. - Penser à travailler son estime de lui (également avec sa famille)
ZEUS		
Violence, intérêt pour les armes, mégalomanie, aventure, combat, « valeur masculine/virile », pas de manque d'estime de soi, pas de recherche de tendresse	Besoin de pouvoir, de prendre le dessus sur les figures d'autorité, de défier la mort, de confiance en lui, de valorisation, d'égalité de traitement	- Déconstruire le déplacement des pulsions agressives qu'il a mis en jeu dans son engagement et son mécanisme d'omnipotence ; - Travailler sa tendance à se tourner vers les autres pour chercher du soutien (mécanisme de défense d'affiliation) ; - Penser à l'inscrire dans un sport à risque ou un sport où l'on travaille la question des limites, de manière à lui permettre de trouver une activité compensatoire de restauration de l'estime de lui ; - Penser aux camps de rupture avec mission difficile type épreuve de rite initiatique pour le revaloriser ; - Travailler la relation à son père et la figure du père ; - Travailler le rapport symbolique à la loi et l'intégration des limites.

LE SAUVEUR		
Sentiments de responsabilité et de culpabilité à l'égard des autres et des proches, peur de l'enfer, un passif avec des proches ayant souffert	Besoin de le libérer de ses responsabilités, d'être un héros sauveur pour les gens qu'il aime, de se recentrer et de s'écouter (de « s'individuer »), d'être rassuré sur l'avenir des gens aimés proches de la mort, d'être rassuré sur la fin du monde, d'être rassuré sur l'au-delà	- Déconstruire sa rationalisation de la violence en lui faisant prendre conscience de ses véritables motivations ; - Travailler sa tendance à se tourner vers les autres pour chercher du soutien (mécanisme de défense d'affiliation) ; - Travailler son mécanisme d'anticipation anxieuse (et de culpabilisation) ; - Travailler ses relations familiales de manière à ce qu'il reprenne sa place d'enfant ; - Penser à travailler les besoins de sa famille pour le soulager dans sa responsabilité (avec un support institutionnel ou associatif)
DAESHLAND		
Expression de solitude et de culpabilité, résignation, perte d'intérêt et perte d'espoir pour le monde réel	Besoin d'un monde plus égalitaire, de justice, d'un monde fraternel, d'être acteur, de spiritualité et de croyance religieuse, de lutter contre les forces du mal	- Déconstruire sa rationalisation de la violence en lui faisant prendre conscience de ses véritables motivations ; - Travailler sa tendance à se tourner vers les autres pour chercher du soutien (mécanisme de défense d'affiliation) ; - Lui faire prendre conscience de son refoulement et de son choix diamétralement opposé (mécanisme défensif de « formation réactionnelle ») ; - Penser à l'orienter vers des ONG/parti politique/mouvement d'idées/de citoyenneté - Travailler avec lui la notion juridique de laïcité pour qu'il s'approprie les notions de droit et de devoir et puisse être outillé face à un interlocuteur qui lui reprocherait d'être "trop croyant » ou « ostentatoire » ; - Penser à travailler sur la notion d'utopie et sur le mécanisme d'idéalisation ; - Le pousser vers l'étude des sciences politiques et des sciences religieuses.
FORTERESSE		
Fantasmes et activité sexuelle intenses, sentiment de culpabilité quand heureux, peur de la sexualité, accès de violence, pas de recherche de protection ou d'appartenance à un groupe, passif fréquemment empreint d'abus	Besoin de contention, de purification, de se libérer de la part du mal qui est en lui, d'être déculpabilisé, d'être libéré de ses obsessions, de rédemption, de libération et de repos	- Déconstruire sa rationalisation de la violence en lui faisant prendre conscience de ses véritables motivations ; - Travailler sa tendance à se tourner vers les autres pour chercher du soutien (mécanisme de défense d'affiliation) ; - Travailler son mécanisme d'anticipation anxieuse (et de culpabilisation) ; - Essayer de le mener à consulter un psychiatre le plus rapidement possible ; - Penser à l'aide d'une association spécialisée dans l'addiction

SUICIDE LICITE		
Sentiments dépressifs, attitude de prise de risque, comportement suicidaire, un passif fréquemment empreint d'abus	Besoin de le libérer de sa souffrance existentielle, de trouver une justification pour mourir, un sens à sa vie, une appréciation de soi, une place, une utilité	- Déconstruire sa rationalisation de la violence en lui faisant prendre conscience de ses véritables motivations ; - Travailler sa tendance à se tourner vers les autres pour chercher du soutien (mécanisme de défense d'affiliation) ; - Travailler son mécanisme d'anticipation anxieuse (et de culpabilisation) ; - Penser à le diriger vers un médecin pour un traitement anti-dépressif ; - Lui faire vivre un projet où il a une place et où il est utile (indispensable).
MÈRE TERESA		
Sentiments de responsabilité et de culpabilité, expression d'être mauvais, peur de la sexualité, comportement suicidaire et intérêt pour la mort, expression de sacrifice	Besoin d'être utile, valorisée, de trouver un sens à sa vie, de participer à un monde plus juste, de se libérer de sa culpabilité, de moduler son empathie	- Déconstruire sa rationalisation de la violence en lui faisant prendre conscience de ses véritables motivations ; - Travailler sa tendance à se tourner vers les autres pour chercher du soutien (mécanisme de défense d'affiliation) ; - Travailler son besoin d'altruisme et son mécanisme de dévouement aux besoins des autres ; - Penser à l'inscrire dans une activité humanitaire ; - Penser aux camps de rupture de type humanitaire ; - Penser aux formations de type « métiers humanitaires/métiers de dons », etc.
BELLE AU BOIS DORMANT (EXCLUSIVEMENT FÉMININ)		
Expression de solitude, recherche d'un amour idéal, pas de territoire, sentiment de persécution, identification à un « peuple oppressé », comportement suicidaire et intérêt pour la mort, passé fréquemment empreint d'abus sexuels.	Besoin de protection, d'amour éternel (par Dieu), de respect pour sa personne, de combler son sentiment d'abandon, d'estime de soi, d'indépendance	- Déconstruire sa rationalisation de la violence en lui faisant prendre conscience de ses véritables motivations ; - Travailler sa tendance à se tourner vers les autres pour chercher du soutien (mécanisme de défense d'affiliation) ; -Travailler son mécanisme d'anticipation anxieuse (et de culpabilisation) ; - Lui faire prendre conscience de son refoulement et de son choix diamétralement opposé (mécanisme défensif de « formation réactionnelle ») ; - Travailler sur son mécanisme de dépréciation (de soi et des hommes) et sur ses abus sexuels éventuellement subis ; - Penser à une association spécialisée sur les violences conjugales (pour travailler la question de l'emprise) ; - Travailler la relation à son père et la figure du père.

Remarque importante :

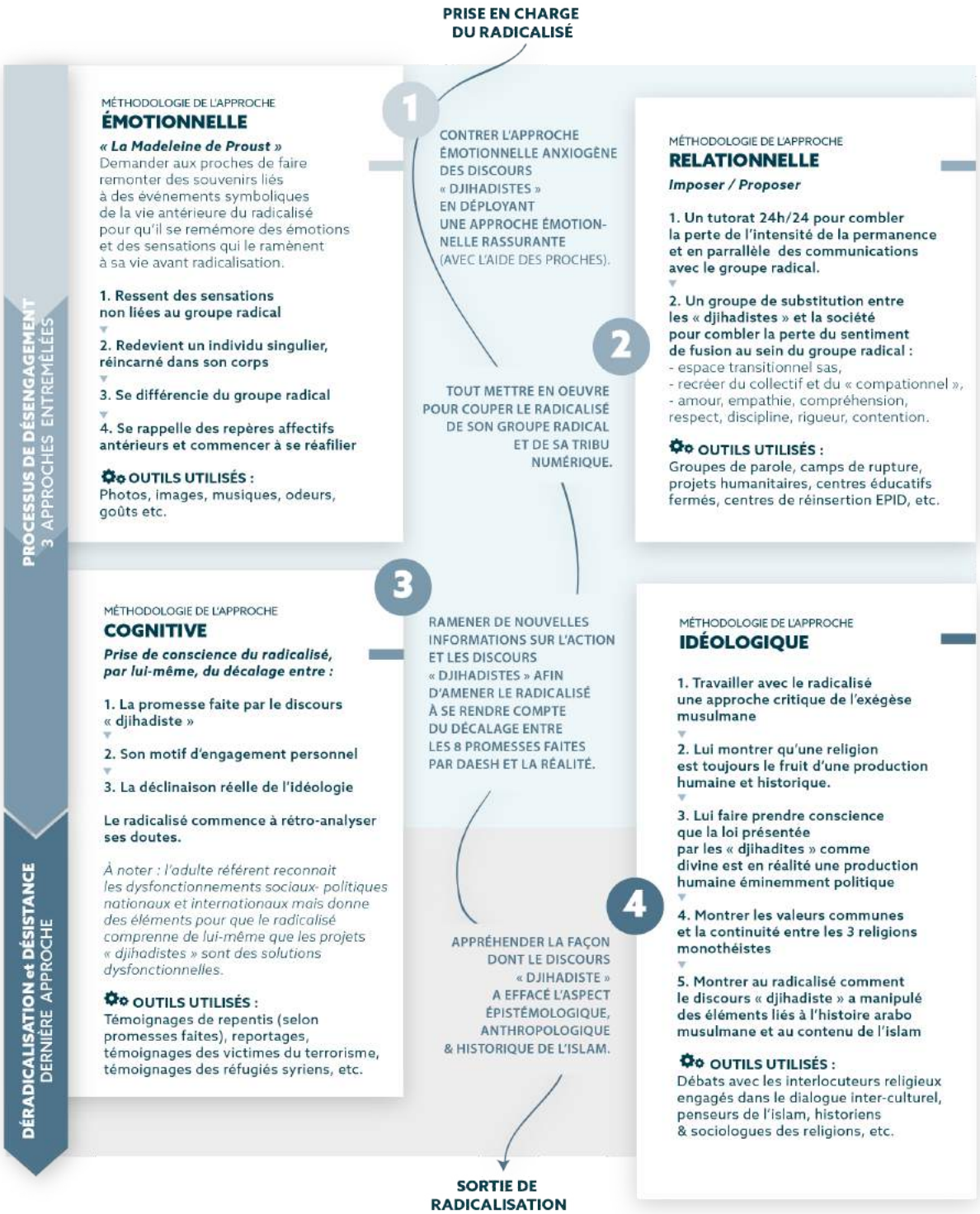
Ce n'est certainement pas un hasard si l'analyse de nos statistiques montre qu'il existe un lien entre le fait d'avoir été suivi par un psychologue avant sa radicalisation et la réussite de la déradicalisation[199]. On peut penser que les jeunes concernés ont gardé en mémoire des traces du raisonnement psychique humain, élaboré pendant leur ancienne psychothérapie. Quand un individu a fait l'expérience d'une déconstruction de sa dépression ou de ses problèmes, il a pris conscience des liens entre ce qu'il vit et/ou ce qu'il a vécu, la subjectivité humaine (façon de vivre les évènements) et la manière de décrypter les évènements et de « lire le monde ». En quelque sorte, il a enregistré (consciemment ou inconsciemment) l'importance du facteur humain. Or c'est ce facteur humain que le discours « djihadiste » tente de détruire. Réduire le phénomène de la radicalisation au registre théologique reviendrait à se positionner en miroir de l'idéologie « djihadiste »[200]. Au lieu de la déconstruire, cela aurait comme effet de la renforcer.

[199]Tableau 22 du rapport MÉCANISMES DE RISQUE ET FACTEURS DE DÉSISTANCE (II.1.2 Trois variables liées à la place du psychologue, qui impactent positivement le devenir du jeune). Suite à ce constat, nous avons demandé au psychanalyste Alain Ruffion, spécialisé en psychologie positive, de proposer des outils de prévention primaire en annexe de ce rapport.

[200]Cela ne signifie pas que les arguments théologiques ne sont pas nécessaires et utiles. La « discussion théologique » ou « le discours alternatif théologique » fait partie de la déradicalisation, à condition d'être utilisé au bon moment. Nous l'avons utilisé une fois que l'ouverture cognitive avait commencé. A défaut, l'argument théologique s'avérait contre-productive dans la mesure où elle venait illustrer ce que le groupe radical avait prévu.

CONCLUSION DE LA PARTIE III

En guise de conclusion nous proposons ce schéma récapitulatif du processus de déradicalisation :



ANNEXE 1 QUESTIONNAIRE AYANT SERVI DE FIL CONDUCTEUR AUPRÈS DES PROCHES QUI ONT COLLABORÉ AU RECEUIL DES DONNÉES DE CE RAPPORT

ANNEXE 1.1 - INFORMATIONS SUR LA TRAJECTOIRE DE VIE AVANT LA RADICALISATION ET SUR LE CONTEXTE FAMILIAL ET SOCIAL

Comment était la structure familiale avant la radicalisation ?

Relation au travail des parents

Les parents travaillent-ils tous les deux ? Travaillent-ils beaucoup, en horaires aménagés (mi-temps, 3/4 temps...) ?
Y a-t-il eu des interruptions de carrière pour élever les enfants (en particulier la maman et si oui, celle-ci a-t-elle pris un travail à domicile genre garde d'enfants) ?

Environnement social de la famille

Quel est l'environnement social dans lequel il habite ? Quartier ? Classe sociale ? Métier ? A-t-il des frères et sœurs ?

Engagement des parents

A-t-il des parents engagés (révolutionnaires, féministes, militants, une sensibilité particulière pour une cause humanitaire, animale...) ? Et si oui, l'enfant vous semble-t-il avoir été impacté par l'une de ces causes ?

Relation aux parents

Quelle est sa relation avec ses parents ?
Y a-t-il eu relation fusionnelle avec l'un ou l'autre des parents, voire les deux ?
Quel est le rapport des parents à la religion ?
Ont-ils tendance à valoriser le dialogue au sein de la famille ou n'osent-ils pas le mettre en avant par peur du conflit?
Au niveau familial, l'enfant est-il perçu comme introverti ou extraverti ?
Est-ce que le jeune a des difficultés à exprimer ses émotions/sentiments ?
Les parents se considèrent-ils comme plutôt stricts ou plutôt souples ?

Situation du couple parental

Les parents sont-ils toujours en couple ou divorcés ? Si divorcés : le divorce a-t-il été difficile ? Conflictuel ? Quels rapports sont entretenus entre les parents ? Le couple parental a- t-il continué à exister après le divorce ? Quel âge avait l'enfant au moment du divorce ?
Quelles relations a-t-il avec ses deux parents ?

Fait-il partie d'une famille recomposée ? Et si oui, quelles sont ses relations avec le beau-père ou la belle mère ?

Relation à la fratrie de base ou recomposée

Quelles relations a-t-il avec ses demi-frères et sœurs éventuels ?
Quel est le rapport à la religion des frères et sœurs ?

Histoire migratoire et relation au territoire

Appartient-il à une histoire migratoire récente ou lointaine ? Quels rapports a-t-il à la mémoire, à l'histoire et au territoire du pays d'origine? Et avec le quartier ou la ville où il vivait avant ?

ANNEXE 1.2 - QUEL TYPE DE JEUNE ÉTAIT-IL AVANT SA RADICALISATION ?

Sa scolarité

Comment s'est passée la scolarité ? Quelle scolarité a-t-il suivi ?
Quelles étaient ses relations avec les « adultes repères » qui l'entouraient (professeurs, éducateurs, grands-parents, autres....) ? Etait-il ou voulait-il être délégué de classe ?

Son rapport à la loi

Que sait-on de son rapport à la loi, à l'autorité, de ses antécédents judiciaires ?
A-t-il un passé de délinquant ?

Troubles de la personnalité, violence, addiction

Avait-il déjà été repéré pour des troubles de la personnalité ?
A-t-il été anorexique, toxicomane ou autres addictions ? S'est-il scarifié ?
Dans la famille et ses proches y a-t-il des troubles de ce type (dépressions, tentatives de suicide...) ?
Les parents ont-ils connaissance de tels troubles dans les générations précédentes ? Existe-t-il des secrets de famille, des non-dits dont l'enfant aurait pu souffrir ?
A-t-il eu un problème de santé lourd à gérer médicalement ?

Injustice et dévalorisation sociale

Sa famille et/ou lui-même se trouvent-ils dans un contexte de difficultés économiques? (Lesquelles ?). Si oui : en est-il blessé ? Se sent-il dévalorisé ?

Blessures fortes

Y a-t-il eu des trahisons amicales fortes ou des abandons ?
Y a-t-il eu des décès ? Si oui, qui est décédé ? Quelle est la cause du décès (maladie, accident, suicide, âge...) ? Le décès a-t-il été brutal ? Quel âge avait la personne décédée et quel âge avait l'enfant au moment de ce deuil ?
En parle-t-il facilement ?
Y a-t-il eu des agressions physiques sur lui, sur des proches ?

Amours, passions

A-t-il déjà eu une relation amoureuse stable ?
Quelles sont ses relations avec « l'autre sexe » ou le même sexe ? Avait-il une passion forte?

Sexualité

Quelle relation a-t-il à sa sexualité ?
A-t-il été mêlé à des situations d'agressions sexuelles comme auteur ou comme victime ?

Groupe

Etait-il déjà lié à d'autres groupes radicaux et/ou violents (supporters ultras ? extrême gauche/droite, gangs etc...)?

Etait-il un enfant isolé ou était-il au sein d'un groupe d'amis ?
Était-il un leader ou un membre du groupe ?

Sport

Faisait-il du sport ? Si oui, faisait-il un sport collectif ou individuel ?
Faisait-il partie d'un club ?
Était-il un leader dans le groupe ?
Faisait-il du sport pour la compétition ou pour le plaisir ?
Comment cette activité était-elle investie ?
Avait-il des activités à risque?

Comportements de rupture

Adoptait-il des comportements de rupture lorsqu'il était plus jeune ?
Adoptait-il des comportements à risque ?
Était-il passé par une période de délinquance ?
Consommait-il des drogues, médicaments, alcool ?
A-t-il eu des tendances dépressives ou suicidaires ou morbides ? Si oui, à partir de quelles motivations ?
L'enfant évoquait il la mort ?
A-t-il eu des périodes où il a quitté le domicile familial ou conjugal (si majeur et en couple) ?

Que sait-on de la manière dont il s'est radicalisé ?

Le moment de la conversion

La conversion et/ou la radicalisation a-t-elle été brutale ou progressive ? En a- t-il parlé spontanément à ses proches? Et si oui de quelle manière (progressivement en travestissant parfois la vérité, de manière frontale, défiante...) ?
Avec qui vivait-il avant sa conversion (parents, chez lui, en couple...) ?

Recherche religieuse personnelle

Fréquentait-il des musulmans dans son entourage ? Fréquentait-il exclusivement des musulmans ?
Quelle image avait-il de l'islam ?
Quel intérêt portait-il au religieux et depuis quand ?
Comment s'est-il comporté pendant sa conversion à l'islam ?
Était-il pratiquant ?

Communications avec le groupe radical

Comment a-t-il été abordé ? (Si contact physique : qui/comment/quand. Si contact Internet: quels sites Internet fréquentait-il ? Écoutait-il des prédicateurs en particulier ?) Était-ce plutôt des supports écrits? Vidéos? Audios?
Lesquels en particulier l'ont particulièrement marqué? Pourquoi?
Etait-il sur les réseaux sociaux? Lesquels?

Contenu de la communication avec les radicaux

Qu'est-ce qui l'a attiré dans le discours radical (utopie ? autre chose ?) ?

Qu'est-ce qui lui a été dit et proposé ?
Lui a-t-on donné des conseils pour échapper aux adultes? À ses parents? A la police?
Avait-il des doutes lors de cette prise de contact ? Si oui, lesquels?
A partir de quand y a-t-il adhéré ?
Avait-il des doutes lors de son embrigadement? Si oui, lesquels?

Influence de l'entourage

Familial ? Amical ? Autre ?
Peut-on qualifier cette influence d'emprise? Emprise amoureuse ? Amicale ?
Peut-on identifier dans son entourage une personne qui aurait eu de l'influence sur lui dans sa radicalisation ?

Détection de la radicalisation par l'entourage

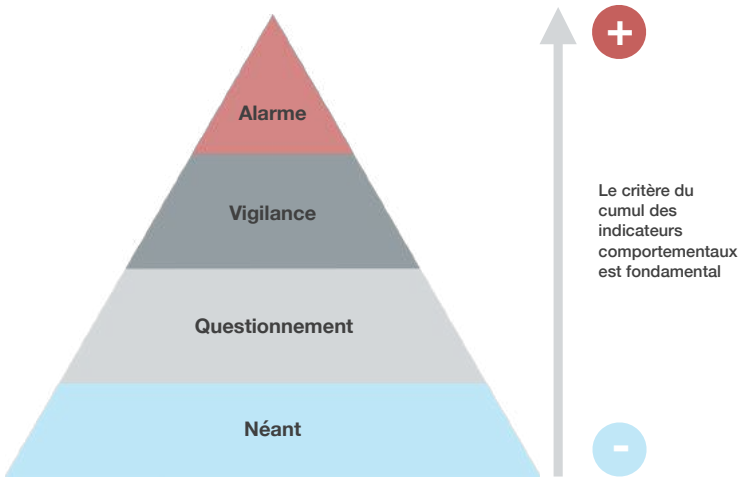
A partir de quand son entourage a-t-il pris conscience du changement de son système cognitif (sa façon de penser, de parler, d'agir) ?
Qui s'en est aperçu en premier (la mère, le père, un membre de la famille, un ami, l'école...)?
Etait-il en rupture ?
Avec qui ? Avec son milieu amical, social, professionnel et familial ?

ANNEXE 2 : LES INDICATEURS D'ALERTE

Bouzar Expertises
Cultes et Cultures

PYRAMIDE DES COMPORTEMENTS

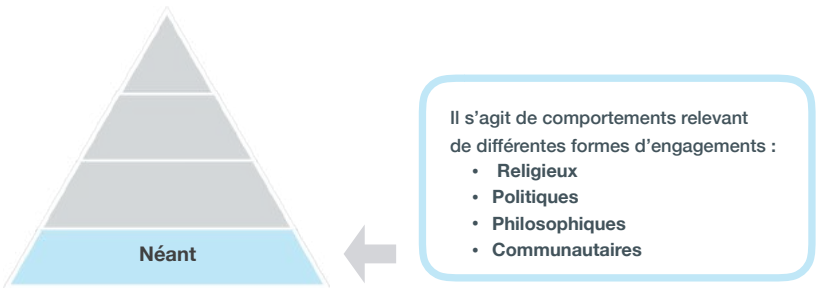
Cette pyramide des comportements ne se substitue pas à une évaluation approfondie de chaque situation.



Adaptation des critères du CPDSI à partir de l'outil réalisé par le CPRMV (Montréal, Québec, Canada) — https://info-radical.org/fr

Bouzar Expertises
Cultes et Cultures

COMPORTEMENTS NE RELEVANT PAS D'UNE RADICALISATION « DJIHADISTE »

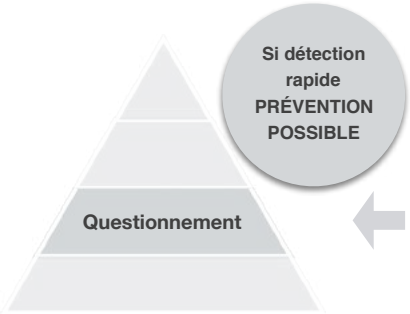


- Porter ostensiblement des signes religieux (foulard, barbe, bijoux, objets, etc).
- Avoir un discours oral teinté de connotations religieuses.
- Militer / manifester pour une cause (sans appel ou exercice de la violence).
- Demander à manger selon un régime religieux spécifique (halal, casher, sans porc, sans viandes, etc).
- Se recueillir, se déplacer au sein d'un lieu de culte, faire la prière à heure fixe, selon des prescriptions religieuses.
- Avoir des lectures religieuses (achats livres, vidéos / assister à des conférences).

Schéma réinterprété pour l'harmonie du rapport
Source 2017 — Rédigé par Dounia Bouzar

Bouzar Expertises
Cultes et Cultures

COMPORTEMENTS NÉCESSITANT QUE LE PROFESSIONNEL SOIT ALERTE ET RÉACTIF



Il s'agit de comportements symptomatiques, laissant apparaître :
- **L'exacerbation d'anxiétés ;**
- **Le développement d'aménagements défensifs…**

- **Expression d'une vision du monde binaire : vrai / faux**
- **Apparition d'une paranoïa ou méfiance poussée (adultes, État, médias, professeurs…)**
- **Réappropriation des thèses complotistes (attentats, juifs, persécution musulmans)**
- **Développement d'un sentiment de persécution justifiant rejets et replis**

- **L'individu commence à se mettre en rupture avec autrui (se séparer des autres) ou tient à distance autrui (exclure les autres) dans l'ensemble de ses cercles de socialisation traditionnels :**

  - entourage amical ;
  - activités périscolaires (sportives, culturelles) ;
  - cycle scolaire, formation, travail ;
  - rituels et habitudes familiales.

Schéma réinterprété pour l'harmonie du rapport
Source 2017 — Rédigé par Dounia Bouzar

Bouzar Expertises
Cultes et Cultures

COMPORTEMENTS NÉCESSITANT VIGILANCE & SIGNALEMENT (SI PAS DÉJÀ FAIT)

Il s'agit de comportements laissant apparaître un basculement vers l'adhésion à l'idéologie « djihadiste » :
- **Intensification de l'embrigadement émotionnel et relationnel ;**
- **Basculement dans l'embrigadement idéologique ;**
- **Fusion et exaltation avec le groupe de substitution.**

- **Ruptures consommées avec tout l'ancien entourage - y compris familial - au bénéfice des « nouveaux frères et soeurs » physiques et/ou virtuels (c'est-à-dire groupe de substitution).**
- **Perte des contours individuels au bénéfice de vêtements / propos / récitations venant renforcer l'exaltation du groupe et la reconnaissance d'un « entre soi ».**

- **Légitimer le recours à la violence dès lors qu'il s'agit des « endormis », des « complices » ou des « apostats »**
- **Apologie auprès d'autrui selon initiative personnelle (pas de mission)**
- **Projeter de partir (hijra/djihâd) pour rejoindre la « Oumma », les « Véridiques », non corrompus**

Schéma réinterprété pour l'harmonie du rapport
Source 2017 — Rédigé par Dounia Bouzar

ANNEXE 3 - OUTIL LEXICAL

ANNEXE 4 - LIVRE BLANC « LES DÉSENGAGÉS »